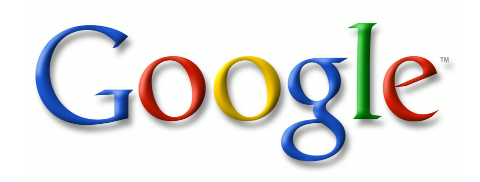
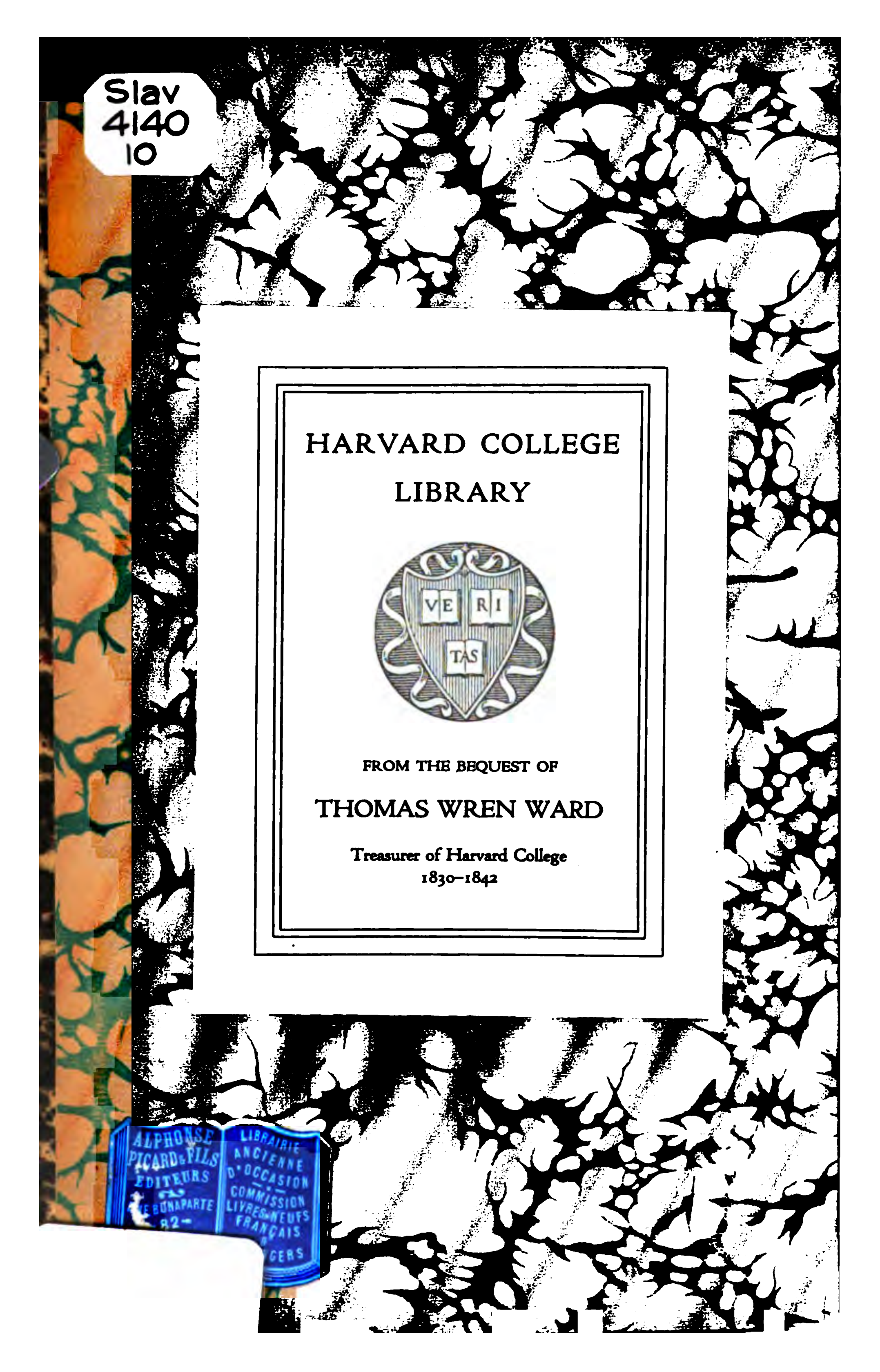



Slav
4140
10
HARVARD COLLEGE
LIBRARY
VE RI
TAS
FROM THE BEQUEST OF
THOMAS WREN WARD
Treasurer of Harvard College
1830–1842
ALPHONSE
PICARD & FILS
EDITEURS
LIBRAIRIE
ANCIENNE
D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS
FRANÇAIS



BIBLIOTHÈQUE
DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

LA PSYCHOLOGIE
DES
ROMANCIERS RUSSES
DU XIX[e] SIÈCLE

PAR

OSSIP-LOURIÉ
Professeur à l'Université Nouvelle de Bruxelles.

INTRODUCTION
GOGOL — TOURGUÉNIEV — GONTCHAROV
DOSTOÏEVSKY — TOLSTOÏ — GARCHINE
TCHÉKHOV — KOROLENKO — DIVERS — GORKI
CONCLUSION

PARIS
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET C[ie]
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1905

LA PSYCHOLOGIE

DES

ROMANCIERS RUSSES

A LA MÊME LIBRAIRIE

AUTRES OUVRAGES DE M. OSSIP-LOURIÉ

La philosophie de Tolstoï, 1 vol. in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. (Ouvrage couronné par l'Institut de France.) 2e édition . . . . . 2 fr. 50

Pensées de Tolstoï. 1 vol, in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, 2e édition . . . . . 2 fr. 50

Nouvelles pensées de Tolstoï. 1 vol. in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine* . . . . . 2 fr. 50

La philosophie sociale dans le théâtre d'Ibsen. 1 vol. in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine* . . . . . 2 fr. 50

La philosophie russe contemporaine. 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. 2e édition . . . . . 5 fr. »

Le Bonheur et l'Intelligence. 1 vol. in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine* . . . . . 2 fr. 50

La psychologie des Romanciers Russes du XIXe siècle. 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine* . . . . . 7 fr. 50

NOVICOW (J.). — **L'avenir de la race blanche**, critique du pessimisme contemporain. 1 vol. in-12, 2e édition . . . . . 2 fr. 50

— **Les gaspillages des sociétés modernes**, contribution à l'étude de la question sociale. 1 vol. in-8 . . . . . 1 fr. »

— **La question d'Alsace-Lorraine**, critique du point de vue allemand, 1 br. in-8 . . . . . 1 fr. »

— **La politique internationale**, avec introduction de M. Eug. Véron. 1 vol. in-8 avec une carte . . . . . 7 fr. »

— **Les luttes entre sociétés humaines et leurs phases successives**. in-8 . . . . . 10 fr. »

— **La fédération de l'Europe**. 1 vol. in-12 . . . . . 3 fr. 50

ROBERTY (De), professeur à l'université nouvelle de Bruxelles. — **La sociologie**. 3e édit., 1 vol. in-8, cart. à l'angl . . . . . 6 fr. »

— **L'ancienne et la nouvelle philosophie**. 1 vol. in-8 . . . . . 2 fr. 50

— **L'inconnaissable**, sa métaphysique, sa psychologie. 1 vol. in-8 . . . . . 7 fr. 50

— **La Philosophie du siècle**. 1 vol. in-8 . . . . . 5 fr. »

— **L'agnosticisme**. 1 vol. in-12 . . . . . 2 fr. 50

— **Auguste Comte et Herbert Spencer**, contribution à l'histoire des idées philosophiques du XIXe siècle. 2e édition, 1 vol. in-12 . . . . . 2 fr. 50

— **Le bien et le mal**. 2e édition, 1 vol. in-12 . . . . . 2 fr. 50

— **Le psychisme social**. 1 vol. in-12 . . . . . 2 fr. 50

— **Les fondements de l'éthique**. 1 vol. in-12 . . . . . 2 fr. 50

— **La constitution de l'éthique**. 1 vol. in-12 . . . . . 2 fr. 50

— **Frédéric Nietzsche**. 1 vol. in-12 . . . . . 2 fr. 50

— **Le nouveau programme de sociologie**. 1 vol. in-8 . . . . . 5 fr. »

MANACEINE (Mme Marie de). — **L'anarchie passive et le comte Tolstoï**. 1 vol. in-12 . . . . . 2 fr. »

Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France, depuis le traité de Westphalie jusqu'à la Révolution française, publié sous les auspices de la Commission des Archives diplomatiques du ministère des Affaires étrangères. Volumes grand in-8 sur papier de Hollande :

RUSSIE, par Alfred Rambaud, de l'Institut. 2 vol. Le 1er vol. 20 fr. Le second vol. 25 fr

LA PSYCHOLOGIE

DES

ROMANCIERS RUSSES

DU XIX[e] SIÈCLE

PAR

OSSIP-LOURIÉ

Professeur à l'Université Nouvelle de Bruxelles.

PARIS

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET C[ie]

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1905

INTRODUCTION

I. — Origines de la Littérature russe. — Traditions mythologiques. — Chants et ballades épiques. — Bogatyris. — Cyrille et Méthode. — L'alphabet slave. — Les langues et dialectes slaves. — Introduction du christianisme. — Littérature religieuse. — Nestor. — Récit de la campagne d'Igor. — Domination tartare. — L'imprimerie. — La première école russe. — Le XVIe siècle. — Ivan-le-Terrible. — Kourbsky. — *Tchet-Mineï*. — Influence petite-russienne. — Le premier roman russe : *L'histoire du gentilhomme Flora Scobéev*. — Pierre-le-Grand. — L'alphabet civil. — L'Académie des sciences. — Lomonossov. — Première Université. — Catherine II. — Von-Vizine. — Premier théâtre russe. — Un précurseur de Bakounine : Raditchev. — Karamzine. — Pouchkine. — Avant et après 1830. — Le Roman russe du XIXe siècle est le tableau fidèle de la société russe de cette époque.

II. — Rôle de la psychologie critique. — Danger de tout dogmatisme. — Le moment et le milieu. — L'homme et l'œuvre. — But de cet ouvrage : étudier chaque romancier, individuellement, sous les différents aspects de sa personnalité, de son œuvre et des idées qui se dégagent de cette dernière.

I

La littérature russe débute par des productions orales qui expriment confusément les croyances et les idées des païens demi barbares. L'imagination populaire ne s'exerce que sur les traditions mythologiques et tout l'intérêt de la nation se concentre sur la lutte avec d'obscures puissances. Les éléments sont considérés comme des alliés ou des ennemis, on implore les

uns, on combat les autres. Le soleil, la lune, le vent viennent, sous forme de dieux, en aide aux infortunés dans les circonstances difficiles. Les montagnes et les précipices sont habités par des puissances redoutées que les hommes apaisent au moyen de sacrifices. Les Roussalkas — nymphes des eaux, — abondent dans les chants et les ballades épiques. La forêt est dominée par la vieille magicienne Baba-Yaga à l'unique pied d'os. Le serpent Gorinitch, gardien des métaux précieux, vit dans les cavernes. Tous ces monstres ont des traits d'animaux, mais prennent peu à peu la forme nette d'êtres humains, doués, cependant, de forces et de vertus exagérées. Ce sont des Bogatyris (héros) qui se divisent en deux cycles *Bogatyris starchié* (anciens paladins) et *Bogatyris mladchié* (nouveaux paladins). Ils se groupent dans deux centres : à Kiev, autour du gracieux prince Vladimir et à Novgorod. Leur série est longue : Sviatogor, bogatyr tellement puissant que la terre a peine à le porter; Volga Vseslavitch ; Mikoula, Oleg, Sviatoslav, Dobrinia Nikitich, Vassily Bouslaev, Alecha Popovitch, le fameux Ilia Mourometz, chevalier idéal, grand favori du peuple.

L'épopée antéhistorique naît sur les bords du Danube, patrie commune des slaves; la Bulgarie surtout dote la Russie de légendes et de chants d'origine byzantine et orientale[1].

1. C'est à partir de la première moitié du XIX[e] siècle qu'on commença à réunir les chants épiques russes. — Il existe encore en Russie des contrées où les chants païens de fête sont en usage les jours de Noël, du Nouvel An (Koliada), le lundi qui suit Quasimodo (Krasnaïa Gorka) et autres.

Vers 855, deux moines grecs, Cyrille et Méthode, composent l'alphabet slave avec des lettres grecques, hébraïques, arméniennes, etc[1]. C'est le point de départ de la civilisation slave.

Au x[e] siècle le christianisme (988) introduit en Russie la littérature religieuse. Les moines grecs, bulgares, serbes apportent avec eux des ouvrages ecclésiastiques, traduits par les mêmes Cyrille et Méthode et leurs disciples[2]. Ce sont surtout des explications des Ecritures, des sermons, des fragments dogmatiques.

Le clergé se forme. Toute œuvre d'imagination in-

1. A côté de l'alphabet *cyrillique*, il faut indiquer l'alphabet *glagolitique* qui diffère légèrement du précédent. L'origine de cet alphabet est obscure.

Les langues slaves appartiennent à la famille des langues aryennes ou indo-européennes, c'est-à-dire à la famille des langues qui se distinguent par la perfection de leur forme et l'éclat de leur littérature. Toutes les langues et dialectes slaves se divisent en deux grandes classes : *orientale* et *occidentale*. La classe *orientale* comprend le *slavon* ou *paléoslave*, le *russe*, le *bulgare*, le *serbo-croate* et le *slovène* ; la classe *occidentale* est formée par le *polonais*, le *tchèque* ou *bohème*, le *slovaque*, la langue des Lusaciens et celle des anciens slaves de la Baltique. Le *russe* se divise en *véliko-russe*, *malo-russe* (ou *yougo-russe* ou *petit-russien*) et *biélo-russe*.

Le *véliko-russe* est la langue des Grands-Russiens qui habitent, en Europe, plus de 35 gouvernements ou province de la Russie septentrionale, avec le pays des Cosaques de l'Oural ; en Asie, le pays de l'Amour, la Sibérie, le gouvernement de Sémipalatinsk, etc... ; de plus, dans les provinces habitées par un élément ethnique différent, les Grands-Russes constituent la majorité de la population des villes. Il n'en faut excepter que les villes de la Pologne, de la Transcaucasie, du Turkestan et du Samarkand, villes où l'élément russe n'est pas prépondérant.

Le *malo-russe* est la langue des Petits-Russiens qui habitent une quinzaine de gouvernements de la Russie méridionale, la moitié de la Bessarabie, presque tout le pays des Cosaques (excepté des Cosaques de l'Oural) et le diocèse Kelwe en Pologne. En Autriche, ils occupent la moitié de la province polonaise de Galicie ; en Hongrie, dans les Carpathes orientales, il y en a environ 600.000.

Le *biélo-russe* est la langue des Russes-Blancs des gouvernements de Tchernigov et de Poltava et de quelques districts des gouvernements limitrophes.

Les Russes ont presque tous une même langue littéraire, à l'exception des Ruthènes de la Galicie qui se servent de leur idiome.

2. La première traduction des Ecritures est en ancien bulgare.

dépendante est considérée comme étant du domaine du paganisme et persécutée. Au milieu du XI[e] siècle apparaît, à Kiev, le célèbre solitaire Nestor, le premier historien russe. Sa fameuse chronique, *Récit contemporain*, offre les premières pages écrites sur la Russie.

En dehors du *Code des lois* de Yaroslav (Rousskaïa Pravda) et *d'Instruction* par le prince Vladimir Monomach, il n'y a pas d'œuvres originales. L'*Instruction* de Monomach, récit de ses occupations journalières et série de préceptes, marque une époque transitoire entre la littérature religieuse et la littérature profane.

A la fin du XI[e] siècle est composé *Slovo o polkou Igorové* (Récit de la campagne d'Igor) où il est encore constamment fait mention des divinités et des cérémonies païennes. C'est une relation de la campagne d'Igor Sviatoslavitch de Novgorod Sévreski contre les Polovtsi (1185). Par ses réelles qualités, le *Récit d'Igor* est un monument de la même importance pour la littérature russe que *La Chanson de Roland* pour les lettres françaises. Les descriptions de l'armée, des combats, sont animées d'un grand souffle épique.

On y trouve des traces de l'influence de la poésie bulgare. Tout porte à croire que le poème est l'ouvrage d'un seul homme, grand poète, barde, sans doute, de la suite du prince Igor. Le *Récit de la campagne d'Igor* fut retrouvé en 1795 par le comte Moussine-Pouchkine; le manuscrit appartenait probablement au XIV[e] siècle. [1]

1. Edition-princeps, 1800. Voir aussi les *Zapiski* de l'Académie des

Le XIIe siècle nous lègue un ouvrage du supérieur Daniel, le *Voyage en Russie*, dont il existe un grand nombre de copies. Dès la première moitié du XIIIe siècle, la Russie subit la cruelle domination des Tartares. Cependant au XIIIe et au XIVe siècles, nous trouvons des livres d'un certain intérêt, tels l'*Histoire de la vie et des exploits d'Alexandre Nevsky* et *l'Histoire de l'assassinat de Michel de Tver*.

Ce n'est qu'au XVIe siècle que la culture intellectuelle se fait jour, particulièrement dans la Russie méridionale et occidentale et dans la Russie moscovite. Le tsar Ivan IV Vassilevitch (1534-1584) fonde à Moscou la première imprimerie. En 1580, la première école est établie à Ostrog par Constantin Ostrogsky et, en 1588, le métropolite Pierre Moguila en organise une autre à Kiev. L'introduction de l'imprimerie en Russie est un événement capital. Au XVIIe siècle, l'imprimerie fut cause de luttes violentes, mais, par la suite, elle rendit, naturellement, des services immenses à la civilisation russe.

La littérature du XVIe siècle offre d'abondants matériaux pour l'étude des mœurs de la vieille Russie. Les principaux écrivains de cette époque sont Silvestre, Ivan le Terrible, le prince Kourbsky, Maxime-le-Grec. Silvestre, prêtre, nous laissa un ouvrage intitulé *Domostroï*, c'est-à-dire le *Maître de la maison*, recueil de préceptes sévères. Le moine Maxime-le-Grec, élevé en Italie, fut appelé en Russie par Basile IV pour étu-

Sciences de Saint-Pétersbourg, t. V, 1864 et les travaux de Barsov, Potebnia, V. Miller.

dier les manuscrits grecs et slaves de la bibliothèque grand-ducale. Ses ouvrages sont très précieux pour l'étude de cette époque. Ayant refusé au prince l'autorisation de répudier son épouse stérile Salomé, Maxime-le-Grec fut enfermé dans un monastère où il mourut.

Ivan-le-Terrible dota la littérature russe de l'*Épître au Supérieur* du monastère de Cyrille Biélozersky et d'une correspondance abondante avec le prince Kourbsky. Ce dernier, d'abord en grande faveur auprès du tsar, puis rebelle et réfugié en Lithuanie pour éviter la colère de l'auguste aliéné, écrivit l'histoire de son souverain ; il laissa aussi un grand nombre de lettres. A un âge très avancé, il se mit à étudier le latin et la philosophie d'Aristote.

C'est également au XVIe siècle qu'appartiennent les *Tchet-Mineï*, — entretiens pieux pour les douze mois de l'année — publiés sous la direction de Mecaire.

Au XVIIe siècle, après la réunion de la Petite-Russie à la Moscovie, sous le règne d'Alexeï Michaïlovitch, l'influence de la culture petite-russienne se substitue aux tendances byzantines. Parmi les petits-russiens appelés à Moscou et qui jouent un rôle dans le mouvement littéraire, il faut nommer Séméon Polotsky, précepteur du prince héritier Théodore Alexeïevitch, auteur d'un ouvrage *Sceptre du gouvernement*, de deux recueils de sermons et d'une comédie *Fils prodigue*. Il mit aussi les psaumes en vers slaves. Les travaux de Polotsky sont dominés par l'idée de la nécessité d'introduire en Russie les bienfaits de la civilisation. Un

autre Petit-Russien, Slavinetsky, aida le patriarche Nicon à corriger les livres sacrés.

Du même siècle date le livre attribué à Démétrius et intitulé *Petits Tchet-Mineï*, pour les distinguer des grands dont nous avons déja parlé. L'ouvrage se distingue surtout par la beauté de la langue.

Vers la fin du XVIIe siècle, on trouve déjà des productions littéraires originales qui ne sont plus ni des traductions ni des adaptations et dont les tendances ne sont plus exclusivement religieuses. Ainsi l'*Histoire du gentilhomme Flora Skobéev* peut être considéré comme le premier roman russe. Le héros de cette œuvre d'imagination, pauvre jeune homme, devient riche et épouse la fille d'un grand seigneur. Le roman n'est pas trop mal ordonné, c'est à coup sûr l'ancêtre d'*Anna Karénine* de Tolstoï.

A partir du XVIIIe siècle, avec l'introduction par Pierre-le-Grand de la civilisation occidentale, commence pour la littérature russe une ère nouvelle. Le célèbre réformateur, qui entreprit beaucoup trop pour pouvoir tout mener à bonne fin, introduit l'alphabet civil. Le slavon devient — et reste encore de nos jours — langue liturgique. C'est aussi Pierre Ier qui institue l'Académie des sciences (1724). Le premier poète de cette époque est Antioche Cantémir (1709-1744), fils du prince de Moldavie. Il avait reçu son instruction à l'étranger, notamment en France. Les satires de Cantémir sont en vers syllabiques. Il faut mentionner également Vassily Tretiakovsky (1703-1769), plutôt savant

que poète. Mais le véritable représentant intellectuel du milieu du XVIII[e] siècle est Michaïl Lomonossov (1711-1765), le fondateur de la Grammaire, de la Rhétorique, de la Métrique russes. Fils d'un pauvre pêcheur d'Arkhangel, curieux et avide de savoir, il abandonna la maison paternelle et partit à pied à Moscou. Il devint le premier savant et poète russe de l'époque. Lomonossov fut, pour le mouvement intellectuel, ce que Pierre-le-Grand avait été pour le mouvement politique et social. Premier linguiste russe, il consacra l'indépendance de la langue russe en la dégageant du slavon. Il contribua beaucoup à la création de la première Université russe à Moscou (1755).

Nommons encore Soumarokov (1718-1777) dont les tragédies sont en vers alexandrins, et son gendre Kniajnine (1740-1791), poète lyrique.

Le commencement du règne de Catherine II est très favorable à la science et aux lettres russes. Par un oukase de 1783, l'impératrice autorise la fondation d'imprimeries privées. Grande protectrice des encyclopédistes, elle manie elle-même la plume. Le plus connu de ses ouvrages est un recueil de récits satiriques intitulé : *Contes réels et imaginaires*.

Un des meilleurs auteurs de cette époque est Von-Vizine (1744-1792) dont l'œuvre est variée. Il est surtout connu par ses deux comédies *Brigadier* et *Mineur* qui marquent une date dans l'histoire du théâtre russe[1].

1. Les premiers théâtres russes furent fondés en 1756 à Pétersbourg et en 1759 à Moscou.

Citons aussi le fabuliste Khemnitser (1744-1784), le poète lyrique Derjavine (1743-1816) et l'épigrammatiste Vassily Kapnist (1757-1824).

La Révolution Française amène chez Catherine II une réaction de tendances et d'idées. La tournure des événements en France lui fait peur et provoque de sa part une opposition d'autant plus violente que de 1779 à 1792 des associations secrètes se forment à Moscou sous la direction de deux hommes d'avant-garde, Novikov (1744-1818) et Schvartz[1]. En 1790, Alexandre Raditchev (1749-1802), un précurseur de Bakounine et l'un des premiers idéologues-martyrs russes, publie un ouvrage : *Voyage de Saint-Pétersbourg à Moscou* où il peint la misère des paysans, la corruption des fonctionnaires, l'ignorance des masses et réclame l'émancipation des serfs. Le livre fut brûlé par ordre de l'amie de Voltaire et l'auteur, déporté en Sibérie orientale. Grâcié sous le règne d'Alexandre Ier, Raditchev présenta à l'empereur un projet de code civil qui commençait ainsi : « La tolérance et la liberté de conscience doivent être absolues. » Voyant l'insuccès de ses efforts et menacé d'un nouvel exil, Raditchev finit par se suicider.

Nous sommes à une nouvelle période des lettres russes, marquée par Nicolas Karamzine (1765-1826). Auteur de l'*Histoire de l'Empire de Russie* en douze volumes, des *Lettres d'un voyageur russe*, des romans: *Pauvre Lise*, *La fille du boyard*, Karamzine joua un

1. D'origine étrangère ; vint en Russie en 1776, mourut en 1784.

rôle important dans le mouvement littéraire. Il fonda la revue *Messager de l'Europe*, qui existe encore de nos jours, et propagea le goût de la lecture. Karamzine est le continuateur de Lomonossov dans le domaine linguistique, il prépare la voie à Pouchkine (1799-1837), le plus grand poète russe qui jeta les jalons de la littérature russe moderne.

Pouchkine purifie définitivement — avec Gogol — la langue littéraire et consacre à jamais la limpidité de ses expressions, bien différentes des phrases tortueuses et obscures de Lomonossov et de Karamzine. Pouchkine ouvre glorieusement le siècle de Tolstoï. N'oublions cependant pas les poètes, de grand mérite, qui sont à cheval sur les deux siècles ou contemporains de Pouchkine : Joukovsky (1783-1852), Griboiédov (1795-1829), Lermontov (1814-1841), Krylov (1768-1845).

Joukovsky se fit connaître par *Le Chantre dans les rangs des guerriers russes*, ode à propos des événements de 1812. Il est surtout l'adaptateur de Schiller, de Byron, des poètes grecs; son œuvre principale est la traduction de l'*Odyssée* d'Homère. Ses vers sont corrects et très soignés. La comédie de Griboiédov, *Le malheur d'avoir de l'esprit* est un pur chef-d'œuvre d'observation et d'ironie; elle est devenue classique. Lermontov est l'égal de Pouchkine; ses poésies sont des merveilles de sonorité musicale. Krylov se nourrit partiellement de La Fontaine; sa langue est simple et claire.

Depuis le siècle de Catherine II jusque vers 1830, la littérature russe est une imitation des lettres européennes, notamment des lettres françaises. Pendant la période de néo-classicisme, on imite Boileau, Racine, Corneille, — ou plutôt on leur emprunte. Lorsque, à la fin du XVIIIe siècle, les tendances classiques dans les diverses littératures de l'Europe commencent à être combattues, la répercussion du nouveau mouvement se fait sentir en Russie. L'idéalisme et le romantisme trouvent également des échos chez les écrivains moscovites. Pouchkine et Lermontov, eux aussi, subissent la suggestion de la poésie étrangère. Le père de Pouchkine possédait une grande bibliothèque composée presque exclusivement d'auteurs français. Le poète apprit la langue française comme la sienne propre. C'est à coup sûr cette circonstance qui lui a permis de vivifier la langue russe.

A partir de 1830 et notamment à partir de Gogol, les écrivains russes ne sont plus de simples imitateurs. On voit apparaître toute une pléiade de poètes, de romanciers, de dramaturges, de critiques, de philosophes[1] qui puisent en eux-mêmes et dans leur milieu immédiat les bases et les éléments de leurs œuvres. Les lettres prennent un développement considérable. Dans un pays où, malgré les formes extérieures de la civilisation, aucune liberté n'est connue, la littérature est le seul domaine où les aspirations sociales peuvent,

1. Voir notre ouvrage, *La philosophie russe contemporaine* (Paris, Félix Alcan).

sinon se donner libre cours, du moins servir de prétexte à controverser, à créer des mouvements, à manifester sa vitalité. Si Pouchkine et Lermontov sont des chantres, tout court, les poètes Koltsov (1809-1847), Nekrassov (1821-1876), Chevtchenko (1814-1861), Nadson (1862-1887), sont des chantres à tendances nettement sociales. Les maîtres de la critique, Biélinsky (1810-1848), Dobroloubov (1836-1861), Pissarev (1840-1868), Tchernichevsky (1827-1889), Michaïlovsky (1840-1904) sont des écrivains-combattants, des initiateurs de mouvements sociaux d'idées. Mais c'est surtout le roman qui, au XIX[e] siècle, a une portée particulière. C'est lui qui alimente la critique. Le roman n'est-il pas de tous les genres littéraires celui qui reflète le mieux, les mœurs, les tendances, les idées d'une époque donnée? Jusqu'au XIX[e] siècle, le roman, ou plutôt le conte, s'était maintenu dans les régions poétiques de l'imagination pure. Depuis Gogol, le roman russe reproduit les beautés et les laideurs de la vie réelle. Les romanciers placent leurs personnages dans un milieu vrai, bien observé et les traitent comme des êtres vivants. Le Roman russe du XIX[e] siècle est le tableau fidèle de la société russe de cette époque.

II

Je ne me propose pas d'écrire l'histoire du roman russe du XIX[e] siècle dans ses divers courants, ni d'éta-

blir les étapes évolutives du roman et encore moins de le diviser en phases tranchées[1]. Les classifications et les dénominations, sous des rubriques vagues, ne servent, en critique littéraire, qu'à amener un vrai désordre d'idées. L'application d'une épithète ne signifie rien et la division des écrivains par chapelles ou écoles est une tentative vaine. Taine disait : « Tout livre et tout homme peut se résumer en cinq pages ct ces cinq pages en cinq lignes. » La critique littéraire se réduirait ainsi à une sèche collection de formules. Or, l'œuvre d'un romancier est un vaste ensemble où tout est essentiellement inégal, même quand tout obéit aux mêmes lois du talent et de l'originalité de l'auteur. Plus l'œuvre est diverse, plus elle a besoin d'être analysée au point de vue de psychologie critique, pour que rien ne soit négligé dans l'infinie complexité de ses éléments constitutifs.

Toute formule, même lorsqu'elle synthétise l'analyse, est dogmatique, et tout dogmatisme, de quelque nature qu'il soit, a des dangers, il est forcément conventionnel, ennemi de la curiosité, de la libre recherche et de la libre critique. Les formules exigent le sacrifice de la clarté et de la vérité, elles réclament la séparation nette des écoles et des influences dont les origines et les définitions sont, le plus souvent, terriblement obscures. Certes, il y a entre les diverses manifestations littéraires et la vie sociale d'un pays une liaison

1. Cet ouvrage est composé, en grande partie, d'un cours professé, sous une forme différente, à l'Université Nouvelle de Bruxelles.

formée par un certain état d'esprit général. Les choses simultanées, dans l'ordre intellectuel comme dans l'ordre physique, ont des dépendances mutuelles. Mais, en critique littéraire, déterminer rigoureusement, scientifiquement les influences de *milieu* et de *moment* est une tâche infructueuse ; elles ne peuvent ressortir que de l'analyse même de l'œuvre.

Chacun des grands romanciers russes est sorti d'un milieu social différent et il nous fait connaître, dans son œuvre, l'esprit, les idées, les mœurs, les aspirations de personnages et de groupes différents. Le roman russe, dans son ensemble, est composé de forces issues de toutes les classes constituant la société russe. L'analyse du roman russe nous révélera ces différents milieux sociaux.

Une des conditions les plus essentielles pour bien saisir toute la portée morale et sociale d'un roman russe, c'est de ne pas le séparer du romancier qui l'a conçu et écrit, il faut considérer en même temps l'homme et l'œuvre. Les grands romanciers russes ne sont pas des simples reproducteurs, des photographes des mœurs de leur époque, ce sont des créateurs intellectuels, introduisant dans la littérature une nouvelle manière de penser, d'envisager la vie et les hommes. Chacun d'eux est dominé par une disposition particulière de l'imagination et de l'esprit qui gouverne en même temps que sa vie individuelle, sa vie artistique. C'est à travers ses émotions, ses sentiments, ses idées, à travers ses joies et ses douleurs, à travers tout cet

infini mouvant d'images et de conceptions qu'il porte en lui, qu'il voit le monde. Connaître son *moi*, c'est mieux comprendre le *moi* des personnages qu'il crée, des caractères qu'il analyse, des milieux qu'il évoque.

Etudier chaque romancier, individuellement, sous les différents aspects de sa personnalité et de son talent littéraire ; établir l'état psychique, psychologique et intellectuel de l'écrivain, — par les traits caractéristiques de sa vie ; disséquer, analyser et définir son œuvre, — par le contenu même de cette œuvre : tel est l'objet de cet ouvrage.

Paris, décembre 1904.

LA PSYCHOLOGIE
DES
ROMANCIERS RUSSES

I

GOGOL

I. — Enfance. — Adolescence. — Au collège de Niéjine. — A Saint-Pétersbourg. — Débuts littéraires. — Gogol acteur. — Premier voyage. — Gogol employé dans le département des apanages. — Premiers succès littéraires : *Soirées de Dikaneka.* — Gogol professeur d'histoire à l'Université de Saint-Pétersbourg.— Première représentation du *Revizor*.—Voyages en Europe. — Jugement de Gogol sur les Français. — Rôle des voyages dans la vie de Gogol. — Publication des *Ames mortes.* — Gogol brûle la seconde partie des *Ames mortes.* — Le mysticisme de Gogol. — Visite de Tourguéniev. — L'état mental de Gogol. — La folie dans l'œuvre de Gogol : *Mémoires d'un fou; Le Manteau ; Le Portrait.* — Gogol à Jérusalem. — Naissance et développement de la maladie de Gogol : *Mania religiosa.* — Mort.

II. — L'œuvre de Gogol. — « Continuateur de Pierre-le-Grand ». — *Taras-Boulba.* — *Le Révizor.* — *Ames mortes.* — La dualité de Gogol. — Antinomies. — L'intuition artistique de Gogol le conduit inconsciemment à la morale sociale. — Gogol et son milieu, — Correspondance. — Confession d'auteur. — Rôle historique de Gogol. — Phénomène linguistique : Petit-Russien de naissance et d'esprit, Gogol crée la langue littéraire russe. — Gogol et la Petite-Russie. — Chevtchenko. — L'humour de Gogol. — Gogol a préparé la voie à ses successeurs : Tourguéniev, Dostoïevsky, Tolstoï, etc.

Personnage étrange, destinée presque tragique. Créateur du roman russe et — avec Pouchkine — de la langue nationale, Gogol resta toujours une énigme, comme homme.

« Personne n'a pu me deviner complètement, écrit-il à sa mère, à l'âge de vingt ans [1]. A la maison, vous me con-

1. Lettre datée de Niéjine.

sidérez comme un pédant capricieux, insupportable, qui se croit plus spirituel que tout le monde. Ici, on me croit un idéal de douceur et de patience. Pour les uns, je suis modeste, poli ; pour les autres, je suis sombre, rêveur, inculte, ou alors bavard, ennuyeux à l'excès ; ici, j'ai de l'esprit, là, je suis un sot. »

Gogol s'ignore lui-même. Tantôt, il se croit appelé à une « mission supérieure de prophète » ; tantôt, il tombe dans une humilité sans bornes. Atteint de mysticisme morbide aigu, — les dernières années de sa vie — il meurt fou ou presque et laisse une très belle œuvre, vraiment compréhensible aux Russes seuls.

I

Nikolaï Vassiliévitch Gogol[1] naquit le 19 mars 1809 dans le bourg de Sorotchintzy du gouvernement de Poltava, en Ukraine. Sa famille descend du fameux Ostap Gogol, colonel podolien, puis *hetman* ou *ataman* d'un corps de cosaques en 1655. Son père écrivit plusieurs pièces de théâtre, — sans aucune valeur littéraire. Ce fut un homme ordinaire ; il ne transmit à son fils que l'organisation pathologique de son système nerveux. La mère de l'écrivain avait quinze ans quand elle le mit au monde. De douze enfants qu'elle eut, il ne lui en resta que cinq. C'est à son grand-père, Nikolaï Vassiliévitch, que Gogol est redevable du côté poétique de son caractère. Le vieux cosaque aimait à lui narrer des contes, des traditions populaires. L'enfant écoutait avec avidité les récits pleins de vie de son aïeul. « Mon grand-père (que Dieu le garde et lui donne dans l'autre monde des gâteaux de froment et de pavot au miel à manger !) savait raconter à merveille. »

L'auteur des *Ames mortes* passa son enfance et son adolescence au milieu de sa famille à Vassilievka. Il eut pour premier maître un séminariste et continua ses classes au collège des Hautes-Études de Niéjine, fondé par le prince Bezborodko. Ce ne fut pas un brillant élève. Ses camarades

1. Un gogol est une espèce de canard sauvage ordinairement blanc, élégant dans ses mouvements, rappelant le cygne, fréquentant les lacs de la Petite-Russie, aimant à suivre les courants rapides et à s'isoler de ses pareils.

ne l'aimaient pas et lui faisaient subir toutes sortes de moqueries. « Votre fils est paresseux, écrivait Orlay, le directeur du collège, au père de Gogol, mais quand il le veut, il est parfaitement capable de ne pas rester en arrière des autres. » Seulement, Gogol préférait écrire des poésies satiriques. Une des pièces écrites au collège est intitulée : *Les sots ne connaissent pas de lois*. Gogol se mit aussi à éditer, pour ses camarades, un journal en manuscrit : *Zvezda* (l'Etoile) et à organiser des spectacles. On le voit, à cette époque, observateur minutieux de tout ce qui l'entoure, ne laissant rien passer sans le noter dans son esprit. Il saisit le détail et le dessine avec une vérité surprenante, mais il ne voit pas l'ensemble.

Ayant terminé ses études, il retourne auprès de sa mère, restée veuve avec quatre filles. Trop pauvre pour retenir son fils auprès d'elle, elle l'envoie, à Saint-Pétersbourg, tenter la fortune. « Pourquoi est-on si pressé de savourer son bonheur? La seule pensée de la capitale me tourmente jour et nuit, mon âme s'agite comme pour s'élancer hors de son étroite prison, et mon sang bouillonne d'impatience [1]... »

Le premier essai littéraire de Gogol ne réussit pas et il se tourna du côté du théâtre. Le succès qu'il avait eu au lycée lui faisait croire qu'au théâtre, il serait tout à fait dans son élément. Il se soumit à l'examen préliminaire, dans le cabinet du prince Gagarine, alors directeur des théâtres impériaux, en présence de deux acteurs : Karatyguine et Briansky. L'épreuve fut subie médiocrement; on lui confia cependant un rôle dans une petite pièce, mais, dès les premières répétitions, les acteurs le jugèrent incapable de se présenter devant le public. Presque en même temps il connut un autre chagrin : il tomba amoureux d'une

1. Gogol. *Correspondance*. Lettre datée de 1827.

jeune veuve, sans aucun espoir de retour. Il résolut de voyager. A peine embarqué sur un bateau, il s'aperçut que sa bourse était trop maigre pour continuer le voyage et il retourna à Saint-Pétersbourg.

Ce fut une époque très pénible pour Gogol. Il lui fallait penser aux moyens matériels d'existence. En 1830, il occupe un modeste emploi dans le département des apanages. Il garde cette place très peu de temps et se met à donner des leçons particulières, sans grand succès. Un jour, un de ses élèves lui demanda : « Quand commencerons-nous nos leçons de russe, Nicolas Vassiliévitch? » — « A quoi bon ces leçons? Personne ne peut apprendre à bien écrire, cela est inné et ne s'acquiert pas. En parcourant vos cahiers, je vous ferai des observations et des corrections, — cela suffit. »

En 1831, Gogol fit paraître la première partie des *Soirées de Dikaneka* [1]. Le succès fut colossal. *La Nuit de Mai* ravit tout le monde. « ... Connaissez-vous la nuit de l'Ukraine? L'air est frais et pourtant il oppresse, chargé de langueur et de parfums. Nuit divine ! Nuit enchanteresse ! Immobiles et pensives, les forêts reposent pleines de ténèbres, projetant leurs grandes ombres. Voici des étangs silencieux ; leurs eaux sombres et froides sont tristement emprisonnées dans les murailles de verdure des jardins. La petite forêt vierge de merisiers et de prunelles risque timidement ses racines dans le froid de l'eau; par moments, ses feuilles murmurent comme un frisson d'abandon, quand le vent de nuit se glisse à la dérobée et la caresse. Tout l'horizon dort, tout respire, tout est auguste et imposant. Et dans l'âme, comme au ciel, s'ouvrent des espaces infinis; une foule de visions argentées se lèvent avec grâce de ses profondeurs. Nuit divine! Nuit enchanteresse!... »

1. *Vetchera na choutoré bliz Dikaneky*. La seconde partie parut en 1832.

Les *Soirées de Dikaneka* valurent à Gogol l'amitié du grand poète Pouchkine et celle du poète Joukovsky, éducateur du prince impérial, plus tard Alexandre II. « Je viens de lire les *Soirées de Dikaneka*, elles m'ont émerveillé. Quelle franche gaîté, sans effort, sans exagération! quelle poésie, quelle vraie sensibilité! Cela est si extraordinaire dans notre littérature contemporaine que j'en suis tout confondu! On me raconte que pendant l'impression, les compositeurs avaient peine à ne pas rire aux éclats. Molière lui-même aurait été flatté d'apprendre que ses œuvres déridaient les typographes. Je félicite le public et je souhaite bonne chance à l'auteur[1]. »

Grâce à Pouchkine et à Joukovsky, Gogol obtint la chaire d'histoire russe et d'histoire universelle à l'Université de Saint-Pétersbourg, pour laquelle il n'était pas préparé. Il ne connaissait pas l'histoire russe, il ignorait l'histoire universelle, il n'avait jamais étudié les langues étrangères. « Dieu sait si je n'aurais pas mieux fait de prendre une chaire de botanique ou de pathologie que d'histoire russe », écrit-il à un de ses amis.

Il se met cependant au travail avec beaucoup d'enthousiasme. Il commence par étudier l'histoire de son pays natal, — l'Ukraine. « Je viens de me remettre à l'histoire de notre Ukraine. Je ne sais rien de plus calmant que l'histoire ; mes pensées commencent à couler avec plus de douceur et d'harmonie. »

Parfois, cependant, l'histoire lui suggère des réflexions amères : « Dans les chroniques générales de l'humanité, il y a des siècles entiers qu'on voudrait biffer et faire disparaître comme inutiles. Oui, là aussi, sur la plus grande échelle du monde, il s'est fait des bévues dont il semble qu'un jeune enfant même serait incapable. Que

1. Pouchkine.

de chemins étroits, scabreux, que de sentiers tortueux, sombres, impraticables, éloignés du but, ont été choisis en tous temps par l'humanité, lorsque, pourtant, elle cherchait de bonne foi la vérité, et quand, pour y arriver, s'ouvrait devant elle, une route large et plane comme les avenues qui mènent aux châteaux et aux villas des souverains! »

En véritable petit-russien qu'il est, Gogol se trompe sur ses propres forces, son imagination le grise : « Dès que j'aurai terminé mon cours d'histoire de l'Ukraine, je me mettrai à écrire une histoire universelle qui n'existe pas non seulement en Russie, mais même en Europe. » De cette histoire, il n'a jamais écrit une seule ligne, il en était incapable. Par contre, en collaboration avec un de ses amis, il fait des recherches sur les chansons petites-russiennes. « Chansons, vous êtes ma joie, ma vie, je n'aime rien tant que vous! Qu'est-ce que toutes ces coriaces annales dans lesquelles je fouille aujourd'hui, si je les compare à ces mélodieuses et vivaces chroniques de la chanson? J'en ai reçu de vraiment ravissantes. Je ne puis vivre sans chansons. Je sais qu'il existe des milliers de chansons, et pourtant je n'en connais que peu. Et combien elles me sont utiles pour l'histoire, non seulement celles qui ont un caractère historique, mais jusqu'aux érotiques et aux cyniques, toutes sont nécessaires à l'histoire d'un pays comme l'Ukraine où chanter est un acte de la vie du peuple[1]. »

C'est dans la masse de ces chansons que l'imagination de Gogol trouva le sujet de cette fraîche et ravissante épopée, *Taras Boulba*, où l'expansion de son génie apparaît dans toute sa force.

L'un des auditeurs raconte ainsi l'attitude de Gogol pendant la leçon d'ouverture de son cours. « Il était

1. Gogol. *Correspondance.*

debout, près d'une fenêtre, dans un état d'agitation comprimée ; il tournait son chapeau entre ses mains, froissait un de ses gants et jetait sur nous à la dérobée des regards mal assurés. A la fin, il s'approcha de la chaire et commença à expliquer sommairement l'objet de la leçon du jour. Il était clair qu'il manquait de confiance en ses moyens. Je crois, cependant, que son émotion provenait beaucoup moins d'un manque de présence d'esprit que d'un état nerveux, car, très pâle, ayant l'air réellement souffrant, Gogol développait en même temps sa pensée d'une manière très brillante. Cinq minutes avant la fin de sa leçon, il paraissait tout à fait à son aise. »

La première leçon, bien préparée, fut donc passable, mais celles qui suivirent amenèrent une déroute complète. Gogol ne s'en aperçut même pas. « Les professeurs ne valent rien..., les étudiants sont tellement idiots que vraiment ils ne valent pas la peine qu'on s'occupe d'eux[1]. »

Averti charitablement, par quelques amis, de son insuccès, Gogol fait alors des démarches pour passer à l'Université de Kiev. « A Kiev, à Kiev l'antique, la belle. C'est là et dans ses environs qu'ont eu lieu tous les événements qui constituent la base de notre passé. Je fais des efforts pour y aller, mais je crains de ne pas réussir. J'ai en horreur Saint-Pétersbourg, non que la ville me déplaise, mais le climat. Il me glace. Ce serait superbe d'avoir une chaire à Kiev. Nous ferions de Kiev une moderne Athènes, une Athènes russe[1]. »

Définitivement, Doundourov-Korsakov, recteur de l'Université, l'obligea de donner sa démission (1835).

*
* *

En 1834-1835, Gogol avait publié une nouvelle série de

1. Gogol. *Correspondance*.

récits : *La querelle d'Ivan Ivanovitch et d'Ivan Nikoforovitch*, *Les propriétaires de jadis*, *Le manteau*, etc... En 1836, sa comédie *le Révizor*, qui fait date dans le théâtre russe, fut mise à la scène.

Les premières représentations furent tumultueuses et rappellent celles de *Hernani*, de Victor Hugo. Mais tandis que l'attitude du poète français est noble et grande, celle de Gogol est mesquine. Il éprouve le besoin de se justifier, de s'expliquer, de se réfuter lui-même... Cela ne l'empêchera pas, plus tard, d'écrire dans les *Ames mortes :* « L'équité contemporaine semble ignorer qu'il faut avoir de l'âme et beaucoup, pour porter la lumière sur des tableaux qui sont le reflet exact d'une vie stigmatisée par l'opinion, et leur donner tout l'attrait des perles fines ; l'équité contemporaine ne reconnaît pas qu'un franc et noble éclat de rire peut n'avoir pas moins de prix et de dignité qu'un beau mouvement lyrique, et qu'il y a des abîmes entre ce grand et beau rire, et les contorsions du paillasse de la foire. Non, l'équité contemporaine ne connaît rien de tout cela ; elle n'a que des paroles de reproche et d'outrage pour l'écrivain sincère qu'elle feint de méconnaître ; l'infortuné reste isolé au milieu de la route, privé de toute sympathie comme le pèlerin parti seul sans autre ressource que son indomptable courage. Que de longues heures d'angoisse dans sa marche ! et qu'il est amer, parfois, le sentiment de son isolement volontaire ! »

Après les représentations mouvementées du *Révizor*, Gogol partit pour l'étranger. « En Russie, tous les hommes avec lesquels j'entre en communication aiment avant tout à parler de ce qui se fait en Europe et non en Russie... Chez nous, chacun vit dans son cercle de connaissances intimes et de parents ; au delà de ce cercle, on ne fait plus qu'entrevoir les autres hommes... A l'étranger, la connaissance des Russes entre eux est plus facile et plus prompte... Voilà

ce qui m'a porté à vouloir vivre à l'étranger. C'est là que les Russes parlent de la Russie, c'est là qu'il faut aller aux provisions. J'ai longtemps voulu apprendre en Russie même ce qui se passait en Russie; mais on gagne peu à excursionner dans nos provinces. Il est difficile pour le voyageur de faire des connaissances dans les villes et dans les terres seigneuriales, à moins qu'il n'y arrive en mission officielle, autrement il risque de passer pour un espion. Si le provincial apprend que le voyageur est un écrivain, la position de celui-ci devient ridicule. La moitié de ceux qui lisent en Russie sont persuadés que j'emploie ma vie à me moquer de tout homme que j'ai, une fois, regardé en face[1]. »

La Russie ne pouvait se présenter à l'esprit de Gogol dans toute la colossale proportion de son image tant qu'il restait parmi ses compatriotes. Il devait s'éloigner du sol natal pour pouvoir l'embrasser tout entier de son regard intellectuel et se pénétrer pour lui d'un amour plus profond et plus réfléchi.

A peine est-il arrivé en Italie qu'il s'écrie : « Russie! Russie! malgré la distance immense qui nous sépare, je te vois, je te vois distinctement, ô mon pays! Ta nature est pauvre, tu n'as rien pour réjouir ni pour effrayer les regards : point de ces hardies merveilles couronnées par les témérités de l'art... point de ces perspectives infinies de cîmes éclatantes de lumières diverses sous des ciels d'or, d'argent, d'azur et de pourpre, d'une incomparable transparence! Non, Russie, en toi rien de si splendide, de si pittoresque; en toi, tout est plat et découvert, les villes sont plates, sans relief et ne se détachent sur l'uniformité du désert que comme des points, des marques, de poudreuses oasis; rien en toi, sous cet aspect mo-

1. *Confession d'auteur.*

notone, ne charme, ne séduit, n'amuse au moins le regard.

« Quelle est donc cette force mystérieuse, cet attrait inexplicable mais irrésistible, qui m'attire vers toi ? D'où vient, ô Russie, que toujours et partout mon oreille croit saisir la mélodie plaintive, traînante, angoissante et peu variée que tu fais entendre de l'une à l'autre de tes mers et tout le long de tes fleuves géants? Cette chanson, que rappelle-t-elle donc à mon cœur pour qu'à son souvenir je presse des deux mains ma poitrine pour ne pas éclater en sanglots? Qu'est-ce que ces sons, ces accents qui, en venant caresser mon âme, produisent, dans mon sein, de si douloureuses étreintes ? Parle, ô Russie ! que veux-tu de moi, dis? Quel lien sacré, indéfinissable, mais réel et sensible, y a-t-il entre nous deux ?... »

Les voyages jouèrent dans la vie de Gogol un rôle extraordinaire. Il ne pouvait jamais rester longtemps dans une ville. « Que de choses étranges, attractives, entraînantes et vraiment merveilleuses dans ce seul mot russe *dorôga !* (la route, le voyage). Que de puissance dans le mot et que de charme dans la chose !... La vitesse en voyage, c'est comme une force secrète, une puissance occulte qui vous a pris et vous transporte sur ses ailes ; vous traversez les airs, vous fuyez, tout fuit avec vous; les poteaux indicateurs fuient, des forêts aux sombres rangées de sapins et de pins fuient... la route tout entière fuit, se perd dans le lointain...

... O troïka, troïka ! il ne faut pas demander qui t'a inventée; tu ne peux avoir été conçue, tu ne pouvais naître et paraître qu'au sein d'un peuple vif et agile, sur un territoire géant, qui occupe la moitié du globe et où, en route, nul, sous peine de vertige, ne s'amuse à compter les poteaux... »

« ... Ma tête est ainsi faite qu'il me faut parfois des cen-

taines de verstes pour substituer une impression à une autre, pour chasser une impression par l'autre[1]. »

C'est le voyage lui-même, le processus pour ainsi dire du voyage qui attire Gogol. Il reste indifférent au côté intellectuel des voyages. Pendant son séjour à l'étranger, le grand mouvement philosophique qui régnait alors en Europe le laisse froid. Les idées de Scheling, Hégel, Fourier, Saint-Simon lui inspirent une sorte de crainte. Ses lettres sont vides, insignifiantes. Ecrivant de Paris (1837), Gogol ne parle que de sa chambre « au soleil, avec un poêle admirable » ; il va deux fois au Louvre, il visite le Jardin des Plantes, — c'est tout.

Il se permet cependant de juger les Français : « La nation française, malgré ses qualités brillantes, ses nobles emportements, ses actions chevaleresques, est quelque chose de pâle, d'incomplet, un vaudeville léger... »

L'Italie le laisse impassible. « Ni Rome, ni le ciel, rien ne me charme... Je ne les vois pas, je ne les sens pas. »

« Jadis, avoue-t-il, il y a bien longtemps de cela, c'était dans les années de ma jeunesse, dans ces belles années si vite écoulées de mon enfance, j'étais content, charmé quand j'arrivais pour la première fois dans un lieu qui m'était inconnu ; peu importait que ce fût un hameau, une pauvre petite ville de district, un grand village, un petit bourg : mon œil curieux y découvrait toujours beaucoup de choses intéressantes. Chaque bâtiment et tout ce qui portait le moindre vestige de particularité m'arrêtait, enchantait mon regard et me laissait une vive impression... Tout s'emparait de mon attention, rien n'échappait à mon observation à la fois fine et naïve... Aujourd'hui, je traverse avec une profonde indifférence tous les villages inconnus, et j'envisage froidement leur triste et misérable apparence ;

1. Lettre à Schevirev datée du 28 février 1843.

ce qui, autrefois, provoquait chez moi, instantanément, un grand éclat de rire, une heureuse animation dans mes traits et mes mouvements, passe maintenant devant mes regards comme inaperçu et ma bouche, devenue immobile de froideur, ne trouve plus rien à dire de ce spectacle qui avait le secret de me ravir en extase... »

Par contre, Gogol s'applique à écrire les *Ames Mortes*. C'est Pouchkine qui lui en donna l'idée : « Il y avait longtemps que Pouchkine m'engageait à tracer le plan d'un ouvrage sérieux. Un jour, il me dit : « Vous qui avez cette « faculté de pénétrer l'homme et de le présenter à nos yeux « tout entier, vivant et respirant, comment, avec un tel « talent, n'entreprenez-vous pas un grand ouvrage, un « ouvrage suivi ; c'est un véritable péché. » Il me dit encore que si Cervantès n'avait pas créé son *Don Quichotte*, il n'aurait jamais, uniquement avec ses *Nouvelles*, — remarquables — occupé la place qu'il tient aujourd'hui parmi les grands écrivains. Enfin, il me donna le sujet dont il avait pensé d'abord composer lui-même un poème, et il ajouta qu'il n'aurait jamais cédé ce sujet à un autre qu'à moi. »

A Rome, en 1837, Gogol apprend la mort de Pouchkine, tué en duel. Il écrit à l'un de ses amis : « Quelle terrible nouvelle ! quelle catastrophe ! Toute la joie, tout le bonheur de ma vie, vous venez de l'ensevelir avec lui. Je n'ai jamais rien entrepris sans l'avoir consulté. Je n'ai pas écrit une ligne sans me le représenter à côté de moi. Ce qui m'occupait, c'étaient ses paroles, ses observations, son rire, son approbation... Il était l'inspiration de mon travail. Sans lui, je n'ai plus la force de le continuer. Plusieurs fois, j'ai repris la plume et chaque fois la plume m'est tombée des mains... »

*
* *

Gogol revint en Russie en 1841. L'année suivante, il fit paraître la première partie des *Ames Mortes* qui — Biélinsky[1] excepté — rencontra une opposition générale et systématique. On reprochait à l'auteur d'avoir « noirci la Russie ».

Gogol fut déçu, désorienté même. « Heureux l'écrivain qui, laissant de côté les caractères incolores, impatients, fâcheux, répugnants, aborde ceux qui sont marqués au coin d'une haute distinction ; l'écrivain qui, dans le vaste cloaque des tristes agglomérations humaines, a fait son choix et s'est attaché à quelques exceptions honorables pour notre nature ; qui pas une seule fois n'a humilié les nobles sons de sa lyre, n'a jamais prostitué ses mélodies à des gens de néant, quels qu'ils fussent, et qui enfin, ne s'abaissant jamais jusqu'aux réalités trop terrestres de cette vie, s'élance, libre et radieux, vers les régions éthérées de son idéal poétique ! Là, son sort est doublement enviable ; au milieu des mille riantes images de sa fantaisie, il est en famille et, cependant, retentit haut et loin dans le monde sa brillante renommée. Il a ménagé et caressé la vanité des hommes en voilant tous les points humiliants et sombres de l'humanité ; et, mettant en lumière ce qu'elle offre de beau et de vraiment noble, il les a fascinés, cuivrés des pénétrants parfums de la louange. Aussi tous battent des mains et suivent, enthousiasmés, son char de triomphe : plusieurs le proclament grand poète, esprit universel et génie transcendant, dont le vol sublime s'élève au-dessus de tous les autres, comme l'aigle plane au-dessus des oiseaux les mieux doués. A son nom seul, les jeunes cœurs palpitent et les larmes douces de l'admiration brillent dans tous les regards. « Quelle délicatesse et quelle énergie ! » s'écrie-t-on à l'envi.

1. Célèbre critique russe (1810-1848).

« Tel n'est guère, à beaucoup près, le partage du malencontreux écrivain qui ose, dans ses peintures, présenter la fidèle image de tout ce qui le choque dans la réalité sociale. Hélas ! pourquoi ses yeux ne peuvent-ils voir indifféremment toute cette vase mouvante des petites misères et des hontes où plonge forcément notre vie, tout cet abîme de caractères vulgaires, froids, effacés, brisés, qui grouillent ici sous chacun de nos pas ? pourquoi, sculpteur forcené, s'avise-t-il, contre toute prudence, de représenter en reliefs, impudemment vrais et saisissants, les objets qui obsèdent la vue ? Celui-là ne doit pas compter sur les applaudissements dans son pays ; il ne verra ni les larmes de gratitude, ni les transports unanimes des âmes qu'irrite son œuvre ingrate ; il ne verra point accourir à sa rencontre la vierge de seize ans au sein palpitant, au regard brillant d'enthousiasme. Il ne saurait échapper au jugement contemporain, à cette cour de justice, sans mission justiciable, sans âme, sans conscience, qui qualifie de basses et de misérables les œuvres qu'elle goûte et savoure le plus en secret, mais qu'elle range avec un dégoût affecté au nombre des écrits outrageants pour l'humanité, qui, surtout, prête, sans vergogne, à l'auteur, les qualités particulières au genre de héros qu'il décrit, en méconnaissant son cœur et son âme et le feu divin du talent qui est sa vie. »

Dès 1840, — la première partie n'était pas encore terminée[1] — Gogol avait commencé à écrire la seconde partie des *Ames Mortes*, mais en 1845, il brûle le manuscrit. « Il a été dur de livrer aux flammes un travail de cinq années, exécuté avec une tension fébrile de toutes les facultés où chaque ligne était le fruit d'un ébranlement, où il entrait beaucoup de ce qui avait constitué mes meil-

1. La première partie des *Ames mortes* fut commencée en 1835, terminée en 1841 ; elle parut en 1842. Un supplément à la première partie des *Ames mortes* parut en 1846.

leures réflexions et avait le plus occupé mon âme. Tout a été consumé et cela dans une minute où, voyant la mort devant mes yeux, je voulais laisser après moi ce qui pourrait rappeler le moins désavantageusement, ici-bas, ma personne. Je rends grâce à Dieu de m'avoir donné la force d'agir comme je l'ai fait. Aussitôt que la flamme eut emporté les dernières feuilles de mon livre, le sujet de ce travail anéanti s'est redressé sous un aspect d'une merveilleuse clarté, comme on peignait le phénix s'élevant du bûcher, et, tout à coup, je vis en quel désordre, en quelle grossière imperfection avait été ce livre que j'avais récemment regardé comme étant d'un bon et sage travail. La publication du tome II des *Ames Mortes*, dans l'état où il était, aurait fait plus de mal que de bien. Je devais prendre en considération, non pas le désir et le plaisir de quelques amateurs de Lettres, mais la masse de tous les lecteurs pour lesquels ont été écrites les *Ames Mortes*[1]. »

Pourquoi Gogol a-t-il brûlé le manuscrit de la seconde partie des *Ames Mortes ?* L'a-t-il même effectivement brûlé ? Personne ne l'a jamais su au juste. Toujours est-il qu'en 1846, il se met à reconstituer le manuscrit soi-disant brûlé, et, en 1849, au retour d'un voyage à Jérusalem, il lit à ses amis, notamment à A.-O. Smirnov, plusieurs chapitres. En 1852, il lit à Schevirev les deux derniers chapitres et brûle tout de nouveau. Il ne resta que des fragments, publiés après sa mort, qui constituent ce qu'on nomme la seconde partie des *Ames Mortes*.

Gogol passa les dix dernières années de sa vie dans une exaltation mystico-patriotique qui touchait à la folie. Ces années furent tristes et comme une lente agonie. Gogol n'était plus qu'une ombre pâle, épuisée, un *ascète* possédant à demi sa raison. « Les mots qu'il aimait, ses espiè-

1. *Correspondance.*

gleries, ses excentricités, tout avait disparu... [1] » Il était tombé sous l'influence néfaste du Père Matveï, moine obscur et ignorant. « Il faut jeûner, il faut prier », disait ce religieux à l'auteur du *Révizor*, coupable d'avoir tracé un tableau désavantageux de la Russie. Le fait suivant montre assez clairement la valeur intellectuelle du Père Matveï : il découvrit une tête miraculeuse qu'il canonisa et expédia au consistoire de Tver en affirmant qu'elle avait conservé les oreilles et la peau et exhalait un parfum céleste. Or, la caisse où se trouvait cette « tête » ne contenait qu'un crâne sans oreilles ni peau et dégageait une affreuse odeur de putréfaction. A la question : « A qui appartient ce crâne ? » le moine répondit : « Dieu seul et moi le savons. »

Un jour, à Moscou, Tourguéniev, en compagnie de Tchépkine, célèbre acteur de l'époque, se rendit chez Gogol. « Tchépkine et moi, raconte-t-il dans ses *Souvenirs*, nous allâmes chez Gogol comme chez un génie extraordinaire dont la tête s'était un peu dérangée. Ses cheveux qui tombaient droit des tempes, comme chez les cosaques, avaient encore conservé leur couleur primitive, mais ils étaient devenus rares. Son front incliné, uni et blanc, indiquait une grande intelligence. Dans ses petits yeux bruns, de temps en temps pétillait la gaîté, mais le regard était fatigué. Son long nez pointu donnait à sa physionomie l'expression rusée du renard, ses lèvres molles et bouffies, ses moustaches courtes, n'avantageaient pas sa figure ; dans les lignes indécises de la bouche, on devinait les côtés noirs de son caractère. Quand il parlait, ses lèvres se relevaient désagréablement et découvraient une rangée de mauvaises dents. Son petit menton se cachait dans les plis d'une large cravate de velours noir. Sa contenance, tous les mouvements de son corps rappelaient un institu-

1. Polevoï.

teur de province. En le voyant, on ne pouvait ne pas s'écrier : « Quel personnage singulier et malade !... » Tout Moscou le tenait alors pour un homme de génie, un peu fou... Il parlait beaucoup et avec beaucoup d'animation, il prononçait les mots avec une admirable netteté et précision. Il parlait du goût et de la vocation littéraire, des créations artistiques, il parlait avec des traits de génie, sur un ton simple et naturel. Nous nous mîmes à discuter la censure et je fus ahuri d'entendre Gogol la glorifier, affirmant que la censure était le meilleur moyen de créer, chez les écrivains, la modestie, la conscience et beaucoup d'autres vertus... Je compris qu'un abîme était entre nous. A partir de ce moment, son agitation augmenta de plus en plus : il dit qu'il ne comprenait pas l'article de Herzen, dans lequel il était accusé d'être un renégat, il parla de ses profondes convictions religieuses... L'équilibre de son esprit s'était rompu... Une dame âgée entra, lui apportant une hostie sainte consacrée... »

Quelque temps après cette visite de Tourguéniev, Gogol mourut.

*
* *

Gogol fut-il atteint d'aliénation mentale ? La théorie de Lombroso [1] — le génie et la folie se confondent souvent — est-elle applicable à l'auteur des *Ames Mortes ?*

D'après les disciples russes de cette théorie, Gogol avait toutes les dispositions à la folie. Au physique, il était faible, pâle et maigre, avec les épaules étroites, la poitrine rentrée. Son père était tuberculeux. Lui-même, dès 1831, se plaint d'être malade. On lit dans le journal de Pogodine :

1. Théorie très contestée. La ressemblance entre les constructions de la folie et les productions du grand homme est toute superficielle. Le génie n'est pas un retour en arrière, mais un progrès vers un type supérieur, dans le sens de l'évolution des êtres.

« Gogol est malade, il en a parlé à Aksakov. Il ne se rend pas compte de ce qu'il a, il croit que la cause de sa maladie est dans ses intestins. » En réalité, c'est son hypocondrie qui commence.

En 1833, il subit une crise de mélancolie aiguë et, au commencement de l'année suivante, il a des moments d'exaltation morbide. « Si vous saviez quels moments atroces j'ai traversés. Maintenant, je suis plus calme[1]. » Enfin, plusieurs personnages de son œuvre sont des fous. Le titre seul des *Mémoires d'un fou* indique leur sujet inquiétant.

La folie du pauvre petit scribe, Popritschine, héros des *Mémoires d'un fou*, commence le jour où il a l'honneur de s'asseoir dans le cabinet de son directeur et de lui tailler des plumes d'oie. Tout dans ce cabinet, l'ameublement, la beauté de la fille du directeur, le jette dans une sorte d'extase... Il tombe amoureux de la fille de son chef. Il devient fou. Mais, dans cet état, il n'éprouve plus, devant ses supérieurs, la crainte d'autrefois, il reconnaît maintenant que ces hauts fonctionnaires sont inférieurs aux gens du commun et que le rang élevé qu'ils occupent et les décorations qu'ils portent constituent, seuls, leur supériorité. Les réflexions du petit scribe deviennent de plus en plus sombres et finissent par produire un amas d'images désordonnées où brillent, par-ci; par-là, des idées justes et nobles.

Gogol décrit bien le développement évolutif de la folie de Popritschine, depuis les simples illusions et les hallucinations jusqu'à la mégalomanie. En proie au délire; Popritschine est envahi par une multitude d'idées qui se heurtent et se confondent dans son cerveau, sans suite et sans liaison; il les exprime avec incohérence. Il commence à exprimer une idée, immédiatement une autre lui fait

1. *Correspondance.*

oublier la première dont il laisse l'expression inachevée pour poursuivre l'expression de la seconde, qu'à son tour il abandonne pour une troisième. Son cerveau ne sait plus discerner. Et cette confusion se retrouve dans toutes ses paroles. Sa logique est morbide.

Dans *Le Manteau*, Gogol dépeint un pauvre diable, timide et doux, qui est obsédé par l'idée de s'acheter un manteau pour l'hiver. Ce rêve irréalisable ébranle son esprit qui n'a jamais été bien solide.

Le Portrait est l'histoire lamentable d'un peintre de talent qui vit dans une misère profonde tant qu'il vénère son talent et se refuse à le profaner. Subitement, une petite fortune lui tombe des nues, il prend un atelier dans le plus riche quartier de Pétersbourg, prostitue son art, s'enrichit et perd son talent. Néanmoins, le souvenir de l'idéal brisé le ronge et le mène à la folie.

Malgré des linéaments de vérité que renferment, chez Gogol, les types de la folie, le contenu imaginatif dépasse de beaucoup le contenu tiré des observations exactes. Dans tous les cas, le fait d'avoir introduit des fous dans son œuvre ne constituerait pas des symptômes de la maladie de Gogol lui-même. Nous en trouvons d'autres, plus graves.

Gogol est incapable de travail systématique. Il se regarde lui-même comme le personnage le plus important et le plus intéressant de la création ; il est l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin. « On a beaucoup parlé de moi, on m'a soumis à cent analyses avec des points de vue différents, mais où l'essentiel de ce qu'il y avait à voir n'a pas même été aperçu un instant. Pouchkine seul, non par écrit, non pour le public, mais dans la causerie intime, a toujours touché juste ; il ne se lassait pas de me dire « qu'il n'avait connu en aucun autre écrivain un pareil don « d'exposer vivement les misères de la vie, d'esquisser d'un

« trait ferme le néant d'un homme de rien et cela de façon « que cent riens qui échappent aux yeux de gens distraits, « ont, chez moi, un relief extraordinaire. » C'est la vertu d'un simple microscope, mais c'est bien là le don qui est en moi et qui ne se trouve pas dans les autres écrivains. »

Il croit à sa supériorité, elle l'aveugle : « Dès que je commencerai mon cours, on comprendra que je n'appartiens pas à la foule des professeurs insignifiants dont sont pleines nos Universités. »

Les malades seuls ou les médiocres croient à leur supériorité sans bornes. Plus l'homme sain est grand, plus il s'aperçoit de ses défauts, plus il admet la relativité de ses connaissances, plus il est modeste.

Le mysticisme exagéré de Gogol, surtout, témoigne de l'état déséquilibré de son esprit.

Plusieurs aliénistes russes trouvent que Gogol ne fut pas un mystique, car les mystiques ne s'occupent point des choses terrestres mais de l'au-delà. « L'ascétisme est étranger à Gogol; il vit suivant son bon plaisir, il sait parfaitement arranger ses affaires financières, il touche un subside de la Cour et du Trésor (Kaznatscheïstvo), il voyage, il dépense beaucoup d'argent, il ignore l'abstinence ». Or, Gogol fut un ascète, les dernières années de sa vie; d'ailleurs il est reconnu que les ascètes ont toujours su équilibrer leurs recettes avec leurs dépenses. L'abstinence méthodique seule ne détermine pas le mysticisme, elle ne peut pas donner la clef de tous les phénomènes mystiques [1].

Suivant le Dr Tchige, la maladie de Gogol est *Senium præcox* (vieillesse précoce) et *melancholia anxiosa*. Il est scabreux et anti-scientifique de diagnostiquer une maladie cinquante ans après la mort du malade. Cependant, on

1. Voir notre *Philosophie russe contemporaine*, p. 32.

pourrait affirmer que la véritable maladie de Gogol fut la *mania religiosa.*

Réaliste dans son œuvre, il est mystique dans sa vie, au moins pendant ses dernières années. Il affirme nettement l'influence directe de l'âme sur le corps; il ne comprend pas les causes physico-chimiques de la vie, il met à leur place une fiction abstraite qui fait mouvoir la vie, — Dieu. « Chacune des paroles de Gogol trahissait une douce soumission à la volonté de Dieu.[1] »

La foi existe chez l'enfant parce qu'il n'a aucun moyen d'investigation personnelle à sa disposition; c'est une autre intelligence qui dirige la sienne. Mais dès l'instant qu'il raisonne, il substitue la raison à la foi, soit qu'il reconnaisse cette dernière la trouvant juste, soit qu'il la rejette la trouvant absurde, cela dépend du degré de développement de la raison et de l'esprit de l'individu. Somme toute, les deux phénomènes sont naturels. L'esprit critique rejette la foi, l'esprit borné l'admet.

Quand la foi existe encore à l'âge adulte, c'est qu'il y a dans l'organisme une disposition qui nuit à la raison et qui l'arrête à tout jamais. La raison n'est pas une transformation de la foi, c'est une substitution.

Si la foi dépasse les bornes naturelles normales, elle devient morbide. C'est cette pathologie du sentiment religieux qui crée le mysticisme.

Les hallucinations et les extases sont le partage des esprits faibles. L'ignorance — ou, au moins, l'instruction peu développée — caractérise les mystiques. Gogol est un grand poète, mais aussi un grand ignorant. Le sens critique et l'esprit d'analyse lui furent toujours étrangers. Il ne sait pas, il ne comprend pas ce qu'il écrit. « Quand j'ai lu à Pouchkine les premiers chapitres des *Ames Mortes*, il

1. Aksakov.

se mit à rire comme toujours quand je lui lisais quelque chose, mais peu à peu il devint ombrageux, triste. Lorsque j'eus terminé ma lecture, il dit d'une voix sourde : « Que notre Russie est triste[1] ! » Je fus très étonné. Comment ! Pouchkine qui connaissait à merveille la Russie, ne remarquait donc pas que les *Ames Mortes* n'étaient qu'une caricature, une œuvre d'imagination ! De ce moment, je ne pensais plus qu'à refaire mon travail de manière à atténuer la triste impression qu'il produisait[2]. »

Cet épisode, dans lequel nous pouvons peut-être trouver les origines du mysticisme de Gogol, démontre clairement qu'il n'avait aucune idée précise de son talent, ni surtout de ce qu'il voulait faire.

La maladie du mysticisme, comme toutes les autres formes de la folie, ne se déclare pas tout d'un coup. De la situation la plus calme, on s'élève, par des nuances insensibles, à la passion la plus violente et jusqu'à la manie la plus furieuse. Les phénomènes étranges qu'on remarque chez ces malades ont généralement un début insignifiant, croissent et n'éclatent *subitement* qu'en apparence.

La piété de Gogol augmente par gradation. Tout d'abord, en véritable artiste, il ne s'inquiète pas de savoir pourquoi il fait telle ou telle œuvre, il ne cherche ni à rien expliquer, ni à rien affirmer : il produit, il crée. Il n'a pas la prétention de connaître toutes les causes naturelles de la vie et de l'art et leurs effets sur les hommes. Le succès, les appréciations flatteuses de Biélinsky, de Pouchkine lui font perdre l'équilibre moral, lui inspirent une confiance aveugle en lui-même. A un moment donné, Gogol se croit prophète. En 1839, il écrit à Pletnev : « Je ne sais d'où est venu mon don de prophétie », en 1841, à Danilevsky : « Ma parole a maintenant une puissance supérieure ; ma

1. « *Nevessiolaïa schtouka Rossia !* »

2. Gogol. *Correspondance.*

parole n'est plus la parole d'un homme, mais celle d'un prophète... » «... J'éprouve des sensations étranges, grandioses, solennelles... Mon âme est pleine de lumière... Je jure de faire quelque chose de grand que jamais aucun homme ordinaire n'a fait[1] !... »

L'exclamation de Pouchkine, à la première lecture des *Ames Mortes*, et en même temps la crainte — suggérée par les panslavistes — d'avoir, dans ses œuvres, amoindri la Russie, troublèrent l'esprit de Gogol. La pensée de « racheter son œuvre » l'obsède. C'est le point de départ de son transformisme mystique.

La force transformiste réside dans l'individu et lui appartient : le milieu n'est que l'occasion. Mais plus l'homme est supérieur, plus il semble posséder la puissance de lutter contre les influences extérieures, de les maîtriser.

Le mystique a une nature tendre, délicate, impressionnable dont le moindre choc peut troubler l'harmonie. Gogol est intellectuellement, comme physiquement, un faible. Prédisposé au mysticisme, il devient religieux, dévot, ascète.

L'ascétisme n'est autre chose qu'un ensemble de procédés thérapeutiques tendant à la purification morale. L'ascète lutte pour transformer en lui la nature corrompue, pour racheter ses péchés, pour se frayer un chemin vers Dieu, à travers les obstacles que lui offrent ses passions et le monde. Le mystique ne lutte pas seulement pour lui-même, mais encore pour le salut de la société tout entière.

Gogol se nourrit peu, ne dort pas. Les remords et les monomanies de grandeur se succèdent en lui. La pathologie et surtout l'histoire des vésanies nous apprennent que la diète entraîne fatalement à sa suite l'insomnie. L'insomnie n'est jamais un phénomène volontaire; elle est presque

1. *Correspondance.*

toujours précédée de l'abstinence. Le sommeil s'en va peu à peu. Le corps affaibli cherche en vain le repos complet; l'insomnie persiste avec la plus grande ténacité. L'esprit est toujours en éveil. Le silence de ces nuits agitées dispose aux illusions. L'attention est tendue uniquement vers les phénomènes morbides du système nerveux : douleurs, rêves, hallucinations, idées fixes.

On peut toujours suivre avec la plus scrupuleuse exactitude l'évolution graduelle et parallèle des symptômes psychiques et des symptômes morbides organiques. Gogol avoue lui-même qu'« il passe par des épreuves terribles que Dieu réserve à ses élus » ; les hallucinations religieuses ne lui causent pas seulement de cruelles angoisses morales [1], elles tourmentent aussi son corps de diverses manières. La foi devient son seul appui. Il quitte Saint-Pétersbourg et se retire à Moscou parce que c'est la *ville sainte*.

A Moscou, Gogol se remet au travail, — l'activité nerveuse des mystiques est extraordinaire — il veut refaire son œuvre, il écrit la deuxième partie des *Ames Mortes*, laquelle, dans son idée, doit différer totalement de la première partie. Son mysticisme progresse démesurément et devient chronique.

Quand l'esprit s'est exercé longtemps sur un seul objet et que l'organisme est affaibli, tout ce qui lui rappelle cet objet l'impressionne et rompt l'équilibre instable dans lequel il se trouve toujours. Gogol prend l'habitude de considérer tous les événements matériels au point de vue spirituel.

Il a des rêves où la Providence lui ordonne d'aller à Jérusalem demander pardon à Dieu d'avoir, dans les *Ames Mortes* et le *Revizor*, insulté sa patrie ; il veut renoncer à écrire.

1. La comtesse Zinaïde Volchonskaïa tenta vainement de le convertir au catholicisme. *Taras Boulba* prouve que Gogol n'aime pas le catholicisme.

Il confie ces deux projets à Mme Smirnov, une de ses amies les plus dévouées. « Si votre âme éprouve réellement le besoin de voir Jérusalem, lui écrit-elle [1], croyez à vos pressentiments; mais, si vous avez de l'amitié pour moi, n'abandonnez pas tout à fait votre plume. J'ai souvent peur pour vous. Ne cachez pas votre talent : Dieu vous l'a donné pour que vous en usiez. Ne vous attachez pas uniquement à nous laisser vos œuvres de jeunesse, vos satires où se réflète seulement un côté de votre âme. D'après ces ouvrages, on vous croit un homme plein de haine, cela me fait sourire. Moi qui connais les trésors qui se cachent dans les profondeurs de votre cœur, j'ai le droit d'exiger que vous continuiez votre œuvre. Après votre haine, il faut montrer votre amour. L'amour seul est bon. Montrez aux hommes le bon côté de votre talent. Ne laissez pas seulement la haine et la colère!... »

La maladie des mystiques se compose d'un état chronique et d'accès appelés extases. Pendant l'état chronique, l'esprit reste malade comme le corps. L'idée fixe persiste et les malades s'exercent même à produire cette fixité par des méditations sur le même objet. Ils sont d'une très grande impressionnabilité ; la plus petite cause qui occasionnerait chez d'autres malades une syncope, amène chez eux une extase. C'est dans un de ces moments que Gogol brûle son manuscrit. « Je brûle quand il est temps de brûler. Quant aux craintes de mes amis sur le pitoyable état de ma santé physique qui ne me permettra peut-être pas d'écrire mon tome II, elles sont frivoles. Celui qui, par les difficultés, les chagrins, les maladies, a favorisé le développement de mon esprit et de ma raison et produit en moi des pensées graves sans lesquelles mon ouvrage n'aurait pas été conçu, Celui qui en a élaboré plus de la moitié dans mon cerveau,

1. Lettre datée de mars 1845. (*Sieverny Viestnik*, 1893.)

Celui-là me donnera la force d'achever, la force de jeter le tout sur le papier. Le corps s'affaiblit et chancelle, mais non pas l'esprit; dans l'esprit, au contraire, tout s'affermit et se fortifie, les forces physiques elles-mêmes reviendront. Je suis persuadé que, si le temps vient de le faire, j'accomplirai, en quelques semaines, l'œuvre sur laquelle j'ai en vain pâli durant cinq années de maladie [1]. »

Gogol se prive de sommeil pour consacrer le plus de temps possible à la contemplation et à la prière; un état maladif en résulte qui provoque des actions morbides et, finalement, entraîne la mort. Il mourut, à Moscou, le 21 février 1852, à l'âge de quarante-quatre ans ; il fut enseveli au monastère de Danilov. Sur sa tombe est gravée en russe l'inscription tirée de Jérémie : (Ch. VIII, vol. 20) *Gorkime moïme slovom possméioussa* (Mon rire éclatera en paroles amères.)

1. *Correspondance.*

II

Après la mort de Gogol, Tourguéniev[1] écrivit à Mme Viardot : « ... Un bien grand malheur nous a frappés : Gogol est mort à Moscou, mort après avoir tout brûlé, — tout le second tome des *Ames Mortes*, une foule de choses achevées ou commencées, tout enfin. Il vous serait difficile d'apprécier toute la grandeur de cette perte, si cruelle, si complète. Il n'y a pas de Russe dont le cœur ne saigne en cet instant. C'était plus qu'un simple écrivain pour nous : il nous avait révélés à nous-mêmes. Il était, dans plus d'un sens, le continuateur de Pierre-le-Grand. Ces paroles peuvent vous paraître exagérées, dictées par la douleur. Mais vous ne le connaissez pas, vous ne connaissez que les moindres de ses ouvrages, et même si vous les connaissiez tous, il vous serait difficile de comprendre ce qu'il était pour nous. Il faut être Russe pour le sentir. Les esprits les plus pénétrants parmi les étrangers, un Mérimée par exemple, n'ont vu en Gogol qu'un humoriste à la façon anglaise. La signification historique leur a complètement échappé. Je le répète, il faut être Russe pour savoir tout ce que nous avons perdu... »

« Continuateur de Pierre-le-Grand », c'est beaucoup dire... mais Tourguéniev a parfaitement raison d'affirmer qu'il faut être Russe pour comprendre Gogol.

Les principales œuvres de Gogol[2] — en dehors des

1. *Correspondance*. Lettre datée de Saint-Pétersbourg, 21 février 1852.
2. *Œuvres complètes de Gogol*, 12 vol. Saint-Pétersbourg. 1900.

Soirées de Dikaneka et d'une série de contes fantastiques — sont le *Revizor*, *Taras Boulba* et *Ames Mortes*.

Taras Boulba [1] est un roman historique, pénétré d'un grand souffle épique.

« — Voyons, tourne-toi, que tu es drôle, dit le vieux cosaque Taras à l'un de ses deux fils de retour du séminaire. Qu'est-ce que cette robe de prêtre? Est-ce que vous êtes tous ainsi fagotés là-bas? Diables de robes! Allons, que l'un de vous essaye de courir : je verrai s'il ne se laissera pas tomber le nez par terre, en s'embarrassant dans les plis.

— Père, ne te moques pas de nous, dit l'aîné.

— Et pourquoi donc ne me moquerai-je pas de vous? Voyez le beau sire!

— Mais parce que... quoique tu sois mon père, j'en jure Dieu, si tu continues de rire, je te rouerai.

— Quoi! fils de chien, ton père!

— Oui, mon père; quand je suis offensé, je ne regarde à rien, ni à qui que ce soit.

— De quelle manière veux-tu donc te battre avec moi, est-ce à coups de poing?

— La manière m'est égale.

— Va pour les coups de poing, répond Taras en relevant ses manches. Je vais voir quel homme tu fais à coups de poing.

Et voilà que père et fils, au lieu de s'embrasser après une longue absence, commencent à se lancer de vigoureux horions...

— Mais il se bat fort bien, s'écrie à la fin Boulba, très bien... Ça fera un bon cosaque. Bonjour, fils! embrassons-nous! »

Ces cosaques savaient se battre et aussi mourir. La scène

1. 1839-1842.

du supplice des cosaques, pris par leurs ennemis, est simple et grandiose. Le vieux Taras tient à voir son fils Ostap mourir sur l'échafaud. Il se faufile dans la foule, au péril de sa vie. « ... Les voilà, les voilà ! » Ce sont les cosaques. Ils marchent la tête découverte, leurs longues tresses pendantes, tous ont laissé pousser leur barbe. Ils s'avancent sans crainte et sans tristesse avec une tranquillité fière... Le premier de tous, marche Ostap.... Que sent le vieux Taras lorsqu'il voit son fils? Que se passe-t-il alors dans son cœur?... Il le contemple au milieu de la foule sans perdre un seul de ses mouvements. Les cosaques sont parvenus au lieu du supplice... Ostap s'arrête. Il jette un regard sur les siens, lève une de ses mains au ciel et dit à haute voix : « Les hérétiques rassemblés ici ne doivent pas entendre, les infidèles, de quelle manière est torturé un chrétien! Qu'aucun de nous ne prononce une parole. » Cela dit, il s'approche de l'échafaud. « Bien, fils, bien ! » murmure Boulba, et il incline vers la terre sa tête grise. Les tortures infernales n'arrachent aucune parole, aucun gémissement à Ostap. Il supporte tout en silence, même lorsque les bourreaux commencent à briser les os des pieds et des mains... Taras se tient dans la foule et lève de temps en temps les yeux avec fierté : « Bien, fils, bien ! » dit-il d'un ton approbateur... Quand l'ombre de la mort s'approche de lui, Ostap sent son héroïsme fléchir et il s'écrie : « Père! où es-tu? entends-tu tout cela? » — « Oui, j'entends ! »

Dans *Taras Boulba,* Gogol se révèle grand poète, sachant comprendre et faire comprendre les plaines infinies et les steppes petites-russiennes. « Plus on avançait dans la steppe, plus elle devenait sauvage et belle... Jamais la charrue n'avait laissé de trace à travers les flots incommensurables de ses plantes sauvages. Les seuls chevaux libres, qui se cachaient dans ces impénétrables abris, y laissaient des sentiers. Toute la surface de la terre semblait

un océan de verdure dorée qu'émaillaient mille autres couleurs. Parmi les tiges fines et sèches de l'herbe haute, croissaient des masses de bluets, aux nuances bleues, rouges et violettes. Le genêt dressait en l'air sa pyramide de fleurs jaunes. Les petits pompons du trèfle blanc parsemaient l'herbage sombre et un épi de blé, apporté là Dieu sait d'où, mûrissait solitaire. Sous l'ombre ténue des brins d'herbe, glissaient, en étendant le cou, des perdrix à l'agile corsage. Tout l'air était rempli de mille chants d'oiseaux. Des éperviers planaient immobiles, en fouettant l'air du bout de leurs ailes, et plongeant dans l'herbe des regards avides. De loin, on entendait les cris aigus d'une troupe d'oies sauvages qui volaient, comme une épaisse nuée, sur quelque lac perdu dans l'immensité des plaines. La mouette des steppes s'élevait, d'un mouvement cadencé, en se baignant voluptueusement dans les flots de l'azur; tantôt on ne la voyait plus que comme un point noir, tantôt, elle resplendissait, blanche et brillante, aux rayons du soleil... O mes steppes, que vous êtes belles ! »

Les différents types de cosaques, leurs mœurs, leurs coutumes, leurs traditions sont reproduits avec un réalisme saisissant, tout en restant poétiques.

Le *Révizor* [1] est, à peu près, ce que fut en France, au XVIIIe siècle, le *Mariage de Figaro :* un vigoureux coup de bélier dans le système tout asiatique de corruption qui s'étalait alors effrontément dans les sphères administratives et dont il reste encore beaucoup de nos jours. Le héros est un pauvre diable, embarrassé pour payer sa dépense à l'auberge, qu'on prend pour un personnage attendu et redouté et qui, sans l'avoir prévu, devient l'occa-

1. *Le Révizor* fut commencé en 1834, terminé le 4 décembre 1835 et représenté pour la première fois au Théâtre Alexandre de Saint-Pétersbourg le 19 avril 1836 et à Moscou le 25 mai de la même année. Le texte définitif date de 1842. (*Œuvres de Gogol,* t. III, Saint-Pétersbourg, 1842.)

sion d'une foule de confessions du comique le plus piquant. Tout est bien saisi sur nature, vrai, vivant, naturel et cependant les cinq actes de la pièce ne sont pas un long éclat de rire... L'état de choses qui s'y réflète est trop triste pour cela.

Le principal héros du *Révizor*, Chlestakhov, est sans finesse comme sans enthousiasme. Il est la simplicité et la candeur même, la ruse lui tient lieu d'intelligence, mais cette ruse est claire, naïve, très éloignée de l'exaltation. Il narre ou plutôt est obligé par les événements de narrer des histoires invraisemblables, mais il croit ce qu'il dit ; il est persuadé de dire la vérité quand il prétend avoir la première maison de Saint-Pétersbourg, qu'il donne des soirées et des bals, qu'on sert chez lui des pastèques de 700 roubles, que le bateau à vapeur apporte le potage directement de Paris dans une casserole spéciale ! « Vous levez le couvercle et il s'échappe de la soupière une vapeur comme vous n'en trouveriez pas dans le monde entier ! » «... J'ai été une fois directeur du cabinet du Ministre... par intérim... Le directeur était parti on ne savait où... Alors, naturellement, on se demandait qui pourrait occuper cette place. Au moment d'entrer en fonctions, tous ceux qui s'étaient proposés reculaient ; cela paraît être facile, mais quand on veut s'y mettre, c'est effrayant. On s'adressa à moi. On m'expédia courrier sur courrier, — on dépensa 30.000 roubles en courriers. Je les ai tous reçus en robe de chambre. J'étais un peu troublé, je voulais refuser, mais j'ai consenti quand même : « Messieurs, j'accepte ces fonctions, seulement que tout le monde prenne garde... »

Gogol lui-même juge ainsi Chlestakhov : « Chlestakhov ne cherche pas à tromper, il ne ment pas par métier, il s'illusionne sur lui-même, il croit presque à ce qu'il dit. Dès qu'il voit qu'on l'écoute, il se met à parler avec plus

de facilité et de liberté. Tout en débitant des mensonges, il parle franchement, de tout cœur, il se montre tel qu'il est. Bien mentir, c'est dire un mensonge d'une voix si naturelle, si naïve qu'on ne saurait en employer une autre pour dire la vérité, c'est là le côté comique du mensonge. Chlestakhov ne ment pas froidement, il ment avec plaisir ; son regard exprime la joie qu'il en éprouve. C'est de la véritable inspiration, c'est le meilleur et le plus poétique moment de sa vie. Le caractère de Chlestakhov n'a rien de saillant. Il se tient convenablement, il parle avec une certaine autorité, sa nature mesquine ne se manifeste que dans les cas qui demandent du vrai caractère et de l'esprit[1] ».

Dans le *Révizor*, Gogol a voulu réunir tout ce qu'il y a de plus mauvais en Russie, toutes les iniquités et livrer le tout à la risée publique. L'émotion fut grande. Le *Révizor* souleva une tempête de critiques et eut surtout pour adversaires les conservateurs et la foule des gens qui croyaient se reconnaître dans les personnages de la comédie.

« Dans ce rire — écrit Gogol — qui jamais encore ne s'était manifesté en moi avec tant de puissance, on entrevit distinctement la tristesse. Je sentais, moi aussi, que mon rire n'était plus le même qu'autrefois. »

Ames Mortes[2] est une succession de scènes où l'action n'existe presque pas. Au temps de l'esclavage, le seigneur pouvait faire travailler l'esclave sans rémunération aucune ; il pouvait l'accabler de mauvais traitements, lui infliger même les plus atroces ; il pouvait encore lui faire subir, en Sibérie, un exil éternel. On vendait les esclaves comme le bétail et encore les esclaves, en Russie, étaient-ils moins protégés que les animaux en Europe.

1. Lettre de Gogol à propos du *Révizor*, Saint-Pétersbourg, 25 mai 1836. (*Œuvres complètes*, t. IV).

2. 1835-1846. Voir p. 13-16 de cet ouvrage.

Les serfs morts restaient fictivement inscrits dans les greffes comme vivants et jusqu'au nouveau recensement les seigneurs en payaient la capitation. Tchitchikov, le héros des *Ames Mortes*, profite de cet état de choses pour acheter les âmes mortes. La transmission de propriété de ces morts est une simple affaire d'un peu d'écriture sur un peu de papier timbré, rien de plus ni de moins [1].

Gogol fait parcourir à son héros toute la Russie et peindre tous les caractères qu'il rencontre sur sa route. « Je voulus rassembler tous les phénomènes psychologiques les plus saillants, fruit de mes observations, que je n'avais pas encore confiés à la plume, ne m'étant pas senti mûr pour les énoncer ; je croyais que s'ils étaient exposés avec clarté et précision, ils expliqueraient bien des particularités de notre vie. Je voulais qu'après la lecture de mon livre, on vit bien, sans effort, surgir le Russe tout entier avec la variété des belles et riches qualités dont il a été doué plus que les autres peuples et avec tout le grand nombre des défauts qui sont en lui plus marqués aussi et plus nombreux que dans l'homme d'aucuns pays [2]... »

« ... Si les *Ames Mortes* ont effrayé beaucoup de gens et ont fait jeter tant de clameurs, ce n'est pas qu'elles ont arraché l'appareil des plaies, le manteau et le voile des maladies cachées de la société, ou bien qu'elles ont présenté aux yeux d'émouvantes peintures des triomphes insolents du vice et de l'inévitable et douloureux avilissement de l'innocence ; ce n'est rien de tout cela ; mes héros ne sont pas précisément des scélérats. Je n'avais qu'à ajouter un trait bon et aimable à chacun d'eux ou même seulement à quelques-uns et le lecteur se serait réconcilié soudain avec tous mes personnages. Mais ce qui l'a terrifié, c'est leur

1. Il est absolument impossible d'exposer clairement le sujet des *Ames Mortes*.

2. Gogol. *Correspondance*.

état commun de misère morale, c'est que mes héros, en se succédant processionnellement, offrent une espèce de crescendo dans la négation et l'aplatissement, sans une apparition consolante, sans une seule variété ménagée à l'imagination, de sorte que dans la lecture du livre, il n'y a pas pour le pauvre public un seul lieu où il puisse s'arrêter, respirer et se complaire quelques instants. On m'aurait plutôt compris de peindre de francs scélérats, mais un tableau de platitude nationale universelle, c'est ce qu'on ne m'a pas pardonné. Mes compatriotes ont été bien autrement alarmés à la vue de cet effacement de leur personnalité qu'ils ne l'eussent été à celle de leurs travers et de leurs vices. C'est un phénomène de bon augure et dont il faut tenir compte au pays ; c'est une alarme de la conscience qui est honorable pour qui la ressent. Celui qui éprouve une telle répulsion à l'idée d'être un homme de rien possède sûrement, au fond de lui, quelque chose de contraire au néant. » Les *Ames Mortes* mettaient à nu la plaie sociale que la puissante ironie rendait plus hideuse et par là l'auteur infligeait, inconsciemment, à l'esclavage une flétrissure morale et mortelle.

Dans les *Ames Mortes*, comme dans toute son œuvre, Gogol est avant tout réaliste, il aime beaucoup à se montrer fécond en menus détails et « tout Russe qu'il est, il a la prétention d'être ponctuel comme un Allemand ». Son imagination est inférieure à sa faculté d'observation. « Je n'ai jamais écrit d'imagination, c'est un talent que je n'ai pas. Rien ne m'a réussi que ce que j'ai demandé à la réalité, aux données que j'avais acquises. Je n'ai su deviner l'homme qu'après avoir eu l'occasion d'observer les mouvements les plus déliés de son être intérieur. J'avais besoin pour travailler d'infiniment plus de matériaux que tout autre, parce qu'il suffisait que j'eusse omis quelques détails pour que le faux saillît dans ma peinture bien plus forte-

ment qu'il ne l'eût fait dans celle de tout autre écrivain. Mon imagination n'a pas créé une seule chose s'accordant avec mon sentiment de la nature[1] ».

Gogol est grand écrivain parce qu'il est grand poète et grand observateur, mais il n'étudie que les côtés négatifs de la vie russe de son époque. Dans la peinture de ses personnages, — Chlestakhov, Tchitchikov, etc., — qualités littéraires mises à part, se réflètent des problèmes de morale sociale, mais Gogol lui-même ne s'en rend pas bien compte, comme il ne se rend pas compte des causes de l'état misérable et mi-barbare de la Russie qu'il décrit. Il le devine, il le sent en artiste, mais son développement intellectuel très restreint ne lui permet pas d'analyser, de critiquer et de juger très sainement les hommes et les choses.

*
* *

Il y a en Gogol, homme et écrivain, une sorte de dualité. Il peut dire avec le Faust de Gœthe :

> Zwei Seelen wohnen, ach ! in meiner Brust,
> Die eine will sich von der andern trennen...

Il y a en lui deux êtres, l'un timide, résigné ; l'autre exalté, perspicace. Il travaille avec beaucoup d'enthousiasme, le but atteint, il se retourne, étonné de ce qu'il a fait et prêt à renier son œuvre. Démocrate dans ses écrits, il n'aime pas être appelé libéral.

Tantôt il constate qu' « il y a bientôt un siècle et demi que Pierre Ier alluma chez nous le flambeau de la civilisation européenne, qu'il nous mit en main tous les moyens et les instruments de travail nécessaires au progrès... et nos steppes sont encore aujourd'hui désertes, tristes et

1. *Confession d'auteur.*

inhabitées, tout ce qui nous entoure est aussi inhospitalier, aussi maussade et nous avons l'air de n'être pas chez nous sous le toit paternel... Tout nouvel oukase n'est qu'un surcroît de moyens de compliquer la marche des affaires et de jeter de nouveaux cailloux sous les pieds du justiciable ». Tantôt il trouve que le mot *En avant!* est éminemment russe et aimé partout en Russie. Gogol exalte tout ce qui est Russe : « Autant dans l'orthodoxe et sainte Russie, il y a de milliers d'églises, de couvents, de laures, de dômes, de coupoles, de croix d'or, autant il y a de tribus, de races, de peuplades et de peuples, émaillant, animant, sillonnant la surface de la terre habitée. Et chaque peuple porte en lui la puissance de son originalité, est pénétré du sentiment de ses facultés créatrices, ignorées des autres peuples ».

La langue même du peuple russe lui semble supérieure aux autres langues. « Le peuple russe s'exprime avec énergie, avec tant d'énergie que, s'il gratifie une fois quelqu'un d'une appellation selon son cœur, ce quelqu'un en a pour lui et sa race à traîner le sobriquet après lui dans la carrière, dans la retraite, en voyage et au bout du monde. Et dès le premier moment où le mot s'est répandu, on aura beau ruser, finasser, se déplacer, grandir et parvenir aux dignités les plus hautes, rien n'y fera : le quolibet, obstiné corbeau, croassera de toute la puissance de son gosier et dira très distinctement de quelle provenance est l'oiseau auquel il s'applique. Ce qui a été bien et finement dit, c'est comme ce qui a été bien et finement écrit : la hache émousserait son tranchant à le vouloir détruire. Et quelle finesse, quelle force ne sent-on pas dans tout ce qui, jusqu'à cette heure, est sorti du fond de la Russie, de ces lieux ou n'a pénétré rien d'allemand, rien de finnois, rien du dehors et où tout respire le vif, sain, gaillard et natif esprit russe qui ne va pas chercher un

mot dans l'auge du voisin de stalle pour prendre la peine de le couver, mais le crée spontanément tout d'une pièce et vous le colle au front comme un éternel et admirable signalement, si bien qu'il est inutile d'y mentionner quel nez, quelles lèvres, quel pelage, quels signes particuliers, car le personnage signalé a été d'un seul trait saisi au vif, il est vivant et pour cela il n'a fallu qu'un mot, mais un mot russe ».

« ... Chez l'Anglais, la parole se ressent de la vive et sagace compréhension des affaires de cœur et de la connaissance approfondie des choses de la vie ; chez le Français, la parole est l'instabilité même, elle brille d'un éclat qui plaît et attire, elle porte au loin le charme de ses grâces élégantes ; chez l'Allemand, la parole est un idiome quintessencié : tout mot y est savamment et industrieusement couvé, procréé, alambiqué, rendu artistement ; il est maigre, sec et poussif ; c'est un docte malade qui se rend inaccessible même à la majorité des Allemands. Mais on chercherait vainement une langue qui fût plus nativement primesautière, vigoureuse et gaillarde, qui jaillit plus spontanément du cœur même comme d'une source abondante, qui eût à sa discrétion toujours de ces mots qui montent, s'enroulent, s'échappent au moment donné, portent et frappent très juste et très fort comme le fait le *subtil mot russe*. (*metkoé rousskoé slovo*) ».

« ... O Russie, ô mon bien-aimé pays, ne te sens-tu pas emporté vers l'inconnu comme l'impétueuse troïka que rien ne saurait atteindre ?... Quelle force mystérieuse, inappréciable récèlent les coursiers russes, coursiers inconnus au monde !... Elle fuit, la troïka, elle vole toute fulgurante de l'esprit de Dieu... O Russie, Russie ! où cours-tu ? dis, réponds-moi !... »

« ... Un jour viendra où les Russes se lèveront, de grands mouvements se manifesteront... et l'on verra combien

profondément il était tombé dans la nature slave de cette semence de vertu qui n'a fait, pour ainsi dire, que glisser à la surface de la nature de vingt autres races [1]. »

Gogol devine parfois par intuition artistique, mais il ne connaît pas la Russie de son époque ; il ne s'élève pas au-dessus de son temps ; somme toute, il n'y a pas d'antagonisme entre lui et son milieu. Cet antagonisme existe un moment, après les représentations du *Révizor* et la publication des *Ames Mortes*, mais il disparaît dès que Gogol exprime le regret d'avoir écrit son œuvre. Le mysticisme de Gogol même est trop conservateur pour donner lieu à un conflit quelconque. Ce mysticisme est singulier. Gogol ne prêche pas, comme le fera plus tard Tolstoï, la résignation aux humbles et la pitié aux grands, il n'est obsédé que d'une seule pensée : racheter ses propres péchés.

Comment pourrait-il s'élever au-dessus de son époque, lui qui ne comprend même pas son œuvre personnelle ? Il attache une grande importance à sa *Correspondance* avec ses amis qu'il fait paraître de son vivant. « Dans mes lettres se trouvent plus de vérités instructives que dans tous mes autres écrits et comme je me prépare à un pèlerinage en terre sainte, voyage nécessité par l'état de mon âme, et que je peux succomber sous les fatigues de la route, j'ai résolu de laisser, au moment de la séparation, quelque chose de moi à mes compatriotes [2]. » Cependant, c'est un recueil sans grande valeur, d'un mysticisme obscur et d'un vague patriotisme, où se manifestent déjà, dans certains passages, les ravages de l'intelligence de Gogol. Il s'y montre réactionnaire à outrance. Le servage est pour lui un état normal, l'instruction, — un luxe inutile.

Le volume fut d'ailleurs mal reçu. Pour se justifier, Gogol écrivit *Confession d'auteur* qui ne parut qu'après sa

1. *Ames Mortes.*
2. Préface de la *Correspondance.*

mort et dont la valeur n'est pas supérieure à celle de sa *Correspondance*.

Néanmoins, le rôle historique de Gogol est immense. Le premier, parmi les écrivains russes, il renonce à l'attitude dédaigneuse de ses prédécesseurs pour la vie russe, pour la vie du peuple. Il rénove, avec Pouchkine, la langue russe qui n'était pas, à cette époque, en faveur auprès de l'aristocratie.

Si l'influence littéraire de Pouchkine sur Gogol ne fut pas grande, — il suffit pour s'en convaincre de jeter un regard même superficiel sur l'œuvre de ces deux écrivains, — Gogol doit beaucoup à Pouchkine au point de vue philologique. En 1823, Pouchkine avoue à Viazemski son rêve d'imprimer à la langue russe une franchise biblique. Le maniérisme européen introduit dans la langue russe le fait souffrir. « La rudesse et la simplicité lui siéraient mieux. » Cependant « l'habitude l'entraîne à écrire autrement qu'il ne le voudrait ».

Dans ses contes, Pouchkine s'applique à mettre en pratique ses théories, mais la réalisation complète de son rêve appartient à Gogol. C'est Gogol qui purifie la langue russe et sous ce rapport, c'est-à-dire au point de vue de la psychologie linguistique, il présente un rare phénomène : il écrit en russe, il crée la langue littéraire russe, et reste quand même, avant tout, petit-russien.

Pour bien comprendre ce que nous voulons dire, il faut se rappeler que le mouvement de renaissance qui, à la fin du XVIIIe siècle, agita tous les peuples slaves, se fit sentir aussi dans la Petite-Russie. Depuis Lomonossov, la langue littéraire moscovite s'était dégagée du slavon [1]. De 1820 à 1830, le mouvement d'épuration se termine et le grand-russe devient la seule langue littéraire. C'est précisément

1. Voir l'*Introduction* de cet ouvrage.

à ce moment que l'Ukraine réclame le dialecte malo-russe comme langue nationale et que quelques écrivains petits-russiens pensent à s'en servir ; de là l'apparition d'une littérature particulière. Les polémiques soulevées par la question petite-russienne furent surtout vives dans le domaine de l'histoire. Les écrivains petits-russiens réclament pour leur race l'antique gloire de Kiev [1], voient dans les yougo-russes modernes les descendants directs des Slaves de Kiev, dans leur langue, l'idiome paléo-russe, la langue de Nestor, du chant d'Igor. Les historiens grands-russes affirment, au contraire, que la nation petite-russienne est d'origine toute récente, les premiers habitants de la Russie méridionale étant les grands-russes ; les petits-russes actuels descendraient des Ruthènes des Carpathes qui ont occupé, après la conquête tartare, le pays dépeuplé par l'invasion.

Toutes ces discussions eurent lieu pendant la vie de Gogol ; c'est particulièrement de 1830 à 1850 que l'Ukraine demande aux siècles écoulés un encouragement et une espérance, que l'époque des hetmans apparaît aux imaginations comme l'âge d'or de la liberté nationale...

Les discussions philologiques ne furent pas moins animées. On croyait jadis que le dialecte petit-russien n'était pas autre chose que la langue russe ordinaire corrompue par l'influence du polonais. Plus tard, tandis que quelques savants commençaient à voir dans le petit-russien une langue originale, ayant une vie propre, d'autres affirmaient qu'il n'était qu'un rameau secondaire de formation récente, qu'il ne s'était séparé du paléo-russe (vieux slavon) qu'au XIII[e] ou au XIV[e] siècle. Enfin Salarik établit scientifiquement que le petit-russien est une langue nettement déterminée comme les autres langues slaves. D'autres philologues,

1. Kiev fut la capitale de la Russie jusqu'à la fin du XII[e] siècle.

Potebnia, Lavroski, Niklosik ont dissipé toute incertitude sur ce point. Malgré cela, encore aujourd'hui, les adversaires du yougo-russe ne veulent voir en lui qu'un patois et considèrent tout développement littéraire de ce patois comme inutile et même dangereux; ils accusent les philologues petits-russiens de « séparatisme », dénoncent en eux des ennemis de l'unité politique.

Ces adversaires peuvent nier l'existence d'une nationalité petite-russienne, ils ne peuvent faire que la littérature petite-russienne n'existe pas. Chevtchenko[1] est petit-russien. Son premier recueil de poésies *Kobzar* (1840) est écrit en yougo-russe. Ce chef-d'œuvre plaça Chevtchenko au premier rang parmi les écrivains yougo-russes. La critique le proclama le plus grand des poètes petits-russiens et cet arrêt n'a jamais été contesté. Mais qui donc peut enlever à un groupement d'hommes le droit de conserver leur langue et par conséquent leur littérature? L'Ukraine n'a jamais consenti à son abdication intellectuelle. Cela n'empêche pas de regretter que la langue littéraire moscovite soit encore inintelligible, de nos jours, aux paysans de Kiev, alors qu'ils comprennent tous les admirables chansons petites-russiennes.

D'ailleurs, nous n'avons pas à nous occuper ici de la question petite-russienne. Ce qui nous intéresse, c'est l'attitude de Gogol à son égard. Tous les écrits de Gogol témoi-

1. Taras Chevtchenko (1814-1861), poète petit-russien. Son enfance se passa dans le servage et fut très dure. Il était remarquablement doué pour la poésie et le dessin. En 1838, le poète Joukovsky mit en loterie son portrait fait par Brioulov et libéra Chevtchenko avec le produit de la vente (3.500 roubles). Chevtchenko entra à l'Académie des Beaux-Arts de Pétersbourg. En 1843, il revint en Petite-Russie, se lia avec ses compatriotes, notamment avec le cercle de Kostomarov, qui travailla à l'abolition du servage, à la libération de l'Ukraine. En 1847, les membres du cercle furent arrêtés et Chevtchenko, envoyé au loin comme soldat, il y resta dix ans. Remis en liberté, il retourna en Ukraine où il eut la douleur de trouver ses parents dans le servage. Bientôt arrêté de nouveau pour des manifestations libérales, il mourut le 21 février 1861, avant la publication du manifeste de la libération des serfs.

gnent de sa parenté psychologique avec la Petite-Russie pour laquelle il n'a jamais cessé d'éprouver un profond amour. Il aimait recueillir les chansons petites-russiennes, les chanter; nul mieux que lui n'a célébré la nature fleurie de l'Ukraine « ... Comme il est beau, le Dniéper, lors d'une chaude nuit d'été, quand tout dort : l'homme, la bête et l'oiseau. Dieu seul contemple majestueusement le ciel et la terre. Les étoiles brillent et éclairent le monde, et toutes se réflètent dans le Dniéper... ses flots d'azur coulent lentement et la nuit comme le jour, on peut le voir d'aussi loin qu'il est possible à l'œil humain d'atteindre. Le Dniéper est beau, il n'y a pas de rivière qui lui soit égale ! Mais quand, sur les montagnes, se rassemblent les nuages bleus, la sombre forêt est ébranlée jusque dans ses fondements, les chênes craquent et l'éclair, sillonnant en zigzags les nuages, illumine soudain l'univers entier. Alors, le Dniéper est terrible. Ses vagues s'élèvent, mugissent et se heurtent contre les collines, puis reculent couvertes d'écume et poussent des cris plaintifs pour fondre au loin... Comme il est beau le Dniéper... » Oui, Gogol comprend la nature petite-russienne, et cependant ses rapports avec le martyr Chevtchenko sont nuls, non seulement il reste indifférent aux productions de ce remarquable élu populaire qui chante l'énergie créatrice de la Petite-Russie, ses douleurs, ses espérances, non seulement le mouvement petit-russien créé par Koulich lui est étranger, mais avec sa ruse habituelle il déclare, dans une de ses lettres, qu'il ignore s'il a l'âme russe ou petite-russienne. « Je sais seulement que je ne préférerai jamais un petit-russien à un russe ni un russe à un petit-russien. Les deux natures sont trop riches pour les séparer, chacune d'elles a des qualités qui manquent à l'autre, elles se complètent donc mutuellement, et, unies, représentent une perfection rare dans l'humanité. » Sans doute, mais pour que les qua-

lités de ces deux natures se développent et fleurissent, il faut que chacune d'elles possède les mêmes libertés.

La déclaration seule de Gogol prouve qu'il est *Chochol*, un petit-russien rusé ! Il est petit-russien par *Taras Boulba*, même par *le Révizor* et *Ames Mortes* qu'il n'aurait pas pu écrire en petit-russien, puisque tout dans ces ouvrages, mœurs, personnages, action, se rapporte à la Grande-Russie. C'est par là que Gogol représente, au point de vue de la psychologie linguistique, un rare phénomène. Il est petit-russien par son sang, par ses sympathies, surtout par son humour.

Car quoi qu'on en dise, Mérimée a raison : Gogol est humoriste. Son humour n'est ni celui de Rabelais ni celui de Molière. L'humour de Rabelais, de Molière, est accessible à tous parce qu'il est humain, universel ; l'humour de Gogol est incompréhensible à un étranger parce qu'il est purement russe ou plutôt petit-russien. Molière jette un regard humoristique sur l'ensemble de l'humanité ; Gogol jette un regard petit-russien sur la société russe de son temps.

Le véritable humoriste est profond ; il sait non seulement faire rire, mais aussi faire pleurer ; le plus souvent, il fait rire à travers des larmes. L'humour n'est pas une veine capricieuse, c'est une habitude permanente de l'esprit, une manière particulière de penser et d'écrire. L'*humoriste* est le contraire de l'homme *grave*. L'homme grave prend tout au sérieux. L'homme grave rit, lui aussi, mais seulement des objets convenables. Il a ses principes, ses convictions. Cette gravité est rarement entière, le plus souvent, elle est conventionnelle.

L'humoriste a l'air de ne rien prendre au sérieux, non pas que tout soit pour lui saillies et farces, mais au fond de son esprit est l'idée de l'universel néant. Il observe, il voit tout, même les choses les plus futiles, et il passe tout à

travers le prisme de la légèreté. Il ne sépare pas la folie de la sagesse. Au fond, il méprise tout, sans haine, sans passion. La passion, pour l'humoriste, est trop sérieuse. Mais, si jamais la passion l'embrase, il est perdu. La gravité, normale ou conventionnelle, lui étant inconnue, il perd toute mesure, pour parler vulgairement, *il perd la tête :* ce qu'on observe chez Gogol, dès qu'il se met à écrire la seconde partie des *Ames Mortes*.

Le véritable humoriste est un indépendant; n'appartenant à aucun parti, à aucune école, il raille, il ridiculise les choses les plus profondes ; c'est son idéal, à lui, sa raison d'être. Dès qu'il prend quelque chose au sérieux, à commencer par lui-même, il devient vaniteux, ses exagérations confinent au ridicule, il confond la joie et la tristesse, les larmes et le sourire, la sagesse et la folie, le sublime et le grotesque ; sa gaîté peut être douloureuse, les douleurs qu'il peint font rire.

L'humour de Gogol est sombre et triste. Son rire n'est ni communicatif ni émotif. Peintre de mœurs, il a concentré — inconsciemment — dans son œuvre la Russie de son époque, il lui a imprimé une force particulière et, par là, ses créations sont véritablement nationales.

Gogol a préparé la voie à ses successeurs : Tourguéniev, Dostoïevsky, Ostrovsky, Tolstoï, Gorki.

II

TOURGUÉNIEV

I. — Enfance. — Famille. — Origines de l'amour de Tourguéniev pour la nature. — Etudes. — Premier voyage à l'Etranger. — Débuts littéraires. — Les idéalistes de 1840. — Nicolas Tourguéniev. — Tourguéniev attaché au ministère de l'intérieur. — Publication des *Récits d'un Chasseur*. — Tourguéniev et la libération des serfs. — Arrestation de Tourguéniev. — Les Viardot. — Tourguéniev et Herzen. — Tourguéniev en France. — Voyages en Russie. — Publication de *Pères et Enfants*. — Tourguéniev, Flaubert, George Sand, Zola. — Maladie. — Mort. — Le cerveau de Tourguéniev. — Tourguéniev, Lavrov, les nihilistes et les panslavistes.

II. — L'œuvre de Tourguéniev. — *Récits d'un Chasseur*. — Opinion de Biélinsky. — Le portrait d'Ereméï Loukitch. — Les *Récits d'un Chasseur* et l'esclavage. — Analyse psychologique de *Dimitri Roudiné*. — Roudine et Don Quichotte. — Autres personnages du roman. — La race des Roudine. — *La Veille*. — Insarov et Hélène. — L'égoïsme de Schoubine et l'idéalisme de Bersénev. — *Pères et Enfants*. — Deux générations en face l'une de l'autre. — L'apparition du nihilisme. — Le matérialisme de Bazarov. — La psychologie de Bazarov. — *Nove*. — Le nihilisme à l'œuvre. — Nejdanov et Markelov. — Le peuple. — Pourquoi Tourguéniev fait échouer les nihilistes. — Forces sacrifiées. — Solomine, symbole d'énergie et de foi. — Le nihilisme et les sectes religieuses. — Sipiaguine et Kalomeïtsev. — *Fumée*. — Psychologie du caractère russe.

Le Français, l'Anglais, l'Allemand et le Russe. — Potouguine. — L'impartialité de Tourguéniev. — Les femmes dans les romans de Tourguéniev : Mme Koukchine, Anna Vassilievna, Mme Sipiaguine, Mme Oudintzov, Irène, Maria Nikolaïevna. — Femmes nihilistes : Hélène, Marianne, Machourina.

Jugement de Renan sur Tourguéniev. — Les personnages des romans de Tourguéniev ne sont pas essentiellement russes. — Le cosmopolitisme, le romantisme et l'idéo-réalisme de Tourguéniev. — Objectivisme individualiste. — La forme littéraire. — Tourguéniev est l'un des rares romanciers russes sachant *composer*. — Le style. — Absence de grands

caractères. — Bonté. — La psycho-pathologie dans l'œuvre de Tourguéniev. — Pessimisme apparent.

Le souvenir attendri que le maître a laissé chez ses admirateurs a fait naître bien des légendes dont le voile gracieux l'a enveloppé même de son vivant. Cependant, la vie de Tourguéniev est aussi simple, aussi claire que son œuvre.

I

Ivan Serguéïévitch Tourguéniev naquit le 28 octobre 1818 à Orel où son père, colonel de cuirassiers, se trouvait alors en garnison. La mère du romancier, Varvara Pétrovna Loutovinova, fille d'un riche agriculteur, avait été élevée à la manière de la fin du XVIII[e] siècle et du commencement du XIX[e], c'est-à-dire que tout ce qui était russe lui était étranger et indifférent; c'est à peine si elle reconnaissait Pouchkine comme poète.

En 1822, le père de Tourguéniev démissionna, fit un voyage en Europe avec sa famille et, de retour, s'établit à Spasskoié[1]. On donna au futur écrivain des gouverneurs étrangers et l'étude des langues joua un rôle prépondérant dans son instruction première.

Le père de Tourguéniev, comme la plus grande majorité des propriétaires fonciers, était très dur. Un jour, pour un rien, il jeta du haut de l'escalier du second étage l'un des précepteurs de ses enfants. Cette scène domestique produisit sur le petit Ivan une profonde impression.

Le domaine de la grand'mère de Tourguéniev se trouvait tout près de Spasskoié. L'enfant aimait surtout le parc de cette propriété qu'il fréquentait beaucoup. Le parc allait vers un étang à eau courante dans lequel on trouvait des tanches, des goujons et des salvelines qu'on ne voit presque plus de nos jours. L'étang était entouré d'une

1. Gouvernement d'Orel.

épaisse roseraie, de robustes buissons, noisetiers, prunelliers. De petites pelouses apparaissaient entre les massifs. Il y faisait toujours frais et, au printemps, on entendait des rossignols. Tourguéniev avait des endroits favoris dans ce parc et il y passait des moments délicieux. Il aimait aussi la chasse. « Mon père était un chasseur passionné, raconte le romancier dans ses *Souvenirs*. Dès que ses travaux lui laissaient un moment, — si le temps était beau, — il prenait son fusil, passait sa gibecière, sifflait son vieux Trésor pour aller chasser la caille et la perdrix. Il méprisait les lièvres, — bons tout au plus, disait-il d'un air de mépris, pour les chasseurs à courre. C'était là, avec les bécasses qui passaient en automne, tout le gibier qu'on rencontrait chez nous... Il m'emmenait souvent, à ma très grande joie. Je fourrais le bas de mon pantalon dans mes bottes, je jetais ma gourde par-dessus mon épaule et je me figurais être un vrai chasseur. La sueur m'inondait, le gravier entrait dans mes bottes, mais je ne sentais pas la fatigue et je ne quittais pas mon père d'une semelle. Chaque fois que le coup de fusil partait et que la bête tombait, je bondissais sur place en poussant des cris, tant j'étais heureux ! L'oiseau blessé se débattait, agitant ses ailes, tantôt sur l'herbe, tantôt dans la gueule de Trésor ; son sang coulait ; et moi, j'étais enchanté, je n'éprouvais pas le moindre sentiment de pitié ! Que n'aurais-je pas donné pour tirer moi-même, pour tuer aussi des cailles et des perdrix ! Mais mon père m'avait expliqué que je n'aurais pas de fusil avant l'âge de douze ans, que mon fusil serait à un seul coup et que l'on me permettrait seulement de tirer des alouettes...

Un jour, à la chasse, je vis Trésor faire un bond plus brusque et, crac, saisir une caille qu'il apporta à mon père. Je me précipitai vers lui.

— Elle est blessée ? lui dis-je.

— Non; mais elle doit avoir son nid avec des petits tout près d'ici, et elle a fait semblant d'être blessée pour que le chien pense qu'il l'attraperait facilement...

— Et pourquoi faisait-elle cela ?

— Afin d'attirer le chien loin de ses petits; après quoi elle serait partie en volant à tire-d'aile. Mais cette fois elle a manqué son affaire.

— Alors, elle n'est pas blessée ?

— Non, mais elle ne vivra pas. Trésor doit lui avoir donné un coup de dent.

La caille était immobile sur la paume de la main de mon père; sa tête pendait, son œil noir me regardait de côté; et, tout d'un coup, je fus pris d'une grande pitié ! Il me semblait que la pauvre bête me regardait et pensait : Pourquoi donc faut-il que je meure ? N'ai-je pas rempli mon devoir ? J'ai essayé de sauver mes petits, d'entraîner le chien plus loin et me voilà prise ! Cela n'est pas juste, non, cela n'est pas juste !

— Papa, peut-être qu'elle ne mourra pas ! m'écriai-je en essayant de caresser la tête du petit oiseau.

— Elle mourra. Tiens, regarde : dans un moment, ses pattes vont se raidir, tout son corps tressaillera et ses yeux se fermeront.

En effet, les choses se passèrent ainsi. Quand ses yeux se furent fermés, je me mis à pleurer ».

Le jeune Tourguéniev obtint la permission d'enterrer la caille près du nid de ses petits « pour que ses enfants aillent prier sur sa tombe ».

En 1827, la famille Tourguéniev alla vivre à Moscou. Ivan fut mis dans le pensionnat Veidenhammer, puis à l'Institut Lasarev dont le directeur Krause lui enseignait l'anglais.

A l'âge de quinze ans, Tourguéniev entra à l'Université de Moscou, à la faculté de Lettres. La chaire de philosophie

avait été supprimée en 1826, reconnue inutile, mais un jeune professeur de physique et d'agriculture[1] trouva le moyen de parler dans son cours de la philosophie de Schelling qui enthousiasma le futur auteur de *Pères et Enfants*. Il resta une seule année à l'Université de Moscou, puis il entra à l'Université de Saint-Pétersbourg (1834), encore inférieure à celle de Moscou. Le célèbre humaniste Valter lui enseignait les langues classiques. Tourguéniev aimait beaucoup Tacite, Sophocle, Horace, etc. En 1834 également, il perdit son père. Il quitta l'Université en 1837 avec le titre de candidat (licencié).

Étant encore étudiant, Ivan Serguéïévitch publia dans le *Journal du ministère de l'instruction publique* (1836) une analyse de l'ouvrage de Mouraviov, assez connu à l'époque, *Voyage aux lieux saints* et, dans la revue *Sovremennik*, des poésies.

En 1838, Tourguéniev partit pour Berlin « terminer ses études ». Il y alla par la mer, sur le navire *Nicolas Ier* qui faisait le trajet entre Saint-Pétersbourg et Lübeck. Les chemins de fer étaient encore peu florissants. Un certain nombre de voyageurs emmenaient avec eux leur chaise de poste pour pouvoir continuer leur route, une fois la traversée terminée. Il y avait sur le bateau 280 passagers et 28 voitures de maître.

Un soir, tout le monde était réuni dans le salon commun du navire lorsque la porte s'ouvrit et une dame entra en criant : « Le feu est sur le paquebot ! » Commotion violente. On se précipite sur le pont; il est plein de fumée. Des reflets d'un rouge de charbon de terre éclairent la scène. Vacarme, désordre indicibles. Tourguéniev saisit un matelot et lui promet 10.000 roubles de la part de sa mère s'il consent à le sauver, mais il comprend tout de suite que ses

1. Voir notre ouvrage: *La Philosophie russe contemporaine*, p. 3.

paroles n'ont pas le sens commun. « Rien n'égale le tragique, si ce n'est le comique, d'un naufrage en mer. » Plus tard, Tourguéniev évoquera dans *Un incendie en mer* des scènes vraiment tragico-comiques ; pour le moment il regardait avec stupeur l'écume rouge qui bouillonnait au-dessous de lui et dont quelques flocons sautaient jusqu'à son visage et il se disait : « Voilà donc où il faudra périr à dix-huit ans ! » Il était décidé à se laisser noyer plutôt que de griller. Une vieille servante du bateau, devinant sa pensée, lui saisit la main : « Non, barine, personne n'a le droit de disposer de sa propre vie. Il faut subir le sort que la Providence nous envoie, sans cela ce serait un suicide et vous seriez puni dans l'autre monde. »

Le capitaine sauva le bateau et tous les passagers, sauf leurs bagages et les voitures.

A Berlin, Tourguéniev suivit les cours de l'Université avec ses compatriotes Granovsky et Stankevitch, tous deux illustres plus tard. Il étudia surtout la philosophie de Hegel. Revenu (1841) à Moscou où habitait alors sa mère, il entra dans le cercle naissant des panslavistes Aksakov, Kiréevsky, Chomiakov, etc. Mais le panslavisme le laissa indifférent. « Je suis occidental et je le resterai toute ma vie », disait-il déjà, et il tint parole.

Le cercle des idéalistes des « années quarante[1] », — Granovsky, Biélinsky, Herzen, — lui fut plus sympathique. Il se lia avec Biélinsky dont l'amitié exerça sur lui une influence bienfaisante. Le véritable début littéraire de Tourguéniev date de 1843.

« Vers Pâques 1843, il se passa à Saint-Pétersbourg un événement bien insignifiant par lui-même et depuis longtemps englouti dans l'oubli : la publication d'un petit poème *Paracha*, signé T. L.[2] dont j'étais l'auteur. Ce fut mon pre-

1. Terme consacré en Russie : 1840.
2. Tourguéniev-Loutovinov.

mier pas dans la carrière littéraire. Le jour de mon départ à la campagne, je me présentai chez Biélinsky. Je savais où il demeurait, mais je ne lui avais jamais rendu visite, ne l'ayant rencontré en tout que deux fois chez des amis communs. Sans me nommer, je laissai un exemplaire aux mains de son domestique. Il y avait deux mois que j'étais installé à la campagne, lorsqu'un jour, ouvrant la livraison de mai des *Annales de la patrie*, j'y lus un long article de Biélinsky sur mon poème. Il s'exprimait sur mon compte avec tant de bienveillance, il me louait si chaudement que mon impression, je m'en souviens, fut plutôt de la confusion que de la joie. Je ne pouvais pas croire que cela fût réel, si bien que, peu de temps après, à Moscou, ayant rencontré Kiréevsky qui me complimenta, je me hâtai de renier mon rejeton et de lui soutenir que je n'étais pas l'auteur de *Paracha*. Inutile de dire que, dès mon retour à Saint-Pétersbourg, j'allai sonner à la porte de Biélinsky. Et c'est ainsi que nos relations commencèrent[1] ».

Tourguéniev était lié aussi avec le poète Nekrassov : « Nous étions autrefois de vrais et bons amis, mais un mauvais jour survint où nous nous séparâmes en ennemis. Plusieurs années passèrent. Tout à coup j'apprends qu'il est sur son lit de mort et qu'il demande à me voir. Je vais vers lui, j'entre dans sa chambre, nos regards se rencontrent... Je le reconnais à peine, la maladie l'avait changé, jauni, desséché; la tête toute chauve, la barbiche déjà grise... Il me tendit brusquement une main maigre, décharnée, balbutia avec effort quelques mots inintelligibles. Sa poitrine épuisée haleta et deux minces larmes de martyr roulèrent sur les pupilles contractées de ses yeux enflammés[2]. »

*
* *

1. *Souvenirs.*
2. *Ibid.*

Il faut signaler également l'influence sur Tourguéniev des idées démocratiques de son oncle Nicolas Tourguéniev qui, l'un des premiers, travailla à l'affranchissement des serfs en Russie.

Dès son enfance, Nicolas Tourguéniev avait compris la dure condition de ces millions d'hommes qui gémissaient dans les liens de la servitude; le spectacle d'une si criante injustice avait frappé vivement sa jeune imagination et laissé dans son âme une impression qui ne devait jamais s'effacer. Des voyages en Allemagne, en France, en Suisse, en Italie achevèrent de le fortifier dans ses idées.

De retour en Russie, N. Tourguéniev publia un ouvrage sur la *Théorie des impôts*, dans lequel il signalait « les effets moraux de l'étude des sciences politiques et surtout de l'économie politique ». Il tâchait de démontrer que toutes les théories économiques et financières, comme les théories gouvernementales doivent être basées sur la liberté. C'est ainsi que, tout en exposant la théorie des impôts, il se permettait beaucoup d'incursions dans les régions plus élevées de la politique. L'impôt de la capitation lui fournissait l'occasion de parler du servage et il ne la laissa pas échapper. Il flétrit cet odieux esclavage en termes explicites. Jusqu'alors on n'avait rien imprimé, en langue russe, d'aussi clair, d'aussi positif sur le servage.

Ce fut le premier ouvrage sur les théories financières écrit par un Russe dans sa langue maternelle, mais ce fut surtout le premier ouvrage traitant de l'esclavage.

Nicolas Tourguéniev entra dans l'association secrète du *Bien public*. Avant tout, il voulait attirer l'attention de l'association sur la triste condition des serfs; et, comme il ne pouvait être question de discuter sur l'injustice de l'esclavage, sa proposition se bornait à obtenir de chaque membre l'engagement de faire immédiatement tout ce qui serait en son pouvoir, d'abord pour flétrir l'institution du

servage, ensuite pour contribuer à son abolition. « Chacun de vous, leur disait-il, possède des serfs ; donnez immédiatement la liberté à ceux qui sont attachés à votre service personnel et prenez des mesures pour émanciper les autres paysans. De cette manière, non seulement il y aura quelques esclaves de moins, mais l'idée de l'émancipation prendra de la force et les esprits s'y accoutumeront. »

Nicolas Tourguéniev commença par donner la liberté à ses propres serfs. « Je vous ai servi assez bien jusqu'à présent, lui dit un de ces libérés ; dorénavant, je vous servirai infiniment mieux. » Dans l'association du *Bien public*, sa proposition fut bien accueillie mais le résultat fut loin de répondre à ses désirs. « Je ne pouvais balancer longtemps, écrit Nicolas Tourguéniev ; il fallait ou bien me soumettre, marcher tranquillement dans l'ornière commune, ou bien me déraciner d'un seul coup, repousser tout et tous, même au risque de perdre bien des choses chères à mon cœur. Ce fut le parti que je pris... Je résolus de lutter jusqu'au bout. J'allai en Occident pour mieux remplir ce serment. »

Le comte Araktcheev, l'homme le plus puissant de l'époque, obtint pour lui de l'Empereur « la permission d'aller aux eaux à l'étranger ». Le comte ajouta : « L'empereur m'a chargé de vous engager à accepter un conseil qu'il vous donne non comme souverain mais comme chrétien : c'est de bien vous tenir sur vos gardes à l'étranger. Vous ne manquerez pas d'y être circonvenu par ces hommes qui ne respirent que révolutions, ils tenteront de vous entraîner. Méfiez-vous de ces gens-là et soyez circonspect ».

Se trouvant déjà à l'étranger, Nicolas Tourguéniev fut accusé de participation au mouvement insurrectionnel du mois de décembre 1825 et impliqué dans le procès connu sous le nom de procès des Décembristes[1]. En 1847, il fit

1. De nombreuses familles russes de la haute noblesse furent éprouvées par les événements de l'insurrection de Décembre. Les femmes ont joué

paraître à Paris, trois volumes : « La Russie et les Russes », ouvrage peu connu, mais qui garde encore aujourd'hui un grand intérêt.

Nicolas Tourguéniev mourut à Paris. Dans une lettre à Flaubert, Ivan Tourguéniev parle de cette mort en termes touchants. Les idées de son oncle eurent certainement une influence considérable sur le développement intellectuel, libéral et démocratique de l'auteur des *Récits d'un chasseur.*

*
* *

En 1842, Ivan Tourguéniev est attaché au ministère de l'intérieur. Le disciple de Hegel se montra très mauvais fonctionnaire, il préférait à son service les romans de George Sand. Sa première œuvre en prose, *Imprudence*, parut en 1843 dans les *Annales de la patrie*[1]. En 1847, la revue le *Contemporain*[2] publia *Khor et Kalinitch* qui inaugura les *Récits d'un chasseur;* presque aussitôt, le romancier démissionna. Ayant fait la connaissance à Saint-Pétersbourg, de Mme Pauline Viardot, il s'attacha intimement et irrévocablement à la famille de la célèbre cantatrice. Il cohabita avec les Viardot tantôt à Paris, tantôt à Baden-Baden. Il ne revint en Russie que par intervalles.

Après la mort de sa mère (1850), Tourguéniev donna la liberté à ses moujiks-domestiques[3] et facilita le rachat de ses autres esclaves, *sans toutefois les libérer purement et simplement.*

dans ces circonstances un rôle admirable. Beaucoup ont accompagné en Sibérie leurs pères, frères ou maris. La jeune, belle et riche épouse du prince Troubetskoï, non seulement suivit son mari, mais persista à vouloir entrer elle-même en prison pour être toujours auprès de lui. Elle accepta toutes les conditions, très pénibles, et faisait le ménage de la prison.

1. *Otetchestvennia Zapisky.*

2. *Sovremennik.*

3. *Dvorovié.*

La première édition des *Récits d'un chasseur* parut à Moscou, en 1852, en deux volumes. La même année, Tourguéniev fut arrêté pour avoir appelé Gogol, — après la mort de celui-ci, — « grand homme ». Voici ce qu'il écrivit aux Viardot à propos de son arrestation :

« Mes chers amis. Cette lettre, vous sera remise par une personne qui part d'ici dans quelques jours, — ou bien elle l'expédiera à Paris après avoir franchi la frontière — de sorte que je puis vous parler un peu à cœur ouvert et sans craindre la curiosité de la police... Je suis aux arrêts dans une maison de police par ordre de l'Empereur, pour avoir fait imprimer dans un journal de Moscou un article de quelques lignes sur Gogol[1]. Ça n'a été qu'un prétexte, l'article en lui-même étant parfaitement insignifiant. Il y a longtemps qu'on me regarde de travers ; on s'est accroché à la première occasion venue. Je ne me plains pas de l'Empereur ; l'affaire lui a été si perfidement présentée qu'il n'aurait pas pu agir autrement... On avait mis aussi les scellés sur mes papiers, — ou plutôt on a cacheté les portes de mon appartement, qu'on a rouvertes dix jours plus tard sans rien examiner. Il est probable qu'on savait qu'il ne s'y trouvait rien de défendu... Je n'ai pas besoin de vous dire que tout ceci doit rester parfaitement secret ; la moindre mention, la moindre allusion dans un journal quelconque suffiraient pour m'achever[2]... »

Après un mois d'arrêts, Tourguéniev fut obligé par le gouvernement de s'enfermer dans sa propriété de Spasskoié jusqu'en 1855. Il retourne alors à l'étranger, heureux de respirer un peu d'air libre ! Les mots du poète Nekrassov : « Adieu, frère, je t'envie !... » sont restés célèbres.

La plus grande partie de la vie de Tourguéniev s'écoula désormais en Europe, notamment à Paris, dans la famille Viardot. Il connaissait les vers de Gœthe :

Wer den Dichter will versteh'n
Muss im Dichter's Lande geh'n...[3]

1. *Gazette de Moscou*, mars 1852.

2. Halpérine. *Tourguéniev d'après sa correspondance*. Lettre du 1er (13) mai 1852.

3. Celui qui veut comprendre le poète
Doit aller au pays de poésie.

Celui qui aime la liberté doit commencer par fuir la terre d'esclavage. Tourguéniev pouvait rentrer librement dans son pays, il n'en profita que d'une façon très intermittente, mais il en profita quand même, contrairement à Herzen qui autorisé, lui, en 1855, à retourner en Russie, refusa et expliqua les motifs de son refus dans un article : *Aux amis en Russie, adieu !*

« Une invincible répugnance et une forte voix intérieure ne me permettent pas de traverser la frontière russe, à présent surtout que l'autocratie furieuse et épouvantée par ce qui arrive en Europe, étouffe avec un acharnement redoublé tout mouvement intellectuel, à présent qu'elle sépare brutalement de l'humanité qui s'émancipe, 70 millions d'hommes; à présent qu'elle intercepte avec sa main noire, avec sa main sur laquelle s'est caillé le sang polonais, le dernier rayon de lumière qui arrivait, affaibli, à un petit nombre de Russes. Non, amis, je ne peux pas traverser les limites de ce royaume des ténèbres où règnent l'arbitraire, un épuisement muet de la vie, l'anéantissement sans traces, les douleurs bâillonnées. J'attendrai jusqu'à ce que le pouvoir las, affaibli par des efforts infructueux et par la réaction provoquée, reconnaisse dans le Russe quelque chose qui soit digne de respect. »

Les attitudes différentes de Herzen et de Tourguéniev s'expliquent facilement : une grande partie de la fortune de Herzen était réalisée à l'étranger, tandis que celle de Tourguéniev se trouvait en Russie...

Quelles impressions faisaient sur Tourguéniev, de plus en plus habitué à la vie occidentale, ses courtes visites en Russie ? On peut en juger d'après les paroles qu'il met dans la bouche de Néjdanov, l'un des principaux personnages de *Nove* : « Il y avait longtemps que je n'avais revu le lieu de ma naissance, mais je n'y trouvai pas le moindre

changement. Torpeur de mort, absence de pensée, maisons sans toit, murailles ruinées, et fange et puanteur, et pauvreté et misère, regards d'esclaves, insolents ou mornes, tout est resté pareil. Notre peuple est affranchi et sa main, comme autrefois, pend inerte à son côté. Rien, rien n'est changé. Jamais mes chers compatriotes n'ont dormi d'un si terrible sommeil !

« Tout dort : partout, au village, à la ville, en télègue, en traîneau, le jour, la nuit, assis, debout..., le marchand, le tchinovnik dort ; dans sa tour, dort le veilleur, sous le froid de la neige, sous l'ardeur du soleil ! Et le prévenu dort et le juge sommeille ; les paysans dorment d'un sommeil de mort ; ils moissonnent, ils labourent, ils dorment ; ils battent le blé, ils dorment encore ; père, mère, enfants, tous dorment ! Celui qui frappe et celui que l'on frappe dorment également. Seul, le cabaret veille, l'œil toujours ouvert ! Et, serrant entre ses cinq doigts un cruchon d'eau-de-vie, le front au pôle nord et les pieds au Caucase, dort d'un sommeil éternel notre patrie, la Russie sainte. »

Tandis que les panslavistes reprochaient à Tourguéniev ces paroles peu patriotiques, la jeune génération lui en voulait pour les types caricaturals de *Nove* et surtout de *Pères et Enfants*.

Après la publication de son roman *Pères et Enfants*, Tourguéniev reçut un grand nombre de lettres. Une partie de ses correspondants l'accusaient d'avoir insulté la jeunesse russe, d'être un réactionnaire, « un ami des ténèbres » ; les autres lui reprochaient juste le contraire, de trop glorifier la jeunesse et de s'agenouiller devant elle.

Il est impossible d'écrire si l'on ne possède pas la liberté d'examiner soi-même ses idées, son peuple, l'histoire de son pays. Les Russes réclament toujours trop de leurs poètes, romanciers, penseurs, qu'ils vivent parmi

eux ou en dehors des frontières. Mais ils se refusent souvent à suivre les conseils de ceux qu'ils admirent ou vénèrent... après leur mort.

« J'ai beaucoup souffert pendant ma dernière visite en Russie, raconte Tourguéniev. J'ai trouvé de la froideur chez les personnes qui m'étaient sympathiques et je recevais des félicitations des hommes que je détestais. J'en étais navré, mais ma conscience ne me reprochait rien. Je respecte trop ma mission d'artiste pour ne pas être franc. »

Pendant les dernières années de sa vie, l'opinion publique changea à son égard. Ainsi, lors des fêtes de l'inauguration du monument de Pouchkine à Moscou, Tourguéniev fut particulièrement acclamé.

Habitant Paris, il se lia intimement avec les Goncourt, Daudet, George Sand, Maupassant, Zola, avec Flaubert surtout. « A part vous et Tourguéniev, je ne connais pas un mortel avec qui m'épancher sur les choses qui me tiennent le plus au cœur, » écrit Flaubert[1] à George Sand. « J'ai passé hier, dit-il encore, une bonne journée avec Tourguéniev à qui j'ai lu les cent quinze pages de *Saint-Antoine* qui sont écrites. Après quoi je lui ai lu à peu près la moitié des *Dernières chansons*. Quel auditeur ! et quel critique ! Il m'a ébloui par la profondeur de son jugement. Ah ! si tous ceux qui se mêlent de juger les livres avaient pu l'entendre, quelle leçon ! Rien ne lui échappe. Au bout d'une pièce de cent vers, il se rappelle une épithète faible ! Il m'a donné pour *Saint-Antoine* deux ou trois conseils de détail exquis »[2].

A la mort de George Sand, Tourguéniev écrit à Flaubert : «... La mort de Mme Sand m'a fait aussi beaucoup, beaucoup de chagrin. Je sais que vous êtes allé à Nohant

1. *Correspondance*, IVe série, p. 25.
2. *Id.* p. 95.

pour l'enterrement et moi qui voulais envoyer un télégramme de condoléances, au nom du public russe, j'ai été retenu par une sorte de modestie ridicule, par la crainte du *Figaro*, de la réclame, — des choses bêtes enfin ! Le public russe a été un de ceux sur lesquels Sand a eu le plus d'influence — et il fallait le dire, pardi ! — et j'en avais le droit après tout ! Mais voilà !... Pauvre chère Mme Sand, elle nous aimait tous les deux, vous surtout et c'était naturel, quel cœur d'or elle avait ! Quelle absence de tout sentiment petit, mesquin, faux; quel brave homme c'était, et quelle bonne femme[1] !... »

La mort de Flaubert fut pour Tourguéniev une perte très cruelle et douloureuse.

Tourguéniev fit connaître en Russie les romanciers français, notamment Guy de Maupassant et surtout Zola en recommandant les œuvres de ce dernier aux revues russes qui en publiaient la traduction avant même que les originaux fussent répandus en France. Tourguéniev lui-même fut apprécié en France, mais dans un cercle très limité de romanciers et d'artistes.

Il racontait un jour à l'un de ses compatriotes son peu de succès auprès du grand public. « Voulez-vous, lui disait-il, savoir quelle est ma popularité dans ce pays ? Demandez-le à mon éditeur. Quand je viens le voir, il me dit : « Mon cher Tourguéniev, je ne peux guère compter écouler plus de 2.000 exemplaires de votre roman, je dois payer votre traducteur. Il me reste bien quelque chose pour vous, mais c'est si peu que vraiment j'ai honte de vous l'offrir. » Et savez-vous ce que m'a dit le directeur d'un journal qui publiait un de mes romans ? « Oui, mon cher Tourguéniev, oui, vos romans sont excellents, artistiques; je le veux bien, mais je ne peux pas vous le cacher,

1. Lettre datée du 18 juin 1876.

on les trouve... ennuyeux! » Voilà ma popularité. Jugez maintenant quelle est mon influence : j'ai recommandé à un journal une nouvelle de Mme S*** que j'apprécie beaucoup ; voilà un an que cette pauvre dame attend toujours la réponse. Mais que voulez-vous ? Dernièrement ce journal qu'on m'envoyait à titre de collaborateur a cessé de me parvenir; croyant à un oubli, je me présente à l'administration : « Vous n'avez pas payé votre abonnement, Monsieur Tourguéniev. » Eh bien! j'ai payé[1] ».

Voici l'opinion de Tourguéniev sur les Français : « Le Français est inventeur, mais pas créateur... Il est tranchant et étroit comme une épée, il pénètre le sens des choses, il invente ; pour créer, il faut être large et rond... Et cependant, s'il n'y avait pas de Français, il n'y aurait pas d'Europe. »

Pendant les trois dernières années de sa vie, Tourguéniev souffrit « tout ce que l'on peut endurer sans mourir ». Il avait un cancer de la moelle épinière. Sa maladie l'avait abattu sans aigrir son caractère. « J'ai vieilli, tout s'est terni autour de moi et en moi. La lumière qui rayonne du cœur humain pour aller porter aux choses la couleur, le relief, le mouvement, cette lumière n'est plus loin de s'éteindre pour moi : elle agonise sous un voile de cendres qui va s'épaississant[2]. »

Il aimait à rester dans sa chambre, seul avec son chien.

« Je regarde mon chien et je le comprends ; je comprends que, dans ces moments, en lui, comme en moi vit le même sentiment. Nous sommes identiques, en chacun de nous vacille la même flamme... La mort arrivera sur nous et nous frappera de son aile froide. Qui pourra reconnaître la différence des petites flammes qu'il y avait en lui ou en moi? Non, ce n'est pas un animal et un homme qui

1. *Le livre*, 1883.
2. *Dovolno !*

échangent leurs regards : ce sont deux paires d'yeux identiques qui sont fixées l'une sur l'autre. Et dans chacune de ces paires d'yeux, dans l'animal comme dans l'homme, la même vie se serre, terrifiée contre l'autre [1]. »

Tourguéniev succomba à Bougival le 23 août 1883. Sur son lit de mort, il exprima à Stassioulevitch, directeur de la revue *Viestnik Evropy*, le désir que ses cendres reposassent à Saint-Pétersbourg auprès de celles de Biélinsky. « Je veux être enterré dans le cimetière Volkov à côté de Biélinsky. J'aurais aimé, c'est vrai, à être couché aux pieds de mon ami Pouchkine, mais je ne mérite pas cet honneur ».

L'autopsie de Tourguéniev fut faite par les médecins français, Brouardel, Decout, Magnin et Paul Segond. Le poids du cerveau était très grand : 2.012 grammes, c'est-à-dire supérieur d'un tiers au poids moyen d'un cerveau humain. Le poids du cerveau est en rapport avec la taille. Les hommes de haute stature ont généralement un encéphale plus lourd que les individus de petite taille [2]. Or, Tourguéniev était d'une taille très élevée, mais malgré cette circonstance, le cerveau du romancier russe paraît être très grand, il est plus grand que le cerveau de Cuvier considéré jusqu'à Tourguéniev comme le plus grand.

Malgré les progrès que la science de la structure cérébrale a faits dans ces dernières années, nous ne savons pas encore l'influence exacte qu'exerce sur l'intelligence la forme du cerveau, pas plus que la forme, la grandeur et la liaison de ses parties. Le génie tient-il à une structure particulière du cerveau ou bien à une irritabilité particu-

1. *Caille.*

2. Si on rapporte le poids du cerveau au poids total du corps, on constate que les hommes de petite taille ont un cerveau proportionnellement plus lourd. L'anthropologie démontre que les sujets de petite taille sont mieux favorisés que les grands aussi bien pour le cerveau que pour les autres organes.

lière, à une prédisposition, c'est-à-dire à des facteurs chimiques? Flechsig soutient la première opinion. Le génie serait toujours uni à une structure particulière, à une organisation particulière du cerveau.

Il n'y a pas longtemps encore, on était réduit à la comparaison du poids total du cerveau chez les hommes remarquables et chez les hommes ordinaires. Et il n'était pas possible d'arriver à des chiffres faisant loi. On est d'accord maintenant que les différentes parties du cerveau n'ont pas toutes la même valeur; on peut séparer nettement les plus importantes des moins importantes au point de vue intellectuel. C'était une opinion très répandue autrefois que la partie frontale du cerveau peut servir de mesure pour la capacité intellectuelle, qu'il faut chercher ici le siège de l'activité supérieure de l'esprit. D'après les recherches de Flechsig, il se trouve en effet un centre intellectuel dans la partie frontale ; cependant il y a encore à côté plusieurs autres centres de la pensée, entre autres un centre particulièrement étendu placé sous la protubérance du sommet de la tête. Et on constate que ce centre intellectuel situé à la région postérieure du sommet de la tête se distingue par un développement particulièrement fort chez tous les hommes véritablement géniaux dont le cerveau a été étudié jusqu'à présent. Les proportions du cerveau chez les hommes de génie sont autres que chez les hommes ordinaires à cause du fort développement de quelques centres. Il est certain que dans le cerveau d'un grand nombre d'artistes de génie les centres intellectuels postérieurs dominent tous les autres. Le cerveau de l'homme de génie est surtout mieux coordonné, il possède une organisation plus fixe, il présente un mécanisme plus parfait : on le constate précisément chez Tourguéniev. Son cerveau est aussi remarquable par la richesse des commissures constituant le corps calleux et par l'étendue de la

substance grise. C'est là que nous pouvons trouver la source de la richesse des impressions, des sensations et des perceptions de l'auteur de *Dimitri Roudine*.

Revenons à la mort de Tourguéniev. « Jamais, raconte Stassioulevitch, le grand romancier n'avait été aussi beau, aussi majestueux. Les traces de souffrances, visibles encore le jour de la mort, étaient complètement effacées le lendemain. Le visage avait pris une expression de profonde pensée, unie à un sceau d'énergie singulier et dont jamais on n'avait aperçu la moindre apparence pendant la vie sur ce visage toujours bienveillant, toujours disposé à sourire. »

Renan prononça de très belles paroles sur la tombe provisoire de Tourguéniev, à Paris. En Russie, les funérailles furent grandioses. Le romancier Boborikine qui y assista prétend qu'elles faisaient l'effet plutôt d'une fête que d'un convoi de deuil et de douleur cuisante. « Pour ma part, je n'ai pas aperçu, même au moment où l'on descendait la bière dans le tombeau, un seul visage d'homme ou de femme arrosé de larmes, crispé par le spasme d'une affliction profonde. »

Tourguéniev eut pu s'approprier les vers célèbres de son compatriote Dobroloubov :

« L'idée de la mort ne m'attriste guère ; mais ce que redoute mon esprit malade, — c'est que la mort ne me joue — une mauvaise plaisanterie.

« Je crains que sur mon corps refroidi — on ne verse des larmes brûlantes ; — que, dans son zèle maladroit, quelqu'un — n'apporte des fleurs sur mon cercueil ;

« Que sans motif intéressé, — une foule d'amis ne marche derrière, — et que, sous la terre de ma tombe, je ne devienne un objet de sympathie ;

« Que tout ce qu'avec tant d'ardeur, — et si vainement, j'ai désiré durant ma vie — ne vienne me suivre d'un sou-

rire enchanteur — quand je serai sous les planches de ma bière[1]. »

Une foule de 100.000 personnes accompagna le grand romancier à sa dernière demeure. Le gouvernement seul bouda, car dès la mort de Tourguéniev le bruit courut qu'il subventionnait, pendant sa vie, le parti révolutionnaire. Ce n'était pas tout à fait exact.

*
* *

En 1882, le savant révolutionnaire Lavrov[2] fut expulsé de France. Dans un article consacré à cet événement, *le Gaulois* prétendit que si Lavrov avait pu rester en France assez longtemps, il l'avait dû surtout à Tourguéniev « qui, par ses relations, put le sauver plusieurs fois ».

Tourguéniev adressa la lettre suivante au *Gaulois :*

« Monsieur le Directeur,

« Je vois avec une certaine surprise que dans *le Gaulois* d'aujourd'hui[3] mon nom se trouve mêlé au récit de l'expulsion de M. Pierre Lavrov.

« C'est comme littérateur que j'ai connu M. Lavrov à Saint-Pétersbourg, alors qu'après avoir été colonel de l'artillerie de la garde, il professait l'art militaire et publiait des ouvrages de philosophie ; c'est comme littérateur que je l'ai introduit un soir à mes soirées musicales et littéraires du *Cercle des artistes russes à Paris*. Quant à sauver M. Lavrov, je n'en ai jamais eu le pouvoir ni l'occasion et nos opinions politiques diffèrent à ce point que dans une de ses publications, M. Lavrov m'a formellement reproché de m'être toujours opposé comme *libéral* et *opportuniste* à ce qu'il nommait : le développement de l'idée révolutionnaire russe.

« Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien publier cette rectification et d'agréer l'expression de mes sentiments très distingués.

I. TOURGUÉNIEV. »

Au premier abord, cette lettre semble étrange ; elle ne

1. Dobroloubov. *Œuvres complètes*, t. IV, p. 615.
2. Voir notre ouvrage : *La philosophie russe contemporaine*, p. 163-183.
3. 11 février 1882.

s'explique que par deux raisons : une grande déférence pour la France qui accordait à Tourguéniev une large hospitalité et le spectre de la troisième section qui hante tout Russe, même vivant à l'étranger.

Révolutionnaire, Tourguéniev ne le fut jamais, il fut libéral ou plutôt occidental. « Rien n'émancipe l'homme comme la science et nulle part la liberté n'est aussi à l'aise que dans les arts et la poésie. Même la langue bureaucratique désigne notre profession comme *libre*. Est-ce qu'on peut *observer* quand on n'est pas libre intérieurement ? Pouchkine l'a bien compris et tous les débutants devraient savoir par cœur son sonnet immortel :

...Va par la voie libre
Où t'entraîne ton libre esprit. »

Tourguéniev n'aimait pas les panslavistes. « L'absence de liberté a nui aux panslavistes ; nul d'entre eux n'a créé une œuvre vivante et durable ; nul d'entre eux n'a su ôter de ses yeux ses lunettes de couleur. » Le panslavisme était, pour lui, « une entité artificielle, un édifice creux ». Il trouvait absurbe que le salut de l'Europe dépendît de sa conversion à la religion orthodoxe et au knout. « Les panslavistes se conduisent avec l'Occident comme le légendaire Vaska Bouslaïev avec la tête de mort [1]. Eux qui sont fort enclins à pousser du pied les têtes de mort et les nations « pourries, » feraient bien de réfléchir sur cette légende [2] ... »

1. Vaska Bouslaïev, après avoir entraîné ses Novgorodiens à faire un pèlerinage à Jérusalem et après s'être baigné, à leur grand scandale, dans la rivière sainte du Jourdain, ce logique Vaska Bouslaïev grimpe sur le mont Thabor. Or, sur le sommet de ce mont se trouve une pierre que des gens de toutes nations ont inutilement essayé de sauter. Vaska veut tenter la chance. Une tête de mort se trouve sur son chemin, il la pousse du pied. La tête de mort lui dit : « Pourquoi me pousses-tu ? J'ai su vivre, je sais rouler dans la poussière ; il t'en arrivera autant. » Et, en effet, Vaska, ayant pris son élan, avait déjà presque franchi la pierre, lorsque son talon s'accrochant, il se cassa la tête.

2. Lettre de Tourguéniev à Aksakov datée du 16 février 1853. (*Lettres de Kaveline et de Tourguéniev*. Edition russe d'Elpidine. Genève, 1892).

« Tout ce qui est humain m'est cher ; le slavophisme m'est totalement étranger comme tout autre orthodoxie. »

Tourguéniev fut en relations très amicales avec Bakounine et avec Herzen qu'il appelle « brave Herzillon [1] ». En 1850, il lui annonce qu'il retourne en Russie. « J'ignore ce qui m'y attend, — le vin est tiré, il faut le boire. S'il se produit quelque chose de grave, mets-m'en au courant par une annonce dans le *Journal des Débats* : M. Louis Morisset, de Caen, etc... Je lirai le journal et je comprendrai ton annonce [2]. »

« J'ai reçu l'*Amnistie* et les autres brochures. Il n'est pas commode d'en parler dans une lettre... Nous en recauserons plus tard [3]. »

Dans une de ses lettres à Herzen datée de 1861 [4], il lui demande de dire quelques mots de Chevtchenko [5], dans le *Kolokol* [6]. « Imagine-toi que quelque temps avant la mort du pauvre poète, un ispravnik du gouvernement de Tchernigov l'a arrêté et emprisonné parce qu'il lui refusait de faire son portrait à l'huile, *en pied*. C'est un fait positif. »

Après la mort de Tourguéniev, Lavrov adressa au journal *la Justice* la lettre suivante :

« Monsieur le Directeur,

« Vous m'obligerez beaucoup en publiant dans votre journal, toujours sympathique au mouvement émancipateur russe, les quelques lignes que j'ai le plaisir de vous envoyer. Une fois, M. Tourguéniev mort, je n'ai non seulement aucune raison de tenir secret, mais je crois de mon devoir de rendre public un fait qui jusqu'ici n'a été connu que de moi et d'un très petit nombre de personnes. Lorsque je transportai, en 1874, la rédaction de la revue socialiste et révolutionnaire :

1. Lettre datée du 26 février 1857. *Edition Elpidine citée.*
2. Lettre datée du 22 juin 1850. *Ibid.*
3. Lettre datée du 6 décembre 1856. *Ibid.*
4. Lettre XXXIV. *Ibid.*
5. Voir p. 42 de cet ouvrage.
6. Revue de Herzen.

En avant de Zurich à Londres, M. Tourguéniev m'a proposé, de sa propre initiative, d'aider à la publication de cette revue. Pendant les trois années suivantes, tout le temps que je suis resté à la tête de la rédaction, il a versé annuellement 500 francs à la caisse de la revue.

P. LAVROV. »

Même cette lettre ne nous autorise pas à considérer Tourguéniev comme un révolutionnaire, malheureusement. Il fut un écrivain d'esprit ; il n'était point un caractère. Et, s'il eut jamais des convictions, il n'eut pas le courage de laisser voir celles qui exposent aux grandes représailles ou à de petits ennuis. Son emprisonnement, en 1852, était toujours présent à son esprit et il connaissait bien le proverbe russe : « Qui s'est brûlé avec du lait chaud souffle sur l'eau froide. »

Grand seigneur, n'ayant jamais connu la vraie lourdeur de la vie, l'existence dure et peu tranquille d'un révolutionnaire russe ne lui souriait guère [1]. Son exquise nature de poète n'était pas faite pour la lutte politique, souvent âpre et aride.

1. Le subside donné pendant trois ans au journal de Lavrov n'empêcha pas, du reste, l'auteur des *Récits d'un Chasseur* de laisser un héritage de 500.000 roubles en espèces.

II

Les *Récits d'un Chasseur*, parus en 1852, donnèrent du premier coup la célébrité à Tourguéniev. L'impression que causa cette série de tableaux, où était peinte, avec une vigueur remarquable, la triste condition des paysans russes, contribua beaucoup au mouvement d'opinion qui aboutit à l'affranchissement des serfs.

Voici comment Biélinsky, le célèbre critique russe, appréciait les premiers essais de Tourguéniev : « Tourguéniev a débuté par des poésies « lyriques » ; il y en a de bonnes ; elles ont réussi ou parce qu'elles ne sont pas lyriques, ou parce qu'elles donnent des peintures vives de la vie russe. Quand Tourguéniev a voulu donner des poésies vraiment lyriques, le souffle lui a manqué ; ce genre ne convenait guère à son talent... Mais le succès de *Khor et Kalinitch* fut une surprise pour l'auteur et l'encouragea à continuer ses récits. Le vrai talent de Tourguéniev s'est révélé. Il ne sait peindre que le réel, ce qu'il a vu ou ce qu'il a étudié. Il peut créer, mais avec des matériaux faits et préparés par la nature. Ce n'est pas une copie du réel ; la nature ne donne pas à l'auteur des idées, mais elle l'oblige à les retrouver ; l'auteur transforme le réel d'après son idéal, et il nous donne un tableau plus vivant, plus palpitant... Il sait rendre fidèlement le personnage ou le fait qu'il a observé... Le trait principal de son talent consiste en ce qu'il ne pourrait créer un caractère qu'il n'aurait pas

rencontré dans la vie réelle. La nature a donné à Tourguéniev la capacité d'observer, la capacité de comprendre et d'apprécier fidèlement et promptement chaque fait, de deviner ses causes, ses conséquences, et, lorsque l'enquête n'est pas suffisante, de combler les données par de justes conjectures et d'heureuses combinaisons. Dans *Khor et Kalinitch*, Tourguéniev a peint le peuple comme personne ne l'a fait avant lui. Avec quelle bonté de cœur, avec quel intérêt l'auteur nous présente ses personnages ! Comme il sait les faire aimer ! »

Dans les *Récits d'un Chasseur*, Tourguéniev retrace les scènes et les traits caractéristiques de la vie provinciale et des mœurs populaires qu'il a recueillis en parcourant, le fusil sur l'épaule, les différentes provinces russes. Ce sont des études impartiales et objectives. L'auteur ne nous fait pas pénétrer dans les replis de la conscience de ses personnages, il dessine principalement leurs actions extérieures. Plusieurs sont restées légendaires, Eréměï Loukitch par exemple.

Eréméï Loukitch avait des caprices assez bizarres. Ainsi, il imagina de faire exécuter, d'après un dessin conçu par lui-même, une voiture de famille tellement grande que, lorsque tous les chevaux du village et leurs propriétaires que l'on avait convoqués à cet effet, l'eurent mise en mouvement, elle versa à la première montée tortueuse et tomba en pièces. Eréméï Loukitch fit élever un monument en ce lieu et ne parut nullement affecté de l'accident. Il entreprit aussi de bâtir une église sans le secours d'un architecte. La cuisson des briques dévora un bois entier ; il fit construire des fondements qui auraient soutenu une cathédrale ; on éleva les murs et on commença la coupole... mais elle s'écroula. Ce contre-temps ne le découragea pas ; on se remit à l'ouvrage de plus belle ; la coupole s'écroula de nouveau. On la recommença pour la troisième fois et le même accident se répéta. Eréméï se mit à réfléchir :

l'affaire n'avance pas, se dit-il, il faut qu'on ait jeté un sort... et il fit fouetter incontinent toutes les vieilles paysannes du village, mais la construction de la coupole n'en devint pas plus facile ; il fallut y renoncer. Bientôt après, il résolut de rebâtir toutes les maisons de ses villages sur un plan uniforme... Chaque jour voyait éclore de nouvelles inventions non moins ingénieuses : tantôt il se faisait préparer une soupe de bardane ; tantôt, il donnait ordre de couper les queues de ses chevaux pour en faire des casquettes à l'usage de ses domestiques ; tantôt, il essayait de remplacer le lin par des orties et de nourrir ses cochons avec des champignons. Ayant lu dans un journal un article sur l'utilité des bonnes mœurs parmi les paysans, il ordonna dès le lendemain à tous les habitants du village d'apprendre ce morceau par cœur. On lui obéit. Il demanda aux paysans s'ils comprenaient cette petite leçon. L'intendant s'empressa de répondre qu'ils la comprenaient à merveille. Enfin, il lui prit fantaisie, pour faciliter la surveillance et maintenir l'ordre dans ses propriétés, de numéroter tous ses sujets et il obligea chacun d'eux à inscrire son numéro sur le collet de sa tunique. Lorsqu'ils rencontraient leur maître, ils étaient tenus d'annoncer à haute voix le numéro qu'ils portaient.

Tourguéniev connaît à merveille le cadre dans lequel vivent les paysans et les chasseurs, il aime la campagne russe en artiste.

« C'était par une journée du mois de juillet, une de ces journées comme on en voit lorsque le temps est au beau fixe. Dès les premières lueurs de l'aube, le ciel est pur ; l'aurore ne l'embrase point comme un vaste incendie, elle le colore d'une nuance tirant sur le pourpre et d'une extrême finesse ; le soleil n'a point l'apparence d'un fer rouge comme à l'époque des grandes sécheresses, ni cette teinte ponceau qu'il prend avant l'orage,

mais un éclat radieux et doux : il sort lentement d'un nuage allongé, et, après avoir gaiement lui pendant quelques instants, il se plonge et disparaît dans un brouillard violet. Le bord aminci du nuage se couvre dans sa partie supérieure de petites veines lumineuses et argentées... Mais voici que les rayons du soleil en jaillissent de nouveau, et le puissant luminaire monte majestueusement; il semble planer dans les airs. Vers le milieu du jour se montre ordinairement un grand nombre de nuages arrondis et très élevés, d'un gris doré avec un mince liséré blanc; pareils à des îles semées au milieu d'un fleuve aux vagues d'un bleu limpide et transparent, ils ne changent presque point de place. Plus loin, ils se rapprochent, se pressent les uns contre les autres et les bandes d'azur qui les séparent ont disparu. Mais, comme le ciel lui-même, ils semblent encore tout imprégnés de chaleur et de lumière. L'horizon est d'un lilas pâle; cette teinte uniforme ne varie pas de toute la journée. Aucun indice d'orage; mais çà et là des rayons bleuâtres descendant perpendiculairement du ciel; c'est une pluie presque imperceptible qui arrose le sol. Le soir, tous les nuages se perdent successivement; les derniers, aux contours vagues et noirâtres, ainsi que des flocons de fumée, s'étendent en pelotes rosées autour du soleil couchant. A l'endroit même où il disparaît paisiblement comme à son lever, une lueur empourprée se montre pour quelques instants au-dessus de la terre qui s'obscurcit. Bientôt après, l'étoile du soir paraît un peu plus haut; elle brille et puis s'éteint soudainement pour se rallumer de nouveau, comme une lumière que l'on déplace avec précaution. Ces jours-là, les couleurs les plus vives n'ont aucun éclat; tout est adouci et semble porter un cachet de modestie. La chaleur est souvent très forte; parfois même une vapeur brûlante s'élève sur les flancs des coteaux, mais elle est chassée par le vent qui la

transporte au loin, et des tourbillons rapides, signes certains d'un beau temps durable, parcourent en hautes et blanches colonnes, les champs et les routes. L'air est pur; on sent à la fois, dans la campagne, l'absinthe, le seigle fauché et le sarrasin. Aucune trace d'humidité ne s'y fait remarquer, même une heure avant que la nuit vienne. Tel est le temps après lequel soupire le cultivateur qui se dispose à couper ses blés ».

Ce morceau est digne de Gogol. Le lecteur croit voir la prairie infinie...

L'un des mérites des *Récits d'un Chasseur*, c'est d'avoir été écrits et publiés à l'époque de l'esclavage,

V godinou mraka i petschali
Kak lioudi rousskié moltschali.

*
* *

Après les *Récits d'un Chasseur*, avant *Dimitri Roudine*, Tourguéniev fit paraître un grand nombre de contes, récits, nouvelles : *Trois rencontres*, *Deux amis*, *Journal d'un homme de trop*, *Correspondance*, *L'auberge*, etc.[1].

Dimitri Roudine (1856) est son premier roman; il ouvre toute une série de romans à tendances nettement sociales.

Roudine, le principal personnage du roman de ce nom, est un hâbleur de haute envergure. Roudine ne sait pas causer, raconter, ses descriptions manquent de couleur, mais il sait généraliser, esquisser des tableaux en traits larges et énergiques. Tenir cercle est son affaire. Plus d'un auditeur ne le comprend peut-être pas parfaitement, car il y a du vague dans ses paroles, mais ce vague même ajoute encore au charme particulier de son discours. Il semble qu'une trop grande richesse d'idées empêche Roudine de

1. *Œuvres de Tourguéniev*, 6 volumes, Saint-Pétersbourg, 1891.

s'exprimer avec exactitude et précision. Les images succèdent aux images, les comparaisons naissent les unes des autres, tantôt pleines d'une hardiesse inattendue, tantôt empreintes d'une vérité saisissante. Il ne cherche pas ses expressions. Les mots viennent d'eux-mêmes sur les lèvres obéissantes et l'on dirait que chacun d'eux s'exhale droit de son cœur tout brûlant encore du feu de sa conviction. Roudine possède au plus haut degré ce que Tourguéniev appelle « la musique de l'éloquence ». Il lui suffit de toucher à une des cordes de l'âme pour les faire vibrer toutes. Debout, ne regardant personne, il parle, il parle encore, il parle toujours, inspiré par un rien. L'attention générale lui est acquise. Entraîné par sa propre émotion. il s'élève jusqu'à la poésie. Le son bas et concentré de sa voix augmente encore le prestige. On dirait que ses lèvres expriment des choses supérieures auxquelles il ne s'attend pas lui-même.

« Pour cinquante roubles, je pourrais acheter un rossignol qui chanterait encore mieux! » dit avec esprit Pigassov, un autre personnage du roman.

Roudine est despote dans l'âme, paresseux, sans instruction solide, aimant à vivre aux dépens des autres, à jouer un rôle, à jeter de la poudre aux yeux. Il est froid comme glace. Il le sait et il s'ingénie à jouer la passion. Le mal, c'est que ce rôle auquel il s'essaye est fort dangereux non pour lui qui n'y risque rien, mais pour d'autres plus sincères, plus confiants qui peuvent y perdre beaucoup. Lejnev, — un des personnages de *Roudine*, lui reproche son manque d'honnêteté. Il a raison, puisque, homme d'esprit, Roudine devrait connaître le peu de valeur de ses paroles; il les prononce pourtant comme si elles sortaient de son cœur. « Si l'on pardonne à un adolescent de faire le beau parleur, dit Lejnev, n'est-il pas honteux qu'à l'âge de Roudine (35 ans) on se délecte au bruit de ses propres

phrases? N'est-il pas honteux de jouer ainsi la comédie? »

L'orateur virtuose est accueilli et fêté comme un jongleur, il porte de salon en salon ses improvisations mélodieuses et vides. Il prend la parole à la première occasion qui se présente et bientôt le voilà lancé dans un brillant monologue. Il développe à merveille les idées générales et les lieux communs. On l'écoute avec admiration, mais on oublie vite ce qu'il a dit, tout en restant longtemps sous l'influence de son éloquence émotive. Il n'est jamais à court de belles paroles, mais il est incapable d'une décision ferme, d'une action sensée. Rien de solide dans ses idées et dans son caractère. Ni raison, ni cœur, ni volonté.

Les paroles de Roudine ne sont et ne seront jamais que des paroles, ne deviendront en aucun cas des actions; mais ces paroles peuvent troubler et perdre un cœur jeune, enthousiaste.

Ce serait une erreur de prendre Roudine pour un Don Quichotte. Don Quichotte[1] a une foi inébranlable, aucune trace d'égoïsme; il est humble de cœur, grand et hardi par l'esprit; sa piété fervente ne gêne point sa liberté; étranger à la vanité, il ne doute point de lui-même, de sa vocation, de ses forces. Sa volonté est une volonté indomptable. La poursuite constante d'un seul et même but prête quelque monotonie à ses pensées, quelque étroitesse à son intelligence; il sait peu de choses et il n'a pas besoin d'en savoir beaucoup. Il sait en quoi consiste son œuvre, pourquoi il vit sur la terre. N'est-ce pas la science capitale? Don Quichotte peut paraître tantôt fou, parce que la réalité se dérobe à ses yeux, tantôt borné, parce qu'il ne sait ni sympathiser à demi, ni se réjouir à demi; il n'est en état ni de changer ses convictions ni de passer d'un objet à un autre. Son tempérament moral est d'une solidité

1. Tourguéniev a publié une étude critique, assez curieuse, sur *Hamlet et Don Quichotte*.

à toute épreuve. Don Quichotte est un enthousiaste, un serviteur de l'Idée, ébloui par sa splendeur.

Roudine ne croit qu'en soi, il ne sait pas ce qu'il veut ni pourquoi il vit, mais il est attaché à cette vie plate et vide.

Don Quichotte aime Dulcinée, c'est-à-dire une femme qui n'existe pas et il est prêt à mourir pour elle. Roudine n'aime personne, il est incapable d'aimer.

Roudine est-il un simple intrigant, un vulgaire parasite? Non. Il est vaniteux, il vit aux dépens d'autrui, sans y penser, comme un enfant. C'est un acteur, un fat, pas même un Tartufe. Tartufe savait où il voulait en venir; Roudine, avec tout son esprit, ne sait pas où il va.

Dans le même roman, nous trouvons un contre-type de Roudine. Tourguéniev le décrit assez sommairement. Pokorsky est une âme grande et noble, un esprit comme on n'en rencontre pas beaucoup au cours de l'existence. Roudine a beaucoup plus de brio et d'éclat, plus de phrases à sa disposition. Il semble beaucoup mieux doué que Pokorsky, mais de fait, c'est un bien pauvre sire en comparaison de ce dernier. Roudine développe admirablement la première idée venue et discute à merveille, mais ses idées ne naissent pas dans son propre cerveau, il les prend à tout le monde et particulièrement à Pokorsky. A en juger sur les apparences, Pokorsky est flegmatique, sans énergie, faible même. Roudine paraît plein de hardiesse et de vie, mais au fond il est froid dans toutes les questions qui ne touchent pas à son amour-propre; sa vanité est-elle en jeu, il est prêt à passer à travers le feu. Il met tous ses efforts à dominer les autres, il les subjugue avec de beaux mots sonores. Pokorsky est plus simple, mais aussi plus fier, il est incapable d'endurer une insulte. Roudine paraît être fier, il ne l'est point réellement. On supporte son joug, on ne se livre de soi-même qu'à Pokorsky. Roudine ne

refuse jamais de discuter avec le premier venu ; c'est là un avantage sinon une qualité. Il a beaucoup de mémoire, ses déductions sont rapides, ses solutions nettes quoique inexactes. Un homme parfaitement consciencieux ne se prononce pas d'une façon dogmatique et ne trouve pas de réponse à tout.

Les hommes conscients et consciencieux n'entraînent pas la jeunesse. Quand on dit à la jeunesse qu'on ne peut pas lui donner la vérité tout entière parce qu'on ne la possède pas, elle ne veut plus vous écouter. Mais on ne trompe pas non plus la jeunesse : elle aime les gens convaincus. Voilà pourquoi les Roudine agissent fortement sur les jeunes esprits et que cette influence ne dure jamais longtemps. Pokorsky est incomparablement supérieur à Roudine. Il sait animer tout de son feu et de sa force intérieures, mais il sait aussi se taire. Roudine a la passion de se mêler de tout, de vouloir tout définir, tout éclaircir. Les Pokorsky changent, — puisque la vie naturelle est évolutive, — les Roudine ne changent pas : ils sont les produits non pas de la vie saine, naturelle, mais de la vie fausse, superficielle.

Roudine reste plus irresponsable de sa destinée qu'on ne le croit. Sa destinée est amère et pesante. Il se punit lui-même, peut-être plus cruellement qu'il ne le mérite. Il a une vieillesse précoce, ce n'est pas seulement son corps qui s'est usé avant l'âge en vaines courses à travers le monde, c'est son âme aussi. De qui, de quoi n'est-il pas désenchanté, par quels chemins n'a-t-il pas passé ! « Et il y a des chemins qui sont si sales ! » avoue-t-il lui-même. Roudine porte en lui un ver rongeur qui le dévore et qui ne lui laisse de repos qu'à l'heure dernière. Vingt fois, il recommence à vivre, vingt fois il remet la main à une œuvre nouvelle, et il n'édifie rien. Comment peut-on édifier quoi que ce soit lorsque le sol manque sous vos pieds ?

« Je n'ai plus où reposer ma tête, avoue-t-il à Lejnev à leur dernière rencontre. Et pourtant, est-ce possible que je ne sois bon à rien? Est-ce possible qu'il n'y ait rien à faire ici-bas pour moi ? Je me suis souvent posé cette question et quels que soient les efforts que je fasse pour m'humilier à mes propres yeux, je ne puis m'empêcher de me sentir animé d'une force peu commune. Pourquoi donc cette force reste-t-elle impuissante?... A l'heure actuelle, j'ai rabaissé mes prétentions, je veux me conformer aux circonstances, j'ai restreint mes vœux, je tends au but le plus rapproché, je me tiens au plus petit service à rendre, et cependant rien ne me réussit. Quelle est la raison de cet insuccès persistant? Qu'est-ce qui m'empêche de vivre et d'agir comme les autres? A peine puis-je m'arrêter sur un point donné que le sort semble me précipiter hors de la voie commune. Pourquoi tout cela?!... Ce sont certainement les phrases qui m'ont perdu, elles m'ont dévoré... Mais ce ne sont pas des phrases que ces cheveux blancs, ces rides ; ces coudes déchirés ne sont pas des phrases... Tout est fini, il n'y a plus d'huile dans la lampe, la lampe elle-même est brisée, la mèche est déjà consumée... La mort doit tout réconcilier. »

Tourguéniev fait mourir Roudine à Paris, sur une barricade, pendant une émeute révolutionnaire. Cette fin est inattendue pour le lecteur, mais elle est très logique. Incapables de faire chez eux la moindre petite révolution, les Russes sont avides d'échos de barricades et de bouleversements politiques... lorsqu'ils leur arrivent du dehors. Trop faible pour agir en Russie, Roudine va donc se faire tuer à Paris.

La race des beaux parleurs a de tout temps pullulé en Russie. Dans ce pays où il n'y a pas de vie publique, l'éloquence a longtemps été un art d'agrément, de salon ; on peut même dire qu'elle l'est toujours. Les Roudine sont

encore très fréquents en Russie, car l'état politique et social s'est peu modifié. Roudine a maintenant passé par les écoles étrangères, il est devenu un savant. Il se grise d'un savoir qu'il digère souvent assez mal, comme jadis il s'enivrait de belles phrases vides...

Les personnages de *La veille* (1860) sont moins bien dessinés que ceux de *Roudine*, ils sont trop pâles, trop fluets.

Insarov, le héros du roman, est un bulgare-patriote, être mystérieux qui jure d'abord de ne pas aimer, parce qu'il ne veut pas, pour la satisfaction d'un sentiment personnel, trahir sa cause et son devoir. Cependant, il devient amoureux d'une charmante jeune fille, Hélène, aimée aussi par Schoubine et Bersénev. Pendant que ses deux rivaux discutent sur l'art, la nature, l'amour, lui, Insarov, se fait aimer d'Hélène.

— « Tu me suivras partout ? lui demande-t-il.

— Partout, au bout du monde. Où tu iras, j'irai.

— Et tu ne te fais pas d'illusions ? Tu sais que tes parents ne consentiront jamais à notre mariage.

— Je le sais.

— Tu sais que je suis pauvre, presque indigent ?

— Je le sais.

— Que je ne suis pas Russe, que je ne puis pas rester en Russie ; que tu seras forcée de briser tout lien avec ta patrie, avec tes parents ?

— Je le sais.

— Tu sais aussi que j'ai consacré ma vie à une cause difficile, qu'il faudra m'exposer... nous exposer non seulement aux dangers, mais aux privations, aux humiliations peut-être...

— Je t'aime.

— Que tu seras forcée de renoncer à toutes tes habi-

tudes, que seule, au milieu d'étrangers, tu seras peut-être obligée de travailler ?

— Je t'aime ».

Avant de retourner en Bulgarie, ils s'en vont à Venise où Insarov meurt. Hélène ramène son corps en Bulgarie et, fidèle à sa mémoire et à la pensée qui l'a inspiré toute sa vie, devient sœur de charité.

Nous aurons plus loin l'occasion de revenir à Hélène.

Dans *La veille*, Tourguéniev nous présente encore deux types opposés l'un à l'autre, mais tous les deux vaguement peints : Bersénev, philosophe-idéaliste, disciple de Schelling et Schoubine, sculpteur idéo-égoïste.

Schoubine connaît la soif d'amour, de bonheur, « cette fatigue et cette attente qui gagnent l'âme dans l'ombre, dans les profondeurs de la forêt ou bien, le soir, en rase campagne, quand le soleil se couche et que la rivière fume derrière les hautes herbes de ses bords ». De la forêt et de la rivière, de la terre et du ciel, de chaque flocon de nuée, de chaque brin d'herbe, il attend, il exige le bonheur, il sent partout son haleine, il entend partout son appel. Schoubine ne demande que pour lui-même l'amour et le bonheur. « Vis pour toi-même, dit-il à Bersénev, et tu seras un homme. Frappe tant que tu voudras à la porte de la nature, elle ne répondra pas un seul mot compréhensible, parce qu'elle est muette. Elle résonnera, elle vibrera comme une corde, mais elle ne chantera pas. Une âme vivante, elle, te répondra, une âme de femme surtout. Donc, mon très noble ami, je te conseille de trouver une amie de cœur, et toutes tes tristesses disparaîtront aussitôt. Ta tristesse est tout simplement une sorte de faim. Donne à ton estomac la nourriture nécessaire et tout rentrera dans l'ordre. Occupe ta place dans l'espace, sois aussi de la matière. Pourquoi et à quoi bon la nature ? L'amour, entends-tu, quelle force, quelle chaleur dans ce seul mot !

La nature, quel mot froid!... » Pour Schoubine, il n'existe que l'amour-jouissance, tandis que Bersénev n'admet que l'amour-sacrifice.

— L'amour-sacrifice, dit Schoubine, est bon pour les Allemands. Moi, je veux aimer pour moi-même, je désire être le numéro un.

— Le numéro un, répète Bersénev, il me semble à moi qu'être le numéro deux doit être le but de notre vie.

— Si tout le monde était de ton avis, qui donc mangerait les ananas sur la terre, chacun les laissant aux autres ?

Malgré tout son désir, ce n'est pourtant pas Schoubine qui les mange... dans le roman.

* * *

Les croquis, les dessins, les silhouettes que Tourguéniev nous offre dans *La veille*, il les développe dans *Pères et Enfants* (1862). Depuis les *Ames Mortes* de Gogol, aucun roman russe n'avait produit une impression aussi profonde et aussi diverse que *Pères et Enfants*.

Mérimée recommandait en ces termes à l'éditeur Charpentier la traduction de *Pères et Enfants* : « Ce roman excita en Russie des tempêtes. Ni les critiques passionnées, ni les calomnies, ni les injures de la presse, rien n'a manqué à son succès. En Russie comme ailleurs, on ne dit pas impunément des vérités à ceux qui ne vous en demandent pas. En prenant pour objet de son étude deux générations de ses compatriotes, Tourguéniev a fait la faute de n'en flatter aucune. Chaque génération trouve le portrait de l'autre fort ressemblant, mais croit que le sien est une caricature. Lynx envers nos pareils et taupes envers nous, nous ne reconnaissons que les photographies de nos voi-

sins. Les *pères* ont réclamé (parce que, en vérité, ils ne faisaient pas dans le roman trop bonne figure) ; mais les *fils* encore plus susceptibles, ont jeté les hauts cris en se voyant personnifiés dans le positif Bazarov. »

Tourguéniev présente, dans *Pères et Enfants*, les tendances de deux générations mises face à face, les tendances sentimentales et idéalistes de la génération de 1840 et les tendances positivistes de la jeune génération. Le nihilisme apparaît, pour la première fois, avec Bazarov, sous la forme d'une vague doctrine philosophique qui se prêche déjà, mais ne s'applique pas encore.

Bazarov est matérialiste. Il est persuadé de ne croire à rien qu'à ce qu'il voit et ce qu'il touche. Il étudie la médecine. L'abstraction lui est inconnue. Il ne goûte que le scalpel. Il sait couper, tailler, disséquer, analyser. La poésie, la nature, l'amour, — mots vains. Il est intelligent, paradoxal, pédant et brutal.

Cet utilitaire n'est pas méchant, il est bon à sa manière. L'amour ne lui est pas étranger : il aime la science, il aime ses parents, il aime, — sans se l'avouer — une belle dame du monde : « une vraie duchesse, dit-il en parlant de Mme Oudintsov, une souveraine ! il ne lui manque qu'une couronne sur la tête. Un corps magnifique. Comme cela serait beau sur une table de dissection ! » Tout Bazarov est dans ces paroles.

Bazarov est le premier nihiliste russe.

« — Voulez-vous, mon oncle, que je vous dise ce qu'il est (Bazarov) au fond ? C'est un nihiliste.

« — Un nihiliste ! ? Ce mot doit venir du latin *nihil*, rien, autant que je puis juger et par conséquent il signifie un homme qui... qui ne veut rien reconnaître ?

« — Un homme qui envisage toutes choses à un point de vue critique, ajoute Arcade. Un nihiliste est un homme qui ne s'incline devant aucune autorité, qui n'accepte aucun

principe sans examen, quelle que soit la considération dont jouisse ce principe[1]. »

En somme, Bazarov, c'est Roudine avec une autre manière de parler, plus réaliste, plus instruit; il est meilleur que Roudine, mais comme lui, il a trop de confiance en lui-même, — sans aucune raison pour cela.

Pères et Enfants provoquèrent un tumulte indescriptible; la jeune génération refusa de se reconnaître dans Bazarov et elle accusa, à tort certes, Tourguéniev d'avoir amoindri ses nobles aspirations. Pour *les jeunes*, Bazarov n'était qu'une caricature.

Il est difficile, presque impossible, de diviser nettement deux générations successives. Chaque génération continue la précédente et doit répondre de ses actions. L'Ecriture dit : « Les pères ont mangé des raisins verts et les petits-fils ont les dents sourdement agacées. » Il règne une solidarité entre les générations qui se succèdent. Il est par conséquent impossible de dire si Bazarov appartient, corps et âme, exclusivement à la génération de 1860. Sans doute, il diffère de la génération qui l'a précédé, et cependant il ne peut pas encore la renier.

« L'homme, dit-il, est une étrange créature. Lorsqu'on jette les yeux de côté et de loin sur l'existence obscure que mènent ici *les pères*, il semble que tout y soit parfait. Mange, bois, et sache que tu te conduis de la façon la plus régulière et la plus sage. Eh bien ! non : l'ennui vous gagne bientôt. On éprouve le désir de se mêler aux autres hommes, ne fut-ce que pour se disputer avec eux, mais enfin, il faut se mêler à eux. »

Il n'y a que les Russes — il faut bien le remarquer — pour accuser un romancier d'avoir calomnié dans un personnage fictif toute une génération. Cela se comprend. « Si

1. *Pères et Enfants*.

vous saviez, écrit M. de Vogüé, comme ils lisent leurs poètes, là-bas ! Ce qui est pour vous un régal de luxe est pour eux le pain quotidien de l'âme. C'est l'âge d'or de la grande littérature, celui qu'elle a traversé chez tous les peuples très jeunes, en Asie, en Grèce, au moyen âge. L'écrivain est le guide de la race, le maître d'une multitude de pensées confuses, encore un peu le créateur de la langue ; poète, au sens ancien et total du mot — *vates*, poète, prophète. » .

Après tout, Bazarov, pour revenir à lui, n'est pas antipathique. Bazarov ou plutôt le principe qu'il représente est jeune, on devine, à la lecture, qu'avec l'âge il changera : ce qui est arrivé.

Dans *Pères et Enfants*, nous avons vu naître le nihilisme, dans *Nove* [1] (1877) Tourguéniev prétend nous montrer les nihilistes à l'œuvre. Dès les premières pages du roman, quelqu'un nous déclare que la moitié de la Russie meurt de faim, que l'espionnage, l'oppression, la dénonciation, le mensonge et la fausseté règnent partout. Les nobles et les marchands sont des hommes de proie ; ils gouvernent leurs propres affaires en hommes de proie. Quant au peuple, c'est un grand endormi qu'il ne serait pas si mauvais de réveiller. Et les héros de Tourguéniev vont au peuple...

Néjdanov, étudiant-nihiliste, va au peuple, lui parle de la nécessité de se soulever en masse, etc... Les moujiks n'y comprennent pas grand'chose. « Au milieu de son discours, un énorme gaillard, au visage féroce, s'avança vers Néjdanov et lui abattit violemment sa main sur l'épaule. « Tu « as raison ! tu es un bon gars ! brailla-t-il d'une voix de « tonnerre ; mais attends, ne sais-tu pas que cuiller sèche « écorche la gueule ! Viens par ici. » Il entraîna Néjdanov

1. *Terres vierges* en français.

dans le cabaret. « Bois, cria-t-il en lui tendant un gros verre « lourd, plein. » « Bois ! » vociféra la foule. Et Néjdanov vida le verre, avec une résolution désespérée, comme il aurait fait pour se jeter sur une batterie ou sur une rangée de baïonnettes... Le colosse rugissait encore : « Bois ! » Néjdanov but jusqu'au moment où il tomba ivre, sans connaissance. On l'emporta inerte... »

« Voilà quinze jours, se lamente-t-il, que je vais « au mi-« lieu du peuple » et il serait difficile d'imaginer quelque chose de plus bête que cette occupation. Certainement, c'est ma faute, à moi tout seul. Je ne suis pas slavophile ; je ne suis pas de ceux qui *se traitent* par le peuple, par le contact de cet élément naïf... Quand je suis avec les gens du peuple, je ne suis bon qu'à tendre l'oreille et à observer, mais si je veux essayer de parler, ça ne va plus du tout. Je me fais l'effet d'un mauvais acteur jouant un rôle qui n'est pas dans ses moyens... Markelov a été battu par les paysans; il a goûté de leurs poings et ils lui ont meurtri les côtes... Moi, ils ne m'ont pas battu, ils ont bu avec moi... Mais ils m'ont meurtri l'âme mieux encore que les côtes de Markelov... »

Néjdanov maudit sa nature nerveuse, ses sens trop fins, son impressionnabilité et il se suicide.

Markelov, dont parle Néjdanov, élevé à l'école d'artillerie, en était sorti officier; mais il avait donné sa démission, étant lieutenant, par suite de désagréments qu'il avai eus avec son chef. Il a fréquenté, à Saint-Pétersbourg, des hommes intelligents aux idées avancées qui lui ont inspiré une sorte de vénération et qui ont donné à son esprit sa tournure définitive. Il lit peu et presque exclusivement des écrits politiques, ceux de Herzen en particulier. Homme énergique, obstiné, d'une intrépidité désespérée, ne sachant ni pardonner, ni oublier, toujours blessé pour son propre compte ou pour celui des opprimés, prêt à tout, il hait, il

méprise la fausseté et le mensonge. Avec les gens de la classe élevée, il est brusque et même grossier; avec les gens du peuple, simple; avec les moujiks, affable comme avec des frères. Caractère franc et loyal, nature passionnée et malheureuse, il est capable de se sacrifier sans hésitation et sans retour.

Markelov est un brave homme : c'est justement pourquoi il ira en Sibérie. Quant à Néjdanov, c'est un enfant, mais il en faudrait, comme cela, beaucoup, à la Russie.

On ne doit pas en vouloir à Tourguéniev d'avoir fait échouer Néjdanov et ses amis. S'il les avait fait réussir, il n'aurait jamais pu publier son roman en Russie. D'ailleurs, il lui était impossible de les faire aboutir à un résultat positif. Nous savons parfaitement bien que les premiers nihilistes qui sont *allés au peuple* ont perdu leur temps. Ils se sont trompés, ils ont pris leur désir pour la réalité. Ils ont voulu soulever le peuple sans savoir si celui-ci était prêt à les suivre. Ils avaient plus d'imagination que de sens pratique. Mais ils ont été utiles : ils ont indiqué et préparé la voie, voie qu'on a perfectionnée depuis et qui s'améliore de jour en jour.

Les personnages de *Nove* ne sont pas de simples bavards, des ambitieux, ce sont de sincères amis des moujiks, capables de sacrifier leur vie à leur croyance. Le malheur est qu'ils s'abusent de bonne foi sur leurs propres forces et qu'ils ignorent le paysan russe.

Il y a dans ce roman un mécanicien, directeur d'une usine, Solomine, qui paraît le personnage le plus sensé du livre. Il va paisiblement son chemin. Il apprend à Marianne, jeune nihiliste, que, pour servir le peuple, il n'est pas toujours besoin d'élever des barricades, qu'il y a aussi du courage à peigner un enfant teigneux, à lui enseigner l'alphabet. Solomine ne croit pas à l'imminence d'une révo-

lution en Russie[1]; mais ne voulant pas imposer son avis, il laisse les autres essayer leurs forces et les regarde faire. Il connaît parfaitement les révolutionnaires et il sympathise avec eux, parce qu'il est du peuple, mais il se rend compte de l'absence inévitable de ce peuple, sans lequel néanmoins « rien ne peut marcher en avant », de ce peuple qu'il faudrait préparer de longue main, mais d'une autre manière et pour un tout autre but. Voilà pourquoi il se tient à côté, non pas comme un homme rusé qui se met à l'écart, mais comme un homme de bon sens qui ne veut pas compromettre inutilement ni lui, ni les autres. Les Solomine sont très utiles à *la Cause*.

Néjdanov, Markelov sont des forces sacrifiées, mais qui donc pourrait les accuser de jouer la comédie ou de manquer d'énergie ? Ce n'est pas par le manque de volonté que se distinguent les membres des sociétés secrètes russes, mais bien plutôt par la tension extrême de la volonté, par la facilité prodigieuse avec laquelle ils affrontent les dangers. Si, au commencement du xx[e] siècle, la Russie n'est pas considérée comme tout à fait barbare, elle le doit à cette poignée de braves qu'on nommait jadis nihilistes.

Le nihilisme est la suite logique, évolutive de toutes sortes d'associations dites *sectes religieuses*, aussi anciennes en Russie que le despotisme lui-même et dont le but n'a jamais été exclusivement religieux. La correction des livres liturgiques, ordonnée par le tsar Alexeï Mikhaïlovitch (1645-1676), chef suprême de l'Église orthodoxe, et accomplie par le patriarche Nicon, contribua, en blessant les croyances, à l'accroissement des sectes dissidentes; mais elle n'a pu les faire naître puisqu'elles existaient déjà [2]. Leur cause et origine se trouvent dans le développement outré du

1. 1877.
2. Nicon ne fit que reprendre l'œuvre commencée par Dionysii.

despotisme, soutenu par un clergé adonné à tous les vices. Leur but fut constamment aussi une opposition politique et sociale. Il y a des dissidences nombreuses parmi les sectes; mais celles-ci poursuivent toutes le même but : la destruction du despotisme asiatique; les Raskolnikis comme les Doukhoborts veulent la liberté de conscience, la suppression des privilèges. Ils veulent réaliser l'idée évangélique de la fraternité et de la liberté pour tous.

Le nihilisme est l'aboutissant rationnel de toutes ces sectes. Il est un défi net et franc porté au despotisme. Si sa source est dans l'antagonisme qui a toujours existé entre l'Église officielle russe et ses adversaires, son développement est dû aux idées matérialistes en faveur en Europe au XVIIIe siècle; il doit aussi beaucoup à la philosophie idéaliste allemande, notamment à celle de Hégel, surtout dans sa façon d'envisager le progrès. Le nihilisme a subi particulièrement l'influence des principes immortels de la grande Révolution française et plus tard de celle de 1848.

A l'époque de Tourguéniev, le nihilisme était uniquement un mouvement philosophique, un effort pour affranchir l'homme de toute dépendance extérieure et les classes laborieuses de l'esclavage, une réaction passionnée contre tout despotisme moral et social. On abandonnait maison, parents, famille, richesses, honneurs, on se jetait dans le mouvement avec enthousiasme[1]... De nos jours, le nihilisme

[1] « Les gens vivaient paisiblement, grandissant, puis vieillissant, se querellant et se réconciliant. Et, subitement, on ne sait d'où des indices de quelque fermentation étrange étaient apparus dans la société, de toutes parts; et alors, durant une dizaine d'années, toutes les classes un peu cultivées ne s'occupèrent plus que des discordes qui s'étaient élevées au sein des familles, entre « les pères et les fils ». On entendait partout la même chose : les parents se sont brouillés avec leurs enfants. Ces brouilles n'étaient point motivées par des raisons d'ordre matériel, mais par des considérations exclusivement théoriques et abstraites. « Ils n'ont pas su se mettre d'accord sur leurs idées: rien que cela. » Et cela suffisait pleinement pour que les enfants abandonnassent leurs parents et que ceux-ci reniassent leurs fils. Une véritable épidémie de fuites s'empara des

a évolué, mais s'il porte un autre nom, il n'a jamais abandonné le cachet de pureté morale qui fait sa force et, pourquoi ne pas le dire? sa faiblesse aussi, car la force morale ne domine pas encore la force brutale...

On accusa à tort Tourguéniev d'avoir calomnié, dans *Pères et Enfants* et *Nove*, la Russie d'alors. Le public, dans tous les pays, représente l'état moyen de la culture intellectuelle d'une époque. Tout ce qu'il ne comprend pas lui déplaît. Il demande toujours du nouveau et, en même temps, ne veut pas qu'on touche à ses idées faites, acquises, traditionnelles. Le public est un troupeau auquel quelques imbéciles font la cour. Ces imbéciles n'ont pas compris Tourguéniev. Par *Pères et Enfants* et *Nove*, Tourguéniev accomplit un acte social utile. On fut d'autant plus injuste pour lui qu'il n'est pas tendre pour les panslavistes et conservateurs, pour les Sipiaguine, Kalomeïtsev et d'autres personnages de ses livres. Il raille les Sipiaguine qui ont l'air de bien connaître les mœurs du peuple russe et de comprendre leurs tendances; au fond, ils ne connaissent que leurs petites affaires. Le peuple n'existe que pour satisfaire leurs exigences. Tourguéniev ne cache pas qu'il les croit incapables d'une pensée sérieuse, d'une action forte. Du bruit, des mots, un amour-propre national excessif, un dédain affecté de l'étranger, un désir féroce d'épuiser le moujik, voilà tout leur avoir moral. Le bétail humain aux dépens duquel ils vivent est cependant assez nombreux pour qu'il ne soit pas nécessaire de le tondre de trop près.

Tourguéniev aime dire à chacun la vérité. Dans *Fumée* (1867) surtout, il n'est pas très tendre pour ses compatriotes.

jeune gens, surtout des jeunes filles. Tous les jours, des nouvelles de ce genre arrivaient de tous côtés : la fille de celui-ci s'est sauvée à l'étranger pour étudier; la fille de celui-là s'est enfuie chez les nihilistes. » (Sophie Kovalevsky. *Mémoires*.)

Il y exprime le désenchantement qui a succédé aux espérances nées de l'émancipation des serfs et des réformes d'Alexandre II. Les paroles de Potouguine sont toutes à citer, elles n'ont rien perdu de leur saveur, elles peuvent parfaitement être appliquées à la Russie d'aujourd'hui. « Que dix Anglais, constate Potouguine, se réunissent, ils entameront tout de suite la conversation sur le coton, sur la possibilité de tanner les peaux de souris, c'est-à-dire sur quelque chose de positif, de déterminé ; mettez ensemble dix Allemands, aussitôt entrera naturellement en scène l'unité de l'Allemagne ; avec dix Français, quelques efforts qu'ils fassent eux-mêmes pour l'éviter, il vous faudra immanquablement entendre disserter sur « le beau sexe » ; que dix Russes s'assemblent, immédiatement jaillit la question de la valeur et de l'avenir de la Russie. Ils pressent, ils sucent, ils mâchent cette malheureuse question comme font les enfants de la gomme élastique... et avec le même résultat. Ils ne savent y toucher sans tomber aussitôt sur la pourriture de l'Occident. Il nous bat sur tous les points cet Occident, et il est pourri ! Et encore, si réellement, ils le méprisaient ; mais tout cela n'est que phrases et mensonges. On crie contre l'Occident et on ne peut pas se passer de son approbation... que dis-je ! de l'approbation des gandins de Paris. Je connais un homme, père de famille, d'un certain âge, qui fut réellement au désespoir parce que, se trouvant un jour dans un restaurant de Paris, il demanda « une *portion* de bifteck aux pommes de terre », tandis qu'un vrai Français dit à côté de lui : « Garçon ! bifteck pommes ! » Mon ami faillit en mourir de honte, depuis il crie partout : Bifteck pommes ! et enseigne aux autres cette manière de s'exprimer...

« ... On parle toujours de la riche nature russe, de notre instinct supérieur ! Où vont-ils chercher cette richesse ? Je n'entends que le bégayement de l'homme qui s'éveille,

qu'une finesse plus digne de l'animal que de l'être humain. De l'instinct!... On vous cite souvent quelque « grand génie » du cru dont les sublimes productions ne sont qu'une pitoyable imitation des artistes étrangers de second ordre, car ceux-là sont les plus facile à imiter. O les malheureux barbares qui comprennent l'art à leur manière!...

«... Le samovar, les chaussures d'écorce, le knout, — les plus importants produits russes, — n'ont même pas été inventés par nous. Nos vieilles inventions viennent de l'Orient, nos nouvelles sont tirées de l'Occident. Si la Russie venait à disparaître de la surface du monde, on ne s'en apercevrait pas. La disparition des îles Sandwich produirait plus d'effet; ses indigènes ont inventé je ne sais quelles lances et quelles pirogues.

«... Ramasser un soulier éculé tombé depuis longtemps des pieds de Saint-Simon ou de Fourier, se le poser respectueusement sur la tête et le porter comme une relique, nous sommes capables de cet effort; ou bien fabriquer un petit article sur la valeur historique et contemporaine du prolétariat dans les principales villes de France, nous pouvons encore faire cela; mais, un jour, j'ai proposé à un de ces écrivains d'économie politique de me nommer vingt villes de cette même France, et savez-vous ce qui est arrivé? Il est arrivé que, pour compléter le chiffre, le politico-économiste s'est trouvé réduit à me nommer Montfermeil dont il s'est souvenu grâce à un roman de Paul de Kock. »

Potouguine combat les slavophiles qui ne vivent que par le mot « avenir ». « Tout viendra », mais en réalité, rien ne vient, et, durant dix grands siècles, la Russie n'a rien créé ni dans le domaine de la politique, ni dans celui des arts, ni dans celui de la science, ni même dans celui de l'industrie. Mais attendez, prenez patience, tout viendra. « Et pourquoi est-ce que tout viendra, permettez-moi

de m'en informer ? » — « Parce que nous, hommes civilisés, nous ne sommes que des guenilles, mais le peuple... oh ! le peuple est grand. Voyez cet armiak[1], c'est de là que tout viendra. Toutes les autres idoles sont détruites : donnons notre foi à l'armiak. » — « Mais si cet armiak ne répondait pas à nos espérances ? » — « Il y répondra, soyez-en assuré... »

« ... Si j'étais peintre, dit Potouguine, voici le tableau que je ferais : un Russe civilisé se tient devant un moujik et le saluant très bas : « Guéris-moi, mon petit père, je meurs de maladie » ; le paysan, à son tour, salue humblement l'homme civilisé et lui dit : « Éclairez-moi, Monseigneur, je péris faute de « lumière ». Et tous deux, bien entendu, ne bougent pas d'une semelle... »

On ne saurait être plus cruel et... plus vrai.

*
* *

L'œuvre de Tourguéniev contient une abondante série de portraits de femmes peints d'une plume délicate et sûre. Et chacune de ces femmes a son originalité ; elles peuvent appartenir au même milieu social, elles ne sauraient être prises l'une pour l'autre. Nous allons flâner, un peu au hasard, dans cette intéressante galerie.

Mme Koukchine[2] *:* Mouvements et langage à la fois dégagés et maladroits. A toujours l'air de faire autre chose que ce qu'elle fait. Très ignorante, ne sachant que fumer des cigarettes, mais parlant de tout. La chimie ? — « C'est ma passion. J'ai même inventé un mastic pour faire des poupées, des têtes de poupées. » George Sand ? — « C'est une femme arriérée et rien de plus ! Comment oser la comparer à Emerson ! Elle n'a aucune idée, ni sur l'éducation ni sur la physiologie, ni sur rien ! Je suis sûre qu'elle

1. Sorte de casaque populaire.
2. *Pères et Enfants.*

n'a jamais entendu parler d'embryologie, et comment voulez-vous vous passer de cette science aujourd'hui ? » L'éducation? — « Il faut changer notre système d'éducation... Nos femmes sont très mal élevées... » Et presque toujours, Mme Koukchine termine par : « Messieurs, parlons d'amour ! »

Anna Vassilievna[1] : Petite, mince, aux traits délicats, elle est de complexion mélancolique ; à la pension, elle faisait de la musique et lisait des romans ; puis, elle se passionna pour la toilette ; mais cela ne dura pas longtemps. Sa santé avait été altérée par la naissance de sa fille. Elle voulut l'élever elle-même, s'en fatigua bientôt comme du reste. Laissant ce soin à une institutrice, elle finit par passer tout son temps à s'affliger et à se procurer de légères émotions. Elle sait que son mari lui est infidèle, cela l'attriste beaucoup ; ce qu'elle ne peut surtout pardonner, c'est de le voir donner en cachette à *son allemande* deux chevaux gris, appartenant à son haras particulier, à elle, Anna Vassilievna. Elle n'adresse jamais un reproche direct à son mari, mais elle confie ses secrets chagrins à tous les gens de la maison et même à sa fille. Anna Vassilievna aime les visites et le papotage des salons. La laisse-t-on seule, elle tombe malade. C'est un cœur aimant, tendre et... insignifiant.

Mme Sipiaguine[2] : Femme de trente ans, à la taille élevée, aux cheveux châtain foncé ; son visage, d'un ton uniforme mais frais, rappelle celui de la madone Sixtine avec ses yeux veloutés et profonds. Elle a des lèvres pâles et un peu épaisses, les épaules un peu hautes, les mains un peu grandes... Mais, en somme, celui qui l'aurait vue aller et venir dans son salon, aisée et légère, tantôt penchant vers une fleur sa taille fine, pour en respirer le parfum, tantôt changeant de place quelque vase chinois,

1. *La Veille.*
2. *Nove.*

tantôt rajustant ses cheveux lustrés devant la glace en fermant à demi ses beaux yeux, celui-là se serait certainement écrié en lui-même, sinon tout haut, qu'il n'avait jamais rencontré une créature plus ravissante.

Mme Sipiaguine possède ce genre particulier de grâce câline et tranquille qui est le propre des égoïstes « aimables », grâce où il n'y a ni poésie, ni sentime nt véritable. Ces charmants égoïstes n'aiment pas à être contredits ; ils sont despotiques et ne supportent pas l'indépendance chez les autres. Les femmes telles que Mme Sipiaguine agitent et troublent les gens naïfs et passionnés ; elles-mêmes préfèrent à toute chose la vie régulière et calme. La vertu leur est facile, rien ne les émeut, mais leur constant désir de commander, d'entraîner et de plaire finit par leur donner de la mobilité et de l'éclat : elles ont une volonté forte, et c'est précisément de cette volonté que vient en grande partie leur prestige. Mme Sipiaguine peut bien se hasarder à faire un peu de coquetterie, elle sait qu'il n'y a là, qu'il ne peut y avoir aucun danger pour elle. Mais faire à volonté s'allumer ou s'assombrir les yeux d'un homme, appeler sur les joues d'un autre la rougeur du désir ou de la crainte, forcer une voix étrangère à trembler ou à se briser, jeter le trouble dans l'âme d'autrui, oh ! que cela est doux et charmant ! Et le soir, très tard, quand elle s'étend dans sa blanche couche pour y goûter un paisible sommeil, quel plaisir de se rappeler ces paroles émues, ces regards suppliants, ces soupirs anxieux ! Quel sourire satisfait entr'ouvre ses lèvres quand elle rentre en elle-même pour y trouver la conscience de son inaccessibilité ou bien quand elle daigne recevoir les caresses légitimes de l'homme bien élevé qui est son époux !

Mme Sipiaguine n'est pas méchante, mais elle n'est que mensonge ; c'est une comédienne, une poseuse ; elle veut être adorée de tous, parce qu'elle est belle. Elle invente

quelque bonne phrase, bien partie du cœur, la dit à quelqu'un, puis la répète à un second, à un troisième et toujours avec l'air de l'avoir trouvée à l'instant même, et alors, elle fait jouer à propos ses yeux magnifiques ! Elle se connaît bien elle-même, elle sait qu'elle n'aime absolument personne.

Mme Oudintsov[1] : Type assez étrange. N'ayant aucun préjugé ni même de croyances bien fortes, elle ne recule devant rien et n'avance guère. Elle voit clairement beaucoup de choses, beaucoup de choses l'intéressent et rien ne peut la contenter ; on se demande même si elle souhaite une entière satisfaction. Son esprit est à la fois curieux et indifférent ; jamais ses doutes ne s'effacent jusqu'à ne point laisser de traces et jamais ils ne deviennent assez forts pour la troubler. Si elle n'était pas riche et indépendante, peut-être se jetterait-elle dans la mêlée et apprendrait-elle à connaître les passions. Mais son existence est douce quoiqu'il lui arrive parfois de ressentir de l'ennui et elle continue à vivre, au jour le jour, sans agitation et sans hâte. Des images trop séduisantes se peignent quelquefois involontairement à ses yeux, mais lorsque l'image disparaît, elle retombe dans sa quiétude et ne regrette rien. Son imagination dépasse souvent les limites de ce que les règles ordinaires de la morale permettent ; mais même alors son sang coule aussi tranquillement que de coutume dans son beau corps toujours frais et paisible. Souvent, le matin, en sortant chaude et alanguie de son bain parfumé, il lui arrive de se mettre à rêver sur les vanités de la vie, sur ses tristesses, sur ses peines et ses labeurs. Une subite hardiesse anime son cœur, elle sent de nobles aspirations s'éveiller en elle ; mais une fenêtre entr'ouverte laisse pénétrer dans la chambre un léger souffle de vent, et Mme Oudintsov fris-

1. *Pères et Enfants.*

sonne et elle ne peut contenir un mouvement de colère contre ce vilain vent qui ose souffler. Comme toutes les femmes auxquelles il n'a pas été donné d'aimer, elle désire constamment quelque chose, sans savoir au juste ce qu'elle désire. Le fait est qu'elle ne souhaite jamais rien, bien qu'elle soit persuadée qu'elle souhaite tout au monde. A peine peut-elle supporter son mari ; elle s'est mariée par calcul, mais elle a une aversion secrète pour tous les hommes en général. Il y a des hommes qui font sur elle une forte impression, mais cela ne dure jamais longtemps. Elle aime le luxe et l'ordre. Tout se fait à heure fixe dans sa maison. Elle aime une vie régulière. Est-elle heureuse ? peut-elle être heureuse ? Non. « Pourquoi, demande-t-elle à Bazarov, même lorsque nous jouissons, par exemple, de la musique, d'une belle soirée, d'une conversation avec quelqu'un qui nous est sympathique, pourquoi cette jouissance nous paraît-elle une allusion à je ne sais quel bonheur inconnu qui se trouverait quelque part... bien plutôt qu'un bonheur réel, un bonheur dont nous jouirions nous-mêmes ? » Et elle trouve très juste la réponse : « On n'est bien que là où l'on n'est pas. »

Irène[1] : Fille d'une famille noble très appauvrie, à dix-sept ans, Irène était déjà très belle. Grande, bien faite, elle avait une carnation mate, rare à son âge, claire et unie comme de la porcelaine, des cheveux blonds et épais dont quelques touffes étaient plus foncées que d'autres. Admirablement réguliers, les traits de son visage n'avaient pas encore tout à fait perdu cette expression de candeur inhérente à la première jeunesse ; mais dans l'inclinaison nonchalante de son beau cou, dans son sourire moitié languissant, moitié distrait, on devinait une nature nerveuse ; dans ces lèvres minces, s'entr'ouvrant à peine, dans ce nez aquilin, bien

1. *Fumée*.

proportionné, il y avait quelque chose de résolu, de passionné, quelque chose de dangereux pour les autres et pour elle-même. Fascinateurs étaient réellement ses yeux gris, foncés à reflets verdâtres, longs et voilés comme ceux des divinités égyptiennes, avec des cils rayonnants et des sourcils altiers et fins. L'expression de ces yeux était étrange : ils semblaient regarder au loin, attentivement, mélancoliquement. Très intelligente, Irène avait un caractère inconstant, volontaire, ce qu'on nomme *une mauvaise tête ;* une de ses maîtresses lui avait prédit que ses passions la perdraient, une autre lui reprochait en revanche sa froideur glaciale. Les camarades d'Irène la trouvaient hautaine et cachée, ses frères et sœurs la redoutaient et cependant elle inspirait un involontaire sentiment d'estime...

Irène s'éprend d'un homme simple, encore étudiant, Litvinov. Elle l'aime sincèrement. Un jour, elle doit aller au bal de la Cour. Déjà toute prête, elle dit à son fiancé : « Veux-tu, dis seulement un mot, j'arracherai tout cela et je resterai à la maison. » — « Non, non, pourquoi ? Je ne suis pas égoïste, pourquoi te priver... lorsque je sais que ton cœur... » — « Alors, n'approchez pas, vous chiffonneriez ma robe... » Elle a un grand succès au bal. Toute la cour la remarque. Un diplomate étranger dit à l'Empereur : « Sire, c'est une véritable révolution ou... révélation. » Quelques jours après, Irène écrit à son fiancé : « Pardonnez-moi, tout est fini entre nous. Je suis accablée, mais c'est décidé. Sans doute, telle était ma destinée... Je ne veux pas me justifier. Pardonnez-moi, oubliez-moi, je ne suis pas digne de vous. Soyez généreux, ne cherchez pas à me voir. »

Dix ans se passent. Un jour, à l'étranger, dans une ville d'eaux, Litvinov et Irène se rencontrent. Il la reconnaît à l'instant quoiqu'elle ait beaucoup changé. Sa fine taille s'est admirablement développée, le contour de ses épaules

rappelle maintenant ces déesses sortant des nuages qu'on voit sur les plafonds des anciens palais italiens. Mais les yeux sont restés les mêmes. Irène est mariée à un général russe et entourée d'une bande d'autres militaires, amis de son mari. Elle règne dans ce monde. Litvinov est fiancé à une jeune fille, pure et candide, Tatiana. Irène lui demande pardon.

« — Pourquoi... ce pardon ?

— Pourquoi ? Vous le savez bien. J'ai été coupable à votre égard... Je ne me repens pas... telle était ma destinée... Vous ayant rencontré à l'improviste, je me suis dit que nous devions redevenir amis... absolument. J'aurais beaucoup de peine si cela n'avait pas lieu... »

Et elle attire de nouveau Litvinov, l'arrache à sa fiancée... Litvinov lutte avec lui-même... Au moment où il prend la résolution de fuir, Irène entre chez lui, enveloppée dans une mantille noire... Le soir même, elle lui écrit : « Un jour plus tôt, un jour plus tard, c'était inévitable. Pour moi, je te le répète : ma vie est entre tes mains, fais de moi ce que tu voudras. Je te laisse pleine liberté ; mais sache bien que, si cela est nécessaire, je quitterai tout et je te suivrai au bout du monde. » Et quelque temps après : « J'ai besoin de ton secours, de ton indulgence. Sauve-moi, tire-moi de ce gouffre avant que je sois complètement engloutie. Fuyons, fuyons ces hommes et ce monde, allons dans quelque beau pays lointain et libre. Là peut-être ton Irène sera plus digne de toi, plus digne des sacrifices que tu lui fais. » Mais lorsque Litvinov lui déclare qu'il a rompu définitivement avec sa fiancée, qu'il ne la reverra jamais, qu'il est prêt à fuir, elle trace ces lignes : « J'ai songé toute la nuit à ta proposition... Tu as été franc avec moi, je serai franche avec toi : je ne puis m'enfuir, je n'en ai pas la force. Je me méprise, je m'accable, mais je ne saurais me changer... Je n'ai pas plus la force de quitter

le monde où je vis que d'y vivre sans toi... Nous retournons à Saint-Pétersbourg, viens-y, vis près de moi, aime-moi comme je suis... » Le coup fut très violent pour Litvinov, mais lui permit de rompre définitivement avec l'énigmatique Irène.

A deux reprises, Irène a tenu son bonheur entre ses mains. Mais c'est une de ces femmes qui ne savent pas choisir entre *le tout* et *le rien,* elles sont obligées de se contenter de peu, sort des êtres médiocres. Irène rappelle l'Oniéguine de Pouchkine. Oniéguine a dédaigné le bonheur que Tatiana lui offrait et il ne sera jamais heureux. Il est rare de rencontrer deux fois le bonheur dans la vie.

Maria Nikolaïevna[1] *:* Maria Nikolaïevna n'est pas d'une beauté incontestée. Son front est bas, le nez est légèrement charnu et retroussé ; elle ne peut pas non plus se glorifier de la finesse de sa peau ni de l'élégance de ses mains et de ses pieds ; mais son corps vigoureux et florissant la rend belle, d'une beauté un peu sauvage. Ses cheveux roux, touffus enveloppent sa tête et font ressortir les lignes harmonieuses d'un cou blanc et exquis. Lorsqu'elle sourit, on voit se creuser sur chacune de ses joues trois fossettes et ses yeux, grands, gris et clairs, sourient plus encore que ses lèvres empourprées et rayonnantes, avec deux petits grains de beauté à gauche. Maria Nikolaïevna ne possède aucun talent, c'est à peine si elle sait écrire. Elle est d'origine plébéienne, — son père était moujik — mais grâce à sa beauté, elle possède une grande fortune. Elle se glorifie d'être née dans un milieu bas.

Maria Nikolaïevna déteste les dévots, les phraseurs et les menteurs ; elle a le don de narrer, don rare chez la femme russe. Commander est son plus grand plaisir, mais elle aime par-dessus tout la liberté. Elle est mariée à un homme

1. *Eaux printanières.*

du monde, pas tout à fait ruiné « qui ne tire pas à conséquence » ; il la laisse libre, absolument libre. Elle va de son côté ; son mari, du sien. Il ne se mêle pas de ses affaires. Elle a choisi un mari utile et commode ; il aime le bien-être et la liberté de sa femme le lui permet ; il en profite largement.

Maria Nikolaïevna a beaucoup d'adorateurs de tous âges. Elle habite un hôtel qui ressemble plutôt à un palais. Tous les ans, au mois de février, le jour de sa naissance, un vieux prince orne son appartement de camélias, mais elle trouve que ce n'est pas la peine de rester à Saint-Pétersbourg tout l'hiver en prévision de cette surprise et elle va à l'étranger, avec son mari, naturellement, où elle trouve de nouveaux soupirants qui lui permettent de commander, de dominer, de triompher, d'augmenter le nombre de ses victoires. Un jour, à Wiesbaden, son mari lui présente un compatriote, ami d'enfance, à la veille de se marier avec une belle italienne pour laquelle il éprouve une passion violente. Et le mari « commode » parie avec sa femme que « celui-ci ne prendra pas ». Maria Nikolaïevna hausse les épaules.

— Vous vous mariez, dit-elle au jeune amoureux. Vous épousez une étrangère, vous l'aimez ? Mais c'est charmant, c'est adorable ! Et moi qui croyais qu'on ne pouvait plus trouver en ce monde des hommes comme vous, capables d'aimer. Cela me réjouit de voir quelqu'un qui n'a pas peur d'aimer... Elle est belle ?... Vous me plaisez beaucoup... Vous devez être un brave garçon... Donnez-moi votre main... Soyons amis...

Mais ni sa petite main chaude, douce, souple, bien vivante, ni les larges manches de sa blouse ouvertes jusqu'aux épaules, ni ses poses renversées, ni toutes ses crâneries, rien ne fait oublier à l'amoureux sa fiancée. Les belles épaules et les petites fossettes de Maria Nikolaïevna le troublent un peu, mais c'est tout.

— Cette fois, malgré toutes tes ressources, je crois que c'est toi qui perdras le pari, lui dit son mari en présence de son ami.

— Un pari? sur quoi? Est-ce un secret? demande celui-ci.

— Plus tard, je vous en parlerai, répond Maria Nikolaïevna. Elle l'emmène au théâtre, dans une loge derrière laquelle se trouve un petit salon entouré de divans. « Votre femme aura une vie heureuse avec vous. C'est si bon d'aimer, lui dit-elle. J'ai été amoureuse à douze ans du frère convers du couvent... c'était ma première passion... Vous ne m'écoutez pas? cela ne m'étonne guère, ajoute-t-elle en s'appuyant contre les coussins du divan. Un homme qui est à la veille de faire un mariage d'amour... peut-il penser à autre chose? C'est étrange, on annonce avec calme : « Je vais me marier », et personne ne dit tranquillement : « Je vais me jeter à l'eau ! » Et pourtant où est la différence? Vous me demanderez pourquoi je me suis mariée? Je ne réfléchis jamais aux conséquences de mes actes, je me laisse aller et ne m'inquiète de rien. Et puis, j'aime la liberté. Je n'ai de comptes à rendre à personne sur la terre. Là-haut, qu'on fasse de moi ce qu'on voudra. J'aime la liberté. J'aime aussi le proverbe : « Cela ne tire pas à conséquence. » Je vous ennuie? Je vous dis tout cela parce que vous me plaisez. Mais oui, je ne plaisante pas, vous me plaisez beaucoup. Je sais que vous aimez une autre femme et que vous êtes sur le point de vous marier. Savez-vous, voilà une occasion pour vous de dire : cela ne tire pas à conséquence.

Maria Nikolaïevna rit, elle s'approche légèrement de son compagnon, très troublé, mais toujours résistant... En voiture, elle se décide aux mesures énergiques.

— Vous savez monter à cheval? dit-elle au jeune homme. Oui? Eh bien, j'ai une prière à vous adresser. Après-demain, je pars pour Paris, vous allez à Francfort vous

marier. Nous ne nous reverrons jamais. Voulez-vous que nous fassions demain matin une promenade à cheval, hors la ville? Ne dites pas que c'est un caprice; répondez : j'accepte. Oui, n'est-ce pas? Merci. Vous êtes gentil. Voici ma main, sans gant, prenez-la...

Et le jeune fiancé sent sur sa joue un attouchement brûlant, mais tellement rapide qu'il ne sait pas au juste si c'est en rêve ou en réalité.

— A demain? murmure Maria Nikolaïevna lorsque la voiture stoppe devant son hôtel.

— A demain, Madame!

— Ça ne mord pas? demande le mari.

Maria Nikolaïevna hausse les épaules et sourit.

Le lendemain, après une course à cheval, folle et romanesque, — bien décrite par Tourguéniev — le jeune homme, la tête perdue, les nerfs tendus comme des cordes de violon, se rend aux caprices de la jeune femme... Le mari a perdu son pari.

— Où vas-tu? demande le même jour Maria Nikolaïevna à sa nouvelle victime.

— Je vais où tu seras...

Elle pose ses mains sur la tête du jeune homme et empoigne les cheveux de ses dix doigts. Elle caresse et tourne lentement ces pauvres boucles, puis elle se redresse toute droite avec un sifflement de serpent triomphant sur les lèvres, tandis que ses yeux, grands et clairs jusqu'à devenir blancs, n'expriment que le rassasiement et la férocité impitoyable de la victoire...

Le nombre des femmes nihilistes est très restreint dans les romans de Tourguéniev. Il n'y en a que trois : Hélène, Marianne et Machourina.

Hélène [1] est une grande jeune fille au visage pâle ; brune

1. *La Veille.*

de teint, ses grands yeux gris entourés de petites taches de rousseur s'abritent sous des sourcils très arqués ; son front et son nez sont réguliers, sa bouche petite et son menton légèrement en pointe ; sa natte blond foncé descend très bas au-dessous d'un cou très fin. Dans tout son être, dans l'expression attentive et un peu craintive de son visage, dans son clair et changeant regard, dans son sourire en quelque sorte forcé, dans sa voix modérée et inégale, on sent quelque chose de nerveux, de magnétique, de heurté, de saccadé, enfin quelque chose qui ne doit pas plaire à tout le monde et doit même sembler antipathique à quelques-uns. Elle a des mains effilées, roses, aux doigts longs, et aussi de petits pieds. Elle marche toujours vite, presque avec élan, le buste un peu penché en avant.

Hélène s'était développée d'une manière étrange. D'abord, elle avait adoré son père, puis elle s'était prise de passion pour sa mère, enfin, elle s'est refroidie pour les deux, traitant sa mère comme une aïeule malade. Son père, dont elle avait été l'orgueil autrefois, alors qu'elle passait pour un enfant prodige, la craignait depuis qu'elle était une grande jeune fille; il prétendait qu'elle était une républicaine exaltée. Les faiblesses la révoltaient, la sottise l'irritait ; pour rien au monde elle n'aurait pardonné un mensonge. Toutes ses impressions étaient vives jusqu'à lui blesser l'âme. La vie n'était pas facile pour elle. Depuis son enfance, elle avait soif d'activité, soif de bienfaisance. Les pauvres, les affamés, les malades l'intéressaient, la préoccupaient, la tourmentaient. Elle en voyait dans ses rêves, s'enquérait des malheureux chez ses connaissances et apportait à ses aumônes beaucoup de soin, une gravité involontaire, presque de la passion. Toutes les bêtes opprimées, les maigres chiens errants, les petits chats condamnés à l'eau, les moineaux tombés du nid, les insectes même trouvaient grâce et protection auprès d'elle. Sa mère la

laissait libre; en revanche, son père la querellait au sujet de ses tendresses vulgaires pour les animaux.

Hélène sympathise d'abord avec un étudiant-philosophe, mais sa nature se révèle complètement dès qu'elle fait la connaissance d'Insarov. Elle se met à apprendre le bulgare. Le projet d'Insarov : délivrer sa patrie du joug turc, l'impressionne vivement; elle trouve en lui ce qu'elle cherchait et désirait sans s'en rendre compte elle-même. Sa destinée est décidée. Nous avons vu plus haut comment elle se marie et comment, après la mort d'Insarov, elle va en Orient soigner les blessés.

Marianne [1] a le visage rond, le nez grand et aquilin, les yeux gris, grands aussi et très clairs, les sourcils fins et les lèvres minces. Elle porte courts ses épais cheveux châtains et elle a l'air bourru. Mais toute sa personne respire je ne sais quoi de fort, de passionné et d'impétueux. Son petit corps robuste et souple rappelle les statuettes florentines du XVI[e] siècle ; ses mouvements sont légers et harmonieux. Son père, homme hardi et intelligent, d'origine semi-polonaise était parvenu au grade de général lorsqu'on découvrit sa participation à un vol énorme au préjudice de l'Etat; il fut jugé et envoyé en Sibérie ; gracié par la suite, il mourut dans la misère. Sa femme ne put supporter ce dernier coup et succomba bientôt après son mari. L'oncle Sipiaguine recueillit Marianne dans sa maison. Mais la jeune fille avait en dégoût cette vie dépendante, elle aspirait à la liberté avec toute l'énergie d'une âme indomptable... Entre elle et sa tante subsiste une lutte constante. Elle se tient à distance de son oncle et de tout le monde, elle évite les hommes mais sans les craindre, son tempérament n'étant pas timide. Elle étudie les sciences naturelles et s'intéresse à la question des femmes, c'est-à-

1. *Nove.*

dire « elle lit tout ce qui s'écrit à ce sujet et s'efforce de comprendre en quoi consiste cette question ».

« M. Sipiaguine, le frère de ma mère, raconte-t-elle à Néjdanov, m'a recueillie ; je vis à ses frais, il est mon bienfaiteur ; Mme Sipiaguine est ma bienfaitrice et je les paye de la plus noire ingratitude parce que, probablement, j'ai le cœur dur et que le pain d'autrui est amer, et que je ne sais pas supporter les humiliations d'une fausse indulgence et que je ne puis souffrir qu'on me protège... et que je ne puis feindre, et que lorsqu'on me pique sans cesse à coups d'épingle, si je ne crie pas, c'est uniquement parce que je suis très fière... Riez de moi à votre aise, mais si je suis malheureuse, ce n'est pas de mon propre malheur. Il me semble par moments que je souffre pour tous les opprimés, les déshérités de Russie. Ou plutôt non, je ne souffre pas, je m'indigne pour eux, je me révolte, je suis prête à donner ma vie pour eux. Je suis malheureuse d'être une demoiselle, une parasite et de ne rien pouvoir, rien... et de n'être capable de rien. Pendant que mon père était en Sibérie et que je vivais à Moscou auprès de ma mère, oh ! comme je m'élançais vers lui par la pensée, comme j'avais envie d'aller le trouver ! non que j'eusse pour lui beaucoup d'affection ou de respect, mais j'avais un si grand désir d'aller voir de mes propres yeux comment vivent les exilés, les persécutés !... Et comme j'étais irritée contre moi-même et contre tous ces gens calmes, gras, rassasiés !... »

Marianne croit sincèrement aimer Néjdanov ; au fond, elle n'aime que la Cause. Ils vivent tous les deux comme frère et sœur, mais elle dit à Néjdanov qu'elle sera à lui s'il se reconnaît le droit de l'exiger. Il ne l'exige pas, la Cause le mène au suicide. Marianne suit Solomine, homme fort, avec lequel elle est sûre d'être utile réellement à la Cause.

Le portrait de Machourina[1] est à peine esquissé, mais combien réel ! Elle a abandonné sa famille — de petits propriétaires nobles du midi de la Russie, — est arrivée à Saint-Pétersbourg avec six roubles dans sa poche, est entrée à l'école d'obstétrique, a conquis par un travail acharné le diplôme de sage-femme et est devenue nihiliste. Elle est fille et très chaste. Elle est pénétrée de la Cause jusqu'aux profondeurs de son être. Elle est capable de tout, fait tout sans jamais demander d'explications. Elle part pour Genève apporter à une personne qui lui est inconnue la moitié d'un morceau de carton sur lequel est dessinée une grappe de raisin, avec 279 roubles d'argent. Nous la voyons, à la fin du roman, prendre le nom d'une comtesse italienne, pour pouvoir rentrer en Russie, sans connaître un mot d'italien.

Machourina est laide, elle a une voix rude et saccadée. Le lecteur devine qu'elle aime Néjdanov, sans jamais en dire un mot à personne.

Hélène, Marianne, Machourina furent les précurseurs de ces femmes admirables dont le parti nihiliste russe est si fier — Sophie Pérovskaïa, Véra Zassoulitch, Helfman et bien d'autres[2].

Sophie Pérovskaïa appartenait, comme Marianne, à la haute aristocratie russe. Son grand-père fut ministre de l'instruction publique, son père, gouverneur général de Saint-Pétersbourg. Compromise en 1873 puis en 1877 dans le procès des 193, elle prit une part active à l'attentat de 1881 et mourut sur l'échafaud le 16 avril de la même année. Elle fit preuve d'une force d'âme extraordinaire. Son regard resta serein et paisible.

Pérovskaïa était très belle. Une tête blonde, des yeux bleus, sérieux, pénétrants, enfoncés sous un front très

1. *Nove.*
2. Stepniak. *Russie souterraine.*

haut, très large, un nez délicat, une bouche fraîche qui riait volontiers en montrant des dents blanches. Toute sa figure attirait.

Véra Zassoulitch, elle, n'est pas belle; ses yeux seuls sont splendides : très grands, bien taillés, longs de cils, d'un gris qui tourne au sombre quand elle s'anime. L'expression en est pensive, un peu triste à l'ordinaire. Quand elle s'enthousiasme — ce qui n'est pas rare — les prunelles brillent comme deux étoiles. Le moindre changement d'âme se reflète dans ces yeux expressifs. Le reste de la physionomie est très ordinaire : le nez un peu long, les lèvres minces, la tête forte. Sa mise est très peu soignée. Elle n'y pense pas. Pourtant, sous ces dehors de simplicité rude et peu poétique, se cache une âme pleine de la plus haute poésie, fougueuse, puissante, riche de haine et d'amour. Toute jeune, Véra Zassoulitch s'acquittait des fonctions les plus humbles : compositrice dans une imprimerie, maîtresse d'hôtel, femme de chambre selon les exigences de la Cause. Elle tira un coup de revolver (24 janvier 1878) sur le général Trépov et fut absoute par les jurés[1].

Hessa Holfman rappelle la Machourina de Tourguéniev. C'était une de ces héroïnes anonymes, une de ces ouvrières obscures qui se sacrifient entières à leur cause, sans rien réclamer pour elles-mêmes. Elles acceptent le plus ingrat de tous les rôles, elles se sacrifient pour les plus humbles besognes. Elles prêtent leur nom pour une correspondance, elles donnent asile à un inconnu ; elles portent un paquet sans savoir ce qu'il contient. Sans leur concours, le parti n'existerait pas, toute lutte deviendrait impossible. On employait Hessa Helfman à tout, — comme facteur, comme messager, comme sentinelle — et souvent à des travaux si rudes qu'ils auraient dépassé les forces d'une

1 Véra Zassoulitch vit actuellement à l'étranger, toujours dévouée à la Cause.

femme du peuple. Que de fois, elle rentrait chez elle, au petit jour, exténuée, à bout d'efforts après avoir porté pendant quatorze heures, dans tous les coins de la capitale, les lettres et les proclamations du Comité exécutif ! Le matin, elle se levait pour recommencer sa besogne. Elle ne songeait jamais à elle-même.

Pour donner une idée de la force morale et du dévouement illimité de cette femme simple, peu instruite, Stepniak raconte les derniers services qu'elle rendit à la cause révolutionnaire. Son mari fut arrêté et menacé d'une condamnation capitale. Hessa Helfman, maîtrisant sa douleur, demeura dans les rangs des combattants. Enceinte de quatre mois, elle accepta la charge terrible d'être gardienne du local où l'on fabriquait des bombes et elle resta là jusqu'au jour où elle fut arrêtée à son tour. Elle fut condamnée à la potence et dut attendre quatre mois le supplice. Huit jours avant son accouchement, on commua la peine ; elle mourut en prison.

Quand la Russie élèvera un monument à Zassoulitch, à Helfman, à Pérovskaïa et à leurs sœurs, on n'oubliera pas certainement d'y graver les noms de Marianne, Hélène, Machourina, héroïnes de Tourguéniev.

* * *

« Quand l'avenir aura donné la mesure des surprises que nous réserve cet étonnant génie slave, avec sa foi fougueuse, sa profondeur d'intuition, sa notion particulière de la vie et de la mort, son besoin de martyre, sa soif d'idéal, les peintures de Tourguéniev seront des documents sans prix... La conscience de Tourguéniev ne fut pas celle d'un individu plus ou moins bien doué par la nature, ce fut la conscience d'un peuple[1]. »

1. Renan. *Discours sur la tombe provisoire de Tourguéniev.*

La dernière phase de Renan n'est pas justifiée. Tourguéniev n'est pas l'incarnation de l'âme slave : il est pour cela trop pénétré d'occidentalisme. L'homme est moins le produit intellectuel du sol qui l'a vu naître que de celui qui contribue à son développement définitif. Tourguéniev est-il même essentiellement russe? Certes, il n'a peint que la Russie, dans ses paysages, dans ses mœurs, dans ses idées. On voit dans son œuvre se dérouler l'histoire des aspirations et des déceptions de la vie russe de son époque. Mais Tourguéniev n'a-t-il pas introduit, involontairement peut-être, dans sa peinture, des couleurs occidentales? Dans ce monde russe que nous voyons vivre, s'agiter, aimer, rêver, rêver beaucoup, ne pourrions-nous pas retrouver des traits caractéristiques du monde européen?

Tourguéniev a vu ce qu'il peint, les personnages de ses romans ont posé devant lui. Mais a-t-il vu seulement les Russes, nous rapporte-t-il exclusivement les conversations qu'il a eues avec ses compatriotes? Non. Les Russes de Tourguéniev sont, certes, bien de leur pays, mais, les héros des *Récits d'un Chasseur* mis à part, nous trouvons chez eux de nombreux points de ressemblance avec des hommes nés sous d'autres cieux. Tourguéniev a beaucoup voyagé, il connaît l'Europe, il est cosmopolite. M. Bourget[1] reconnaît avec raison que le « cosmopolitisme n'est, chez Tourguéniev, ni une rencontre, ni une attitude, c'est un des traits marquants de sa figure intellectuelle, c'est un procédé constant de son esprit. »

Tourguéniev qui vécut beaucoup en Allemagne et en France et qui goûta profondément les mœurs européennes, en avait adopté un certain nombre, mais en les adoptant, il les avait modifiées et interprétées dans le sens de sa nature originale. Il doit à l'Occident et notamment à la

1. *Nouveaux essais de psychologie contemporaine.*

France l'intuition des tendances, des aspirations naissantes, le goût des nouveautés. Il avait le sens de l'actualité. Sa renommée doit beaucoup au cachet d'actualité que portait, à son apparition, chacun de ses romans. Dès que le moujik cessa d'être le héros du jour, Tourguéniev se tourna immédiatement vers les idées nouvelles en mouvement. Son idéo-réalisme même est le produit de l'influence occidentale. Car, si Tourguéniev est réaliste ou, si l'on aime mieux, naturaliste, on trouve aussi dans son œuvre l'étincelle de l'idéalisme romantique.

Tourguéniev avait subi primitivement l'influence du romantisme. Ses poèmes : *Parascha*, *Conversation*, *Imprudence*, témoignent que leur auteur a pris contact avec les poésies de Musset. Il garda toujours quelque chose de ce romantisme. On peut même affirmer, sans trop d'exagération, que Tourguéniev n'est réaliste qu'en apparence : dans son œuvre, les choses visibles ne sont soigneusement observées et décrites que parce qu'elles sont les signes sensibles de ce qui ne se voit pas. Dans la vie réelle, c'est la manière de vivre extérieure qui est exposée, la vie intérieure est toujours recouverte d'un voile mystérieux.

Les vrais réalistes sont des idéalistes à rebours. Excepté peut-être chez les femmes, chez Irène surtout, la vie des personnages de Tourguéniev est plus intérieure qu'extérieure, même chez Machourina que nous entrevoyons à peine.

Un compatriote de Tourguéniev, M. Boborikine est dans le vrai en constatant que « Tourguéniev était réaliste, parce que dans ses romans, il avait une constante préoccupation du vrai, du détail, du *modèle*. » Tourguéniev lui-même aimait à parler de son manque complet d'imagination, de faculté créatrice. Il prétendait avoir rencontré tous les personnages de ses romans dans la vie réelle et les avoir transplantés dans son œuvre, en partie ou en

entier. Tourguéniev était encore réaliste par ses traditions littéraires, par son culte voué à Pouchkine, mais il ne l'était pas d'une manière complète, définitive, parce qu'il restait, très souvent, subjectif, parce qu'il introduisait dans la reproduction placide de la vie, l'originalité de son *moi*. Suivant l'expression d'un critique français très distingué, mort jeune[1], on trouve chez Tourgueniev « une poésie de demi-jour qui rend ses livres doux et parfumés ». Cette poésie se dégage, si l'on peut s'exprimer ainsi, de l'individualisme réaliste de Tourguéniev. L'auteur de *Roudine* est un romantique du réalisme.

Observateur fin, il peint ses personnages en poète et en artiste raffiné, fébrile, impressionnable à tout bruit et toute couleur. Il ne fait jamais le prédicateur, il ne plaide ni ne dogmatise, il laisse disserter ses héros, il se borne lui-même à quelques traits aux nuances délicates. Son objectivisme n'est pas de l'indifférence. Ce ne sont pas ses propres rêves qu'il exprime, mais il ne dit jamais non plus au lecteur : Je supprime mon *moi*. Il a la discrétion de se faire oublier, de s'effacer.

Tourguéniev se met en communication directe avec les êtres et les choses, laisse filtrer la vie au travers de son tempérament et, recueillant l'impression qu'il en reçoit, la transporte dans son œuvre. Cette impression ressentie est son point de contact avec les objets observés et l'œuvre ne vaut que par sa qualité, de sorte que l'impersonnalité en matière d'opinion a pour contre-partie la personnalité puissante et originale du tempérament, de la vision de l'artiste. La vie en passant au travers de ce filtre qu'est le tempérament de l'auteur s'est imprégnée d'une saveur spéciale qui se retrouve dans l'œuvre et révèle le secret de l'émotion de l'écrivain et la force de sa vision.

1. Hennequin. *Ecrivains francisés.*

La forme littéraire de Tourguéniev est inégale, mais il est l'un des rares romanciers russes, — on peut dire l'unique — sachant *composer*. « La phrase de Tourguéniev coule lente et voluptueuse comme la nappe des grandes rivières russes sous bois, attardée, harmonieuse entre les roseaux, chargée de fleurs flottantes, de nids entraînés, de parfums errants, avec des trouées lumineuses, de longs mirages de ciels et de pays et soudain reperdue dans des fonds d'ombre ; cette phrase s'arrête pour tout recueillir, un bourdonnement d'abeille, un appel d'oiseau de nuit, un souffle qui passe, caresse et meurt. Les plus fugitifs accents du grand registre de la nature, elle les traduit avec les ressources infinies du clavier russe, les épithètes flexibles, les mots soudés entre eux à la fantaisie du poète, les onomatopées populaires [1]. »

Nul plus que Flaubert n'a *travaillé* ses romans. « Les aventures de Mlle Salammbô, écrit-il à Feydeau, quel chien de sujet ! Je passe alternativement de l'emphase la plus extravagante à la platitude la plus académique. » Quelque temps après, il lui annonce que, au retour d'un très court voyage à Paris, il a jeté au feu un paquet de papiers, « la préface à laquelle j'avais travaillé deux mois cet été ». Il accumule notes sur notes, livres sur livres ; il consulte Pline, fait des recherches dans Athénée et dans Xénophon : Tourguéniev subit le contact de Flaubert. S'il ne se documente pas pour ses romans, il *travaille* la forme et le style.

« Dieu sait ce que vous allez penser de mon roman *Dimitri Roudine!* Aucun de mes livres ne m'a jamais donné tant de peine et de souci. Mais puisque nos pères, les Pouchkine et les Gogol, ont refait dix fois leurs ouvrages, c'est pour nous autres, les petits, une loi de les imiter [2] ! »

1. M. de Vogüe. Préface des *Œuvres dernières* de Tourguéniev.

2. Tourguéniev à Aksakov. *Correspondance* (en russe).

Le style de Tourguéniev est musical. Le romancier était très sensible à la musique. A cette époque, il était aussi nécessaire en Russie d'aimer la musique et de savoir Gœthe par cœur que d'avoir un habit. La philosophie de la musique tenait une place considérable dans le développement intellectuel du temps. Naturellement, on ne parlait pas de Rossini, on n'avait pour Mozart que de l'indulgence; en compensation, on entamait des dissertations philosophiques sur chaque accord de Beethoven. Le style de Tourguéniev dénote son amour de la musique. Il est toujours élégant et presque toujours pittoresque.

La fraîcheur et la poésie de ses descriptions font oublier l'absence, dans son œuvre, de véritables grands caractères personnels. Mais combien rares sont-ils dans la vie réelle! combien fréquents ceux qui, à leur *moi véritable*, ajoutent ou substituent un personnage de leur imagination et puisent hors d'eux-mêmes les mobiles de leurs inclinations, de leurs sentiments et de leurs actes! A défaut de grands caractères, une sympathie cordiale, une bienveillance et une bonté attendries sont répandues à flots dans les romans de Tourguéniev. Un de ses petits contes nous revient à l'esprit : Le soldat Jégor, le plus discipliné des hommes de sa compagnie, est accusé d'avoir volé deux poules à une vieille paysanne : « Qu'on le pende! » dit le général. Impossible de désobéir : la discipline! On saisit Jégor, on le mène au supplice. Il crie, livide : « Devant Dieu ce n'est pas moi! » La paysanne elle-même est frappée de terreur, elle ne s'attendait pas à un ordre aussi cruel. Elle pleure, mais cela ne sert à rien. Jégor, que le prêtre a déjà confessé, se tourne vers l'officier dont il était l'ordonnance : « Dites-lui, Votre Honneur, de ne pas tant se désoler : je lui ai déjà pardonné! »

La tristesse qui se dégage de ce conte est trop satirique pour être pessimiste. On pourrait supposer, au premier

abord que Tourguéniev est pessimiste : « Tout a été déjà, tout se répète à l'infini ; et quand je pense qu'il en sera de même pendant l'éternité, que tout continuera à se répéter jusqu'à la consommation des siècles, alors je sens gronder en moi la révolte[1]. »

Cette impression s'accentue encore dans *Un homme de trop*[2] : « Un homme de trop, un homme superflu. Plus je scrute les profondeurs de mon être et ma vie passée, plus nettement je constate la triste justesse de cette expression. Les autres hommes sont bons ou méchants, intelligents ou imbéciles, agréables ou désagréables, enfin ils sont quelque chose par rapport à quelqu'un. Moi, je suis un homme de trop. Il y en a peut-être d'autres, quoique, à la vérité, je n'en aie jamais rencontré. Mes frères en humanité ont toujours été quelque chose pour moi, même quand je n'étais rien pour eux. Un homme surnuméraire ! Un homme dont le monde peut parfaitement se passer. Il est là et personne ne s'en aperçoit. Il n'y est plus et personne encore n'y prend garde. La nature ne comptait pas sur son apparition. Quand il est arrivé à la lumière, tout était organisé, classé. Qu'est-ce que c'est encore que celui-là, qu'on n'a pas invité, qu'on ne connaît pas, dont on n'a que faire ? Toujours ma place est prise. Ou du moins, ce que je croyais être ma place. Car il se peut que je l'aie toujours cherchée là où elle ne pouvait être, et que je ne sais quoi m'ait empêché de la chercher là où elle m'attendait. »

1. Tourguéniev. *Dovolno !*

2. La psycho-pathologie joue un rôle insignifiant dans l'œuvre de Tourguéniev. Dans les dernières années de sa vie seulement, il s'intéressait aux problèmes de l'hérédité, aux anomalies psychologiques, etc. Il se fiait plus à ses propres observations qu'aux lectures des travaux scientifiques. Les héros du *Désespéré* et de *Klara Militch* sont des dégénérés. Dans le *Récit du père Alexeï*, ce dernier raconte comment son fils Jacob devint fou. Enfin, dans le *Chant de l'amour triomphant* et dans l'*Etrange histoire*, Tourguéniev met en scène des hypnotisés.

Cependant, quand on pénètre au fond même de l'œuvre de Tourguéniev, on s'aperçoit qu'il est loin d'être pessimiste. La différence entre l'optimiste et le pessimiste réside dans leur manière d'envisager l'idéal. L'optimiste croit en ses conceptions, comme en une possibilité et une certitude; aussi, la réalité présente, bien que loin d'être satisfaisante, n'est point envisagée par lui avec découragement. Le pessimiste, au contraire, use de son idéal simplement comme d'une conception, pour placer sous un jour plus brillant le manque de valeur de la réalité présente. Avec l'optimiste pratique, ce qui existe est temporaire et changeant; avec le pessimiste, c'est une chose définitive et inaltérable.

Or, Tourguéniev a étudié Schelling et Hegel et, comme chez ces deux philosophes, nous trouvons chez lui un optimisme qui revêt la forme d'une heureuse conception de l'évolutionnisme. Bazarov, Néjdanov, Markelov prennent leurs racines dans Roudine et aboutissent à Solomine qui fait souche d'un nouveau type social. Tous les personnages de Tourguéniev cherchent à élargir le cadre de leur existence, ils aspirent tous vers la vie et le bonheur; les uns cherchent le bonheur personnel, les autres croient le trouver dans le bonheur de leurs semblables; ceux même qui ne le trouvent pas doivent leur échec à des causes extérieures. Quel est le personnage de Tourguéniev qui répéterait ces paroles de Schelley :

> Compte les heures de joie que tu as vues,
> Compte les jours exempts d'angoisse,
> Et sache, quoi que tu aies été,
> Qu'il est quelque chose de mieux : ne pas être.

Roudine n'est pas pessimiste puisqu'il trouve qu'il doit ses malheurs à lui seul; ni Bazarov qui croit dans la matière. Néjdanov se suicide, mais c'est lui, Néjdanov,

qui se tue et non pas l'idée qu'il représente. Markelov et Solomine représentent également la même idée, la même cause : le premier ne se tue pas, il se laisse arrêter ; le second, fort, confiant, continue son chemin... C'est un croyant et non un pessimiste. Hélène va soigner les blessés en Orient, Machourina cherche toujours à se rendre utile.

Tourguéniev est moins pessimiste que le satirique Heine ou le cérébral Flaubert. Son pessimisme est composé du *nietchevo* seigneurial et du scepticisme de Renan dont il fut un grand admirateur. L'auteur des *Récits d'un Chasseur* n'est pas un pessimiste misanthrope, c'est un sceptique qui voudrait croire. De son œuvre ne se dégage pas du pessimisme, mais une grande beauté de tristesse. Aucun écrivain russe conscient, ayant goûté aux bienfaits de la liberté relative de l'Occident, ne peut être gai quand il songe au symbole de son pays natal : le Knout.

III

GONTCHAROV

Trilogie : *Histoire ordinaire*. — *Oblomov*. — *Abîme*. — Gontcharov et Biélinsky. — *L'art pour l'art* est la base de l'œuvre de Gontcharov. — Tolstoï, Tourguéniev et Gontcharov. — Le gentilhomme russe. — Le chef-d'œuvre de Gontcharov. — La psychologie d'Oblomov. — Paralysie de l'intelligence et de la volonté. — Traits essentiels du caractère russe. — Indifférentisme de l'auteur. — Oblomov et Roudine. — Beautés de la langue et du style de Gontcharov.

En 1846, un jeune fonctionnaire du ministère des finances, Gontcharov, confia un manuscrit intitulé *Histoire ordinaire* à l'un de ses amis, Iasikov, qui connaissait vaguement Nekrassov, directeur du *Sovremennik*. Iasikov parcourut, par-ci, par-là, quelques pages du roman et décida que l'auteur n'avait aucun talent. Il garda les feuillets plusieurs mois et, par acquit de conscience, les montra à Nekrassov, tout en lui disant : « Ce n'est pas digne d'être publié. » Nekrassov lut le manuscrit et ne fut pas de cet avis. *Histoire ordinaire* obtint un succès colossal.

Douze ans plus tard, Gontcharov fit paraître *Oblomov* avec le même succès, puis, enfin, son troisième et dernier roman *l'Abîme* (1869).

L'auteur de cette trilogie, Ivan Alexandrovitch Gontcharov, naquit à Sibirsk, en 1812, dans une famille de commerçants aisés. Après avoir fait ses études à la Faculté de Lettres de l'Université de Saint-Pétersbourg, Gont-

charov fut attaché comme secrétaire à l'expédition de l'amiral Poutiatine, fit le tour du monde et raconta plus tard ses impressions de voyage dans un livre intitulé : *La frégate Pallas* (1856). En dehors de ses trois romans, il publia un certain nombre d'études de critique et des *Souvenirs*[1].

Célibataire, Gontcharov menait une vie tranquille, douce, calme, en dehors de tout mouvement d'idées. Après sa mort, il laissa — 1891 — tout son bien, y compris sa propriété littéraire, à son vieux valet de chambre.

*
* *

Dès l'apparition d'*Histoire ordinaire*, Biélinsky, le dieu de la critique et le dispensateur de la renommée, proclama Gontcharov grand artiste « capable de faire refléter dans son œuvre ses impressions fortes et personnelles ».

Gontcharov, suivant Biélinsky, ne peint les personnages, les scènes, les caractères que pour satisfaire sa puissance, son besoin de peindre. Il laisse le lecteur tirer tout seul des conclusions. En d'autres termes, Biélinsky reconnaît en Gontcharov un disciple fidèle de *l'Art pour l'Art*.

L'Art pour l'Art est la base de l'œuvre de Gontcharov. Cette formule a fait couler en Russie beaucoup d'encre et a inspiré des phrases sonores, sans qu'on aboutisse, naturellement, à une conclusion précise. Dans la littérature russe, — nous parlons du roman — Gontcharov est le seul écrivain qui s'adonna corps et âme à la réalisation de la théorie de *l'Art pour l'Art* : l'Art est son propre but à lui-même, indépendamment de toute considération de valeur morale ou d'utilité sociale. L'art ne doit pas être jugé bon ou mauvais selon le sujet et la matière qu'il traite. Le sujet est la chose accessoire; la manière dont il est traité,

1. *Œuvres complètes*, en 9 volumes. Saint-Pétersbourg, 1896.

voilà ce qui fait l'œuvre d'art. Cependant, l'auteur d'Oblomov prenait ses sujets dans le monde seigneurial. D'après les *Souvenirs* de Léon Tolstoï, Gontcharov, « homme instruit et très intelligent, mais pur citadin » était convaincu qu'après les *Récits d'un Chasseur* de Tourguéniev, rien ne restait plus à écrire *sur la vie des classes inférieures*. C'était pour lui une matière épuisée. La vie du travailleur lui paraissait une chose négligeable... Tourguéniev, dans ses histoires de moujiks, avait dit tout ce qu'il y avait à en dire. La vie des riches, au contraire, avec leur galanterie et leur mécontentement de tout, lui paraissait une matière inépuisable. « Tel homme du monde donnait à sa dame un baiser sur la main, tel autre sur l'épaule, un troisième sur la nuque. Celui-ci était mécontent à force de ne rien faire, celui-là parce qu'il sentait qu'on ne l'aimait pas. » Et Gontcharov avait la conviction que cette sphère offrait à l'artiste une variété infinie de sujets.

Les trois romans de Gontcharov : *Histoire ordinaire*, *Oblomov*, *l'Abîme* ont pour héros le gentilhomme russe. Dans *Histoire ordinaire* l'auteur a voulu peindre la génération de 1840 qui manquait de sens pratique. Adouev, le principal personnage du roman, est maintenant une rareté historique, même en Russie. *Oblomov* est le chef-d'œuvre de Gontcharov.

Élevé au fond de la province, au milieu de mœurs et de vieilles habitudes nationales, Oblomov avait passé ses vingt premières années dans une atmosphère familiale, nonchalante. A l'école, l'apathie et la timidité de son caractère l'empêchèrent de dévoiler entièrement sa paresse. Il se tenait droit en classe parce qu'il le fallait, il écoutait ce que disaient les professeurs parce qu'on ne pouvait faire autrement, il apprenait ses leçons péniblement avec force soupirs. Il ne posait jamais de questions, ne demandait

jamais d'explications et ne manifestait jamais de curiosité importune. Une lecture sérieuse le fatiguait, les poètes le remuèrent, car, somme toute, il était jeune... Comme tout le monde, il eut dans son existence ce moment de bonheur que chacun éprouve, ce moment de la floraison des forces et des illusions.

A vingt ans, il vint à Saint-Pétersbourg et entra dans une des nombreuses administrations de la capitale. Il abandonna bientôt le service, car il s'aperçut qu'il n'offrait pas les mêmes douceurs que la vie de famille et de province. Gentilhomme et possédant quelques revenus héréditaires, il conservait des aspirations diverses; il espérait toujours en quelque chose, il attendait beaucoup de la destinée et de lui-même, il espérait jouer un rôle dans la vie, le bonheur domestique souriait à son imagination, mais les années se succédèrent, le duvet se changea en barbe rude, le regard devint terne, les cheveux commencèrent à tomber, les trente ans sonnèrent et Oblomov n'avait pas encore fait un seul pas dans aucune carrière. Toujours il était sur le point de vivre, toujours il brodait en imagination son avenir des couleurs les plus vives. Peu à peu, il se libérait des embarras de la vie active, il se retirait en lui-même, il vivait dans un monde créé par son imagination.

A trente-trois ans, Oblomov est d'un extérieur agréable, mais « ses traits accusent l'absence de toute idée profonde et précise. » La pensée se promène librement sur son visage, elle voltige dans ses yeux, se pose sur ses lèvres à demi ouvertes et se cache dans les plis de son front, « pour disparaître ensuite tout à fait »; alors, sur toute la physionomie s'étend une teinte uniforme d'insouciance. Cette insouciance se répand partout, jusque dans les plis de la robe de chambre, pour laquelle Oblomov a un faible particulier. Généralement, le regard d'Oblomov est terne et

exprime la fatigue et l'ennui. Mais ni la fatigue ni l'ennui n'altère la douceur de sa physionomie. Oblomov est affaissé avant l'âge et pourtant il adore le calme. Dans l'émotion même, ses mouvements sont alanguis par une paresse qui ne manque pas de grâce. Si un nuage de soucis l'assombrit — oh ! très rarement ! — son front se plisse et on y aperçoit la lutte du doute, de la tristesse et de la crainte, mais cette lutte n'aboutit jamais à une idée précise ou à une résolution quelconque. Elle s'évanouit dans l'apathie et la somnolence.

La somme de passion dont il est capable, Oblomov la partage entre sa robe de chambre, ses pantoufles et son lit. La robe de chambre est d'une souplesse et d'une légèreté extraordinaires, les pantoufles, elles, sont longues, larges et molles. Oblomov aime surtout son lit : garder le lit est son état normal.

Il n'est pas étranger aux douleurs de l'humanité ; il s'adonne à des idées générales qui vont et viennent dans sa tête et la matinée passe, déjà le jour décline, et avec lui, inclinent vers le repos les forces épuisées d'Oblomov.

Oblomov n'est pas méchant, il est plutôt bon. Quelqu'un émet devant lui l'idée que le tartufe doit être châtié, rejeté du sein de la vie sociale.

« — Rejeter du sein de la vie sociale ! s'écrie Oblomov inspiré, cela veut dire que vous oubliez que ce vase souillé a renfermé une pure essence, que cet homme perverti était cependant un homme. Rejeter ! et comment le rejetteriez-vous du cercle de l'humanité, du sein de la nature, de la miséricorde divine ?

— Pourquoi diable vous emportez-vous ? »

Oblomov se tait tout à coup, bâille et se met lentement sur le divan.

Il ne se décide jamais à bouger de chez lui. On l'invite

à faire une promenade en voiture, au mois de mai : « Non, je ne me sens pas bien, répond Oblomov : je crains l'humidité, il ne fait pas encore assez sec. Venez plutôt dîner, nous pourrons causer. »

Depuis longtemps, Oblomov doit déménager, mais il n'y arrive pas, il craint d'être mal à l'aise dans un nouvel appartement. « Que de temps il faut pour s'y habituer ! Il me serait impossible de dormir à une nouvelle place. Je serais accablé de tristesse si, en me levant, j'apercevais là une autre enseigne que celle de l'ébéniste. »

Mais que fait-il, Oblomov ? Est-ce qu'il lit, écrit ou étudie ? Quand un livre, un journal lui tombe sous la main, il le lit. S'il entend parler d'un ouvrage quelconque, il se le procure, il commence à le lire, mais au bout de quelques pages, il est déjà couché, regarde le plafond, et le livre est vite oublié.

L'intelligence et la volonté d'Oblomov sont depuis longtemps paralysées et sans retour. Les événements de la vie se sont amoindris jusqu'à prendre des proportions microscopiques et ces événements mêmes, il ne peut les dominer. Il ressent souvent une vive amertume de la secrète confession qu'il se fait à lui-même. Les regrets et les remords de sa conscience l'enserrent comme des épines et il réunit toutes ses forces pour jeter à bas le fardeau de ses reproches, trouver un autre coupable, mais qui ? « C'est Zacharie ! » Ce n'est pas lui qui est coupable de sa défaite morale et intellectuelle, c'est Zacharie ! Oblomov est gouverné par son valet de chambre, un Scapin russe.

La rencontre du paresseux avec une charmante jeune fille fait supposer un moment qu'il va s'éveiller. Oblomov croit aimer Olga, mais l'idée de mariage, de vie pratique le fait reculer. Il est incapable de faire le bonheur d'Olga et le sien propre. Il se replonge dans sa paresse, s'enfonce dans son apathie.

Olga, un vrai type de jeune fille russe droite, brave, d'esprit large et élevé, épouse Stoltz — que Gontcharov oppose à Oblomov — type très exagéré d'homme d'action et d'énergie, laborieux, affairé, travailleur. Stoltz n'est pas d'origine russe, il doit avoir dans les veines, comme son nom l'indique, du sang saxon.

L'Abîme est de beaucoup inférieur à *Oblomov*, à tous les points de vue, et cependant l'auteur a mis vingt ans à composer ce roman (1849-1868). Dans *l'Abîme*, Gontcharov voulut reprendre l'idée de Tourguéniev : l'antagonisme de deux générations.

Dans la pensée de l'auteur, Raïsky, l'un des personnages de *l'Abîme*, c'est Oblomov réveillé. Or, le roman débute ainsi : « Boris Pavlovitch Raïsky avait une nature d'artiste, mais ce n'était ni ne pouvait être un artiste, car la volonté, ce levier tout-puissant, lui faisait totalement défaut. » Raïsky dort moins qu'Oblomov, mais il n'a ni caractère ni idées précises, nettes, il ignore ce qu'il veut et ne sait pas où il va. Au fond, Raïsky, c'est encore Oblomov, debout.

Marc Volochov, un autre personnage de *l'Abîme*, est une caricature de révolutionnaire. Mme Bélovodov, la principale héroïne du roman, d'une grande beauté mais d'une froideur désespérante, reste étrangère à l'amour, à la vie, à la douleur; elle ressemble beaucoup à Mme Sipiaguine de Tourguéniev[1].

*
* *

Tandis que Tourguéniev, Dostoïevsky, Tolstoï furent l'objet de polémiques passionnées, Gontcharov, lui, plut à tous les partis et à tous les clans, aux libéraux, Biélinsky en tête, aux conservateurs, à la jeunesse, etc... Or, une

1. *Nove*.

œuvre qui plaît à tous est forcément, non pas médiocre, mais dénuée du grand souffle qui la placerait parmi les œuvres supérieures.

Gontcharov sait admirablement saisir l'objet dans toute sa vérité, le faire vivre, pour ainsi dire. Il est poète-artiste. Tourguéniev aussi est, avant tout, artiste, mais s'il voile son *moi* dans son œuvre, on le devine, malgré lui. Chez Gontcharov, on ne voit ni amour ni animosité pour les êtres qu'il dessine magistralement. Il est absent de son œuvre, il est indifférent à l'action de ses héros. Ses romans produisent l'impression d'un tableau dessiné et peint d'après les dernières règles de l'art, où tout est à sa place, où il n'y a rien à changer, où tout est parfait, académique, dont il n'y a absolument rien à dire mais où, on le sent, il manque quelque chose : un souffle, une étincelle, un je ne sais quoi rendant le tableau universel et éternel.

Gontcharov peint les hommes et les choses avec un sang-froid extraordinaire, sans le moindre entraînement. Il substitue le sentimentalisme aux vrais sentiments et une correction froide à l'élan d'âme. Vous pouvez ne pas aimer Roudine, Bazarov ou Néjdanov, vous relirez toujours avec plaisir les romans de Tourguéniev. Tel personnage a disparu, tel a évolué, changé d'étiquette, de milieu, mais la personnalité de l'auteur, — voilée, je le veux bien — est toujours présente. Il faut beaucoup de courage pour entamer un roman de Gontcharov et aller jusqu'au bout... il n'éveille en vous aucune émotion. C'est une œuvre d'art qui se laisse regarder, mais qui ne vous empoigne pas. Pour lire Gontcharov, je ne dis pas le savourer, il est nécessaire de se placer au point de vue purement historique.

Et cependant, Gontcharov parvint à créer le type réel, positif d'Oblomov. L'histoire de ce paresseux, qui ne fait que rester couché et dormir et que ni l'amitié ni l'amour ne peuvent éveiller, semble loin d'être intéressante, mais

elle reflète la vie russe dont Oblomov est l'image vraie. Oblomov est pris sur le vif et dessiné avec beaucoup de talent.

Les critiques russes considèrent Oblomov comme le type d'intellectuel russe avant les réformes d'Alexandre II (Roussky do-reformenny intelliguente). Ils ne semblent pas se douter qu'Oblomov demeure encore de nos jours le type russe par excellence. L'Oblomov de 1850 est de la famille de l'Onéguine de Pouchkine et du Petchorine de Lermontov. Il professe une inertie parfaite et une apathie absolue pour tout ce qui se fait dans le monde. L'Oblomov de nos jours s'intéresse beaucoup à ce que font les autres. Lui-même, il dort, il garde la même adoration pour sa robe de chambre et ses pantoufles dont il ne se sépare que lorsqu'il va faire un petit tour en Occident; alors, il ne s'appelle plus Oblomov mais *d'*Oblomov. En Russie, il est simplement Stepan Stepanovitch Stepanov ; en Europe, il devient Stepan Stepanovitch *de* Stepanov.

Ceux qui prétendent encore qu'*Oblomov* est une calomnie de la vie russe se trompent. Oblomov a paru en 1859 ; le plan du roman était tracé dès 1847. Qu'a fait la Russie depuis cette époque si ce n'est dormir ? Elle s'est réveillée un moment pour donner le simulacre de la liberté à des millions d'esclaves, puis toute une moitié de la Russie s'est endormie d'un sommeil de paresseux, tandis que la seconde moitié était dignement représentée par Roudine.

Non, Oblomov n'est pas exclusivement le type-symbole de la classe terrienne à l'époque de l'esclavage. Le barine russe de jadis, habitué depuis son enfance au service des serfs, était appelé à devenir l'Oblomov dont la volonté s'atrophiait naturellement. Mais à quoi s'exerce la volonté de ce même barine depuis l'abolition du servage ? Il n'a plus de serfs — et encore ! — mais peut-il faire, dans son pays, autre chose que dormir ? Cela ne lui déplaît pas trop, car autrement... il agirait.

Oblomov est l'incarnation vivante des qualités supérieures du Russe : paresse, inactivité, apathie. Le roman est triste, le lecteur suit l'exemple contagieux d'Oblomov : il sommeille. Ceux qui ont le courage de terminer, de lire même le « rêve » d'Oblomov, se disent involontairement : « Heureux peuple, il ne fait que dormir et rêver ! »

La peinture du caractère d'Oblomov est le plus grand mérite de Gontcharov. La Russie devrait substituer à l'*Aigle* un autre symbole : deux figures, l'une debout, geste emphatique d'orateur : Roudine ; l'autre, couchée, expression de béatitude : Oblomov.

Une question à débattre : — je la pose aux psychologues russes : — Est-ce Roudine qui fait dormir Oblomov ? sont-ce les rêves d'Oblomov qui inspirent l'éloquence passive de Roudine ?

Ce qu'on admire surtout chez Gontcharov, c'est sa langue pure et colorée. La plasticité, la sobriété, l'aisance, la netteté sont ses qualités principales. Son vocabulaire est très riche, il emploie toujours des mots justes. L'artiste se devine au choix de l'épithète, à l'association des mots, à la structure de la phrase, toujours rigoureuse et ciselée. Gogol, Tourguéniev et Gontcharov sont les meilleurs stylistes russes.

IV

DOSTOÏEVSKY

I. — Deux faits dominent la vie de Dostoïevsky : la misère et l'épilepsie. — Racine, Corneille et George Sand. — *Pauvres gens.* — Dostoïevsky et Biélinsky. — Arrestation de Dostoïevsky. — Lettres inédites de la forteresse. — Procès, condamnation à mort, simulacre d'exécution, commutation de peine. — Opinion de Dostoïevsky sur la peine de mort. — L'affaire Petrachevsky. — La défense de Dostoïevsky. — Le fouriérisme. — Dostoïevsky en Sibérie. — Mœurs. — Les *camarades.* — Fustigation. — Influence du séjour au bagne sur Dostoïevsky. — Lettre inédite de Dostoïevsky à Alexandre II. — Dostoïevsky à Saint-Pétersbourg et à l'étranger. — La misère. — La roulette. — Réaction politique. — Le panslavisme. — Guerre turco-russe. — Discours sur Pouchkine. — Crises d'épilepsie. — Mort.

II. — Les romans de Dostoïevsky. — Ses deux chefs-d'œuvre : *Souvenirs de la maison des morts* et *Crime et Châtiment.* — La psychologie de Raskolnikov. — Son crime. — L'irresponsabilité individuelle devant la responsabilité sociale. — Le droit au crime. — Le mysticisme de Raskolnikov. — L'impulsion chez lui est plus puissante que la conception. — Raskolnikov et Zarathoustra de Nietzsche. — La division des hommes en « ordinaires » et « extraordinaires ». — La pyscho-pathologie et l'anthropologie criminelle dans l'œuvre de Dostoïevsky : Formes de névrose, d'épilepsie, d'obsession, de dégénérescence. — *Krotkaïa.* — *L'Idiot.* — *Béssy.* — *Humiliés et Offensés.* — *Frères Karamazov.* — L'état mental de Dostoïevsky et les antinomies de son œuvre. — *Journal d'un écrivain.* — Bonté, mysticisme et patriotisme morbides. — Dostoïevsky et Tolstoï. — L'œuvre de Dostoïevsky est géniale, mais l'auteur lui-même n'est pas un génie. — Qu'est-ce que le génie ? — Dostoïevsky voit clairement les éléments nécessaires à la construction de son œuvre sans apercevoir les causes qui font mouvoir son activité personnelle. — Le savoir et l'intelligence. — Puissance créatrice et intelligence naturelle. — Dostoïevsky est artiste, non par la forme extérieure qu'il dédaigne, mais par les idées qui se dégagent de ses romans, malgré lui. — Dostoïevsky et Rodin. — L'antagonisme de deux principes contradictoires : le bien et le mal.

La figure dantesque de Dostoïevsky n'a pas cessé de dominer les lettres russes. De plus, la publication de la partie inédite de sa *Correspondance*, les documents, extraits récemment des archives de l'ancienne *troisième section*, relatifs à l'affaire Pétrachevsky, — qui procura au grand écrivain le séjour en Sibérie — tout cela éclaire d'un jour nouveau l'existence de Fiodor Michaïlovitch et nous fait mieux comprendre son œuvre.

Mais ce qui met, surtout, à l'ordre du jour le romancier-psychologue russe, c'est la vogue de Nietzsche, dont Raskolnikov, le héros de *Crime et Châtiment*, fut le précurseur.

I

Deux faits, d'ordre purement social : — la misère et les travaux forcés, qui en font sinon naître au moins amplement fleurir un troisième d'ordre psycho-physiologique : — l'épilepsie, dominent toute la vie et toute l'œuvre de Dostoïevsky.

« Je suis un prolétaire des lettres, écrit-il [1], je n'ai produit aucune œuvre qui ne fût payée d'avance... Il m'est arrivé très souvent que le commencement d'un chapitre de roman était déjà sous presse alors que la fin en était encore dans ma tête et devait absolument être écrite le lendemain. La besogne à laquelle m'obligeait le manque d'argent m'étouffait et me rongeait. Ah ! si j'avais eu de l'argent, l'avenir assuré... »

Cette misère, l'épilepsie et le séjour en Sibérie marquèrent sur son existence des traces que la mort seule effaça.

Dostoïevsky naquit dans un asile pour les pauvres [2] dont son père était chirurgien ; dès le berceau, son regard rencontra des malades. Il avait sept ans lorsque sa mère, de très faible santé, mourut. Son père était un homme nerveux, emporté ; il aimait à répéter qu'il était pauvre, que ses enfants devaient se préparer à faire leur chemin eux-mêmes et qu'à sa mort, ils seraient réduits à la mendicité.

1. *Correspondance.*
2. Le 30 octobre (vieux style) 1821, à Moscou.

« J'ai pitié de notre pauvre père, — écrit Dostoïevsky en 1838 à son frère André[1] — il est bon, mais quel étrange caractère ! J'ai envie de pleurer à la pensée que rien ne peut le consoler ! »

Le futur romancier entre à l'école des ingénieurs militaires, mais les sciences exactes ne l'attirent guère. Il apprend par cœur Schiller, Homère le passionne. « Dans *l'Iliade*, Homère a donné au monde antique des préceptes sur l'organisation de la vie spirituelle et matérielle avec autant de puissance que, plus tard, le Christ apportant son enseignement au monde nouveau[2] ? » Racine et Corneille l'éblouissent. « Comment dois-je t'appeler quand tu trouves que *Phèdre* n'est pas l'expression la plus pure et la plus haute de la nature et de la poésie ! C'est presque une œuvre de Shakespeare... As-tu lu *le Cid* ? Lis-le et tombe aux pieds de Corneille[3] ! »

Lui-même, il s'agenouille dévotement devant Gogol — son maître préféré — et devant George Sand. Plus tard, après la mort de Sand, Dostoïevsky lui consacra des pages qui sont parmi les meilleures de son œuvre.

« L'apparition de George Sand dans la littérature coïncide avec les premières années de ma jeunesse. Je suis fort heureux que cela soit déjà si loin, car, à présent que trente années se sont écoulées, je puis parler en toute franchise... Les œuvres de Sand produisirent sur moi l'impression la plus vive. Je fus frappé de cette chaste et haute pureté des types, de l'idéal de grâce modeste, du ton grave et réservé de la narration. J'avais à peu près seize ans, si je m'en souviens bien, lorsque je lus pour la première fois sa nouvelle *l'Uscoque*. Je me rappelle avoir passé une nuit enfiévrée à la suite de cette lecture.

1. *Correspondance*.
2. *Id.* Lettres à son frère.
3. *Id.*

« C'est en apprenant la mort de George Sand, que j'ai compris seulement toute la place qu'elle occupait dans ma vie, tout l'enthousiasme et toute l'adoration que j'avais voués à ce poète et combien je lui devais de joie et de bonheur ! Je parle ici avec hardiesse, mais c'est bien là l'expression de ce que je ressentais. C'est dans notre siècle puissant, épris de lui-même et malade en même temps, plein d'idées indécises et de désirs irréalisables, un de ces noms qui, surgissant là-bas, dans le pays des miracles sacrés, ont attiré à eux de notre Russie, en état de formation perpétuelle, une somme énorme de pensées d'amour, de nobles élans de vie et de convictions profondes. En exaltant des noms comme celui de George Sand et en s'inclinant devant eux, les Russes n'ont fait que remplir leur devoir et acquitter une dette. Qu'on ne s'étonne pas de mes paroles sur George Sand... Tout ce que cet écrivain a apporté avec lui de paroles nouvelles, d'universellement humain, a trouvé un écho dans mon âme comme dans toute la Russie, rien ne nous en a échappé...

« George Sand n'est pas un penseur, mais elle est de ces sibylles qui ont discerné dans l'avenir une humanité plus heureuse. Si, toute sa vie, elle proclame la possibilité, pour les hommes, d'atteindre à l'idéal, c'est qu'elle-même était armée pour y parvenir[1]... »

Sorti de l'école de guerre à vingt-trois ans, Dostoïevsky avait devant lui une carrière brillante. Il lui préféra la culture des lettres. Sa première œuvre, *Pauvres gens* (1848), obtint un succès colossal.

« Honneur et gloire au jeune poète dont la Muse aime les locataires des mansardes et des caves et dit aux habitants des palais dorés : ce sont aussi des hommes, ce sont vos frères ! » C'est en ces termes que Biélinsky saluait

1. Dostoïevsky. *La mort de George Sand.*

l'apparition de *Pauvres gens :* « Comprenez-vous bien vous-même ce que vous avez fait ? écrivit-il à l'auteur. C'est la révélation de l'art; respectez votre talent, vous serez un grand écrivain »

Voici ce qu'écrit Dostoïevsky dans son *Journal* à propos de son premier roman : « C'était au mois de mai 1845. J'avais terminé mes *Pauvres gens* et ne savais quoi en faire. Je n'avais aucune connaissance dans le monde littéraire, sauf Grigorovitch[1] qui habitait chez Nekrassov. Un jour, il me dit : « Nekrassov se propose de fonder une revue. Donnez-lui donc votre manuscrit. » Je portai mon travail au poète qui me fit un accueil charmant... J'avais écrit mon livre avec passion, mais je me méfiais quand même du résultat... Dans la soirée du même jour j'allai chez un ami lire les *Ames Mortes* de Gogol... Je rentrai chez moi à quatre heures du matin, par une claire nuit de printemps. A peine rentré, un coup de sonnette retentit, à mon grand étonnement. Grigorovitch et Nekrassov entrèrent comme des fous et se mirent à m'embrasser. Ils avaient lu les dix premières pages de mon roman, « pour voir », puis dix autres, encore dix autres et avaient fini par passer la nuit à me lire à haute voix. Nekrassov avait été pris d'un enthousiasme délirant... La lecture terminée, ils avaient résolu d'aller chez moi. « Il dort », avait objecté Nekrassov. « On le réveillera, » répondit Grigorovitch... Le lendemain Nekrassov porta le manuscrit à Biélinsky : « Un nouveau Gogol nous est né. » — « Les Gogol poussent maintenant comme des champignons, » remarqua le grand critique, mais il consentit à lire le manuscrit. Le soir Nekrassov trouva Biélinsky dans une agitation extraordinaire : « Amenez-moi l'auteur le plus vite possible, » clama-t-il... « Je comprends que je viens de vivre un moment solennel,

1. Romancier,

— note Dostoïevsky après sa visite, — un instant que je n'avais jamais espéré, même dans mes rêves les plus fous... Je me promets de me rendre digne de ces louanges. Quels hommes ! Je mériterai leur bonne opinion et je resterai fidèle à l'amitié que je leur voue. Et l'on dit partout que les hommes de lettres sont orgueilleux et jaloux ! Ils sont les détenteurs du Beau et du Vrai. Le Beau et le Vrai doivent toujours vaincre le mal et le vice. *Nous en triompherons ensemble !* » Dostoïevsky n'a jamais oublié ce moment-là, il le considéra toujours comme le meilleur de sa vie, mais il ne resta pas fidèle à l'amitié qu'il voua à Biélinsky.

Le second roman de Dostoïevsky, *le Sosie*, fut un échec. Ses amis se détournèrent de lui, croyant s'être trompés sur son compte. Mais, se remettant au travail, Dostoïevsky retrouvait déjà le succès avec les *Nuits blanches*, lorsqu'éclata l'affaire Pétrachevsky.

* * *

Le 29 avril 1849, la police arrêta à Saint-Pétersbourg un groupe de vingt-trois jeunes révolutionnaires, — parmi lesquels se trouvait Dostoïevsky — réunis chez l'un d'eux, Pétrachevsky.

Voici une lettre inédite de Dostoïevsky, écrite de la prison à son frère André qui, arrêté également, avait été bientôt relâché :

« De la forteresse, 18 juillet 1849.

« J'ai été très heureux, mon frère, de recevoir ta lettre. On me l'a remise le 11 juillet. Enfin, tu es libre et je m'imagine le bonheur que tu as ressenti en revoyant ta famille. Avec quelle impatience on devait t'attendre ! Je vois que tu commences à arranger ta vie. Que fais-tu maintenant et de quoi vis-tu ? As-tu du travail ? et quel travail ? L'été est très dur à Saint-Pétersbourg et tu m'écris que tu as

encore changé de domicile. Tu as pris évidemment un appartement plus petit. Quel dommage que tu ne puisses pas aller passer la saison à la campagne ! Moi, je ne désespère pas, et cependant il est certain que ma vie est languissante et terne. Mais que faire ? Je ne m'ennuie pas constamment, d'ailleurs. En général, mon temps ne s'écoule pas d'une façon égale : il passe ou trop vite ou trop lentement. Parfois, il me semble être habitué à cette existence et tout m'est indifférent. Du reste, je fais pour le mieux : je chasse de mon esprit toutes les tentations. Mais quelquefois on ne peut pas arriver à se vaincre ; la vie ancienne envahit l'âme de ses vieux souvenirs, et l'on revit ce passé. C'est dans l'ordre des choses. Maintenant, la plupart des journées sont claires ; alors, je suis plus gai ; mais les jours de pluie sont accablants, — les casemates paraissent plus sévères.

« Je me suis trouvé des occupations. Je ne perds pas mon temps. J'ai élaboré le plan de trois nouvelles et de deux romans. En ce moment j'en écris un, mais je crains de me surmener. Le travail, fait de bon gré, — bien que je n'aie jamais travaillé aussi *con amore* que maintenant — m'épuisait toujours et agissait sur mes nerfs. En liberté, j'étais sans cesse obligé, pour me calmer, d'interrompre mes occupations par des divertissements ; mais ici il faut bien que l'émotion passe toute seule. Je suis bien portant, car je n'appelle pas des maladies mes hémorroïdes et mon énervement qui augmente tous les jours. Par moment, j'étouffe comme autrefois ; je mange peu, je dors peu et j'ai pendant la nuit des rêves maladifs. C'est la seule chose qui me soit véritablement pénible, car le soir, à neuf heures, nous sommes en pleine obscurité. Souvent il m'arrive de veiller jusqu'à une heure ou deux heures du matin : je reste donc cinq heures sans voir clair. Voilà ce qui ébranle le plus ma santé. Il m'est impossible de t'apprendre quelque chose sur l'issue de notre affaire. Chaque jour j'efface un quantième sur mon almanach. Un jour de moins ! !

« Je lis très peu : deux *Voyages* aux lieux saints et les *Œuvres* de saint Dimitri de Rostoff, qui m'ont beaucoup intéressé. Mais ce n'est qu'une goutte d'eau dans l'Océan et je serais bien heureux d'avoir un livre d'autant que je suis sûr qu'il aurait une bonne action en interrompant mes propres idées ou bien en les transformant d'une façon nouvelle. Voilà ma vie dans ses détails. C'est tout. Je suis très heureux que tu aies retrouvé les tiens en bonne santé. As-tu annoncé ta libération à Moscou ? Quel regret que l'affaire de là-bas ne s'arrange pas ! Comme j'aimerais passer, au moins, une journée auprès de vous !

« Trois mois se sont écoulés depuis notre emprisonnement. Que nous arrivera-t-il encore ? Nous ne verrons peut-être plus, au mois de mai, les feuilles verdoyantes du petit jardin... Je voudrais voir encore mes amis. Mais toi, qui fréquentes-tu ? Tout le monde est sans doute

à la campagne. Cependant le père André doit être à Saint-Pétersbourg. As-tu vu Nicolas? Dis-lui bonjour de ma part. Embrasse tes enfants pour moi et dis à ta femme que je suis heureux qu'elle ne m'oublie pas. Et puis, ne te tracasse pas de moi. Il me suffit d'être bien portant. L'ennui est une chose qui passe, et il ne dépend que de moi d'être de bonne humeur. L'homme porte en lui des provisions inépuisables de résistance et de vitalité. Jamais je ne les aurais soupçonnées, si l'expérience ne s'était chargée de me les faire découvrir.

« Eh bien! donc, adieu! Salue tous ceux que tu verras et que je connais; n'oublie personne, car, moi, je me rappelle tout le monde et je pense à tous. Que disent les enfants de ma disparition subite? Que supposent-ils?... Adieu! Si c'est possible, envoie-moi les *Otietschestvenniïa Zapisky*[1]. Ce sera toujours quelque chose à lire! Réponds-moi, tu me feras beaucoup de plaisir. Au revoir. Ton frère, Th. Dostoïevsky. »

Le procès eut lieu à huis clos. Les juges reconnurent le groupe Pétrachevsky comme une société secrète menaçant la sûreté de l'État. On constata bien qu'il y avait entre les jeunes révolutionnaires divers degrés de culpabilité, mais la loi n'admettant pas de circonstances atténuantes, tous les accusés furent condamnés à mort.

La commutation de peine leur fut annoncée sur le champ d'exécution. Dostoïevsky n'en exprima aucune joie. Ces moments tragiques eurent une répercussion néfaste sur sa santé; on doit y attribuer l'origine de son épilepsie, aggravée encore par les travaux forcés. Après le simulacre de l'exécution, Dostoïevsky écrit à son frère :

« De la forteresse, 22 décembre 1849.

« Aujourd'hui, 22 décembre, nous avons été amenés sur la place Sémenoff. Là, on nous a lu l'arrêt de mort; on nous a permis d'embrasser la croix; on a brisé les épées au-dessus de nos têtes et nous avons revêtu la toilette de mort, — de blouses blanches. Puis on plaça contre les poteaux les trois d'entre nous qui allaient être exécutés les premiers. Étant le sixième dans la deuxième *série*, il ne me restait guère plus d'une minute à vivre.

1. Revue russe de l'époque.

« Je me souviens de toi, mon frère, et de tous les tiens. A la minute suprême, toi seul étais présent dans mon esprit ; et c'est alors que je compris combien je t'aimais. J'avais encore le temps d'embrasser mes deux voisins — Plestcheïev et Durov — et de leur dire un dernier adieu... Le tambour bat aux champs. On ramène ceux qui déjà étaient attachés aux poteaux et on nous dit que Sa Majesté Impériale nous fait grâce de la vie. Ensuite on lit les arrêts véritables... Palme seul est gracié complètement et renvoyé dans l'armée, avec le même grade. Ton frère, Th. Dostoïevsky. »

Plus tard, il nota dans son *Journal d'un écrivain* : « Nous, les Pétrachevsky, nous étions sur l'échafaud et nous écoutions l'arrêt sans aucun remords. Je ne puis sans doute pas l'assurer de tous; mais je ne crois pas me tromper en affirmant que, pour la plupart, nous nous serions sentis déshonorés en reniant notre foi. L'arrêt qui nous condamnait à être fusillés ne fut pas lu par plaisanterie. Chacun était sûr qu'il serait exécuté. Aussi nous sommes passés, en moins de dix minutes, par les transes terribles de l'attente de la mort. En cet instant, quelques-uns d'entre nous, — j'en suis sûr — en se plongeant instinctivement dans leur âme pour y examiner toute leur vie encore si courte, se sont repentis de fautes très graves — de celles qui sont comme un secret à garder pour la conscience ; — mais la faute pour laquelle on nous avait jugés, la faute qui venait de nos idées, des opinions qui nous avaient dirigés, se présenta à nous non seulement comme n'appelant point le repentir, mais encore comme une force de purification, une sorte de martyre, qui nous ferait pardonner le reste ».

Dostoïevsky fait dire à l'un des personnages de son roman *L'idiot* que la rapidité de la mort qu'on croit proche la rend encore plus cruelle. Un homme est mis à la torture : son corps est couvert de plaies; par suite, la douleur physique le distrait de la souffrance morale, si bien que, jusqu'à la mort, ses blessures seules constituent son sup-

plice. Or, la plus grande souffrance n'est peut-être pas causée par les blessures, mais par la conviction que dans une heure, puis dans dix minutes, puis dans une seconde notre âme s'envolera de notre corps, que nous ne serons plus un homme, et que cela est certain; le pire, c'est cette *certitude*.

Le même personnage — Gabriel Ardalionovitch — constate qu'il n'y a aucune proportion entre la peine de mort et le crime qu'elle prétend punir : l'une est infiniment plus atroce que l'autre. L'homme que les brigands assassinent, celui qu'on égorge la nuit, dans un bois, n'importe comment, espère jusqu'à la dernière minute conserver la vie. On a vu des gens qui, le couteau dans la gorge, espéraient encore, fuyaient, suppliaient. Mais ici, ce dernier reste d'espoir qui rend la mort dix fois plus douce, on vous le supprime radicalement; ici il y a une sentence, et la certitude que vous n'y échapperez pas constitue à elle seule un supplice tel qu'il n'en est pas de plus affreux au monde. Placez un soldat devant la bouche d'un canon dans une bataille, et tirez sur lui, il espérera encore, mais lisez à ce même soldat son arrêt de mort, il deviendra fou ou se mettra à pleurer. Qui a dit que la nature humaine pouvait supporter cela sans tomber dans la folie? « Il existe peut-être un homme à qui on a donné lecture d'une condamnation capitale et qu'on a laissé un moment en proie à la terreur, pour lui dire ensuite : « Va-t-en tu es gracié! » Cet homme-là pourrait raconter ses impressions. Non, il n'est pas permis d'en user ainsi avec un être humain! »

La lecture de l'arrêt de mort contribua beaucoup au développement de l'épilepsie de Dostoïevsky, elle lui suggéra aussi des réflexions exprimées dans des pages fortes et belles.

L'auteur des *Pauvres gens* fut privé de tous ses droits et condamné aux travaux forcés.

Laissons partir Fiodor Michaïlovitch en Sibérie — nous l'y rejoindrons bientôt — et examinons de plus près l'affaire Pétrachevsky.

*
* *

Dans son *Roman russe*, M. de Vogüé, — il y a de cela vingt-ans — constate que « l'histoire de la conspiration de Pétrachevsky est encore mal connue, comme toute l'histoire de ce temps ». Nous la connaissons maintenant. L'ancienne *troisième section* vient d'ouvrir, momentanément, ses archives qu'enveloppait, depuis un demi-siècle, un mystère absolu. C'est moins d'ailleurs l'affaire Pétrachevsky qui nous préoccupe en ce moment que l'opinion de Dostoïevsky sur elle et surtout la part qu'il y a prise.

Comme aujourd'hui, ne pouvant penser tout haut, on pensait, à cette époque, tout bas en Russie. On se réunissait secrètement pour discuter, pour parler politique. Ce que rêvaient les amis de Pétrachevsky, ce qu'ils voulaient surtout réaliser, c'était l'émancipation des paysans par l'initiative du gouvernement, si c'était possible, par d'autres moyens si le gouvernement résistait.

Laissons la parole à Dostoïevsky lui-même. Quelque temps après son arrestation il présenta, sur la demande des autorités, une sorte de confession historique intitulée *Ma défense* [1].

« Je n'ai jamais été en relations intimes avec Pétrachevsky, déclare-t-il, bien que je le fréquentasse et que, lui, à son tour, vînt me voir. C'était pour moi une simple connaissance, car ni nos caractères ni nos opinions ne s'accordaient. Je ne le voyais pas souvent, il m'est arrivé de ne pas le voir pendant six mois entiers. Nous ne nous

1. 20 juin 1849. Voir *Birjevia Viédomosty*, 8, 9, 10 août 1898.

sommes jamais rapprochés l'un de l'autre et je crois que, pendant la durée de nos relations, nous n'avons jamais causé plus d'une demi-heure en tête à tête. J'ai même remarqué qu'en venant me voir, lui aussi ne faisait que remplir un devoir de politesse et qu'un entretien prolongé avec moi le fatiguait. Tous les deux, nous avons toujours évité de causer longtemps ensemble, car autrement nous nous serions disputés, ce que nous n'aimions ni l'un ni l'autre. D'ailleurs, j'ai toujours estimé en Pétrachevsky l'homme honnête et loyal ».

Pétrachevsky était un disciple de Fourier, mais il était loin d'admettre que l'application immédiate du système de Fourier soit possible à l'organisation sociale russe. Quant aux jeunes gens qui se réunissaient chez Pétrachevsky, Dostoïevsky ne les connaissait que pour avoir quelquefois causé avec eux; plusieurs des habitués lui étaient même totalement étrangers. Pour leurs opinions, Dostoïevsky trouve que « dans leur ensemble, elles forment un chaos absolu, les unes s'opposant aux autres. Je n'ai trouvé dans la société de Pétrachevsky aucune unité, aucune direction, aucun but commun ». Il affirme qu'il ne se trouvait jamais trois membres pour tomber d'accord sur un seul point, sur n'importe laquelle des questions favorites.

« On m'accuse d'avoir parlé chez Pétrachevsky en libéral et en libre-penseur. Qu'entend-on par ces vocables ? Un homme qui dit des choses contraires aux lois ? Mais j'ai vu des gens pour qui « dire des choses contraires aux lois » ne signifie, s'ils veulent bien l'avouer, rien de positif. Qui a vu mon âme ? Qui possède la mesure de la trahison, de la mauvaise influence, de l'instigation dont on m'accuse ? On juge peut-être d'après quelques paroles que j'ai prononcées chez Pétrachevsky. Or, j'y ai parlé trois fois ; deux fois sur la littérature, une fois sur un sujet qui n'a rien de commun avec la politique, sur « la personnalité et

l'égoïsme humain ». Si libéralisme, libre pensée veut dire : souhaiter le mieux, alors je suis libre penseur. Je le suis autant que tout homme qui se sent le droit d'être citoyen, parce qu'il porte au fond de son cœur l'amour de sa patrie et la conscience que jamais, en rien, il ne lui nuira. Mais qu'on m'accuse d'avoir voulu le changement, la destruction par des moyens violents, révolutionnaires, non, c'est absurde ».

Dostoïevsky se défend aussi d'être ce qu'on appelle un parleur; « tous ceux qui m'ont connu pourraient le confirmer. » Il n'aimait pas parler longuement et à haute voix, même quand il était avec ses amis, d'ailleurs bien peu nombreux. Devant le monde, il parlait encore moins, de sorte qu'on lui a fait la réputation d'un homme taciturne, laconique et insociable. « J'ai peu d'amis; la moitié de mon temps est pris par le travail qui me nourrit; l'autre moitié appartient à ma maladie : des accès d'hypocondrie qui depuis trois ans me font souffrir. A peine me reste-t-il quelque loisir pour lire et apprendre ce qui se passe dans le monde; par conséquent je n'ai qu'excessivement peu de temps pour mes amis. »

On accusait Dostoïevsky de s'être prononcé « sur la politique, sur l'Occident, sur la censure ». Mais qui ne parlait de ces questions, qui du moins n'y pensait? « A quoi donc me sert de m'être instruit, pourquoi les études ont-elles éveillé en moi la curiosité des choses si je ne dois pas avoir le droit d'émettre mes opinions personnelles ou de protester contre une opinion différente dont l'autorité a été établie par avance ? »

A cette époque, trente-six millions d'hommes mettaient sur une carte tout leur avenir [1], leurs biens, leur existence et celle de leurs enfants ! Ce tableau n'était-il pas fait pour

1. La révolution de 1848.

éveiller l'attention, l'intérêt, la curiosité ? Il s'agissait du pays qui a donné aux Russes la science, l'instruction, la civilisation européenne. Un tel spectacle était une leçon ! Enfin c'était là de l'histoire et l'histoire est la science qui a pour objet l'avenir. « Suis-je coupable parce que j'envisage d'une façon sérieuse la crise qui déchire la malheureuse France et la précipite dans le deuil ; parce que j'admets peut-être que cette crise historique est un état passager mais inévitable dans la vie de ce peuple et qui le mène à un meilleur avenir ? Si j'ai parlé de la révolution de France, si je me suis permis de juger les événements actuels, s'ensuit-il que je sois libre penseur, que je nourrisse des idées révolutionnaires et que, adversaire de l'autocratie, je tâche de la miner par la base ? Point du tout ! Pour moi, il n'y a jamais eu rien de plus insensé que l'idée d'un gouvernement républicain en Russie. Tous mes amis me connaissent cette opinion-là. Une pareille inculpation démentirait toutes mes convictions, toute mon éducation. »

Non content de confesser qu'il ne veut pas de République en Russie, Dostoïevsky trouve nécessaire d'affirmer que tout ce qu'il y a eu de bien en Russie, depuis Pierre le Grand, est allé de haut en bas, du trône au peuple ; d'en bas, au contraire, rien n'est monté à la surface qu'égoïsme et grossièreté. Il fait peu de cas de la République de Novgorod qui s'est maintenue pendant plusieurs siècles sur le sol russe.

Quant à la censure, Dostoïevsky avoue qu'il lui est douloureux de voir l'état d'homme de lettres près d'être supprimé grâce à la méfiance de la censure ; car celle-ci considère le littérateur, même avant qu'il ait écrit quelque chose, comme un ennemi du pouvoir souverain et se dispose à mutiler son manuscrit avec une prévention évidente. Il demande qu'on examine tout ce qu'il a écrit et imprimé, qu'on lise ensuite les manuscrits de ses ouvrages

publiés et on les connaîtra tels qu'ils étaient avant de passer par la censure. Il défie qu'on y trouve un seul mot dirigé contre la moralité ou contre l'ordre établi. Et cependant, il a été, de la part de la censure, frappé d'interdiction uniquement pour la raison que le tableau qu'il avait ébauché était peint de couleurs trop sombres. « Comment faut-il faire pour se réserver sa petite part de liberté? Le censeur voit partout une insinuation, il suppose qu'au fond de chaque ouvrage se cache quelque trait mordant dirigé contre certains personnages ou contre le régime. En supprimant du livre les vices et les passages tristes, on s'imagine supprimer aussi pour le lecteur les vices réels et les côtés tristes de la vie. Non ! quand même un écrivain s'efforcerait de cacher systématiquement les tristes côtés de la vie, il n'y réussirait pas ; au contraire, il éveillerait chez le lecteur le soupçon qu'il n'est pas sincère, qu'il n'est pas juste. Est-il possible de peindre exclusivement en couleurs claires? Comment ferait-on ressortir la partie éclairée s'il n'y avait pas de fond sombre? Peut-on imaginer un tableau où il n'y ait pas à la fois de la lumière et des ombres ?

« On m'accuse d'avoir lu la lettre — interdite en Russie — de Biélinsky à Gogol, dans laquelle le célèbre critique se révolte et s'indigne contre l'état intérieur en Russie. Oui, j'ai lu cette lettre! mais celui qui m'a dénoncé pourrait-il dire duquel des deux correspondants j'ai pris le parti? » Et Dostoïevsky ne rougit pas de dire que « la lettre de Biélinsky est écrite d'une façon trop bizarre pour mériter les sympathies de qui que ce soit. Elle est une affirmation sans preuves, défaut dont Biélinsky n'a jamais pu se défaire dans ses articles de critique et qui a augmenté à mesure que la maladie épuisait ses forces physiques et mentales. » Il a lu cette lettre chez Pétrachevsky comme un simple document littéraire, ni plus ni moins, avec « la ferme conviction qu'elle n'allait être du goût de personne. Pour ma

part je ne suis d'accord avec aucune des exagérations qu'elle contient ».

Cette déclaration ne lui suffit pas, il prie de prendre en considération qu'il s'agissait d'un homme avec qui il était en vive controverse en raison même de ses idées. « Pouvais-je donc avoir l'intention de donner sa lettre pour un modèle, pour une formule obligatoire ? Je viens de comprendre que j'ai commis une faute et que je n'aurais pas dû lire cette lettre devant *ce monde.* »

Pétrachevsky était un disciple de Fourier, et c'est le jour de l'anniversaire de la mort de ce dernier qu'on l'arrêta avec ses amis réunis chez lui. Dostoïevsky juge donc nécessaire de dire, dans sa *Défense*, quelques mots du fouriérisme. Il trouve que le système de Fourier est un système pacifique dont la beauté charme l'âme et saisit le cœur grâce à cet amour de l'humanité qui animait celui qui le créa ; c'est un système qui oblige l'esprit à admirer son harmonie : il est étranger à toute haine. C'est un système théorique qui ne sera jamais populaire. Pourtant, il est nuisible, d'abord parce qu'il est un système, ensuite parce que, malgré toute sa beauté, il restera toujours une utopie ; mais le mal causé par cette utopie est, s'il est permis de s'exprimer de la sorte, un mal ridicule plutôt que redoutable. En résumé, le fouriériste (c'est-à-dire Pétrachevsky) est « un malheureux, mais non un criminel ».

Cette défense est d'un piètre révolutionnaire. En dehors du passage concernant la France, elle n'est même pas à l'honneur de l'auteur de *Crime et Châtiment.*

Le jugement de Dostoïevsky sur Biélinsky est scandaleux. Biélinsky est une des plus sympathiques figures de la Russie ; il n'a jamais été en Sibérie, mais son influence intellectuelle et morale sur le mouvement des idées en Russie n'en est pas moins considérable, c'est le tribun

national russe par excellence. Le caractère moral de Biélinsky, malgré les obstacles et les déceptions qu'il rencontra dans la vie, ne fut jamais ébranlé par le contact de la réalité. Rappelons-nous les paroles de Dostoïevsky lui-même : « Je suis sorti de chez Biélinsky comme ivre... Je vais travailler à mériter ses louanges... Je me rendrai digne de lui... » Mais Dostoïevsky ne put jamais pardonner à Biélinsky, même après la mort de celui-ci, son irréligiosité. « Soyez convaincu — me disait Biélinsky — que si votre Christ était né à notre époque, il aurait été l'homme le plus ordinaire et eût passé inaperçu ; il se serait effacé devant la science contemporaine et devant les mobiles actuels de l'humanité » : Cet homme a injurié le Christ devant moi ! [1] »

Et l'auteur d'une pareille confession est déclaré révolutionnaire ! Au lieu de le condamner à mort et de l'envoyer ensuite, sa peine commuée, en Sibérie, c'est la présidence du Saint-Synode qu'il eût fallu lui confier [2].

*
* *

« Je ne murmure pas, écrit, de Sibérie, Dostoïevsky à son frère ; c'est ma croix et je l'ai bien méritée » [3]. Sa vie aux travaux forcés est presque entièrement racontée dans les *Souvenirs de la Maison des Morts*, œuvre très puissante.

Le lendemain de son arrivée, Dostoïevsky fut *ferré*. Sa chaîne se composait « d'anneaux qui rendaient un son

1. Dostoïevsky. *Lettre à Strachov*, datée du 18 mai 1871.

2. Un membre du groupe Pétrachevsky, Nicolas Danilevsky (1822-1885), au lieu de rejoindre ses amis au bagne, fut nommé fonctionnaire dans le gouvernement de Vologda, puis dans celui de Samara. Durant toute sa vie, la protection et la bienveillance du gouvernement ne lui firent pas défaut un seul instant. Danilevsky mérita largement ces faveurs, puisque son ouvrage *La Russie et l'Europe* est toujours considéré comme « le catéchisme le plus complet et le code du slavophisme ».

3. On ne comprend pas très bien pourquoi il a mérité cette croix.

clair ». Elle se portait extérieurement par-dessus le vêtement, tandis que les autres forçats avaient des fers formés non d'anneaux mais de quatre tringles épaisses comme le doigt et réunies entre elles par trois anneaux qu'on portait sous le pantalon. A l'anneau central s'attachait une courroie, nouée à son tour à une ceinture bouclée, sur la chemise.

La grande porte de la prison, solide, toujours fermée, gardée par des sentinelles, ne s'ouvrait que quand les condamnés allaient au travail... — « Derrière cette porte se trouvaient la lumière, la liberté ; là vivaient des gens libres. On se représentait un monde merveilleux, fantastique comme un conte de fées ; il n'en était pas de même du nôtre, tout particulier, car il ne ressemblait à rien ; il avait ses mœurs, son costume, ses lois spéciales : c'était une maison morte-vivante, une vie sans analogue et des hommes à part. »

Ils étaient en tout deux cent cinquante dans la maison de force. Ce nombre était presque invariable, car lorsque les uns avaient subi leur peine, d'autres criminels arrivaient, il en mourait aussi. Et il y avait là toutes sortes de gens. Chaque gouvernement, chaque contrée de la Russie avait fourni son représentant. Il y avait des étrangers et même des montagnards du Caucase. C'étaient des criminels privés de tous leurs droits civils, membres réprouvés de la société, vomis par elle, et dont le visage marqué au fer devait éternellement témoigner de leur opprobre. Chaque crime, quel qu'il soit, y était représenté.

Après le travail, on faisait rentrer les condamnés dans la caserne et on les enfermait pour toute la nuit. La chambre était basse, longue, étouffante, éclairée à peine par des chandelles ; il y traînait une odeur lourde et nauséabonde. « Je ne puis comprendre, dit Dostoïevsky, comment j'y ai vécu quatre ans entiers. » Son lit se compo-

sait de trois planches : c'était toute la place dont il pouvait disposer. Dans une seule chambre, on parquait plus de trente hommes. En hiver, lorsqu'on enfermait les forçats de bonne heure, il fallait attendre quatre heures au moins avant que tout le monde fût endormi, aussi était-ce un tumulte, un vacarme de rires, de jurons, de chaînes qui s'entrechoquaient, une vapeur infecte, une fumée épaisse, une cohue de têtes rasées, de fronts stigmatisés, d'habits en lambeaux, tout cela encanaillé, dégoûtant... « Oui, il y a longtemps de cela ; il me semble même que c'est un rêve. Je me souviens de mon entrée à la maison de force, un soir de décembre, à la nuit tombante. Les forçats revenaient des travaux ; on se préparait à la vérification. Un sous-officier moustachu m'ouvrit la porte de cette maison étrange, où je devais rester tant d'années, endurer tant d'émotions dont je ne pourrais me faire une idée même approximative, si je ne les avais pas ressenties. Ainsi, par exemple, aurais-je jamais pu m'imaginer la souffrance poignante et terrible qu'il y a à ne jamais être seul, même une minute, pendant quatre ans ? Au travail sous escorte, à la caserne en compagnie de deux cents *camarades*, meurtriers, brigands, jamais seul, jamais ! »

La majorité des détenus était dépravée et pervertie, aussi les calomnies et les commérages pleuvaient-ils comme grêle. C'était un enfer, une damnation. « Le peuple russe ressent toujours une certaine sympathie pour un homme ivre ; chez nous c'était une véritable estime. Dans la maison de force, une ribote était en quelque sorte une distinction aristocratique. Presque tous les forçats rêvaient à haute voix ou déliraient pendant leur sommeil ; les injures, les mots d'argot, les couteaux, les haches revenaient le plus souvent dans leurs songes. « Nous sommes des gens broyés, disaient-ils, nous n'avons plus d'entrailles, c'est pourquoi nous crions la nuit. »

Sans les aumônes, l'existence des forçats, qui sont mal nourris, serait par trop pénible. « Je me souviens, raconte Dostoïevsky, de la première aumône — une petite pièce de monnaie — que je reçus. Peu de temps après mon arrivée, un matin, en revenant du travail, seul avec un soldat d'escorte, je croisai une mère et sa fille, une enfant de dix ans, jolie comme un ange. Je les avais déjà vues une fois. (La mère était veuve d'un pauvre soldat qui, jeune encore, avait passé en conseil de guerre et était mort dans l'infirmerie de la maison de force, alors que je m'y trouvais. Elles pleuraient à chaudes larmes quand elles étaient venues toutes deux lui faire leurs adieux.) En me voyant, la petite fille rougit et murmura quelques mots à l'oreille de sa mère qui s'arrêta et prit dans un sac un quart de copeck qu'elle remit à l'enfant. Celle-ci courut après moi : — « Tiens, malheureux [1], me dit-elle, prends ce copeck... » Je pris la monnaie qu'elle me glissait dans la main... elle retourna tout heureuse vers sa mère. Je l'ai conservé longtemps, ce copeck-là ! »

Les *camarades* de Dostoïevsky ne l'aimaient pas. N'importe où il voulait se mettre au travail et aider aux travailleurs, il n'était à sa place ; il gênait toujours ; on le chassa de partout en l'insultant presque. Il apprit encore à connaître une souffrance, — peut-être la plus aiguë, la plus douloureuse qu'on puisse ressentir dans une maison de détention, la privation de liberté mise à part : la cohabitation forcée. La cohabitation est plus ou moins forcée partout et toujours, mais nulle part elle n'est horrible comme dans une prison ; il y a là des hommes avec lesquels personne ne voudrait vivre. Chaque condamné — inconsciemment peut-être — en souffre atrocement.

« Je ne sus pas pénétrer la profondeur de cette vie inté-

1. Nom donné par le peuple russe aux condamnés et exilés.

rieure dès le commencement de ma réclusion, car toutes les manifestations extérieures me blessaient et me remplissaient d'une tristesse indicible. Il m'arrivait quelquefois de haïr ces martyrs qui souffraient autant que moi. Je les enviais parce qu'ils étaient au milieu des leurs, parce qu'ils se comprenaient mutuellement; en réalité, cette camaraderie sous le fouet et le bâton, cette communauté forcée leur inspirait autant d'aversion qu'à moi-même et chacun s'efforçait de vivre à l'écart. L'envie qui me hantait dans les instants d'irritation avait cependant ses motifs légitimes, car ceux qui assurent qu'un gentilhomme, un homme cultivé, ne souffre pas plus aux travaux forcés qu'un simple paysan, ont parfaitement tort... »

Les privations intellectuelles sont plus pénibles à supporter que les tourments physiques les plus effroyables. L'homme du peuple envoyé au bagne se retrouve dans sa société, peut-être même dans une société plus développée. Il perd son coin natal, sa famille, mais son milieu reste le même. Un homme instruit, condamné par la loi à la même peine que l'homme du peuple, souffre incomparablement plus que ce dernier. Il doit étouffer tous ses besoins, toutes ses habitudes, il faut qu'il descende dans un milieu inférieur et insuffisant, qu'il s'accoutume à respirer un autre air... C'est un poisson jeté sur le sable. Le châtiment est plus douloureux, plus poignant pour lui que pour l'homme du peuple.

« Quand je revins le soir à la maison de force après le travail de l'après-midi, fatigué, harassé, une tristesse profonde s'empara de moi. « Combien de milliers de jours semblables m'attendent encore! toujours les mêmes! » pensais-je alors. Je me promenais seul et tout pensif, à la nuit tombante, le long de la palissade derrière les casernes, quand je vis tout à coup Boulot qui accourait droit vers moi. Boulot était le chien du bagne, car le bagne a son

chien comme les compagnies et les escadrons ont les leurs. Personne ne le caressait ni ne faisait attention à lui. Dès mon arrivée, je m'en étais fait un ami en lui donnant un morceau de pain. Ce soir-là, ne m'ayant pas vu de tout le jour, moi qui le premier, depuis bien des années, avais eu l'idée de le caresser, il accourait en me cherchant partout, et bondit à ma rencontre avec un aboiement. Je ne sais trop ce que je sentis alors, mais je me mis à l'embrasser, je serrai sa tête contre moi : il posa ses pattes sur mes épaules et me lécha la figure. — « Voilà l'ami que la destinée m'envoie ! » pensai-je. Durant ces premières semaines si pénibles, chaque fois que je revenais des travaux, avant tout autre soin, je me hâtais de me rendre derrière les casernes avec Boulot qui gambadait de joie devant moi ; je lui empoignais la tête, je l'embrassais, et un sentiment très doux, en même temps que poignant et amer, m'étreignait le cœur ».

Dostoïevsky connut aussi l'hôpital du bagne. Malade, il fut mis, par hasard, dans la salle des condamnés ayant reçu ou *devant recevoir* les verges. « Pendant les premiers jours, je regardais ce qui se faisait autour de moi avec tant d'avidité que ces prisonniers fouettés ou qui allaient l'être me laissaient une impression terrible. J'étais ému, épouvanté. Je cherchais à connaître tous les degrés des condamnations et des exécutions, toutes leurs nuances, et à apprendre l'opinion des forçats eux-mêmes ; je cherchais à me représenter l'état psychologique des fustigés. Il était bien rare qu'un détenu fût de sang-froid avant le moment fatal, même s'il avait été battu à plusieurs reprises. Le condamné éprouve une peur atroce, mais une peur purement physique, une peur inconsciente qui étourdit son moral. » Quant à la douleur même de la fustigation, « cela brûle comme le feu, racontaient les camarades, il semble qu'on a le dos au-dessus d'une fournaise ardente ».

Le malheureux romancier ne devait jamais, jamais se réconcilier avec la vie du bagne ; cela était impossible, mais il l'accepta comme un fait inévitable. Il repoussa au plus profond de son être toutes les inquiétudes qui le troublaient. Il n'errait plus dans la maison de force comme un perdu et ne se laissait pas dominer par son angoisse. La curiosité sauvage des forçats s'étant émoussée, on ne le regardait plus avec une insolence aussi affectée qu'auparavant ; il était devenu un indifférent et il en était très satisfait. Il comprit vite que, seul, le travail pouvait le sauver, fortifier sa santé et son corps. Tandis que l'inquiétude morale incessante, l'irritation nerveuse et l'air renfermé de la caserne, l'auraient ruiné complètement, le grand air, la fatigue quotidienne, l'habitude de porter des fardeaux devaient l'aguerrir. Il chercha à pénétrer ses voisins de tous les jours :

« On trouve partout des méchants, mais, même parmi les méchants il y a du bon, me hâtais-je de penser en guise de consolation. Qui sait ? ces gens ne sont peut-être pas pires que les autres qui sont libres ? Tout en pensant ainsi, je hochais la tête et je ne savais pas, mon Dieu ! combien j'avais raison... La terreur qu'inspirent les forçats est générale et pourtant je n'y vois aucun fondement ; est-ce l'aspect du prisonnier, sa mine de franc bandit qui causent une certaine répulsion ? Ne serait-ce pas plutôt le sentiment qui vous assaille, à savoir que malgré tous les efforts, toutes les mesures prises, il est impossible de faire d'un homme vivant, un cadavre, d'étouffer ses sentiments, sa soif de vengeance et de vie, ses passions et le besoin impérieux de les satisfaire ?... Tout le premier je suis maintenant prêt à certifier que parmi ces martyrs, dans le milieu le moins instruit, le plus abject, j'ai trouvé des traces d'un développement moral. Ainsi, dans notre maison de force, il y avait des hommes que je connaissais depuis plusieurs

années, que je croyais être des bêtes sauvages et que je méprisais comme tels ; tout à coup, au moment le plus inattendu, leur âme s'épanchait involontairement à l'extérieur avec une telle richesse de sentiment et de cordialité, avec une compréhension si vive des souffrances d'autrui et des leurs, qu'il semblait que les écailles vous tombassent des yeux ; au premier instant, la stupéfaction était telle qu'on hésitait à croire ce qu'on avait vu et entendu ».

Dostoïevsky se lia avec un jeune forçat tartare, Aleï, il lui apprit à lire. Il avait avec lui une traduction russe du Nouveau Testament, le seul livre qui ne fût pas défendu à la maison de force. Au bout de trois mois, Aleï comprenait parfaitement le langage écrit, car il apportait à l'étude un feu, un entraînement extraordinaires. Un jour, ils lurent ensemble, en entier, le *Sermon sur la montagne*. Aleï lisait certains passages d'un ton particulièrement pénétré.

— Dis-moi ce qui te plaît le mieux, lui demanda Dostoïevsky.

— Le passage où il est dit : « Pardonnez, aimez ; aimez vos ennemis, n'offensez pas. » Ah ! comme il parle bien !

Le jour où Aleï fut libéré, il conduisit Dostoïevsky hors de la caserne, se jeta à son cou et sanglota.

— Tu as tant fait pour moi ! tant fait, disait-il, que ni mon père, ni ma mère n'ont été meilleurs à mon égard : tu as fait de moi un homme, Dieu te bénira, je ne t'oublierai jamais, jamais...

Les années s'écoulaient lentement, tristement... Dostoïevsky avait un ardent désir de ressusciter, de renaître dans une vie nouvelle qui lui donna la force de résister, d'attendre et d'espérer. Il comptait chaque jour... il lui en restait mille à passer à la maison de force... le lendemain, il était heureux de pouvoir se dire qu'il n'en avait plus que neuf cent quatre-vingt-dix-neuf et non mille. Isolé au milieu de la foule des forçats, il repassait sa vie intérieure,

il l'analysait dans les moindres détails. Quelquefois, il remerciait la destinée qui lui avait octroyé cette solitude sans laquelle il n'aurait pu ni se juger ni se replonger dans sa vie passée. Quelles espérances germaient alors dans son cœur !

La veille de sa libération, au crépuscule, il fit pour la dernière fois le tour de la maison de force. Le jour de la libération est arrivé...

Il va à la forge où l'on doit briser ses fers. Les forgerons lui font tourner le dos, empoignent sa jambe et l'allongent sur l'enclume... Les fers tombent... Il est libre.

« Je considère ces quatre années comme une époque durant laquelle j'aurais été enterré vivant et mis au tombeau. Je suis impuissant à dire combien ce temps a été affreux pour moi. Mais à quoi bon raconter tout cela ? Si je t'écrivais cent feuillets, tu n'aurais pas encore la moindre idée de ma vie d'alors[1] !»

*
* *

Après quatre ans de travaux forcés et cinq ans de service militaire, — comme suite à sa punition — Dostoïevsky se vit fixer Tveer comme lieu de résidence. En 1859, il adresse à Alexandre II la supplique suivante :

« Majesté Impériale,

« Moi, ancien criminel d'État, j'ose déposer mon humble supplique devant Votre grand Trône. Je sais que je suis indigne des bienfaits de Votre Majesté Impériale et que je suis le dernier de ceux qui peuvent espérer Votre grâce. Mais je suis malheureux et Vous, Notre Empereur, Vous êtes infiniment charitable. Pardonnez ma supplique et ne châtiez pas de Votre colère le malheureux qui a besoin de Votre pitié.

« Jugé pour crime d'État en 1849, à Saint-Pétersbourg, dégradé, privé de tous mes droits civils, je fus condamné aux travaux forcés de

1. Dostoïevsky. Correspondance. *Lettre à son frère.*

deuxième degré et envoyé en Sibérie dans une forteresse, pour quatre ans, nommé dans les cadres comme soldat, ma peine terminée.

« Après avoir quitté la forteresse d'Omsk, j'entrai comme simple soldat dans le 7e bataillon de ligne sibérien. En 1855, je fus gradé sous-officier et en 1856 la Haute grâce de Votre Majesté me nomma officier. En 1858, Votre Majesté Impériale daigna encore me toucher de Sa grâce en me dotant du droit de noblesse héréditaire. Je pris ma retraite la même année. Depuis ce jour, j'habite la ville de Tveer. Ma maladie fait des progrès : après chaque accès, je perds la mémoire, l'imagination, mes forces physiques et morales. L'issue de ma maladie se dessine clairement : c'est l'épuisement, la mort ou la folie. J'ai une femme et un beau-fils dont je dois assurer l'existence. Je ne possède aucun bien et je vis uniquement de mes travaux littéraires, durs et fatigants, étant donné mon état de santé.

« Et cependant les médecins espèrent ma guérison en se basant sur ce fait que ma maladie n'est pas héréditaire, mais acquise. Mais il m'est impossible de trouver un secours efficace ailleurs qu'à Pétersbourg où sont les sommités spécialistes des maladies nerveuses.

« Majesté Impériale, mon sort, ma santé et ma vie dépendent de Votre volonté. Veuillez me permettre de partir à Pétersbourg afin que je puisse suivre un traitement rationnel. Ressuscitez-moi et donnez-moi la possibilité, ma santé rétablie, d'être utile à ma famille et peut-être utile aussi à ma patrie.

« J'ai à Pétersbourg deux frères que je n'ai pas vus depuis dix ans ; leurs soins pourraient alléger ma situation difficile. Par contre, ma mort peut laisser ma femme et mon beau-fils sans aucun secours. En attendant, tant qu'il me restera une goutte de sang, je travaillerai pour assurer leur existence.

« Dieu seul dispose de l'avenir et les espérances humaines sont rarement justifiées.

« Majesté toute charitable, daignez excuser ma nouvelle supplique et veuillez me montrer Votre bienveillance extraordinaire en ordonnant la réception de mon beau-fils, Paul Isaïev, âgé de douze ans, comme boursier dans un collège de Saint-Pétersbourg. Il est noble par hérédité, fils d'Alexandre Isaïev, secrétaire de département [1], mort en Sibérie, au service de Votre Majesté Impériale, dans la ville de Kunetsk, du gouvernement de Tomsk, où il succomba faute de soins, laissant, sans aucun moyen d'existence, une femme et un enfant.

« Si la réception de Paul Isaïev au collège était impossible, daignez, dans Votre bienveillance impériale, donner l'ordre de le recevoir dans un des corps de cadets à Saint-Pétersbourg.

« Vous rendrez heureuse une pauvre mère qui, chaque jour,

1. Titre. (Tschine.)

apprend à son fils à prier pour le bonheur de Votre Majesté Impériale et de toute Sa maison.

« Majesté! Vous êtes comme le soleil qui éclaire les justes et les injustes. Vous avez déjà rendu le bonheur à des millions de vos sujets.

« Rendez encore heureux un pauvre orphelin, sa mère et un malheureux malade dont le châtiment n'est pas terminé et qui est prêt à donner toute sa vie pour le Tsar, le bienfaiteur de Son peuple.

« Avec un sentiment d'humilité et de fidélité ardente et sans bornes, j'ose m'appeler le plus fidèle et le plus reconnaisant sujet de Votre Majesté.

« Th. Dostoïevsky. »

Dostoïevsky avait déjà eu un moment de faiblesse humaine en écrivant sa *Défense*. Sa supplique nous en montre un second, plus grave encore. Certes, nul homme ne peut le lui reprocher, — il a trop souffert — mais cette défaillance est une tache noire qui marque le commencement d'une vie réactionnaire, rétrograde. Un Dostoïevsky ne devait pas, ne pouvait pas s'agenouiller devant un Romanov, fût-il Alexandre II.

L'auteur de la *Maison des Morts* revient donc à Saint-Pétersbourg. Il y mène une vie pénible et douloureuse ; il fait du journalisme pour vivre. Il écrit cependant *Idiot*, *Possédés*, *Crime et Châtiment*. Il travaille trop hâtivement, la forme, le style ne le préoccupent pas. « J'écris plus mal que Tourguéniev, je le sais, mais pas beaucoup plus mal. Comment se fait-il cependant que moi, pauvre, je ne touche que 100 roubles par feuille imprimée, tandis que Tourguéniev, riche, en touche 400? C'est justement parce que je suis pauvre, je suis obligé de me hâter, d'écrire pour de l'argent et d'abîmer mon œuvre [1] ! »

En 1865, il perd sa femme ; deux ans après il se remarie. Il est toujours en quête de fonds et, quand il s'est procuré de l'argent, le fait disparaître en quelques jours avec une

1. Dostoïevsky. *Lettres*.

prodigalité, une insouciance remarquables. Il prend la direction d'une revue, *Époque*, ne réussit pas, est déclaré en faillite et, pour fuir ses créanciers, se réfugie à l'étranger où il passe quatre ans dans une misère noire. « Je retournerais volontiers aux travaux forcés pour y rester autant d'années que la première fois, si je pouvais seulement payer mes dettes. Je vais recommencer à écrire des romans sous la menace du bâton, c'est-à-dire de la nécessité. L'angoisse, l'amertume, les soucis, voilà ma destinée [1] ».

Ses lettres sont désespérées : « Depuis six mois, ma femme et moi nous sommes dans une telle misère que notre dernière pièce de linge est engagée (ne le dites à personne)... Bébé peut tomber malade... Ma femme le nourrit elle-même et elle a besoin de manger... Et on me demande de faire de l'art, de la poésie pure, sans vertige, on me donne en exemple Tourguéniev, Gontcharov, des richards ! Qu'on vienne voir dans quelle situation je travaille [2] ! ... »

Dostoïevsky se met à jouer à la roulette. « Vous êtes un homme de cœur, écrit-il à Maïkov, il ne m'est pas pénible de me confesser à vous. Mais je vous écris à *vous seul*. Ne m'abandonnez pas au jugement des hommes ! Comme nous passions non loin de Bade, je résolus de m'y arrêter. Une pensée séduisante me tourmentait, celle de sacrifier 10 louis pour gagner 2.000 francs et peut-être davantage. Ce qu'il y a de plus horrible, c'est qu'il m'est arrivé jadis de gagner ; ce qui est pis encore, c'est que ma nature est mauvaise et trop passionnée. Le diable me joua un tour : en trois jours je gagnai 4.000 francs avec une facilité extraordinaire. Si vous saviez comme le jeu vous attire ! Je vous jure, ce n'était pas seulement de la cupidité... Je continuai à jouer et je perdis mes *dernières res-*

1. *Lettres à Vrangel.*
2. *Lettres à Maïkov.*

sources. J'ai engagé mes effets. Anna Grigorievna[1] a *tout* engagé, jusqu'à ses derniers vêtements. Elle m'a consolé comme un ange !... Dans deux ou trois semaines, je serai absolument sans le sou ; et celui qui se noie tend la main sans interroger sa raison. Je n'ai personne, sauf vous, et, si vous ne m'aidez pas, je suis perdu. Ne me laissez pas ainsi, Dieu vous en récompensera. »

De retour en Russie, Dostoïevsky se jette dans un panslavisme absurde, il devient dévot, très dévot, comme Gogol, comme plus tard Soloviov[2]. Membre (1878), puis vice-président (1880) du *Comité slave*, — qui depuis a pris le nom de *Société slave* — il en est l'âme.

Pour fêter le cinquantenaire de cette société, Dostoïevsky ne trouve rien de mieux que de présenter à ses collègues et de leur faire adopter une adresse au Tsar, adresse pleine d'expressions basses, indignes d'un homme libre. *Sainte-Russie*, *Orthodoxie*, *Panslavisme*, *Petit-père*, ces mots sonores mais vides de sens s'y trouvent à chaque phrase.

Lorsque éclata la guerre turco-russe, le jadis pacifique Dostoïevsky écrit dans son journal : « La guerre! La guerre est déclarée !... C'est le peuple lui-même qui a voulu la guerre, d'accord avec le Tsar. Dès que la parole du Tsar eut retentit, le peuple se pressa dans les églises, par toute la Russie... Le colosse russe ne sera pas ébranlé... Notre force, c'est notre confiance dans le colosse russe... L'Europe craint que notre vieil édifice de tant de siècles ne s'écroule, l'Europe crie : « La Russie se meurt! La Russie n'est rien et ne sera jamais rien ! » Les cœurs de nos ennemis tressaillent de joie... Ils ne remarquent pas la chose principale : l'alliance du Tsar avec le peuple !... La corne d'or et Constantinople, tout cela sera à nous...

1. La femme du romancier.

2. Philosophe russe, 1853-1900. Voir notre ouvrage : *La Philosophie russe contemporaine*.

Constantinople deviendra le centre du panslavisme... Nous pouvons nous fier à notre colosse... » C'est l'ancien forçat *innocent*, c'est l'auteur de la *Maison des Morts* qui écrit ces paroles chauvines !

Conservateur et mystique, champion du panslavisme le plus pur, disciple fervent de l'Église orthodoxe, perle des patriotes, Dostoïevsky devient l'espoir, le guide suprême des slavophiles dont on connaît la théorie : la Russie et rien que la Russie ! Les slavophiles mettent autant de soin jaloux à écarter de leur pays l'élément étranger que les musulmans à écarter les amoureux de leurs harems. Tout ce qui est étranger est ennemi. La Russie ne doit rien connaître des perfectionnements que l'Europe et la civilisation peuvent introduire dans l'organisation politique et sociale. Protéger la production nationale contre la concurrence étrangère, protéger le développement national contre toutes les idées du dehors, affirmer que Pierre le Grand et Catherine II ont fait fausse route en empruntant les institutions, les sciences de l'étranger, telles sont les idées des slavophiles. Leur *desideratum*, ce serait de pouvoir remonter à une époque antérieure à Pierre le Grand et de recommencer le développement de la Russie sur de nouvelles bases.

Au nom des slavophiles, Dostoïevsky prononce, à Moscou, à l'inauguration du monument de Pouchkine, un discours d'un chauvinisme maladif. « Mon discours sur Pouchkine, prononcé à la séance de la *Société des Amis de la Littérature russe*, a produit une grande impression. Ivan Serguéievitch Aksakov, le représentant des slavophiles, a déclaré que ce discours était un *événement*, — note modestement l'auteur dans son *Journal* destiné à la publicité immédiate. — Quand je suis descendu de l'estrade, les occidentaux aussi bien que les slavophiles sont venus me serrer les mains, en affirmant que mon discours était génial. Ils ont beaucoup insisté sur ce mot *génial*. J'ai

peur. N'ont-ils dit cela que dans leur enthousiasme? Persisteront-ils à le trouver génial? » Fiodor Michaïlovitch avait raison d'avoir peur. Non, son discours n'était pas génial. « Pouchkine a su merveilleusement incarner en lui l'âme de tous les peuples. C'est un don qui lui est particulier; cela n'existe que chez lui... Il y a dans les littératures européennes des Shakespeare, des Cervantès, des Schiller. Mais lequel de ces génies possède la faculté de sympathie universelle (?!) de notre Pouchkine? » Sans doute, Pouchkine est un grand poète, un très grand poète russe, mais il faut être atteint de mégalomanie nationale pour affirmer que « Pouchkine, de tous les poètes de l'Univers, est le seul qui pénètre dans l'âme des hommes de toutes nationalités ». Ce fameux discours se termine ainsi : « Notre terre est pauvre, c'est possible, mais le Christ a passé en la bénissant. » Phrase sans logique, sans sens, inepte. D'ailleurs, le talent de l'auteur de *Crime et Châtiment* sombre de plus en plus, tandis que sa gloire de panslaviste augmente en même temps que s'aggravent ses attaques d'épilepsie.

« Un jour, raconte Strachov, je fus témoin d'un accès d'épilepsie qui saisit Dostoïevsky. C'était la veille de Pâques. Vers onze heures du soir, il entra chez moi, et une conversation très animée s'engagea entre nous. Je ne puis me souvenir du sujet, mais il s'agissait d'une question générale, importante. Dostoïevsky était particulièrement nerveux et excité; il allait et venait par la pièce, j'étais assis à la table. Il disait des choses élevées, l'exaltation du génie se lisait sur son visage inspiré. Subitement il s'arrêta un instant comme pour chercher un mot et il ouvrait déjà la bouche pour parler. Je le regardais avec une vive attention, croyant qu'il allait dire quelque chose d'extraordinaire, que j'entendrais une révélation. Mais alors un son étrange sortit de sa bouche, un son prolongé, sauvage...

Il tomba sans connaissance sur le parquet, au milieu de la chambre... »

Pendant les dernières années de sa vie, au déclin du jour, Dostoïevsky tombait, peu à peu et par degrés, dans la disposition psychique qu'il appelait lui-même *frayeur mystique*.

« C'était la crainte douloureuse de quelque chose que je ne saurais préciser, de quelque chose que je ne conçois pas, qui n'existe pas dans l'ordre des choses, mais qui peut certainement se réaliser à chaque instant, comme une ironie jetée à tous les arguments de la raison ; cette crainte se présente à moi et se dresse devant moi comme un fait irréfutable, affreux, difforme et inexorable ; elle s'accroît de plus en plus, malgré tous les témoignages du jugement, de sorte qu'à la fin l'esprit, malgré qu'il acquière pendant ces moments-là peut-être encore plus de lucidité, n'en perd pas moins toute faculté de s'opposer à ces sensations. Il n'est plus obéi, il est inutile, et cette division en deux vient encore augmenter la douleur craintive de l'attente. »

Somme toute, les crises d'épilepsie étaient pour Dostoïevsky les meilleurs moments de sa vie : « Pendant ces instants, écrit-il, j'éprouve une sensation de bonheur qui n'existe pas dans l'état ordinaire et dont on ne peut se faire aucune idée. Je sens une harmonie complète en moi et dans le monde entier, et cette sensation est si douce et si forte que pour quelques secondes de cette félicité, on peut donner dix années de sa vie, même sa vie entière. » On appelait autrefois l'épilepsie : maladie sacrée — *morbus sacer*. Les Grecs considéraient comme divin tout ce qui s'écartait des proportions normales. La célèbre mathématicienne, Sophie Kovalevsky, raconte dans ses *Souvenirs d'enfance* que Dostoïevsky aimait dire : « Vous autres, gens bien portants, ne soupçonnez pas le bonheur que nous éprouvons, nous autres épileptiques, une seconde

avant l'accès. Mahomet, dans son Coran, affirme avoir vu le paradis, y avoir été. De sages imbéciles prétendent que c'est un menteur. Eh bien, non ! il n'a pas menti ; il a certainement vu le paradis dans une attaque d'épilepsie, car il en avait comme moi. Je ne sais si cet état bienheureux dure des secondes, des heures ou des mois, mais, croyez-en ma parole, je ne le céderais pas pour toutes les joies de la terre. » La mort fut pour lui une de ces sensations mystico-épileptiques. Le 26 janvier 1881, il mourut « l'Evangile à la main ».

II

Souvenirs de la Maison des Morts et *Crime et Châtiment* sont les deux chefs-d'œuvre de Dostoïevsky. Je les préfère de beaucoup à ses autres ouvrages[1]. Tout Dostoïevsky s'y reflète et s'y résume.

Souvenirs de la Maison des Morts est un tableau de la vie dans les prisons sibériennes. Les habitants de cette *Maison des Morts* ne constituent pas une masse terne, uniforme, mais un organisme vivant avec des joies, de la haine, de l'espérance, toutes les lueurs, toutes les nuances humaines. Les personnages les plus variés et les plus étranges défilent devant le lecteur.

Au commencement du séjour de Dostoïevsky au bagne, un jeune détenu au visage régulier excita vivement sa curiosité. Son nom était Sirotkine : c'était un être énigmatique à beaucoup d'égards. Sa figure avait frappé Dostoïevsky. Il n'avait pas plus de vingt-trois ans et il était condamné aux travaux forcés à perpétuité, on devait le considérer comme un des criminels militaires les plus dangereux. Doux et tranquille, il parlait peu et riait très rarement. Ses yeux bleus, son teint pur, ses cheveux blond clair lui donnaient une expression douce que ne gâtait même pas son crâne rasé. Il était remarquablement paresseux et toujours vêtu comme un souillon. Sirotkine

1. *Pauvre gens*, *l'Idiot*, *Humiliés et Offensés*, *Possédés*, *Frères Karamazov*, etc.

ne buvait ni ne jouait et ne se querellait presque jamais avec les autres forçats. Il se promenait toujours les mains dans les poches, paisiblement, d'un air pensif. Quand on l'appelait pour lui demander quelque chose, il répondait avec déférence, nettement, sans bavarder comme les autres : il vous regardait toujours avec les yeux naïfs d'un enfant de dix ans. Si on le plaisantait ou qu'on se moquait de lui — ce qui arrivait assez souvent — il tournait sur ses talons sans mot dire, et s'en allait ailleurs. Si la plaisanterie était trop forte, il rougissait. Sirotkine avait été envoyé aux travaux forcés pour avoir tué, étant soldat, son capitaine. La vie de soldat lui était pénible. « On ne cessait de me punir, et pourquoi ? J'obéissais à tout le monde, j'étais exact, soigneux, je ne buvais pas. Et pourtant tout le monde autour de moi était cruel et dur. Je me cachais quelquefois dans un coin et je sanglotais. Une fois, la nuit, j'étais de garde. C'était l'automne, il ventait fort et il faisait si sombre qu'on ne voyait pas un chat. J'étais si triste, si triste. J'enlève la baïonnette de mon fusil et je la pose à côté de moi ; puis j'appuie le canon contre ma poitrine, et avec le gros orteil du pied — j'avais ôté ma botte — je presse la détente. Le coup rate. Je recommence, le coup rate de nouveau. Arrive le capitaine qui faisait la grande ronde. — « Est-ce qu'on se tient comme ça quand on est de garde ? » J'empoigne mon fusil et je lui plante la baïonnette dans le corps... »

De tels portraits abondent dans la *Maison des Morts*. Dostoïevsky cherche à découvrir chez les forçats une lueur de personnalité. Un forçat a vécu tranquillement pendant plusieurs années consécutives, sa conduite a été si exemplaire qu'on a confié même à sa surveillance dix autres détenus ; subitement, au grand étonnement de ses chefs, cet homme se mutine et ne recule pas devant un crime capital, tel qu'un assassinat, un viol, etc. La cause de cette

explosion inattendue, chez un homme dont on n'attendait rien de pareil, c'est la manifestation morbide de la personnalité, un désir d'affirmer son *moi*. C'est comme un accès d'épilepsie, un spasme : l'homme enterré vivant et qui se réveille tout à coup doit frapper aussi désespérément le couvercle de son cercueil ; il tâche de le repousser, de le soulever, bien que son raisonnement lui dise l'inutilité de tous ses efforts, mais le raisonnement, écrit avec raison Dostoïevsky, n'a rien à voir dans ces convulsions.

La Maison des Morts est un monde nouveau, ignoré jusqu'à Dostoïevsky, qui apparaît, éclairé par une lumière sobre ; il surgit, horrible, puissant, tragique, et attire cependant toute notre sympathie. Notre cœur s'éveille et une angoisse navrante l'étouffe... Dostoïevsky a mis dans cet ouvrage une richesse et une variété telles de données psychologiques qu'il faut le considérer comme un nouvel exemple de ces divinations de l'art, souvent conformes aux constatations scientifiques.

Si les *Souvenirs de la Maison des Morts* sont un véritable traité de psychologie criminelle, on intitulerait volontiers *Crime et Châtiment* « Traité de la conception criminelle dans le cerveau humain », tant l'auteur démontre bien comment ce qui n'est au début qu'une pensée mauvaise, l'esquisse d'un rêve, un germe imperceptible, prend corps et se transforme avec le temps en un acte monstrueux. Une imagination qui s'abandonne conçoit des fantômes et finit par enfanter des forfaits. M. Bérard des Glajeux, président d'assises à la Cour d'appel de Paris, dans son ouvrage *Les passions criminelles*, raconte que, selon M. Athalin, juge d'instruction, le livre dont il avait le plus profité dans le domaine des affaires criminelles, était *Crime et Châtiment*. M. des Glajeux ajoute : « Je dirais volontiers aux jeunes magistrats : Lisez Dostoïevsky. »

Toutes les questions de l'instruction pénale sont traitées

dans ce livre par un maître à qui rien n'échappe. On y trouve le tableau complet de l'évolution du crime, depuis la naissance de l'idée jusqu'à l'effusion du sang, qui met un terme à sa fatale croissance. La puissante description et l'exactitude scientifique des quatre étapes évolutives du crime de Raskolnikov sont vraiment remarquables. On constate : 1) l'idée du crime qui surgit dans l'esprit ; 2) la pensée subséquente qui sert à mûrir le plan du forfait ; 3) l'action criminelle elle-même ; 4) la réaction qui accompagne le crime accompli. L'idée du crime ne se développe pas d'elle-même, par la voie d'un processus logique, elle trouve le terrain préparé par la vie, par le milieu ambiant, par l'état social.

La beauté émotive et intellectuelle de *Crime et Châtiment* n'a jamais été dépassée, même par *Résurrection* de Tolstoï.

Le héros du roman, Raskolnikov, est un ancien étudiant; la misère l'obligea de quitter l'Université. Il est seul à Saint-Pétersbourg ; sa famille — très honorable — habite la province. Raskolnikov a un caractère morose, sombre, fier, hautain, hypocondriaque, mais bon et généreux.

A certains moments, il est d'une taciturnité extrême. Tout lui est à charge, tout le monde le dérange, et il reste couché sans rien faire. Il n'écoute pas jusqu'au bout ce qu'on lui dit. Jamais il ne s'intéresse aux choses qui, à un moment donné, intéressent tout le monde. Il a une très haute opinion de lui-même « et en cela il n'a pas tout à fait tort », dit son ami Razoumikhine, personnage très sympathique.

Raskolnikov est un tendre, écrasé par de continuels échecs ; il voit se rétrécir de plus en plus le cercle du besoin affreux dans lequel se débat sa mère adorée. Perdu dans cette ville inconnue, témoin des injustices sociales,

il sent s'éveiller en lui la question du droit de l'homme, du droit de vivre. Souvent, il engage de menues choses chez une très vieille usurière, riche et avare. Une idée bizarre se glisse dans l'âme troublée de Raskolnikov, peu à peu, tout doucement, comme un serpent insidieux. Elle est encore vague, indéfinie, mais elle tombe sur un sol fertile, préparé par la faim, par l'extrême épuisement... Il voit, d'une part une vieille usurière, méchante, nuisible à la société; d'autre part, des forces jeunes, puissantes, destinées à périr faute de ressources matérielles... Le grain germe, monte à la surface, la fantaisie malade dessine petit à petit le tableau de la réalisation pratique de l'idée; des projets sont médités, sans la moindre foi en leur réalisation possible. « Est-ce que je suis capable de *cela?* Est-ce que *cela* est sérieux? Ce n'est pas sérieux du tout. Ce sont des billevesées qui amusent mon imagination, de pures chimères! »

Le cœur défaillant, les membres secoués par un tremblement nerveux, Raskolnikov va cependant faire la *répétition* de son entreprise, et, à chaque pas, son agitation est croissante. « Si j'ai déjà si peur maintenant, que sera-ce quand je viendrai ici *pour de bon?* » ne peut-il s'empêcher de penser. « Oh! que tout cela soulève le cœur! Se peut-il, se peut-il que je... Non, c'est une sottise, une absurdité! Et une idée si épouvantable a pu me venir à l'esprit? De quelle infamie faut-il que je sois capable? Cela est odieux, ignoble, repoussant!... Et pendant tout un mois, je... »

Raskolnikov n'était pas habitué à la foule, il fuyait le commerce de ses semblables. Mais maintenant il se sent attiré tout à coup vers les hommes. Une sorte de révolution semble s'opérer en lui, l'instinct de sociabilité reprend ses droits. Il est si fatigué de son isolement qu'il veut se retrouver, ne fût-ce qu'une minute, dans un milieu humain. Il entre dans un cabaret... Il y trouve des misérables

demandant à l'eau-de-vie un peu de répit. Ce qui le frappe le plus dans les physionomies « c'est le regard où la flamme de l'intelligence alterne avec une expression de folie ». Et l'idée de la vieille usurière revient à l'esprit de Raskolnikov.

« L'homme est lâche, il s'accoutume à tout, et s'il n'est pas nécessairement lâche, il doit fouler aux pieds toutes les craintes, tous les préjugés qui l'arrêtent. » Au point de vue moral, Raskolnikov a lieu de considérer la question comme résolue. La casuistique, aiguisée comme un rasoir, a tranché toutes les objections, mais, n'en rencontrant plus dans son esprit, il s'efforce d'en trouver au dehors. On dirait qu'entraîné par une puissance aveugle, irrésistible, surhumaine, il cherche désespérément un point fixe auquel il puisse se raccrocher.

Une question le préoccupe : pourquoi presque tous les crimes sont-ils si facilement découverts, et pourquoi retrouve-t-on si aisément la trace des coupables ? Il arrive à la conclusion que presque toujours le criminel éprouve, au moment du crime, une diminution de la volonté et de l'entendement ; c'est pourquoi il se conduit avec une étourderie enfantine, une légèreté extraordinaire. Raskolnikov assimile cette éclipse du jugement et cette défaillance de la volonté à une affection morbide qui, se développant par degrés, atteint son maximum d'intensité peu avant la perpétration du crime, subsiste au moment du crime et encore quelque temps après pour cesser ensuite, comme toutes les maladies. Un point à éclaircir est celui de savoir si la maladie détermine le crime ou si le crime lui-même, en vertu de sa nature propre, n'est pas toujours accompagné de quelque phénomène morbide... Il se persuade que lui, personnellement, est à l'abri de semblables bouleversements moraux, qu'il conservera la plénitude de son intelligence et de sa volonté pendant toute la durée de son *entre-*

prise, par cette seule raison que son « entreprise » n'est pas un crime. « Que je conserve seulement ma présence d'esprit, ma force de volonté, et, quand le moment d'agir sera venu, je triompherai de tous les obstacles. » Mais il ne se met pas à l'œuvre. Moins que jamais, il croit à la persistance finale de ses résolutions.

Le moment cependant est arrivé.

Lorsque Raskolnikov essayait de se représenter par avance la situation qui est maintenant la sienne, il se figurait parfois qu'il serait très effrayé. A présent, contrairement à son attente, il n'a pas peur du tout. Des pensées étrangères à son « entreprise » l'occupent. « C'est ainsi sans doute que les gens conduits au supplice arrêtent leur pensée sur tous les objets qu'ils rencontrent en chemin. » Cette idée lui vient à l'esprit, mais il se hâte de la chasser. Cependant, il approche, voici la maison, voici la grand'-porte, voici l'escalier, voici la porte d'Anna Ivanovna, l'usurière.

Raskolnikov étouffe. Il a une seconde d'hésitation : « Ne ferais-je pas mieux de m'en aller ? » Sans répondre à la question, il se met aux écoutes, il tâte sa hache... « Ne suis-je point trop pâle ? N'ai-je pas l'air trop agité ? » Loin de s'atténuer, les pulsations de son cœur deviennent de plus en plus violentes... Il n'y peut tenir davantage et, avançant lentement la main vers le cordon de la sonnette, il le tire...

Il apporte un objet à engager.

— Que vous êtes pâle ! lui dit Anna Ivanovna, vos mains tremblent. Vous êtes malade ?

— J'ai la fièvre, répond-il d'une voix saccadée. Comment pourrait-on ne pas être pâle quand on n'a pas de quoi manger ? achève-t-il non sans peine.

D'un coup de hache, il tue la pauvre vieille femme ; la sœur d'Anna, Élisabeth, se présente inopinément au

moment du crime, il la tue aussi. Il met toutes sortes de choses dans sa poche sans s'assurer du contenu : bourse, écrins, etc. Les angoisses l'ont tellement affaibli qu'il se tient difficilement sur ses jambes. De grosses gouttes de sueur ruissellent sur son visage. Il n'a plus la tête à lui; plus il va, plus ses idées s'obscurcissent. Sans prendre aucune précaution, il rentre chez lui, les poches bourrées.

Pendant deux jours il vit dans une sorte de fièvre, dans un délire. Il sort, cherche à se débarrasser des objets volés, veut les jeter dans la Néva, se décide enfin à les déposer sous une grosse pierre dans un endroit isolé. Alors, il s'arrête soudain dérouté, abasourdi par une question nouvelle, tout à fait inattendue et excessivement simple : « Si réellement tu as agi dans toute cette affaire en homme intelligent et non en imbécile, avec un but nettement tracé et fermement poursuivi, comment se fait-il donc que tu n'aies pas même regardé ce qu'il y a dans la bourse? Comment en es-tu encore à ignorer ce que te rapporte l'acte dont tu n'as pas craint d'assumer le danger et l'infamie ? »

Raskolnikov ne sait pas ce qu'il a volé; il n'en a *rien* gardé.

La police poursuit une fausse piste.

La situation de Raskolnikov est étrange; on dirait qu'une sorte de brouillard l'enveloppe et l'isole du reste des hommes. Il s'évanouit au bureau de police où il est appelé au sujet du paiement de son loyer; il retourne inconsciemment sur le lieu du crime, il ne cause avec tout le monde que du crime. Définitivement, il tombe malade dans un état fiévreux avec délire et demi-inconscience. Guéri, il ressent le besoin de se confier à un être humain. Il s'adresse à Sonia, une malheureuse qui se prostitue pour nourrir les enfants d'une femme malade, il se confesse à elle...

La scène est d'une grandeur indescriptible. Après l'aveu,

Raskolnikov marche, chez Sonia qu'il connaît à peine, de long en large sans parler, sans la regarder. A la fin, il s'approche d'elle. Il a les yeux étincelants, les lèvres tremblantes. Lui mettant les deux mains sur les épaules, il jette un regard enflammé sur son visage mouillé de larmes... Tout à coup, il se baisse jusqu'à terre et baise le pied de la jeune fille. Celle-ci recule effrayée, comme elle eût fait devant un fou. Du reste, la physionomie de Raskolnikov, en ce moment, est celle d'un aliéné.

— Que faites-vous ? Devant moi ! balbutie Sonia en pâlissant, le cœur douloureusement serré.

Il se relève aussitôt.

— Ce n'est pas devant toi que je me suis prosterné, mais devant toute la souffrance humaine... Que faire ? dis-le moi.

— Va tout de suite, à l'instant même, au prochain carrefour, prosterne-toi et baise la terre que tu as souillée, ensuite incline-toi de chaque côté en disant tout haut à tout le monde : « J'ai tué ! »

— Non, je n'irai pas ! *Ils* égorgent eux-mêmes des millions d'hommes et ils s'en font un mérite. Ce sont des coquins et des lâches, Sonia ! J'ai commis un crime ? quel crime ? celui d'avoir tué une vermine sale et malfaisante, une vieille usurière nuisible à tout le monde, un vampire qui suçait le sang des pauvres... Mais un tel meurtre devrait obtenir l'indulgence pour quarante péchés !

Raskolnikov va tout de même au Marché-au-Foin, toujours rempli de monde. Un immense attendrissement s'empare de lui, ses yeux se remplissent de larmes. Il se met à genoux au milieu de la place, se courbe jusqu'à terre et baise avec joie le sol boueux. Mais les mots : « J'ai tué », expirent sur ses lèvres.

Finalement, il se livre à la police, obligé par Sonia d'avouer son crime. On le condamne aux travaux forcés. Sonia l'accompagne en Sibérie.

Dostoïevsky nous laisse l'espoir d'une renaissance morale de Raskolnikov, renaissance par amour pour Sonia.

*
* *

Raskolnikov est-il fou ou criminel? Qui résoudrait cette question? Dans tous les cas, ce n'est ni un criminel-né ni un fou-né, mais plutôt ce que Lombroso appelle un criminel d'occasion. Soit folie ou crime, soit folie et crime, la cause en est surtout sociale. Elle est due en partie aux mauvaises conditions matérielles dans lesquelles Raskolnikov avait vécu pendant plusieurs mois ; elle est le produit complexe d'influences multiples, soit physiques, soit psychologiques, telles que : préoccupations, soucis, craintes, inquiétudes, rêveries, c'est-à-dire elle provient avant tout de l'injustice sociale.

Raskolnikov était bon. A l'Université, il avait, pendant six mois, partagé ses maigres ressources avec un camarade pauvre et malade de la poitrine qui mourut, laissant dans le dénûment un père infirme dont il était, depuis l'âge de treize ans, l'unique soutien ; Raskolnikov avait fait entrer le vieillard dans une maison de santé, et plus tard, il avait pourvu aux frais de son enterrement. Il avait aussi, un incendie s'étant déclaré une nuit, sauvé des flammes au péril de sa propre vie deux petits enfants ; il s'était même grièvement brûlé en accomplissant cet acte de courage.

Son crime fut le résultat d'un entraînement fatal individuel, mais aussi le résultat d'un ordre général défectueux.

L'âme étouffe dans les chambres basses et étroites... Raskolnikov était seul... Il passait des journées entières à songer... Il avait reconnu que pour attendre le moment où tout le monde sera intelligent, où la solidarité existera, il fallait s'armer d'une bien longue patience. Il s'était même con-

vaincu que ce moment n'arriverait jamais, que les hommes ne changeraient pas et qu'on perdait son temps à essayer de les modifier. « Puisque tu sais que les autres sont bêtes, pourquoi ne cherches-tu pas à être plus intelligent qu'eux? Le maître parmi les hommes est celui qui possède une intelligence puissante. Qui ose beaucoup, a raison à leurs yeux. Qui les brave et les méprise, s'impose à leur respect. C'est ce qui s'est toujours vu et se verra toujours. Il faudrait être aveugle pour ne pas s'en apercevoir ! » Alors il se dit que le pouvoir n'est donné qu'à celui qui ose se baisser pour le prendre. Tout est là : il suffit d'oser. Du jour où cette vérité lui apparut, claire comme le soleil, il a voulu *oser* et il a tué... Il a voulu seulement *oser*, il a voulu faire acte d'audace. Tel a été le mobile de son crime. Quand il s'interrogeait sur le point de savoir s'il avait droit à la puissance, il sentait parfaitement que son droit était nul par cela même qu'il le mettait en question. « Le seul fait de me poser ce problème : Napoléon aurait-il tué cette vieille? suffisait pour me prouver que je n'étais pas un Napoléon. »

Finalement, il renonça à chercher des justifications subtiles : il voulut tuer « sans casuistique », tuer pour lui, pour lui seul ! Il dédaigna de ruser plus longtemps avec sa conscience. S'il tua, ce n'est ni pour soulager l'infortune de sa mère, ni pour consacrer au bien de l'humanité la puissance et la richesse que, dans sa pensée, ce meurtre devait l'aider à conquérir. Non, tout cela était loin de son esprit... Il ne s'inquiéta sans doute pas de savoir s'il ferait jamais du bien à quelqu'un ou s'il serait toute sa vie un parasite social !... L'argent ne fut pas pour lui le principal mobile de l'assassinat, une autre raison l'y détermina surtout. Il n'aurait pas recommencé... Mais il avait voulu savoir « s'il était une vermine comme les autres ou un homme dans la vraie acception du mot, s'il avait ou non

en lui la force de franchir l'obstacle, s'il était une créature tremblante ou s'il avait le *droit* au crime ».

Dans les *Frères Karamazov*, Dostoïevsky fait aboutir la loi héréditaire à l'irresponsabilité et devance ainsi Lombroso ; dans *Crime et Châtiment*, il fait ressortir l'irresponsabilité individuelle devant la responsabilité sociale évidente.

Raskolnikov considère son crime comme un acte de révolte et un acte de foi. Il est un de ces hommes qui se laisseraient arracher les entrailles en souriant à leurs bourreaux pourvu seulement qu'ils aient trouvé une foi ou un Dieu. Quelques années avant son crime, il avait publié, dans une revue, une étude où les hommes étaient classés en « ordinaires » et « extraordinaires ». Les premiers doivent vivre dans l'obéissance et n'ont pas le droit de violer la loi, attendu qu'ils sont des hommes ordinaires ; les seconds ont le droit, non pas officiellement mais vis-à-vis d'eux-mêmes, d'autoriser leur conscience à franchir certains obstacles, dans le cas où l'exige la réalisation d'une idée, laquelle peut être parfois utile à toute l'humanité.

Selon Raskolnikov, si les inventions de Kepler et de Newton, par suite de certaines circonstances, n'avaient pu se faire connaître que moyennant le sacrifice d'une, de dix, de cent et même d'un nombre plus grand de vies qui eussent été des obstacles à ces découvertes, Newton aurait eu le droit, bien plus, il aurait été obligé de supprimer ces dix, ces cent hommes afin que ses découvertes fussent connues du monde entier. Cela d'ailleurs ne veut pas dire que Newton avait le droit d'assassiner à son gré n'importe qui ou de commettre chaque jour des vols au marché.

Tous les législateurs et les guides de l'humanité, tous sans exception, ont été des criminels, car en donnant de nouvelles lois, ils ont par cela même violé les anciennes,

observées fidèlement par la société et transmises par les ancêtres ; certainement, ils ne reculaient pas non plus devant l'effusion du sang dès qu'elle pouvait leur être utile. Raskolnikov constate même que tous ces bienfaiteurs et ces guides de l'espèce humaine ont été terriblement sanguinaires. En conséquence, non seulement tous les grands hommes, mais tous ceux qui s'élèvent tant soit peu au-dessus du niveau commun, qui sont capables de dire quelque chose de nouveau doivent, en vertu de leur nature propre, être nécessairement des criminels, — plus ou moins, bien entendu. Autrement, il leur serait difficile de sortir de leur ornière ; quant à y rester, ils ne peuvent certainement pas y consentir et leur devoir même le leur défend.

L'auteur reconnaît bien que la classification des gens en « ordinaires » et « extraordinaires » est un peu arbitraire, mais il croit sa pensée juste. Cela revient à dire que la nature partage les hommes en deux catégories : l'une, inférieure, celle des hommes ordinaires, sortes de matériaux, ayant pour seule mission de reproduire des êtres ; l'autre, supérieure, comprenant les hommes qui possèdent le don ou le talent de faire entendre dans leur milieu un mot nouveau. A la première appartiennent d'une façon générale les conservateurs, les hommes d'ordre qui vivent dans l'obéissance et qui l'aiment. Le second groupe se compose exclusivement d'hommes qui violent la loi ou tendent, suivant leurs moyens, à la violer. Leurs crimes sont, naturellement, relatifs et d'une gravité variable. La plupart réclament la destruction de ce qui est au nom de ce qui doit être. Mais si, pour leur idée, ils doivent verser le sang, passer par-dessus des cadavres, ils peuvent en conscience faire l'un et l'autre dans l'intérêt de leur idée. C'est en ce sens que Raskolnikov reconnaît le droit au crime. Le premier groupe est toujours le maître du présent, le second est le maître de l'avenir. Ceux-ci et ceux-là ont le même droit à l'exis-

tence, et, s'écrie-t-il, vive la lutte éternelle, jusqu'à la Jérusalem Nouvelle.

— Vous croyez à la Jérusalem Nouvelle?

— J'y crois, répond avec force Raskolnikov.

— Et... croyez-vous en Dieu?

— J'y crois.

— Et... à la résurrection de Lazare?

— Oui.

— Vous y croyez littéralement?

— Littéralement.

Raskolnikov est un croyant et un mystique. Or, le mysticisme est le signe distinctif de la faiblesse de la raison, de l'absence de critique. L'impulsion chez lui est plus puissante que la conception. Il semble vouloir supprimer toute morale conventionnelle, créer quelque chose de neuf et il n'admet aucune critique pour le dogmatisme orthodoxe qui rétrécit les intelligences, anéantit la liberté morale. En cela, il diffère de Zarathoustra de Nietzsche. Zarathoustra, lui, cherche la puissance rationnelle : « Maintenant, je meurs et je disparais, et dans un instant je ne serai plus rien. *Les âmes sont aussi mortelles que les corps.* » Et encore :

« Croyez-moi, mes frères ! l'Hébreu qu'honorent les prédicateurs mourut trop tôt, lui-même aurait rétracté sa doctrine s'il avait vécu jusqu'à mon âge ! Il était assez noble pour se rétracter. Mais il n'était pas mûr encore... Jadis on disait : Dieu, quand on regardait sur des mers lointaines ; mais maintenant, je vous ai appris à dire : Surhomme... Je vous enseigne le Surhomme. L'homme est quelque chose qui doit être surmonté. Qu'est le singe pour l'homme? Une dérision et une honte douloureuse! Vous avez tracé le chemin du ver jusqu'à l'homme, et il vous est resté beaucoup du ver. Le Surhomme est le sens de la terre »[1].

1. Nietzsche. *Ainsi parla Zarathoustra.*

Comme Raskolnikov par son acte criminel, Zarathoustra enseigne à être dur :

« Pourquoi si dur ? dit un jour au diamant le charbon de cuisine ; ne sommes-nous pas intimement parents ? Pourquoi si mous ? O mes frères, ainsi vous demandé-je, moi ; n'êtes-vous donc pas mes frères ? Pourquoi si mous, si fléchissants, si mollissants ? Pourquoi y a t-il tant de reniement, tant d'abnégation dans votre cœur ? si peu de destinée dans votre regard ?

« Et si vous ne voulez pas être des destinées, des inexorables, comment pourriez-vous un jour *vaincre* avec moi ? Et si votre dureté ne veut pas étinceler et trancher et inciser, comment pourriez-vous un jour *créer* avec moi ?

« Car les créateurs sont durs. Et cela doit vous sembler béatitude d'empreindre votre main en des siècles comme en de la cire molle.

« Béatitude d'écrire sur la volonté des millénaires comme sur de l'airain — plus dure que de l'airain, plus noble que de l'airain. Le plus dur est le plus noble.

« O mes frères, je place au-dessus de vous cette table nouvelle : *Devenez durs !* »

Cela n'empêche pas Zarathoustra de chanter l'hymne à l'amour : « Il y a en moi quelque chose d'inapaisé et d'inapaisable qui veut élever sa voix. Il y a en moi un désir d'amour qui parle lui-même la langue de l'amour... »

Le crime de Raskolnikov ne l'empêche pas d'être bon. C'est que Raskolnikov et Zarathoustra, c'est-à-dire Dostoïevsky et Nietzsche planent dans le monde des représentations et des idées.

Zarathoustra est plus conséquent avec lui-même que Raskolnikov ; il admet la « mort à temps ».

« Beaucoup meurent trop tard, dit-il, et quelques-uns meurent trop tôt. La doctrine : *Meurs à temps* semble encore étrange. »

Pourquoi Raskolnikov ne s'est-il pas suicidé ? S'il n'avait pas assez de courage pour se tuer *avant* le crime, il eut dû le faire *après*, puisque son crime était, avant tout, un acte de révolte et un acte de volonté. En Sibérie, il regrette de vivre, mais il ne se suicide toujours pas. Il n'y a de salut pour celui qui souffre réellement de lui-même qu'en la mort rapide [1]. On pourrait peut-être objecter que Raskolnikov ne souffre pas seulement de lui-même, qu'il souffre aussi et surtout des autres... Et puis, Dostoïevsky avait besoin de montrer la possibilité de la résurrection morale de Raskolnikov.

Le principal point de contact entre Raskolnikov et Zarathoustra ou mieux entre Dostoïevsky et Nietzsche, c'est la division des hommes. Dostoïevsky divise les hommes en « ordinaires » et « extraordinaires » ; Nietzsche, en « forts » et « faibles », en « puissants » ou « surhommes » et en « superflus ». Mais ni l'un ni l'autre n'indique nettement *comment* l'on peut distinguer le surhomme du superflu, l'ordinaire de l'extraordinaire.

« A quel signe, demande Fouillée [1], reconnaîtra-t-on les superflus ? Et surtout comment reconnaîtront-ils eux-mêmes leur superfluité ? » Fouillée répète deux fois cette question : « Reste à savoir ce qu'on entend par *faibles*. Nietzsche était physiquement un faible, à supprimer ; et il devait même, par malheur, devenir plus qu'un raté (!), un dément. Cependant il fut une preuve de l'utilité que peuvent avoir les faibles de corps et même les déséquilibrés d'esprit qui ont parfois des *facultés* intellectuelles supérieures. »

Dostoïevsky, lui aussi, était maigre, pâle, petit, souffreteux et — nous l'avons dit plus haut — épileptique. On pourrait répondre à M. Fouillée que Nietzsche se préoccupe

1. Voir notre ouvrage *Bonheur et Intelligence*.
2. *Nietzsche et l'immoralisme*, p. 242. (Paris, F. Alcan.)

seulement de la vie et de la puissance intérieures en même temps que de l'attitude libre de l'homme vis-à-vis de ses semblables et de leurs lois. C'est au déploiement de la vie et de la puissance individuelles qu'il mesure la valeur de toutes choses.

M. Fouillée ne se pose pas seul l'embarrassante question de la distinction des faibles et des forts. Dans *Crime et Châtiment*, Zamétov, juge d'instruction, demande à Raskolnikov : « Comment peut-on distinguer ces hommes extraordinaires des hommes ordinaires ? Apportent-ils en naissant certains signes ? Je suis d'avis qu'il faudrait ici un peu plus de précision, une délimitation plus apparente en quelque sorte. Excusez cette inquiétude naturelle chez un homme pratique et bien intentionné ; mais ne pourraient-ils, par exemple, porter un vêtement particulier, un emblème quelconque ? Car, convenez-en, s'il se produit une confusion, si un individu d'une catégorie se figure qu'il appartient à l'autre et se met à « supprimer tous les obstacles », alors ? »

Suivant Raskolnikov, l'erreur est possible seulement dans la première catégorie, c'est-à-dire chez ceux qu'il appelle « les hommes ordinaires ». Beaucoup d'entre eux, par suite d'un jeu de la nature, aiment à se prendre pour des *hommes* d'avant-garde, pour des « destructeurs » ; ils se croient appelés à faire entendre « un mot nouveau », et cette illusion est très sincère chez eux. En même temps, ils ne remarquent pas d'ordinaire les véritables novateurs, ils les méprisent même comme des gens arriérés et sans élévation d'esprit. Mais, selon Raskolnikov, il ne peut y avoir là un sérieux danger, car ils ne vont « jamais bien loin ».

« Dites-moi, continue Zamétov, y a-t-il beaucoup de ces gens « extraordinaires » qui ont le droit de supprimer les obstacles ? Sans doute, je suis prêt à m'incliner devant

eux ; mais, s'ils sont fort nombreux, avouez que cela est désagréable ? »

Raskolnikov ne trouve là rien d'inquiétant, car, en général, il naît un nombre singulièrement restreint d'hommes ayant une idée nouvelle, ou même capables de dire quoi que ce soit de nouveau. Il est évident que la répartition des naissances dans les diverses catégories et subdivisions de l'espèce humaine doit être strictement déterminée par quelque loi de la nature. Cette loi, bien entendu, nous est cachée aujourd'hui, mais Raskolnikov croit qu'elle existe et qu'elle pourra même être connue plus tard. Une énorme masse de gens n'est sur la terre que pour mettre finalement au monde, à la suite de longs et mystérieux croisements de races, un homme qui possédera quelque indépendance. On compte un génie sur plusieurs millions d'individus et des milliers de millions d'hommes passent sur la terre avant que surgisse une de ces hautes intelligences qui renouvellent la face du monde.

Dans notre ouvrage *Le Bonheur et l'Intelligence*, nous avons parlé de la théorie des grands hommes, et ce n'est pas le lieu d'y revenir. Rien n'est plus arbitraire que la définition et la classification des intelligences. Il est, dans tous les cas, bien certain que, malgré les progrès des sciences exactes, la loi — dont parle Raskolnikov — qui subdivise l'espèce humaine n'est pas encore connue et n'est pas près de l'être.

*
* *

Les ouvrages de Dostoïevsky doivent être étudiés moins au point de vue littéraire qu'au point de vue de la psychopathologie et de l'anthropologie criminelle. Toutes les formes de névrose, d'épilepsie, d'obsession, de dégénérescence y sont présentées.

Krotkaïa est la confession d'un mari devant le cadavre de sa femme qui vient de se tuer. C'est un hypocondriaque. Prêteur sur gages, il a chassé toute pitié de son cœur, toute émotion. Un jour cependant il s'apitoie sur le sort d'une jeune fille pauvre qu'il épouse. Bientôt, il se reproche ce mouvement de générosité, il suppose à sa femme des pensées de calcul, il ne croit pas à son amour. Celle-ci se détache de son mari dont elle a peur et s'étiole dans la mélancolie et l'isolement. Voyant qu'elle se meurt, il se fait humble, il implore sa grâce, il lui promet une nouvelle existence. L'explosion de cet amour soudain épouvante la malade et, pour lui échapper, elle se jette par la fenêtre. Le mari est stupéfait. Il ne veut pas comprendre cette mort : « Ouvre seulement les yeux, un instant... je te ferai tout comprendre... Quand on t'emportera demain, que deviendrai-je ?... » C'est un récit douloureux.

L'Idiot est l'histoire d'un cerveau malade qui se regarde agir. Dans *Béssy*, tous les personnages ont leur maladie particulière.

Le principal héros d'*Humiliés et Offensés*, Ivan Petrovitch, un raté de la littérature, est neurasthénique. Il aime une jeune fille riche, Natacha, qui, elle, s'éprend d'un autre. Ivan Petrovitch abdique sans murmurer et cherche encore à être utile aux deux amoureux. Dostoïevsky décrit et analyse en même temps les diverses sensations par lesquelles passe son héros : amour, jalousie, fierté, haine, compassion, etc... Une tristesse morne, maladive, pèse sur toutes les pages d'*Humiliés et Offensés*, bien que la conclusion en soit relativement satisfaisante.

Dans *Frères Karamazov*, Dostoïevsky cherche à incarner quatre des principaux types de la société russe de son époque. La famille Karamazov est dégénérée. Le père est un hobereau que l'abolition du servage a dévoyé et qui cherche à retrouver, en flattant la société nouvelle, les

moyens de se procurer la richesse et de mener une existence facile, semblable à celle de jadis. Le fils aîné est un militaire, brave sur le champ de bataille, mais incapable de résister dans la vie privée à un acte d'indélicatesse qui lui est utile. Le second, plus instruit, plus intelligent, est un sceptique, il ne croit à rien. Le troisième est un mystique qui croit à toutes les utopies. Tous sont malades et plus ou moins criminels.

Dans *Les Frères Karamazov*, Dostoïevsky démontre que l'hérédité, au lieu d'être directe, est le plus souvent une hérédité transformée, que la dégénérescence caractérise la série des processus qui, dans une famille, une race, une espèce, aboutissent progressivement à l'extinction définitive par l'intermédiaire de l'hérédité au travers d'une succession croissante d'amoindrissements de vitalité. La dégénérescence réclame pour se réaliser une succession d'individus et ses tares vont en s'aggravant. Deux considérations essentielles résultent de ces faits : la première, c'est que les dégénérés forment une réelle série unie par un lien dégénératif commun ; la seconde, c'est que ces dégénérés présentent des signes de dégénérescence de plus en plus graves, qu'ils seront donc de plus en plus dégénérés, au fur et à mesure qu'on approchera du dénouement.

Les Frères Karamazov est un monde de ténèbres et de crimes. Dans le procès d'un des Karamazov, le procureur général constate la fréquence, en Russie, des causes célèbres, à tendances pathologiques : « Symptôme redoutable, les affaires criminelles n'ont plus d'horreur pour nous, tant nous sommes blasés. Or, pourquoi restons-nous indifférents devant de tels phénomènes qui nous présagent un si sombre avenir? Est-ce cynisme de notre part? épuisement prématuré de la raison et de l'imagination de notre société si jeune encore et déjà sénile? Les fondements de la morale sont-ils ébranlés à ce point en Russie? Seraient-ils

même définitivement ruinés? Je ne sais, mais il y a là pour tout citoyen, digne de ce nom, une cause profonde de souffrance. La plupart de nos causes criminelles témoignent d'une funeste disposition générale des esprits, d'une sorte de naufrage national, d'une de ces plaies sociales qu'il est si difficile de guérir. Les hommes du meilleur monde deviennent des assassins... Regardez combien fréquents sont les suicides parmi nos jeunes gens! Et ils se tuent sans songeries d'Hamlet, sans se demander *ce qu'il y a ensuite*. Voyez nos débauchés, nos sensuels! Oui, la psychologie du crime, en Russie, aura de quoi occuper, un jour, les plus éminents esprits de nôtre pays et même de toute l'Europe. Pour nous, nous assistons comme à un spectacle qui aiguillonne notre paresse, notre cynique oisiveté... »

De toutes les formes de psycho-pathologie, l'épilepsie est la mieux décrite par Dostoïevsky. Nous trouvons des épileptiques dans *Humiliés et Offensés*, dans *l'Idiot*, dans *les Possédés*, dans *Les Frères Karamazov*. Voici comment l'un des personnages de ce roman, Mychkine, raconte le phénomène qui précède ses attaques lorsqu'elles se produisent à l'état de veille : « Au milieu de l'abattement, du marasme mental, de l'anxiété que j'éprouve, il y a des moments où mon cerveau s'enflamme tout à coup pour ainsi dire et où toutes mes forces vitales atteignent subitement un degré prodigieux d'intensité. La sensation de la vie, de l'existence consciente est presque décuplée dans ces instants rapides comme l'éclair. Une clarté extraordinaire illumine l'esprit et le cœur. Toutes les agitations se calment, tous les doutes, toutes les perplexités se résolvent d'emblée en une harmonie supérieure, en une tranquillité sereine et joyeuse, pleinement rationnelle et motivée. Mais ces moments radieux ne sont encore que le prélude de la seconde finale, celle à laquelle succède immé-

diatement l'accès. Cette seconde, assurément, est inexprimable... » Quand plus tard, rendu à la santé, le malade réfléchissait là-dessus, il se disait souvent : « Ces instants fugitifs où se manifeste la plus haute conscience de soi-même et, par conséquent, aussi la vie la plus haute, ne sont dus qu'à la maladie, à la rupture des conditions normales, et, s'il en est ainsi, il n'y a pas là de vie supérieure, mais, au contraire, une vie de l'ordre le plus bas. » Cela ne l'empêchait pas d'aboutir à une conclusion des plus paradoxales ; « Qu'importe que ce soit une maladie, une tension anormale, si le résultat même, tel que, revenu à la santé, je me le rappelle et l'analyse, renferme au plus haut degré l'harmonie et la beauté; si, dans cette minute, j'ai une sensation inouïe de plénitude, de mesure, d'apaisement, de fusion, dans l'élan d'une prière, avec la plus haute synthèse de la vie! » Chaque attaque, chaque recrudescence de sa maladie a pour effet de le plonger *ensuite* dans une hébétude complète. Il perd alors toute mémoire, l'esprit travaille encore, mais le développement logique de la pensée est pour ainsi dire interrompu. Il ne peut pas lier l'une à l'autre plus de deux ou trois idées. Quand les accès passent, il redevient bien portant et fort.

Les ouvrages de Kraft-Ebing, de Magnan, Voisin et d'autres psycho-pathologues sont postérieurs aux romans de Dostoïevsky. Le travail de Farlet sur *Les troubles intellectuels liés à l'épilepsie* a paru en 1860[1], mais il est hors de doute qu'il était inconnu à Dostoïevsky. Toutes les données aujourd'hui acquises à la science, Dostoïevsky les puisait dans sa propre maladie. Il conservait assez de lucidité pour s'étudier minutieusement et analyser les symptômes du mal dont il était atteint ; ces observations,

1. *Archives de médecine*. Paris, 1860.

il les utilisait quand il avait à dépeindre, dans ses romans, des personnages menacés ou atteints de folie.

En 1849, Dostoïevsky, de la prison préventive, écrit à son frère : « Ma vie est beaucoup plus intérieure qu'extérieure; il n'y a pas d'équilibre harmonieux entre les deux... Le système nerveux et la fantaisie prennent une trop grande importance dans ma vie. Tout événement extérieur me paraît énorme et m'inspire la crainte. »

Toute sa vie, Dostoïevsky fut susceptible à l'excès, ombrageux, rebelle à la camaraderie comme à l'amitié. La crise racontée plus haut par Strachov[1] se rapproche d'une manière incontestable de la forme d'épilepsie connue en psychiatrie sous le nom de *grand mal*. Une grande attaque épileptique est marquée, le plus ordinairement, par les phénomènes suivants : Subitement le malade pâlit, il pousse un cri, perd connaissance et tombe. Cette chute est absolument inconsciente et s'effectuerait partout, dans l'eau, dans le feu, etc...

Le Dr Voisin constate avec raison que l'épilepsie n'est pas une entité morbide, une vraie maladie, mais bien un syndrome, c'est-à-dire un ensemble de symptômes que l'on trouve plus ou moins réunis chez un même individu. Mais c'est aussi un fait scientifique que les troubles intellectuels jouent dans l'épilepsie un très grand rôle. Bien qu'ils puissent consister simplement dans la perte de connaissance qui est un des caractères de l'attaque, même bénigne, et dans le coma plus ou moins profond qui lui succède, il est bien rare qu'ils en restent là et qu'ils ne se traduisent pas par des perturbations psychiques plus actives et plus prolongées. Il serait exagéré de dire que tous les épileptiques sont plus ou moins aliénés. Il en est un certain nombre qui peuvent, durant la plus grande partie de

1. Voir p. 16 de cet ouvrage.

leur existence, ne pas manifester de troubles psychiques évidents. Néanmoins, on est obligé de reconnaître que la plupart ont une aptitude spéciale à un dérangement intellectuel plus ou moins considérable. Celui-ci peut consister simplement en une modification du caractère ou bien en une tendance marquée à un affaiblissement progressif du sens critique, même de toutes les facultés, pouvant atteindre le plus haut degré de la démence.

L'état de Dostoïevsky n'alla jamais jusqu'à la démence, mais l'affaiblissement progressif de son sens critique est indéniable. C'est là que nous devons chercher les causes de toutes les contradictions dont sont remplies sa vie et ses œuvres. L'homme de lettres le mieux portant est déjà un sensitif. « Tout ce qu'il voit, écrit Guy de Maupassant, ses joies, ses souffrances, ses désespoirs deviennent instantanément des sujets d'observation. Il analyse, malgré tout, malgré lui, sans fin, les cœurs, les visages, les gestes, les intonations. S'il souffre, il prend note de sa souffrance et la classe dans sa mémoire. Il semble avoir deux âmes, l'une qui note, explique, commente chaque sensation de sa voisine, l'âme surnaturelle, commune à tous les hommes, et il vit condamné à être toujours, en toute occasion, un reflet de lui-même et un reflet des autres, condamné à se regarder sentir, agir, aimer, penser, souffrir et à ne jamais souffrir, penser, aimer, sentir comme tout le monde, bonnement, franchement, simplement, sans s'analyser soi-même après chaque joie et après chaque sanglot. S'il cause, sa parole semble médisante, uniquement parce que sa pensée est clairvoyante et qu'il désarticule tous les ressorts cachés des sentiments et des actions des autres. Sa sensibilité particulière et maladive le change en outre en écorché vif pour qui presque toutes les sensations sont devenues des douleurs. » Ajoutons à cette admirable analyse psychologique les troubles épileptiques de Dostoïevsky

et nous comprendrons les antinomies de l'existence et des romans de Fiodor Michaïlovitch, antinomies qui se révèlent surtout dans le *Journal d'un écrivain.*

Ce qu'il y a de plus intéressant dans la correspondance ou dans le journal intime d'un homme supérieur, c'est qu'il s'y montre souvent dans son déshabillé et nous fournit l'occasion de comparer l'homme au penseur. Or, le *Journal d'un écrivain* n'est pas un journal intime, c'est simplement une revue mensuelle publiée par Dostoïevsky, et composée uniquement de ses articles sur les faits du jour, mais cela n'empêche pas de trouver dans ces pages des idées absolument contraires à celles émises par Dostoïevsky dans ses romans.

Ainsi, Dostoïevsky déplore que les jurés — à peine introduits en Russie — punissent rarement et acquittent presque toujours. « Sans doute, ils éprouvent une jouissance à faire valoir ainsi leur pouvoir. La manie de l'acquittement sévit non seulement chez les moujiks, les serfs d'hier, mais encore chez les jurés aristocrates... J'apprends par un journal russe qu'on vient d'acquitter une femme qui avait assassiné son mari. Le crime était clair, prouvé. Elle l'avouait elle-même. Et le verdict : non coupable ! »

L'institution des jurés fait à Dostoïevsky l'effet d'un marécage caché par une couche de terre sur laquelle on a essayé de construire un palais. Le terrain paraît ferme, en réalité, il est fragile. Dès qu'on y pose le pied, on s'enfonce dans la boue. Lui, l'ancien forçat, lui, l'auteur de la *Maison des Morts*, trouve que « par un châtiment sévère, par la prison, par le bagne, on sauvera peut-être la moitié des pauvres êtres. La purification par la souffrance est moins pénible que la situation faite à des coupables par des acquittements. On ne fait naître que le cynisme dans le cœur d'un criminel trop facilement acquitté ».

Le même Dostoïevsky fait dire au défenseur de Kara-

mazov-parricide, dans sa plaidoirie devant le jury : « Voulez-vous punir l'accusé terriblement ? Ecrasez-le de votre pitié! Vous verrez alors, vous entendrez son âme tressaillir! Votre sentence l'humiliera, il maudira son action, son âme en sera élargie, il adorera la miséricorde divine, il vénérera la justice humaine. Le repentir l'accablera, il comprendra l'immense devoir que sa vie passée impose à son avenir. Il ne dira pas, comme il pourrait le faire, si vous le condamniez : « Je suis quitte ! » Il dira, au contraire : « Je suis coupable devant les hommes ! » Mieux vaut acquitter dix coupables que punir un seul innocent. Entendez-vous la grande voix du siècle passé de notre histoire nationale ? Est-ce à moi, humble devant vous, de vous rappeler que la justice russe n'a pas pour unique rôle de châtier ? Elle sait aussi relever et sauver un homme perdu! »

Dostoïevsky écrit dans son *Journal* : « La conscience de ne pouvoir porter aucun secours à l'humanité qui souffre peut changer l'amour que vous aviez pour elle en haine contre cette humanité. » Pensée profonde qu'on voudrait voir appliquer à ceux qu'on nomme injustement « ennemis détraqués de la société », mais Dostoïevsky écrit aussitôt après : « L'amour de l'humanité est impossible sans la foi à l'immortalité de l'âme. » Que vient faire l'immortalité de l'âme dans le problème des souffrances sociales ? « L'une des choses qui m'inquiètent le plus quand je pense à notre avenir, avoue Dostoïevsky, c'est le progrès du manque de foi. L'incroyance à l'immortalité de l'âme se développe de plus en plus, l'indifférence pour l'idée suprême de la vie humaine, — l'immortalité, devient générale, elle est surtout particulière à notre haute société russe; elle est plus évidente chez nous que dans la plupart des pays de l'Europe. Ni homme, ni nation ne peut exister sans cette suprême croyance à l'immortalité. Tout le mal est dans la perte de la foi à l'immortalité de l'âme. »

Mme Mikoulitch raconte dans ses *Souvenirs* qu'elle vit un jour Dostoïevsky dans un salon. Il parlait peu. Le plus souvent, il se taisait. Il ne répondait qu'aux questions directes. Il parlait alors avec beaucoup de chaleur et de conviction. Il maudissait l'Occident où tout était désagrégé, où tout se décomposerait un jour ou l'autre. C'est alors que commencera la mission historique de la Russie. Il croyait à la mission du peuple russe, à sa force morale, c'était d'elle qu'il attendait « la conversion du monde au christianisme. »

Comment expliquer ces affirmations illogiques, si ce n'est par des troubles psychiques dus à l'épilepsie? Lui qui était dans la vie un doux et un timide, il devient carnassien au moment de la guerre turco-russe; il déplore que le jury ait acquitté une pauvre femme et il se montre toujours d'une bonté extraordinaire.

Un soir, à Saint-Pétersbourg, Dostoïevsky fut victime d'une agression. Un homme lui demanda l'aumône. Soit que le romancier n'eut pas entendu ou pour toute autre raison, il ne prit pas garde à cette requête et continua son chemin.

L'individu leva le bras et abattit son poing sur la tête de l'écrivain. Le coup fut si violent que Dostoïevsky chancela et tomba sur le pavé. Au bout d'un instant, il put se relever, reprit ses sens, remit son chapeau qui avait roulé au loin et voulut se remettre en route.

Un sergent de ville s'approcha de lui et lui demanda son nom et son adresse.

— Je refuse de porter plainte.

Néanmoins, le lendemain, Dostoïevsky fut convoqué devant le juge de paix.

— Je refuse de porter plainte, dit de nouveau Dostoïevsky, et ceci pour deux raisons. D'abord, je ne peux pas avec certitude affirmer que c'est cet homme qui m'a

frappé et non un autre parce que je n'ai pas vu en face mon agresseur. Ensuite, je ne peux pas admettre qu'un homme, en possession de sa raison, porte un coup de poing à la tête de son prochain sans y être poussé par un motif quelconque. S'il m'a frappé sans raison, il est malade, et les malades, on les soigne, on ne les punit pas.

— Malade? Ce gaillard-là, cria le juge. Il est toujours ivre, un petit séjour en prison lui fera du bien.

L'accusé qui, jusque-là, était resté silencieux, se leva et dit :

— Vous avez tort de parler ainsi, Monsieur le juge. Je n'étais pas ivre, j'avais vraiment faim... Voulez-vous demander au témoin si je ne lui ai pas dit avant de le frapper : « Celui qui a mangé ne croit pas que d'autres ont faim. »

— C'est vrai, dit Dostoïevsky, je me souviens d'avoir entendu cette phrase... et j'admets, en effet, qu'un homme qui a faim peut être en colère quand personne ne l'écoute. Cet affamé s'est donné le change par le coup de poing qu'il a asséné au passant qui n'a pas accueilli sa prière. Le sort a voulu que ce passant fût moi, je ne proteste pas contre le sort.

L'individu fut condamné à un mois de prison et Dostoïevsky donna au juge trois roubles pour être remis au malheureux quand on lui rendrait la liberté.

Dostoïevsky aimait beaucoup les enfants ; il leur donna une belle place dans son œuvre. Il met dans la bouche de Maichkine (*l'Idiot*) des paroles vraies et sages sur les enfants : « Ce qui m'a toujours étonné, c'est l'idée fausse que les adultes se font des enfants ; ceux-ci ne sont même pas compris de leurs parents. Il ne faut rien cacher aux enfants sous prétexte qu'ils sont petits et qu'à leur âge on doit ignorer certaines choses. Quelle triste et malheureuse conception ! Et comme les enfants s'aperçoivent bien eux-

mêmes que leurs parents les prennent pour des bébés ne comprenant rien, alors qu'ils comprennent tout ! Les grandes personnes ne savent pas que, dans l'affaire même la plus difficile, un enfant peut donner un conseil d'une extrême importance. Quand ce joli petit oiseau fixe sur vous son regard heureux et confiant, vous avez honte de le tromper !... En Suisse, je passais tout mon temps avec les enfants, avec eux seuls. C'étaient des enfants du village, toute une bande d'écoliers. Je vivais avec eux, et pendant ces quatre ans, il ne me fallut rien d'autre. Je leur disais tout, je ne leur cachais rien. Les enfants en étaient venus à ne plus pouvoir se passer de moi... »

Comment accorder cette bonté d'âme avec le nationalisme exclusif, féroce de Dostoïevsky, avec son antisémitisme (attesté par son *Journal !*) enfantin ? Les psychiatres prétendent que les épileptiques les plus égoïstes montrent souvent de véritables accès de magnanimité. Nous voulons plutôt croire à la bonté naturelle de Dostoïevsky et admettre que c'est l'épilepsie, aggravée par des souffrances morales inouïes, et l'influence d'un milieu réactionnaire qui déterminaient chez le grand romancier des crises, des accès de mysticisme exagéré et de patriotisme maladif.

Tolstoï avait le droit d'écrire à Strachov à propos de la mort de Dostoïevsky : « Jamais je n'ai vu cet homme, jamais je n'ai eu de rapports directs avec lui, mais maintenant qu'il est mort je m'aperçois que, de tous les hommes, il m'était le plus proche, le plus cher et le plus nécessaire. Jamais l'idée ne me viendra de me comparer à lui. Je ne puis qu'admirer tout ce qu'il a fait et que m'en nourrir. L'art et l'intelligence peuvent m'inspirer de l'envie, mais une œuvre toute sortie du cœur ne peut me donner qu'une profonde joie. »

Les romans de Dostoïevsky expriment tous de nobles sentiments de solidarité. Et quelle sincère compassion pour

tout ce qui est humilié, pour tout ce qui souffre, quelle foi dans la force intérieure des opprimés !

Il descend dans les profondeurs du bagne, dans les maisons de tolérance, dans les plus affreux abîmes du vice et de l'infortune. Il montre combien sont relatives nos idées acquises du moral et de l'immoral, il pose devant nous avec une terrible évidence la fatale question de la responsabilité du crime et de la vertu. Il conduit le lecteur par divers degrés de toutes sortes de « chutes » morales et le réconcilie avec les déchus dans lesquels il découvre l'étincelle de la bonté humaine.

Toutes ses pages sont vibrantes de tendresse... non pas de charité — qui dégrade la dignité de l'homme — mais d'amour vrai, immense.

* * *

Au point de vue littéraire, l'œuvre de Dostoïevsky est âpre et ardue ; on s'avance à travers des longueurs irritantes comme à travers des broussailles. Dans ses derniers romans, les épisodes sont tellement touffus, tellement surchargés de développements qu'ils font complètement perdre de vue le sujet principal. Mais on trouve partout une vigueur étonnante et un sentiment profond de la vie.

L'œuvre est géniale, mais l'auteur lui-même n'est pas un génie. L'essence du génie réside dans la perfection et l'énergie de l'entendement intuitif et dans une imagination très riche. C'est cette dernière qui conserve en nous les images de la vie, les perfectionne et les met en ordre selon l'usage que nous voulons en faire, c'est elle qui les reproduit, au gré de notre désir, et complète ainsi l'intuition. Grâce à la richesse de ces facultés, le génie peut se détacher de tout ce qui lui est personnel, se séparer entiè-

rement des relations et considérer les choses dans leur ensemble et dans leur totalité.

Le génie cherche à sortir de sa personnalité, il aspire vers l'universel, il désire de larges horizons, des contemplations infinies; il étouffe dans l'atmosphère étroite de la vie journalière, même si cette dernière est psychologiquement profonde et riche. S'il s'enferme dans son *moi*, c'est parce qu'il trouve le vide autour de lui, son milieu lui semble mesquin. C'est un fait psychique, un fait fatal : il y a un antagonisme entre le génie et son milieu immédiat.

Le génie n'est point un animal social. L'éducation, l'influence du milieu, des parents, des amis, ont des résultats presque nuls sur lui. Si même le génie, par la nécessité de la vie, s'adapte extérieurement à son milieu, il lui demeure intérieurement étranger; il est absorbé par ses intérêts, par ses idées, par son travail à lui. La force créatrice des génies ou simplement des hommes de talent ne dépend aucunement des conditions extérieures de la vie[1].

L'œuvre de Dostoïevsky s'élève au-dessus des personnes, des milieux, elle dévoile des théories qui n'ont été acquises à la science que beaucoup plus tard, elle a un caractère nettement universel, et par là, elle est géniale. Mais la construction mentale de Dostoïevsky est telle qu'il voit clairement les éléments nécessaires pour la construction de son œuvre sans apercevoir les causes qui font mouvoir son activité personnelle. Observateur et analyste, il ne se rend pas compte que sa propre vie est basée sur des lois caduques.

Combien souvent voit-on des savants croyants qui n'aperçoivent pas les contradictions existant entre les méthodes scientifiques de la pensée qu'ils ont adoptées et

1. Voir notre ouvrage *Bonheur et Intelligence*.

les dogmes traditionnels de leur foi. Dans la chimie ou la biologie, ils sont des critiques sévères, tandis que devant les dogmes du catéchisme de leur secte, ce sont d'humbles croyants, comprenant très bien que l'application de la critique à ce catéchisme le réduirait au néant. Antinomie du savoir et de l'intelligence! On peut être un grand savant et un critique nul ou simplement critique d'un domaine borné. C'est ce qui explique l'antagonisme qui existe souvent entre la théorie et la pratique de la libre pensée.

Le christianisme et le patriotisme de Dostoïevsky sont nébuleux, parce que (ce phénomène n'est pas rare !) la puissance créatrice l'emporte chez lui sur l'intelligence naturelle.

La composition de Fiodor Michaïlovitch est très défectueuse, il suit le filon qui se présente, sans se préoccuper de l'ensemble. La forme n'est pas polissée, mais la puissance artistique des figures n'en reste pas moins belle, car elles sont vivantes.

Dostoïevsky possède une force de création inépuisable et ardente. Pas d'ironie. Aucune finesse d'expression. La lecture de ses romans demande un effort de compréhension. Beaucoup de profondeur. Il lui manque le charme et le sentiment des proportions.

Il est artiste, non par la forme extérieure qu'il dédaigne, mais pas le mouvement des idées qui se dégage de ses romans, malgré lui. Son œuvre peut être comparée à celle de Rodin qui, lui non plus, ne voit aucun intérêt « à polir et à repolir des doigts de pied ou des boucles de cheveux; cela compromet l'idée centrale, la grande ligne, l'âme de l'œuvre ». Tous les deux exagèrent, amplifient systématiquement les principales lignes du modèle, pour donner le plus d'énergie possible à l'expression voulue. On trouve chez tous deux, au premier abord, une certaine déformation des apparences du vrai, mais cette déformation est

destinée à faire surgir la réalité intense et un nouveau tressaillement de l'art et de la pensée...

Crime et Châtiment fait mieux comprendre le Balzac de Rodin, affublé de la bure du moine, à la face énorme, tourmentée, ravagée, au regard persistant, féroce et doux. La statue de ce fouilleur de consciences, de ce sain révolté, n'est pas harmonieusement *composée*, ses parties ne sont pas géométriquement proportionnées, sa forme extérieure est sauvage, mais quelque chose de rare et de beau l'enveloppe et l'embrase : l'Idée.

Dostoïevsky, psychologue subtil, ne s'intéresse pas seulement aux réalités de la vie extérieure. Il creuse l'âme humaine, s'attachant principalement à découvrir les mobiles psychologiques qui la défigurent, et, dans cette effrayante recherche, son scalpel n'épargne pas les fibres les plus secrètes du cœur de l'homme.

A force de scruter les profondeurs intimes, il y découvre des pensées, des sensations qui font souvent frémir et par là même sont humaines.

Nul plus que Dostoïevsky, peintre morne de la souffrance sociale, n'a conçu le monde comme le champ d'antagonisme de deux principes contradictoires, c'est-à-dire se faisant saillir l'un l'autre, le Bien et le Mal.

V

TOLSTOÏ

I. — Les trois étapes évolutives de la vie de Tolstoï : Jeunesse. Age mûr. Vieillesse. — L'Université. — Rêveries et contradictions. — Première tentative de vie rustique. — Le Caucase. — Les cosaques — Jérochka et Marianne. — Débuts littéraires. — Guerre de Crimée. — Voyages. — Activité pédagogique. — Mariage et vie de famille. — Recherche de la foi. — Idée de suicide. — Nouvelle conception de l'existence. — Tolstoï se dégage des intérêts matériels. — Mme Tolstoï prend tout entre ses mains : elle administre les domaines et édite les œuvres de son mari. — Manière d'écrire de Tolstoï. — Il proclame la vanité et le mensonge de la vie et, entouré de soins jaloux, se laisse vivre, doucement, à Iasnaïa-Poliana. — Excommunication. — Absence de symptômes pathologiques dans les doutes de Tolstoï. — Psychologie du doute. — La conversion de Tolstoï n'est pas la solution définitive des problèmes qu'il s'était posés. — « Revenir à la terre » n'est pas accessibte à tout le monde. — Sénilité. — Mysticisme. — Antinomies entre la théorie de la vie et la vie même de Tolstoï. — Théorie de Tolstoï sur l'hérédité. — Le tolstoïsme est une méthode de critique sociale.

II. — L'œuvre de Tolstoï. — L'étude de sa philosophie proprement dite ne rentre pas dans le cadre de cet ouvrage. — Dostoïevsky, Tourguéniev et Tolstoï. — Division des romans de Tolstoï en deux cycles. — *Guerre et Paix*. — Le prince André. — Pierre Bezouchov. — Flaubert. — La psychologie d'Anna Karénine. — Anna Karénine et madame Bovary. — *Anna Karénine*, chef-d'œuvre de Tolstoï. — *La sonate à Kreutzer*. — La psychologie de Pozdnichev. — La femme, la jalousie, l'adultère et la dégénérescence du mariage. — La vie sexuelle, les fraudes dans le mariage et le divorce. — Tolstoï, Renan et Schopenhauer. — *Résurrection*. — Maslova et Nekhloudov. — Supériorité morale de Maslova. — A propos de la fin de *Résurrection*. — « Le remords du pécheur n'est rien s'il n'y joint la réparation ». — La prison et les prisonniers. — Documentation. — Nihilistes. — Un tolstoïsant. — La formation psycho-sociale d'un révolutionnaire russe. — Femmes nihilistes. — Les paysans de Tolstoï : *Deux vieillards*. — *Histoire vraie*. — *Le Moujik Pakhom*. — *Puissance des ténèbres*. — La psychologie du moujik. — L'idée de la mort dans l'œuvre de Tolstoï. — La mort d'un soldat. — La mort du prince André. — La mort d'Ivan Ilitch. — La mort d'un cheval. — La vie raisonnable doit

consister à vivre de façon que la mort ne puisse pas anéantir la vie. — Impression générale. — L'imagination. — Facilité merveilleuse d'évocation et absence de composition. — Aucune unité d'action. — Descriptions minutieuses. — Longueurs. — Détails. — L'œuvre de Tolstoï ressemble à un édifice architectural. — Langue. — Style. — Mots nouveaux. — Absence d'ironie. — Pessimiste dans ses romans, Tolstoï est optimiste dans son œuvre abstraite. — Analyse de cette antinomie psychologique apparente. — Le stoïcisme. — Dans son déisme comme dans son pessimisme, Tolstoï n'a pas dépassé Spinoza et Schopenhauer. — Critique des phénomènes sociaux. — Tolstoï appartient à la catégorie des beaux génies qui ont honoré l'humanité.

Cet homme de génie a mis l'empreinte de ses pas sur tant de chemins de la vie et de la pensée, il suggère tant d'idées diverses que l'on hésite, sans pouvoir s'arrêter à aucune des visions différentes qui hantent l'esprit. Son effort littéraire est continu, immense et perplexe et sa vie peut être considérée comme le premier de ses ouvrages, comme la matière de la plupart d'entre eux. Tolstoï est l'un des principaux personnages de ses romans. L'évolution de sa vie comme celle de son œuvre a suivi une voie logique. Elle a passé par trois étapes successives, par trois phases de développement : 1° *la Jeunesse ;* 2° *l'Age viril* et 3° *la Vieillesse.* Jeune, il suffit à Tolstoï de *vivre*, de rendre sa vie plus complète, plus intense. Son exubérance vitale se donne libre cours. A l'âge viril, dans la plénitude de ses forces, il aspire à *produire*, il a — à travers des moments de doute — la foi dans le progrès, dans l'action. L'âge de fatigue vient, Tolstoï brûle ce qu'il adorait et, pour éviter le vide de l'existence, il se crée une nouvelle foi, un nouveau sens de la vie... Il en est de même dans son œuvre.

I

Léon Nikolaïevitch appartient à une famille de haute noblesse russe, d'origine allemande, émigrée en Russie en 1353. Son père, lieutenant-colonel, après la campagne de 1812, à laquelle il prit part, se retira avec sa famille à Iasnaïa-Poliana[1] où naquit le futur romancier russe, le 28 août 1828[2]. A l'âge de trois ans, le jeune Tolstoï perdit sa mère.

Cette mort produisit sur l'enfant une impression douloureuse et ineffaçable. « Je l'examinais avec une intensité croissante et, peu à peu, je distinguais ses traits aimés. Je frissonnais d'épouvante en me persuadant que c'était elle... Pourquoi ces yeux fermés et caves ? Pourquoi cette terrible pâleur ?... » Le problème de la mort tourmentera Tolstoï à diverses époques de sa vie et jouera un rôle prépondérant dans son œuvre.

Peu de temps avant la mort de la comtesse Tolstoï, on parlait en famille de la laideur du petit Léon qui ne fut jamais beau : de petits yeux, un front bas et droit, etc... La mère s'efforçait de découvrir chez son fils quelque chose de bien ; elle disait qu'il avait des yeux intelligents, un joli sourire. A la fin, vaincue par les arguments des autres, elle avoua son tort ; mais, prenant l'enfant dans ses bras, elle lui dit : « Rappelle-toi, chéri, que personne

1. Gouvernement de Toula.
2. Vieux style.

ne t'aimera jamais pour ta figure. Ainsi, tâche d'être brave et d'avoir beaucoup d'esprit. » Cette laideur froissa toujours l'amour-propre de Tolstoï, elle est la cause de sa timidité. Car, jusqu'à sa conversion qui amena le changement complet de toute sa vie, il resta un timide.

Après la mort de la mère, une parente éloignée, Mme Ergorskaïa se chargea de l'éducation des enfants : quatre garçons et une petite fille. En 1837, la famille Tolstoï quitta Iasnaïa-Poliana pour aller habiter Moscou, le frère aîné de Léon Nikolaïévitch ayant été obligé de se préparer à l'Université.

Mais, l'été de la même année, mourut le père de Tolstoï, et Mme Ergorskaïa, pour diminuer les dépenses, retourna avec les enfants à Iasnaïa-Poliana. On y invita quelques séminaristes russes et des professeurs allemands. L'un de ces derniers est désigné dans *Enfance* sous le nom de Karl Ivanovitch.

Léon Nikolaïévitch se rappelle avec bonheur ces années de son enfance « Enfance ! heureux, heureux temps qui ne reviendra plus ! Comment ne pas chérir, comment ne pas caresser les souvenirs de cet âge ? Ils élèvent mon âme, la rafraîchissent et sont pour moi la source des plus douces joies.

Reviendra-t-elle cette insouciance du premier âge ? retrouverons-nous ce besoin d'aimer et cette foi ardente que nous possédions dans l'enfance ? Quel temps pourrions-nous préférer à celui-là où les deux plus douces vertus : la gaîté innocente et le besoin insatiable d'affection sont les seuls mobiles de notre vie ? Où sont ces prières brûlantes, où est ce don précieux, les larmes si pures de l'attendrissement ? La vie a-t-elle piétiné si péniblement sur mon cœur que je ne doive plus jamais connaître ces larmes et ces transports ? Ne m'en reste-t-il que les souvenirs ? »

D'après Mme Jouschkova, tante de Tolstoï, ce dernier fut dans son enfance et dans son adolescence d'une humeur folâtre, il se signalait souvent par l'étrangeté de sa conduite et par la vivacité de son caractère, mais toujours par la bonté de cœur.

Un jour, — il avait à peine huit ans — il se prit d'un désir irrésistible de *voler en l'air*. Cette idée le hanta jusqu'au moment où il se décida à la mettre en pratique. Il s'enferma dans la chambre d'études, gagna la fenêtre et fit un moùvement pour voler en l'air. Il tomba d'une hauteur de deux sajènes et demie [1] et fut malade pendant un certain temps.

Vers l'âge de douze ans, à une matinée dansante, une ravissante fillette troubla le jeune comte. Elle s'appelait Sonia. « Je ne voyais plus que Sonitchka. J'étais content de lui parler et, quand il m'arrivait de trouver un mot que je jugeais spirituel ou comique, je la regardais aussitôt pour voir quel effet j'avais produit; mais quand je me trouvais à un endroit d'où Sonitchka ne pouvait ni me voir ni m'entendre, je devenais silencieux... » Il craignait cependant de ne pas plaire... « Je compris qu'il était absurde de ma part de vouloir captiver un être aussi charmant. Je ne pouvais attendre la réciprocité et je n'y songeais même pas ; mon âme débordait de joie sans cela. Je ne comprenais pas qu'on pût demander un bonheur plus grand que celui dont ce sentiment remplissait mon cœur, et qu'on pût souhaiter autre chose que de le voir durer éternellement... »

A quatorze ans, le contraste entre l'apparence extérieure de Tolstoï et son activité morale devint grand. Il vécut dans un isolement moral absolu, enfoncé en lui-même. Les questions abstraites de la destinée humaine, de la vie

1. Sajène = 2 met. 134.

future, de l'immortalité de l'âme se présentaient déjà à lui, et sa débile intelligence d'enfant travaillait avec toute l'ardeur de l'inexpérience à éclairer ces problèmes que le génie humain, dans ses plus grands efforts, arrive seulement à poser sans parvenir à résoudre.

La timidité qui condamne Léon Tolstoï à l'isolement moral, l'oblige à rentrer en lui-même, à vivre dans ses pensées, à prendre le goût de la réflexion et de l'analyse intérieure[1]. Un jour, il lui vint à la pensée que le bonheur ne dépend pas des événements extérieurs, mais de la façon dont nous les acceptons, qu'un homme accoutumé à supporter la douleur ne peut pas être malheureux. Et, pour s'accoutumer à la peine, il s'exerçait, malgré des douleurs atroces, à tenir un dictionnaire à bras tendu pendant cinq minutes, ou bien il s'en allait dans le grenier, il prenait des cordes et « il se donnait la discipline » sur le dos, avec tant de vigueur, que les larmes lui venaient aux yeux.

Avant d'entrer à l'Université, Tolstoï fait des projets : « Chaque dimanche, j'irai à l'église et après, pendant une heure, je lirai les évangiles... Un dixième de l'argent que je recevrai, je le donnerai aux pauvres, sans que personne le sache, pas aux mendiants mais aux orphelins, aux vieillards. Je ferai moi-même ma chambre. Mon domestique est un homme comme moi, je ne veux pas qu'il travaille pour moi. J'irai à l'Université à pied. Si l'on me donne une voiture, je la vendrai et je distribuerai l'argent aux pauvres. » Il se propose de beaucoup travailler, d'être le premier, de « savoir tout » en deuxième année et de terminer ses études à dix-huit ans avec deux médailles d'or. Après sa thèse de doctorat, il sera « le premier savant de la Russie ». Il ajoute très modestement : « Même

1. Voy. notre ouvrage *La philosophie de Tolstoï*, p. 8.

en Europe, je pourrais être le premier savant. » Beaux rêves de jeunesse ! « Si jamais je deviens un vieillard de soixante-dix ans, écrit Tolstoï à cette époque [1], mes rêves seront aussi enfantins qu'aujourd'hui. Je rêverai à une belle Marie quelconque, qui m'aimera, moi, vieillard édenté... Je rêverai que mon fils est devenu subitement ministre ou que j'ai de nombreux millions. »

Tolstoï entra à l'Université en 1843, c'est-à.dire à l'âge de quinze ans, à la Faculté des Langues orientales. Il n'y avait aucune raison particulière dans le choix de cette Faculté, si ce n'est celle que tout le monde se portait généralement vers la Faculté de Droit : Tolstoï, dans sa jeunesse, ne voulait jamais rien faire comme tout le monde. D'ailleurs, un an après, il abandonna la Faculté des Langues orientales pour celle de Droit.

Durant les premiers mois, il s'intéressa beaucoup au *droit d'Etat ;* il commença même un travail comparatif de l'*Esprit des Lois* de Montesquieu et des *Lois* de Catherine II, mais au bout d'un certain temps, le travail fut abandonné. Il avait commencé à lire des ouvrages de philosophie à l'âge de seize ans ; il se passionna pour Rousseau, et c'est avec discernement et de très bonne heure qu'il abjura sa foi première. Élevé dans la religion chrétienne orthodoxe, à dix-sept ans il ne croyait plus à l'Eglise, et cela suivant sa propre impulsion.

Mais si Tolstoï ne croyait plus à ce qu'on lui avait enseigné dans son enfance, il croyait à *quelque chose.* Ce *quelque chose* était le perfectionnement moral. « Je voulais être bon, mais j'étais jeune, j'étais seul, tout à fait seul, quand je cherchais le bien [2]. »

Dans la société des amis de son frère Nicolas que Léon

1. *Jeunesse.*
2. *La philosophie de Tolstoï,* p. 14.

Nikolaïévitch aimait beaucoup, il jouait un rôle insignifiant qui le faisait souffrir ; cependant « il aimait à se tenir dans sa chambre lorsqu'il avait du monde et à observer sans mot dire [1] ».

La vie intérieure de Tolstoï ne fut connue que de lui-même, elle fut cachée soigneusement — par timidité — aux regards curieux. Sa vie extérieure d'étudiant se passait en orgies, duels et cartes.

Il divisait, à cette époque, les hommes en deux catégories : les hommes *comme il faut*, les hommes *non comme il faut*. Le dernier groupe se subdivisait en hommes *non comme il faut* et en ceux de *la plèbe*. Tolstoï estimait beaucoup les hommes *comme il faut* et il avait une sorte de mépris pour les autres. La première condition du *comme il faut* consistait surtout dans la parfaite connaissance et la bonne prononciation du français. La deuxième condition était d'avoir les ongles longs et bien taillés. La troisième, c'était de savoir saluer, danser, causer, et d'avoir l'air indifférent à tout.

En cachette, il étudiait la bonne prononciation française, l'art de saluer sans regarder la personne qu'on salue ; il s'efforçait d'avoir l'air indifférent, blasé ; il soignait ses ongles ; « j'avais beau me tailler les ongles, je comprenais qu'il me restait encore beaucoup de travail pour atteindre le but ». Le *comme il faut* était pour lui une bonne qualité, un mérite, c'était la condition indispensable de la vie, du bonheur, de la gloire, sans laquelle il n'y a rien dans la vie. Aucun artiste, aucun savant n'avait son estime, s'il ne portait le cachet du *comme il faut*. Il n'avait pas de camarades parmi les étudiants. « Ils appartenaient, pour la plupart, à la catégorie d'hommes *non comme il faut*, ils éveillaient en moi non seulement du mépris, mais une cer-

1. *Adolescence*.

taine animosité personnelle et, parce qu'ils n'étaient pas comme il faut, je ne les considérais pas comme mes égaux. J'hésitais entre l'estime pour eux, ce à quoi me disposaient leur savoir, leur honnêteté et la poésie de la jeunesse et la répulsion que m'inspiraient leurs manières *non comme il faut.* » Malgré tout son désir, il fut absolument impossible au jeune homme de se lier avec ses camarades. Leurs idées étaient tout à fait opposées.

Tolstoï ne peut sans effroi se rappeler ses années universitaires. Menait-il cette vie consciemment ? le rendait-elle heureux ? Non. Il était toujours mécontent de lui-même, « mais chaque fois que j'essayais de me prononcer sur mon ardent désir d'être bon moralement, je ne rencontrais que mépris et moqueries [1] ».

Un jour, Tolstoï cousit quelques feuilles de papier et il écrivit en tête : *Règles de vie.* Il voulait dresser la liste des devoirs qu'il aurait à remplir dans sa vie, ainsi que les règles de conduite dont il comptait ne jamais s'écarter. Il divisait même ces devoirs en trois catégories : les devoirs envers lui-même, envers le prochain et envers Dieu. L'idée de la possibilité de se dicter des règles pour toutes les circonstances de la vie et de se laisser guider par elles, lui plaisait beaucoup ; elle lui semblait à la fois simple et belle. Chacune des pensées qui lui passaient par la tête rentrait admirablement dans l'une des catégories de ses devoirs. Cependant il ne commençait jamais... Au bout de quelque temps, il déchira ce cahier : il lui fut impossible d'exprimer en paroles ce qui était clair pour lui en pensées. Cela le faisait souffrir. « Sont-ils donc stupides tous mes rêves sur le but et le devoir de ma vie ? se demandait-il. Pourquoi suis-je triste, comme si j'étais mécontent de moi-même, alors que je m'imaginais éprouver une pleine satisfaction ?...

1. *Ma confession.*

Pourquoi tout est-il si beau et va si bien dans ma tête, alors que tout est si laid et va si mal sur mon papier et, en général, dans ma vie dès que je veux faire l'application de n'importe laquelle de mes idées [1] ? »

L'Université n'a rien donné à Tolstoï. A l'époque où il fit ses études, l'enseignement de l'Université russe était plutôt médiocre. Les vacances, Tolstoï les passait à la campagne, à Iasnaïa-Poliana. Il allait souvent loin de la maison, à l'abri du soleil, il se mettait à l'ombre et il lisait. De temps à autre, ses yeux quittaient le livre pour contempler le ruisseau et les rayons dorés du soleil disparaissant dans le lointain de la grande forêt, et il sentait au-dedans de lui cette même fraîcheur, cette même jeunesse, cette même intensité de vie qui respiraient autour de lui, dans toute la nature... Quand il lui arrivait, dans ces promenades, de rencontrer des paysans au travail, bien que le *bas peuple* n'existât pas pour lui, il éprouvait invariablement, sans s'en rendre compte, un violent embarras et *il tâchait de ne pas être aperçu.*

En 1846, il prit subitement la résolution d'abandonner l'Université et de se consacrer à la vie rustique. Dans une lettre de cette époque adressée à sa tante il dit : « Je vais me consacrer à la vie rustique, pour laquelle je sens que je suis né. Vous direz que je suis jeune. Peut-être, mais cela ne m'empêche pas d'avoir conscience du penchant que j'ai à aimer le bien et à désirer le faire. J'ai trouvé ma propriété dans le plus grand désordre. A force de chercher un remède à cette situation, j'ai acquis la certitude que le mal vient de la misère des moujiks ; ce mal ne peut disparaître que par un long et patient travail.

N'est-ce donc pas un devoir, un devoir sacré que de m'occuper du bonheur de ces sept cents âmes [2] ? Pourquoi

1. *Jeunesse.*
2. Oui, Tolstoï eut des serfs, sept cents serfs !

chercher dans une autre sphère l'occasion d'être utile et de faire le bien quand j'ai devant moi une tâche aussi noble, une mission aussi glorieuse ? Je me sens capable d'être un bon maître et pour l'être comme je le conçois, il n'est point besoin de diplômes et de grades. Chère tante, renoncez aux projets ambitieux que vous avez formés pour moi. Habituez-vous à l'idée que j'ai choisi ma voie, la bonne, celle qui, je le sens, me conduira au bonheur. »

Sa tante le détourna de ses projets. « Dans la vie, mon cher ami, lui écrivit-elle, nos qualités nous nuisent plus que nos défauts. Tu espères devenir un bon maître ? je dois te dire que nous n'avons conscience de nos penchants que lorsqu'ils nous ont déjà trompés et que, pour être un bon maître, il faut être un homme froid et sévère, et je doute que tu le deviennes jamais. J'approche de la cinquantaine, j'ai connu beaucoup d'hommes respectables à tous égards, mais je n'ai jamais entendu dire qu'un jeune homme bien né et plein d'avenir se soit enterré dans un village sous le prétexte d'y faire du bien. La misère des paysans est un mal inévitable, en tout cas un mal qu'on peut soulager sans oublier ses devoirs envers la société, envers les siens, envers soi-même. Avec ton intelligence, ton cœur, ton amour de la vertu, il n'est pas de carrière dans laquelle tu ne puisses espérer le succès.

« Je crois à ta sincérité quand tu te dis exempt d'ambition, mais tu te trompes toi-même. A ton âge et avec tes moyens, l'ambition est une vertu. *Tu as toujours voulu passer pour un original*; ton originalité n'est autre chose qu'un amour-propre excessif [1]. »

Les conseils de sa tante ne changèrent pas la résolution de Tolstoï. Il envoya sa démission à l'Université et se fixa à Iasnaïa-Poliana. Là, il se trouva en face de la nature et

1. *Le prince Nekhloudov.*

en même temps en face de la misère des moujiks que, malgré sa fièvre juvénile et ses admirables intentions, il était impuissant à soulager... Il visitait les paysans, s'intéressait à leur vie, à leur travail, mais il s'aperçut bientôt que la tâche qu'il s'imposait n'était pas facile.

Il connaissait depuis longtemps et non par les paroles des autres, mais en réalité, l'extrême misère des paysans. Mais cette réalité était si incompatible avec toute son éducation que malgré lui, il ne pouvait croire à la vérité et lorsque cette vérité se présentait à lui vivement, dans toute sa brutalité, son cœur était oppressé de quelque chose de lourd et de pénible... — « Pourquoi êtes-vous si pauvres », demandait-il involontairement aux paysans. — « Mais comment ne pas être pauvre, Votre Seigneurie? Vous savez vous-même ce qu'est votre terre : de l'argile et du sable, et sans doute avons-nous mérité la colère de Dieu, car depuis le choléra, la terre ne donne pas de blé. Nous avons aussi peu de prairies, la plupart ont été séquestrées pour le seigneur... Et le bétail ne peut vivre en notre cour, c'est la sixième année qu'il ne survit pas. Cet été, un petit veau est crevé, l'autre, je l'ai vendu, nous n'avions pas de quoi manger, et l'année dernière, une superbe vache est tombée[1]. »

Et partout, c'était la même chose, partout la misère et l'ignorance. « Voilà plus d'une année que je cherche le bonheur dans cette voie, et qu'ai-je trouvé? Je suis mécontent de moi, je ne trouve pas le bonheur que je désire passionnément et je n'arrive pas à réaliser mon but... Mes paysans sont-ils devenus plus riches? sont-ils plus instruits? Leur sort est-il plus enviable?... Je ne vois autour de moi que la routine, le vice, la méfiance... Je dépense en vain les meilleures années de ma vie... »

1. *Le prince Nekhloudov.*

Sa vieille bonne, Malania, lui ouvrit les yeux : — « Toujours seul... Vous prenez tout à cœur, vous ne mangez plus ! Est-ce raisonnable ? Allez en ville, chez les voisins... Vous êtes jeune... Excuse-moi, mon petit père, tu as déjà donné tant de liberté aux paysans qu'ils ne te craignent plus ; est-ce ainsi que font les maîtres ? Tu te perds toi-même et aussi le peuple... » Tolstoï devenait de plus en plus triste. La vie à la campagne commençait à lui peser, il partit pour Moscou... Sa première tentative de vie rustique n'avait pas réussi... Ses rêves ne se réaliseront que plus tard, beaucoup plus tard.

A Moscou, il se jeta dans les orgies de la jeunesse dorée, perdit beaucoup d'argent aux cartes. Il fut même obligé pour payer une dette de vendre — 5.000 roubles — la maison de Iasnaïa-Poliana où il était né[1]. Cette maison fut transportée par l'acquéreur dans le village de Dolgoïé où elle se trouve encore de nos jours.

Pour l'arracher à cette vie et le sauver de lui-même, son frère, Nicolas, officier au Caucase, le décida à venir le rejoindre[2].

*
* *

Dans *Les Cosaques* (Olénine), Tolstoï a décrit son état d'âme au moment de partir pour le Caucase. En quittant Moscou, il se trouvait dans une heureuse disposition d'esprit. Il avait conscience de ses fautes d'autrefois, il avait l'intuition que tous ses actes n'étaient que folie, que son passé était absurde, que c'était maintenant, à dater de son départ de Moscou, qu'il commençait une vie nouvelle...

Le voyage même le calma... Il se sentait heureux dans son traîneau, au milieu des champs couverts de neige... Les adieux de ses amis l'avaient touché, mais son imagina-

1. La maison actuelle d'Iasnaïa-Poliana fut construite depuis.
2. 1851.

tion était déjà au Caucase. Tous ses rêves d'avenir s'unissaient aux images des Circassiennes, des montagnes, des ravins, des torrents, il se voyait déjà montagnard... Là-bas, au Caucase, ses erreurs d'autrefois ne se renouvelleront plus, il vivra bien. Plus il s'éloigne du centre de la Russie, plus ses souvenirs semblent s'éloigner aussi. Plus il s'approche du Caucase, plus son âme se réconforte.

C'est par une belle matinée que Tolstoï vit pour la première fois les montagnes du Caucase. La fraîcheur de l'air le réveilla avec l'aube ; il jeta un regard indifférent autour de lui ; il aperçut tout à coup des masses énormes, d'une blancheur éclatante se dessiner en légers contours et en lignes capricieuses sur un ciel lointain. Quand il comprit combien ces hauteurs imposantes étaient loin de lui, il sentit leur incomparable beauté, fut saisi d'une terreur secrète et se crut le jouet d'un rêve. « C'est maintenant que tu commences à vivre ! » lui murmura à l'oreille une voix mystérieuse.

Le Caucase, dont la nature merveilleuse respire une beauté étrange, produisit sur Tolstoï une influence apaisante. Il se sentait à l'aise au physique et au moral. Ses souvenirs avaient disparu, son ancienne existence s'effaçait; il entrait dans une nouvelle phase; il pouvait, au milieu d'une nouvelle société, reconquérir sa propre estime et il éprouvait un sentiment de contentement inexprimable. Il se disait qu'il allait jouir pleinement de cette vie caucasienne qui lui était inconnue. Il contemplait le ciel et la chaîne lointaine des montagnes et se pénétrait d'admiration pour les splendides beautés de la nature; la nouvelle ère avait encore pour lui le charme de l'imprévu. Il chassait beaucoup et ne pensait pas du tout à entrer dans l'armée; pourtant, suivant les conseils de son frère, il passa un examen à Tiflis, en 1851, et fut nommé junker (premier grade d'officier) dans l'artillerie.

Tolsoï prit part à toutes les expéditions militaires, à l'égal des simples soldats, ce qui lui donna la possibilité d'étudier tous les menus détails de la vie militaire. Ses camarades le tenaient pour un aristocrate et gardaient vis-à-vis de lui une certaine dignité; lui-même ne cherchait pas à se rapprocher d'eux. Il vivait à sa manière. Il aimait les causeries des cosaques, il aimait aussi à regarder les eaux troubles et rapides du Térek rouler leurs masses brunes entre les rives immobiles. Son aspect avait entièrement changé; son visage, autrefois rasé, se couvrait de barbe et de jeunes moustaches, son teint avait cédé à un hâle vigoureux et sain; l'élégant habit avait fait place à un costume cosaque à larges plis; il avait un bechmet rouge, il était content de lui-même et respirait le bonheur et la santé. Il se lia d'amitié avec un vieux cosaque, qu'il nomme Jérochka [1], une sorte d'ancien bandit, « qu'on connaissait dans toute la chaîne des montagnes », très grand philosophe qui n'aimait pas les « docteurs de la loi ». Il causait souvent avec Tolstoï de son bon vieux temps, de ses chasses, de ses aventures. Il lui exposait sa philosophie particulière... « Tu trouves que regarder une belle fille est un péché? s'amuser avec une belle fille est un péché? aimer une belle fille est un péché? c'est comme çà chez vous? Non, petit père, ce n'est pas un péché, c'est la volonté de Dieu. Dieu a créé la belle fille pour la regarder, pour l'aimer et pour en avoir du plaisir... Les cosaques disent qu'après la mort nous lècherons la marmite de l'enfer. Moi, je crois que tout cela est mensonge. Après notre mort, l'herbe croîtra sur notre tombe et c'est tout! »

Les aventures et la morale du vieux cosaque, le spectacle splendide de la nature faisaient rêver Tolstoï. « Comme ces

1. *Cosaques*.

cerfs, ces faisans que je tue, pensait-il, je vivrai peu de jours et je mourrai ; il a raison, Jérochka, l'herbe poussera sur ma tombe et ce sera tout ! »

— « Mais il n'en faut pas moins croire en la vie et tâcher de jouir » lui disait une voix intérieure.

— « Etre heureux ! Je désire le bonheur... Que je sois insecte, animal destiné à périr ou que je sois un corps qui recèle une parcelle de la divinité, je veux jouir, je veux être heureux ».

Tolstoï se sentait, chaque jour, plus homme et plus libre. « Les hommes, pensait-il, vivent ici selon les lois de la nature ; ils naissent, engendrent, se battent, mangent, boivent, jouissent de la vie, meurent et ne connaissent d'autres lois que celles imposées invariablement par la nature au soleil, à la végétation, aux animaux. Il n'y en a pas d'autres[1] ». Ces hommes lui semblaient meilleurs, plus énergiques, plus libres que lui ; en se comparant à eux, il avait honte et pitié de lui-même. L'idée lui venait d'acheter une cabane, du bétail, d'épouser une cosaque et de vivre selon la nature. Il croyait même aimer une jeune cosaque « comme on aime la beauté des montagnes et du ciel ». Il ne cherchait rien, ne désirait rien d'elle, et chaque jour sa présence lui devenait plus nécessaire...

Marianna était toujours vêtue de la simple chemise de couleur que les femmes cosaques ont l'habitude de porter à la maison. Dès la première rencontre, Tolstoï distingua la silhouette haute et élégante de la jeune cosaque, son regard se posa complaisamment sur les belles formes virginales qui se devinaient sous la chemise de coton... La démarche assurée, le regard sauvage, toute la grâce inculte de Marianna le captivèrent. « Vous êtes tous mes-

1. *Cosaques.*

quins et méprisables, écrivit-il à un de ses amis de Moscou[1]. Personne de vous ne connaît la vie et le bonheur! Il faut avoir vu et senti ce que je vois et ce que je sens tous les jours, avoir vu les montagnes avec leurs neiges éternelles et une femme superbe, d'une beauté primitive, telle qu'elle a dû sortir pour la première fois des mains du Créateur. Ceux qui me plaignent d'être devenu un sauvage sauraient alors lequel de nous est dans le vrai. Si vous saviez combien je méprise vos trompeuses illusions! Quand je regarde ma cabane, ma forêt, mon amour et que mes pensées se reportent vers les salons, vers les femmes aux faux cheveux, aux lèvres mensongères, aux formes débiles, adroitement dissimulées, à ce bégaiement informe qui prétend être un échange de pensées et qui n'est rien moins que cela, mon cœur se soulève de dégoût... Avec quelle commisération ces gens-là parlent de leur crainte de me voir épouser une cosaque! Et moi, je désire uniquement me perdre à leurs yeux. Je veux épouser une simple cosaque, mais je ne saurais le faire, car ce serait le comble du bonheur et j'en suis indigne. »

« Il faut essayer! Pourquoi aviser? Pourquoi attendre? » se demandait Tolstoï. Mais une voix secrète lui disait d'attendre, de ne pas se presser, qu'avant de vivre comme Jérochka, il devait connaître un autre genre de bonheur...

C'est au Caucase que s'éveilla son talent d'écrivain. Sa première œuvre *Enfance* fut terminée le 9 juillet (vieux style) 1852 et envoyée sans aucune signature au « Sovremennik » de Saint-Pétersbourg, revue mensuelle du poète Nekrassov. Sur les instances de ce dernier qui lui fit comprendre qu'aucune revue russe n'a le droit de publier un article anonyme, l'auteur se décida à signer son travail de ses initiales : L.-T. Nekrassov publia avec plaisir l'œuvre

1. *Cosaques.*

de Tolstoï : « J'ai lu votre manuscrit, lui écrivit-il, on y trouve tant de choses intéressantes que je me propose de le publier. Autant que je puis me prononcer, je crois que l'auteur a du talent. Les idées, la simplicité, le réalisme d'*Enfance* sont des qualités indiscutables. Si dans la suite on trouve un peu plus de mouvement, cela pourra être un beau roman. Je vous prie de m'envoyer la suite. Votre roman et votre talent m'intéressent. Je vous engage de ne plus vous abriter sous des initiales, mais de signer de votre nom. »

« ...Votre *nouvelle* paraîtra dans la livraison 9 du *Sovremennik*, dit Nekrassov dans une seconde lettre. En la relisant dans les épreuves, je l'ai trouvée beaucoup mieux qu'elle ne m'avait paru à la lecture du manuscrit raturé. Quant à la question des honoraires, nos meilleures revues ont l'habitude de ne pas payer, pour la première fois, l'auteur que la revue présente au public. Pour vos œuvres futures, je vous offre les honoraires de nos plus célèbres auteurs, 50 roubles, une feuille d'impression (environ 8 francs la page). Il nous serait agréable d'avoir aussi vite que possible votre deuxième œuvre. »

Pendant la guerre d'Orient, Tolstoï passa dans l'armée active du Danube, comme attaché à l'état-major du comte Gortschakov. Lorsque le champ des batailles sanglantes fut transporté sur les coteaux de Sébastopol, il fut nommé commandant de la division de montagnes. Il arriva à Sébastopol en novembre 1854 et y resta jusqu'à la fin du siège. Il se distingua par sa bravoure exceptionnelle et fut considéré comme un véritable héros, même par ses camarades.

Après la célèbre bataille du 11, près la rivière Tchornaïa, Tolstoï s'attendait à être nommé aide de camp et à être décoré, mais il ne le fut pas grâce à une chanson satirique qu'il consacra à la malheureuse bataille du

4 août. Cette chanson très populaire, connue et chantée par presque toute l'armée, ne plut pas aux supérieurs de Tolstoï et son avancement n'eut pas lieu. « J'ai beau être ici depuis deux ans et avoir fait deux campagnes, je n'ai rien reçu du tout, écrivit-il à cette époque. J'ai un tel amour-propre que je veux demeurer ici jusqu'à ce que j'aie au cou Sainte-Anne ou Vladimir. Je suis déjà si encrassé que je me sens tout bouleversé lorsqu'on donne une récompense à un autre et rien à moi. »

Si l'âme de Tolstoï avait compris au Caucase la divine beauté de la nature, pendant la guerre de Sébastopol son esprit fut frappé par la grandeur de la souffrance humaine, par les contradictions des lois inconscientes qui gouvernent notre vie, par la grandeur de la mort. « ...Les éclats volent en l'air en sifflant et grinçant... A ces sons si divers, vous éprouvez un étrange mélange de jouissance et de terreur. Au moment où le projectile arrive sur vous, il vous vient infailliblement à l'esprit qu'il vous tuera, mais l'amour-propre vous soutient et personne ne remarque le poignard qui vous laboure le cœur. Aussi, lorsque le boulet a passé sans vous effleurer, vous renaissez, pour un instant une sensation d'une douceur inappréciable s'empare de vous, au point que vous trouvez un charme particulier au danger, au jeu de la vie et de la mort. Vous voudriez que le boulet ou l'obus tombât plus près, tout près de vous...

... Entrons à gauche. C'est la chambre des opérations et des pansements. Vous y voyez des médecins, la figure pâle et sérieuse, les bras tachés de sang jusqu'au coude, auprès du lit d'un blessé étendu, les yeux ouverts, qui délire sous l'influence du chloroforme et prononce des paroles entrecoupées, les unes sans importance, les autres attendrissantes. Les médecins sont tout entiers à leurs besogne répulsive mais bienfaisante : l'amputation. Vous

verrez la lame recourbée et tranchante s'introduire dans la chair saine et blanche, le blessé revenir subitement à lui avec des cris déchirants, des imprécations; l'aide chirurgien jeter dans un coin le bras coupé, pendant que cet autre blessé, sur un brancard, qui assiste à l'opération, se tord et gémit plus encore à cause du martyre moral de l'attente que de la souffrance physique qu'il endure. Vous y verrez des scènes épouvantables, empoignantes, vous y verrez la Guerre sans l'alignement brillant des troupes, sans musique, sans roulement de tambours, sans étendards flottant au vent, sans généraux caracolant; vous la verrez telle qu'elle est, dans le sang, dans les souffrances et la mort! Et, sortant de cette maison de douleur, vous éprouverez certainement une impression de bien-être, vous aspirerez à pleins poumons l'air frais et vous vous réjouirez de vous sentir bien portant; mais en même temps la contemplation de ces maux vous aura convaincu de votre nullité et c'est avec calme et sans hésitation que vous monterez sur le bastion... Que sont, vous direz-vous, les souffrances et la mort d'un vermisseau tel que moi à côté de ces souffrances et de ces morts innombrables[1]?... »

Tolstoï visite les malades, les blessés qui aiment à voir un visage compatissant, à entendre des paroles de charité et de sympathie. Il commence à comprendre le soldat, c'est-à-dire le paysan russe, et il a honte de lui-même en présence de ces hommes simples ; il veut leur exprimer toute son admiration, toute sa sympathie, mais les mots ne lui viennent pas et il se borne à s'incliner en silence devant la grandeur inconsciente, devant la fermeté d'âme et l'exquise pudeur des moujiks...

Le soir, seul avec ses pensées, les impressions de la journée repassent dans son souvenir, les visions se succè-

1. *Sébastopol.*

dent et bouleversent son âme : tantôt il voit les blessés couverts de sang, les bombes qui éclatent et dont les éclats arrivent jusqu'à lui ; tantôt il voit la douce figure de la sœur de charité qui panse les mourants en pleurant sur leur agonie... Le sommeil le fuit et soudain, il se souvient de son enfance lointaine, il se met à genoux en joignant les mains, et ce simple geste fait naître en lui un sentiment d'une douceur infinie, depuis longtemps oublié...

Malgré sa vie militaire très active, Tolstoï continuait à écrire. C'est pendant la guerre qu'il composa *Adolescence*, *Souvenirs de Sébastopol*, *la Coupe du bois*, *l'Invasion*, *les Cosaques*.

Tolstoï fut parmi les derniers défenseurs de Sébastopol. Après l'assaut suprême, il fut envoyé à Saint-Pétersbourg avec une mission.

*
* *

Tous les salons s'ouvrirent devant le jeune écrivain-héros. Tolstoï se lia avec les écrivains de l'époque qui le reçurent comme un des leurs. « Nous étions tous convaincus, raconte Tolstoï, que nous, écrivains, avions la part principale dans le progrès, que l'influence prépondérante nous appartenait. Nous étions convaincus qu'il nous fallait parler sans cesse, écrire, imprimer aussi vite que possible et autant que possible ; que tout cela était nécessaire pour le salut de l'humanité. Des milliers d'ouvriers travaillaient nuit et jour et de toutes leurs forces, composaient, imprimaient des millions de mots que la poste répandait dans toute la Russie, et nous étions mécontents de ce qu'on ne nous écoutait pas assez... Je m'imaginais naïvement que moi, du moins, j'étais poète, artiste et que je pouvais enseigner à tous, ne sachant pas ce que j'enseignais. De ma fréquentation des hommes, j'emportai un

nouveau vice, un orgueil qui devenait de plus en plus morbide, une folle assurance d'être supérieur aux autres. J'écrivais par vanité, par cupidité et par orgueil. Je conformais mes écrits à ma vie. Pour obtenir la gloire et l'argent pour lesquels j'écrivais, il fallait cacher le bien et montrer le mal. C'est ce que je fis. Combien de fois me suis-je ingénié à cacher, dans mes écrits, sous forme d'indifférence et d'ironie, mes propres aspirations au bien! J'y parvenais et on me louait. On me payait pour cela; j'avais tout : table magnifique, logement, femmes, société, j'avais la gloire. Ma foi dans l'importance de la poésie et du développement intellectuel était ma religion et je me considérais comme l'un de ses prêtres. C'était très agréable et très avantageux. Et je vécus assez longtemps dans cette croyance, ne doutant pas de sa vérité[1]. »

Tolstoï venait de quitter le fier Causase; il venait de voir sur les champs de bataille « la grandeur de la souffrance humaine » et, tout-à-coup, il se trouvait mêlé à la vie mondaine de la capitale; au lieu de l'action, il n'entendait autour de lui que des mots, des mots, des mots...

« Ayant douté de la vérité de cette « religion d'art, » je commençai à observer plus attentivement ses prêtres et je me convainquis que presque tous étaient des hommes immoraux et, pour la plupart, des hommes mauvais, insignifiants, d'un caractère beaucoup plus bas que celui des hommes que j'avais rencontrés dans ma vie débauchée ou militaire. C'étaient des hommes contents d'eux-mêmes, comme ne peuvent l'être que les saints ou ceux qui ignorent absolument la sainteté... Maintenant, quand je me rappelle cette époque, mon humeur d'alors et le caractère de ces gens, j'ai honte et j'ai envie de rire à la fois;

1. *Ma Confession.*

j'éprouve ce sentiment qui s'empare de nous dans une maison de fous. »

Tolstoï mena cette vie trois ans pendant lesquels furent écrits : *Jeunesse*, *Une rencontre*, *Une tourmente de neige* et *Deux hussards*. En 1857, après un court séjour à Iasnaïa-Poliana, il partit pour l'étranger.

Le contact avec la nature l'arracha de nouveau à ses tourments intérieurs. « Une fleur fraîche et odorante semblait s'être épanouie dans mon âme. » Il visita la Suisse, l'Allemagne et la France.

La vie européenne affermit d'abord sa foi dans le progrès, mais la vue d'une exécution capitale, dite « œuvre de justice », pendant son séjour à Paris, suffit à lui montrer la fragilité de sa confiance dans le progrès. Quand il vit la tête se détacher du corps et tomber avec un bruit lugubre dans le fond du panier, il comprit « non par l'esprit mais par tout son être » qu'aucune théorie de la raison du progrès ne pouvait justifier cette action. « Quand même les hommes voudraient démontrer que ce châtiment est salutaire et nécessaire, notre cœur le niera toujours. »

Il revint à Iasnaïa-Poliana où il passa toute une année dans un état d'âme très tourmenté. Il y écrivit *Lucerne* et *Albert*.

Il fonda à cette époque une école pour les paysans[1]. La vie pédagogique lui était agréable, il ne voyait pas en elle ce « mensonge évident » qu'il trouvait dans la carrière littéraire. « Ici aussi j'agissais au nom du progrès, mais je me comportais déjà en critique envers ce progrès. Je me disais que certains phénomènes du progrès ont une marche irrégulière, et qu'il fallait se comporter avec un grand libéralisme envers les gens primitifs, les enfants des moujiks. En réalité, je tournais toujours autour de ce même

1. Son retour en Russie eut lieu quelque temps avant l'émancipation des serfs.

et insoluble problème qui consiste à enseigner *sans savoir quoi.* » Au bout d'une année, en 1859, il partit de nouveau pour l'étranger « afin d'apprendre comment faire pour savoir enseigner aux autres, ne sachant rien soi-même[1] ». La maladie grave de son frère Nikolaï hâta son retour. La mort de ce frère qui survint bientôt à Moscou eut une grande influence sur Tolstoï. « Bon, spirituel, sérieux, il tomba malade, étant tout jeune encore : il souffrit plus d'un an et mourut douloureusement d'une affection de poitrine, sans avoir compris pourquoi il avait vécu et encore moins pourquoi il mourait[2]. » C'était une âme noble et belle ; il fut le meilleur, le seul ami de Léon Nikolaïévitch.

Après cette mort, Tolstoï retourna à Iasnaïa-Poliania. Il organisa une école modèle gratuite, où quarante enfants des deux sexes venaient s'instruire. Il devint en même temps juge de paix et publia une revue pédagogique sous le titre : *Iasnaïa-Poliana.* L'un des premiers, il introduisit, dans son école, la lecture mécanique dans l'enseignement de la langue.

L'école et la revue existèrent environ trois ans. La misère des moujiks exaspérait Tolstoï. Le nombre des élèves diminuait, les parents ayant besoin de leurs bras. Bientôt, tout devint insupportable au maître ; il tomba malade plutôt moralement que physiquement ; enfin, il abandonna tout et partit pour le désert, chez les Baschkirs, respirer l'air et « vivre de la vie animale. »

*
* *

Rétabli, Tolstoï revint à Moscou où il fréquenta beaucoup la maison du Dr Berce.

Il trouva dans la famille Berce cet intérieur intelligent

1. *Ma Confession.*
2. *Ibid.*

et honnête dont la mort de ses parents l'avait privé. Tous les membres de cette famille, mais principalement les femmes, lui apparaissaient entourés d'un nimbe mystérieux et poétique. Les trois jeunes filles du Dr Berce recevaient une éducation et une instruction parfaites. Tolstoï commença par s'éprendre de l'aînée, puis il crut aimer la seconde, définitivement il devint amoureux de la troisième.

Mlle Sophie Berce avait dix-sept ans. Elle était jolie. Quand Tolstoï lui demanda sa main, elle lui répondit : « Cela ne peut être... Pardonnez-moi. » Ce refus provenait de deux raisons : Mlle Berce ne s'était pas encore rendu compte de ses sentiments pour Tolstoï, et puis, elle était sous l'influence de sa mère qui espérait un parti plus brillant.

Tolstoï quitta Moscou et rentra chez lui, à Iasnaïa-Poliana. Son chagrin était grand. A cette époque, l'amour, pour lui, ne pouvait exister en dehors du mariage, il considérait le mariage comme l'acte principal de l'existence, celui dont tout le bonheur dépend. Et il fallait y renoncer ! Il s'adonna à la culture, il se mit à faucher avec les moujiks. Il existe même une photographie d'alors le représentant, pour la première fois, en blouse de paysan.

La vie laborieuse des moujiks le tentait, il voulait échanger son existence oisive, superficielle, égoïste, dont il souffrait, pour celle des paysans qu'il trouvait belle, simple et pure. « Que vais-je faire ? comment réaliser mon projet ? se disait-il en cherchant à donner une forme aux pensées qui l'occupaient. D'abord, il faudrait renoncer à ma vie passée, à mon inutile culture intellectuelle, renoncement facile qui ne me coûterait nul regret... » Puis il pensait à sa future existence, toute de simplicité, qui lui rendrait le repos d'esprit et le calme qu'il ne connaissait plus. Restait la question principale : comment opérer la transition de sa vie actuelle à l'autre ? Rien à ce sujet ne

lui paraissait bien clair. « Il faudrait épouser une paysanne... comment réaliser tout cela ? »

Mais il suffit à Tolstoï de revoir Mlle Berce et tous ses projets s'évanouirent... L'idée d'épouser une paysanne lui fit horreur. Il recommença à fréquenter la famille Berce et fit une nouvelle demande en mariage. Cette fois, elle fut agréée par tout le monde.

Avant le mariage, Tolstoï avoua à sa fiancée qu'il n'était pas... aussi pur qu'elle et qu'il n'était pas croyant. Il lui remit un journal contenant ses aveux écrits jadis à l'intention de celle qu'il épouserait. Des deux points qui le préoccupaient, celui qui passa presque inaperçu fut son incrédulité : croyante elle-même et incapable de douter de sa religion, Mlle Berce fut indifférente au manque de piété de son fiancé. Peu lui importait qu'il qualifia l'état de son âme d'incrédulité : ce cœur que l'amour lui avait fait connaître renfermait ce qu'elle avait besoin d'y trouver. Mais le second aveu lui fit verser des larmes amères. Tolstoï ne s'était pas décidé à cette confession sans un grand combat intérieur ; il s'y était résolu parce qu'il ne voulait pas de secrets entre eux.

Le mariage eut lieu le 23 septembre 1862. Le soir même, les jeunes mariés partirent pour Iasnaïa-Poliana. Tolstoï avait trente-quatre ans, sa femme, dix-huit.

Tolstoï trouva en Sophie Andréevna une vraie compagne, aimante, sincère, consciente. Grande fut sa surprise, les premiers jours, de voir la poétique Sophie capable de songer au mobilier, à la literie, à l'intendance, à la cuisine, aux côtés matériels de la vie ; il la plaisanta d'abord à ce sujet, peu à peu s'y accoutuma et s'en trouva fort bien. Au fond, il l'admirait. « Comment ai-je fait pour mériter ce bonheur ? » se demandait-il souvent. « Je suis un homme transformé, un homme heureux, écrit-il à son ami Fethe, quelque temps après son mariage. Sonia travaille avec

moi. Nous n'avons point d'intendant. Je cultive des plantations d'arbres fruitiers. J'ai des abeilles, des brebis... »

« L'amour de Sonia pour son mari n'a point de bornes, écrit de son côté le frère de Mme Tolstoï ; leur vie est un idéal de félicité conjugale. »

La comtesse avait à peine dix-neuf ans quand elle mit au monde son premier fils. Elle donna à son mari treize enfants ; ils en ont actuellement neuf, trois filles et six fils. Le dernier est né en 1891.

Mme Tolstoï fut femme, mère, maîtresse de maison, nourrice, institutrice accomplie : elle nourrit tous ses enfants elle-même, fut leur institutrice jusqu'à l'âge de dix ans. C'est elle aussi qui cousait leurs vêtements.

Tolstoï donna à ses enfants une éducation d'après les théories de Rousseau et basée sur une liberté absolue ; les punitions en étaient bannies. Fils et filles sont très instruits et parlent plusieurs langues. Tous n'admettent pas ses idées. L'un de ses fils, Léon Lvovitch, né en 1871, est un écrivain et publiciste très distingué. Sa fille, Tatiana Lvovna lui servit de secrétaire jusqu'à son mariage et est l'une de ses plus ferventes disciples.

Pendant une vingtaine d'années aucun nuage n'obscurcit le bonheur du comte et de la comtesse Tolstoï. Ils habitèrent presque continuellement Iasnaïa-Poliana, mais, souvent, pour l'éducation de leurs enfants, ils passèrent une partie de l'année à Moscou.

L'influence d'une vie de famille heureuse détourna Tolstoï de toute recherche du sens général de la vie. Toutes ses pensées pendant ce temps se concentrèrent sur sa femme, sur ses enfants. Mais, même dans cette période de l'existence de Tolstoï, on peut constater un grand contraste entre son apparence extérieure et son activité morale intérieure.

D'après les *Souvenirs* de son beau-frère Berce, Tolstoï

était toujours gai ; il montait à cheval, chassait, aimait à jouer au croquet, et, au milieu de cette vie « calme et paisible », écrivit *Guerre et Paix* et *Anna Karénine* où nous trouvons déjà les germes de ses idées futures.

La vente de *Guerre et Paix* produisit une grosse somme avec laquelle Tolstoï acheta un grand domaine, dans le gouvernement de Samara, dont les biens-fonds donnèrent un très joli revenu.

* * *

C'est l'époque la plus glorieuse pour le talent du romancier, c'est aussi l'époque la plus calme de sa vie intérieure. « Cependant je sentais, raconte Tolstoï, que je n'étais pas tout à fait sain d'esprit et que cela ne pourrait pas se prolonger longtemps ».

Le *pourquoi* de la vie se posa à son esprit. Jadis, auprès de son frère mourant, Tolstoï avait entrevu le problème de la vie et de la mort qui, dans sa jeunesse, l'avait déjà tourmenté... La vie lui était apparue plus terrible encore que la mort. D'où venait-elle ? que signifiait-elle ? pourquoi nous était-elle donnée ? Tolstoï, « semblable à un homme qui, par un temps froid, aurait échangé une chaude fourrure contre un vêtement de mousseline, avait senti non par le raisonnement mais par tout son être qu'il était nu, dépouillé et destiné à périr misérablement ».

Le mariage avec ses joies et ses nouveaux devoirs avait chassé complètement ces pensées, mais n'ayant aucune occupation impérieuse, n'étant pas obligé de gagner sa vie à la sueur de son front, étant, après tout, un oisif, car la plume ne fut jamais pour lui un gagne-pain, mais une distraction de riche bien doué, Tolstoï se mit de nouveau à se tourmenter, tout en continuant sa vie habituelle, c'est-à-dire se laissant vivre au milieu d'une grande abondance,

entouré d'affection, d'amour, d'estime et de gloire. L'homme qui doit travailler douze heures par jour pour gagner son pain et celui de sa famille n'a pas le temps de se dire : « Je ne puis vivre sans savoir ce que je suis et dans quel but j'existe ! »

Après des années d'une vie facile et agréable, à la veille de la vieillesse, Tolstoï se demande : « Ai-je raison de vivre comme je le fais ? Je travaille, je poursuis un but et j'oublie que tout finit et que la mort est là près de moi... » A quel moment précis le doute reparaît-il en Tolstoï ? Question difficile à résoudre, mais cette lutte intérieure lui pèse douloureusement et il cherche de toutes les forces de son être à en sortir[1]. « ... Je serai riche, j'aurai une nouvelle propriété, et après ? Je serai plus célèbre que Gogol, Pouchkine, Shakespeare, Molière, et après ?... Ma vie s'arrêta. J'avais vécu, travaillé, marché en avant et j'étais arrivé à un abîme, et il n'y avait rien devant moi excepté la ruine. Moi, homme bien portant et heureux, je ne pouvais plus vivre... »

Tolstoï connaissait le doute depuis son adolescence. Mais autrefois il ne portait que sur *sa manière* de vivre ; maintenant, il embrassait le sens, la valeur même de la vie. Autrefois, le doute de Tolstoï avait à lutter avec l'énergie de sa conservation individuelle qui aspirait avant tout à la vie animale ; maintenant, cette énergie étant affaiblie, le doute le poussait à se défaire de la vie.

L'idée du suicide lui vint aussi naturellement que précédemment les projets d'amélioration de la vie. Cette idée était si tentante qu'il devait user de ruse envers lui-même pour ne pas y céder trop précipitamment. Il ne voulait pas se hâter, uniquement parce qu'il voulait voir clair en lui : « Si j'y parviens, il sera toujours temps. » Il cachait les

1. Voir la *Philosophie de Tolstoï*. Chap. *Crise morale et Conversion.*

cordes pour ne pas se pendre à la solive, il n'allait plus à la chasse pour ne pas être tenté de se tuer avec son fusil. Il ne savait pas lui-même ce qu'il voulait : il avait peur de la vie, il tendait à en sortir et malgré cela il espérait d'elle encore quelque chose.

Tolstoï avait à peine cinquante-quatre ans, il avait une femme bonne, aimante et aimée, des enfants, de grandes propriétés. Il était très respecté de tous, son nom était déjà célèbre. « Je n'étais pas fou, ni malade psychiquement. Je jouissais, au contraire, d'une santé physique et morale que j'ai rarement rencontrée chez les personnes de mon âge. Physiquement, je pouvais faucher aussi bien que les paysans. Intellectuellement, je pouvais travailler huit heures de suite sans éprouver aucune conséquence fâcheuse d'un pareil effort. » Et c'est dans ces conditions qu'il devait employer des ruses pour ne pas se tuer ! « Tout est mensonge, la mort seule est vraie. »

A un moment donné, il crut trouver le sens de la vie dans la famille, mais il se dit bientôt : « La famille, épouse, enfants, ce sont des hommes, ils se trouvent dans le même état que moi, ils ne connaissent pas la vérité, donc ils vivent dans le mensonge. L'art, les lettres ? Ce sont des ornements de la vie, l'art ne donne pas le sens de la vie. La science ? Elle explique tel ou tel phénomène de la vie, elle n'explique pas la vie... J'étais comme un homme égaré dans la forêt et qui court de tous côtés pour trouver la sortie : il sait que chaque pas l'égare davantage et pourtant, il ne peut se défendre de se jeter de tous côtés... J'errais dans la forêt des connaissances humaines, parmi les lueurs des sciences qui, tout en me découvrant des horizons lumineux, ne pouvaient me fournir aucun abri. Je vaguais au milieu de l'obscurité des connaissances théoriques, toujours plus sombres à mesure que je m'y enfonçais, jusqu'à ce que je fusse enfin persuadé

qu'il n'y avait et qu'il ne pouvait pas y avoir d'issue. »

Tolstoï relisait les philosophes, il fréquentait les prêtres, les moines et les sectaires qui sont très nombreux en Russie. Mme Tolstoï écrit, à cette époque, à son frère : « Pourquoi lit-il tous ces livres de philosophie où il ne trouve rien ? puisqu'il désire la foi, pourquoi ne l'a-t-il pas ? Il réfléchit trop, il s'absorbe trop dans ses méditations solitaires. »

Voici exactement quel était l'état d'âme de Tolstoï : son intelligence lui avait fait reconnaître que la vie n'a pas de sens. « La vie est un mal dépourvu de sens. Mais je vis et toute l'humanité vit. Pourquoi ? Quel sens donnent à la vie les milliards d'êtres qui vivent et ont vécu sur la terre ? » Il s'aperçoit que la grande majorité des hommes — le peuple — ne vit pas comme vivent les hommes de son monde, et que la foi et le travail sont les sources où cette majorité puise le sens de la vie. Il étudie la religion et il aboutit à cette constatation : La foi est toujours en contradiction avec la raison. La foi ne supporte pas la critique. Il faut donc ou accepter aveuglément la foi et y puiser le sens de la vie ou rejeter la foi et admettre la raison qui, elle, n'explique pas le sens de la vie. « Le christianisme ne me satisfait pas, » dit-il, et tout de suite après : « Si je n'accepte pas les explications que m'offre le christianisme sur le problème de mon existence, où en trouverai-je d'autres ? »

Il fallait pourtant sortir de cette ornière. Il s'agissait pour Tolstoï ou de se suicider ou de trouver, coûte que coûte, le sens de la vie. L'instinct de conservation était affaibli en lui, mais pas encore anéanti, sa vie extérieure ne laissait rien à désirer, il se persuada donc, après plusieurs années de recherches, que :

1° La vraie foi qui fait vivre et qui explique le sens de la vie est celle du christianisme primitif et non pas celle du christianisme d'aujourd'hui.

2° L'homme doit vivre du travail de ses mains.

3° Il ne faut jamais résister au mal par le mal.

Deux hommes du peuple, Soutaïev et Bondarev, eurent sur la conversion de Tolstoï une influence décisive [1].

Ayant fait son examen de conscience, Tolstoï constata qu'il avait toujours vécu en parasite. Il lui fallait, pour comprendre la vie, changer avant tout sa propre manière de vivre et adopter véritablement celle du peuple travailleur. Au lieu donc de terminer son existence par une corde ou par une balle, Tolstoï décida de changer sa manière de vivre. C'était la seule chose raisonnable qui lui restait à faire.

Il renonça à la vie du monde, ayant reconnu que ce n'était pas la vie, mais seulement une parodie de la vie, il se sépara des parasites pour se rapprocher du peuple travailleur et lui demander sa conception de l'existence. Le peuple qui l'entourait, c'était le peuple russe, il s'adressa donc à lui. Le sens que le peuple russe donne à la vie est le suivant : L'homme doit vivre selon la volonté de Dieu, renoncer à toutes les jouissances, travailler, s'humilier et être charitable.

En 1884, Tolstoï adopte définitivement l'inélégant mais bien commode costume du moujik : longue blouse serrée à la taille par une ceinture de cuir, hautes bottes qu'il apprend à fabriquer lui-même. Comme protestation contre le luxe, il affecte la rusticité. Il laboure la terre, devient végétarien, cesse de chasser, de fumer, etc... Au début, Tolstoï pensait avoir trouvé la foi chez le peuple russe, mais il finit par créer sa propre foi, — sorte de judaïsme primitif [2] — d'après laquelle il se mit à régler désormais son existence et sa conduite. Il a exposé les principes de cette foi dans ses livres : *En quoi consiste ma foi*, *Mes*

1. Voir notre *Philosophie de Tolstoï*, pp. 56-63.

2. *Ibid.* chap. *La religion et la morale de Tolstoï*.

Evangiles. Son tourment, ses souffrances morales, sa recherche d'un but, sa conversion sont racontés dans son ouvrage intitulé *Ma Confession.*

Tolstoï se dégagea de plus en plus de ses intérêts matériels. Il envisageait avec calme et sang-froid sa ruine imminente. C'est alors que la comtesse prit tout dans ses mains. Non seulement elle administra les domaines, mais elle devint l'éditeur des œuvres de son mari dont les éditions se multipliaient avec une rapidité inouïe. Tolstoï voulait se décharger de son bien, le distribuer aux pauvres, mais il se heurta à la protestation énergique de sa femme [1]. Mme Tolstoï refusa aussi le transfert de la propriété à son nom. Tolstoï le proposa plus tard à ses enfants qui le refusèrent également.

« Tolstoï reproche à sa femme, écrit M. Berce, de s'opposer à la distribution de ses biens et d'élever leurs enfants comme par le passé... Il y a entre eux une sorte d'antagonisme. Elle ne veut pas laisser distribuer les biens et mettre ses enfants sur la paille quand personne d'autre ne le fait... Elle se lamente, les larmes aux yeux : « La vie devient difficile... Tout pèse maintenant sur moi... Il oublie tout pour ses idées... »

C'était la première querelle qui s'élevait entre Tolstoï et sa femme depuis leur mariage, elle ne dura pas longtemps. Tolstoï renonça moralement à sa fortune, c'est-à-dire cessa personnellement d'en tirer profit, mais il resta, comme par le passé, à Iasnaïa-Poliana. Il se laisse vivre et c'est Mme Tolstoï qui dirige tout... Elle entoure son mari de soins jaloux... Le régime végétarien de Tolstoï lui donne

1. Tolstoï a renoncé par une lettre rendue publique à sa propriété littéraire. Il a confirmé cette renonciation depuis par des lettres retentissantes. Mais il faut s'entendre sur ce point. Tout le monde peut traduire les ouvrages de Tolstoï en n'importe quelle langue, puisque la Russie n'a aucun traité littéraire avec aucun pays de l'univers. En Russie, aucun éditeur n'a le droit de publier les œuvres de Tolstoï, c'est Mme Tolstoï elle-même qui les édite...

beaucoup de soucis. Elle est arrivée à composer un menu varié et exquis.

« Si j'étais flûtiste, dit un jour Tolstoï, ma femme passerait sa vie à fourbir les clefs de ma flûte. » Connaissant à fond les habitudes de son mari, Mme Tolstoï ne cesse de veiller à ce que rien ne le dérange. Dès qu'elle s'aperçoit ou devine qu'il a besoin d'elle, elle quitte tout et lui vient en aide. C'est encore elle qui réunit ses notes hâtives et nerveuses, les copie, les recopie — elle a recopié *Guerre et Paix* sept fois — et lui présente son travail arrangé et prêt à être imprimé...

Tolstoï n'a pas abandonné sa plume. Depuis son changement d'existence, il écrivit la *Sonate à Kreutzer*, *Maître et Serviteur*, *Puissance des Ténèbres*, *Résurrection*, *Qu'est-ce que l'Art ?* et un grand nombre d'opuscules de théologie, de philosophie et de sociologie... Sa manière d'écrire reste la même. Il établit d'abord le plan de son œuvre. Puis il jette des ébauches sans s'arrêter aux détails. La comtesse ou l'une de ses filles copie ce premier brouillon que Tolstoï revoit et corrige en le recouvrant, partout, de ratures. Nouvelle copie, nouvelles corrections ; cela se répète quatre, cinq, six et même dix fois. Depuis la publication de *Guerre et Paix*, Tolstoï ne fait plus aucune attention au style, à la forme esthétique : « Cela embrouille la pensée. »

La dernière œuvre de Tolstoï a été écrite pour venir en aide à la secte des *Doukhoborts*. Les Doukhoborts sont très poursuivis par le gouvernement russe. Plutôt que de renier leurs principes, ils se laissent condamner aux travaux forcés. Tolstoï est intervenu auprès du gouvernement russe pour leur obtenir l'autorisation de s'expatrier au nombre de 12.000 au Canada. Afin de faciliter leur départ, il vendit à un prix très élevé son roman *Résurrection* à une revue russe *Niva*.

Excommunié par le Synode russe pour ses idées religieuses (24 février 1901), Tolstoï répondit par une lettre digne, forte et franche. Pour flétrir le mensonge de ses adversaires, il trouva des paroles sévères et d'une noble fierté.

Au mois de juillet 1901, Tolstoï tomba malade à Iasnaïa-Poliana, se rétablit, partit en Crimée, retomba malade, fut presque à l'agonie, se rétablit définitivement au bord de la mer Noire, dans une charmante propriété mise à sa disposition par la comtesse Panine. Revenu à Iasnaïa-Poliana, il continue à y vivre, à prêcher et à se déclarer parfaitement heureux. Malgré son âge avancé et sa dernière maladie, il s'adonne à tous les sports, il déploie une vigueur et une souplesse de muscles qui font envie aux jeunes gens.

Ayant goûté, en gourmet, à toutes les douceurs de la vie, Tolstoï en proclame et flétrit la vanité et le mensonge; ayant vécu, aimé et souffert, — moralement — au déclin de sa vie, il offre à l'Univers une douce philosophie de la Vie et de l'Amour dont l'influence sur le mouvement des idées est considérable.

*
* *

Tolstoï n'est pas entré de plain-pied dans les voies de « la vie nouvelle ». Dès sa jeunesse, il fut tourmenté par des doutes. On a voulu voir dans cette « manie du doute » un symptôme pathologique. Les phases successives du développement graduel des problèmes qui se posaient à Tolstoï ont été comparées aux attaques d'anxiété morbide : Doute. Accalmie. Nouvelle attaque de doute. Nouvelle accalmie. Les doutes morbides reprennent à longs intervalles. Période des obsessions psychiques avec sentiment d'abattement, de perplexité, d'étrangeté. Impression sub-

jective d'un véritable arrêt de la vie. En un mot, tous les caractères de la psychasténie.

C'est une erreur considérable. Cela devient, chez les aliénistes, une véritable manie de voir partout et en tout des manies. Le désir de se perfectionner moralement est « une manie de la perfection ». Le styliste est atteint de « la manie de la recherche des mots : onomatomanie », etc.

Le doute n'est pas toujours pathologique. C'est souvent la certitude qui est un état morbide, les origines et la fin de la vie étant incertaines. Le doute, au contraire, paraît un désir, un moyen d'investigation et par conséquent un signe de vitalité normale. Gogol est malade : le voyage à Jérusalem lui paraît *indispensable* pour le salut de son âme. Il est *certain* d'avoir péché, il est *persuadé* d'être dans le vrai en implorant la grâce et le pardon d'un être invisible; il est aussi persuadé d'être un grand homme. Cette certitude prouve que Gogol est un esprit faible; son intelligence est bornée, c'est un grand artiste automate [1].

Tolstoï n'est pas un esprit automatique, incapable d'attention et d'action. Or, dans le doute morbide, le trouble de l'attention est prédominant, l'aboulie déterminée par l'état émotif remplace l'action. Il est rare que le doute morbide ne soit pas accompagné d'obsessions. Quelles sont les obsessions de Tolstoï ? Le désir d'améliorer moralement sa manière de vivre n'est pas une obsession, il est le résultat de son sens critique très développé.

La manie du doute rend incapable de rien faire, elle détermine une sorte d'angoisse particulière : ou le malade s'agite, gémit ou il garde une immobilité stupide. Dans les deux cas, l'obsédé du doute est incapable de rien faire. Le doute de Tolstoï ne l'a jamais empêché de travailler. Ce n'est pas l'activité nerveuse de Gogol [1], le travail de Gogol

1. Voir notre ouvrage. *Le bonheur et l'intelligence*. pp. 169-197.

2. Voir page 25 de cet ouvrage.

n'est pas régulier, celui de Tolstoï est systématique et conscient. Il travaille, il agit normalement même quand il développe sa théorie de *non-agir*. Il est ridicule de traiter de malade l'homme qui travaille d'une façon prodigieuse pour arriver à éclairer d'une lumière fugitive un des innombrables problèmes de la vie. Disons que telle ou telle de ses solutions ne nous plaît pas, ne disons pas qu'elle est morbide.

Les idées fondamentales de Tolstoï se sont formées de bonne heure, mais elles se développèrent peu à peu pour s'enraciner solidement et définitivement vers l'âge de cinquante ans. Il passa par diverses crises, mais toute crise n'est pas forcément pathologique. Toute évolution a ses étapes critiques, ses instants de lutte, de perplexité, d'irrésolution.

L'homme, surtout l'homme supérieur, est un agrégat complexe de principes souvent identiques comme essence, mais divers comme formes manifestées. Tout homme dont la pensée est créatrice possède, par le fait même de sa puissanee intellectuelle, un système nerveux d'une extrême délicatesse. Celui dont le système nerveux ne joue qu'un rôle secondaire, c'est-à-dire ne transmet aucune vibration d'ordre psychique, ne peut pas être un homme supérieur. Le nerveux n'est pas nécessairement un fou. Et connaît-on la nature vraie des crises passagères de l'aliénation mentale ? Leurs causes réelles nous échappent. Etiologie banale, anatomie pathologique nulle, incapables de nous expliquer l'énigme.

Le doute de Tolstoï, jusqu'à sa conversion, est un phénomène normal, purement intellectuel, il n'a rien de morbide, c'est la manifestation d'une intelligence supérieure. Non seulement ce doute n'empêche pas Tolstoï de chercher encore et toujours la vérité avec acharnement, mais il l'y oblige. Même durant la crise morale qui précède la conver-

sion de Tolstoï, son état psychique reste intact. C'est plutôt *après* la conversion que je serais tenté de trouver en Tolstoï des éléments de sénilité, — d'ailleurs naturels à son âge avancé.

La conversion de Tolstoï est la raison d'être de sa nouvelle manière de vivre, elle n'est pas la solution définitive des problèmes qu'il s'était posés. Cette conversion ne lui apprit pas le *sens de la vie*, elle lui indiqua les moyens de *régler* sa vie [1], *sa propre vie*. Il est impossible d'oublier, même un instant, la situation oblique dans laquelle les circonstances de la naissance et du milieu ont placé Tolstoï. Le doute l'amena à la nécessité de changer sa manière de vivre et il la changea, mais il se trouvait en de très bonnes conditions pour le faire. Combien y a-t-il d'hommes qui professent les idées du penseur russe, qui l'ont même dépassé au point de vue de l'évolution théologico-scientifique et sont obligés de continuer leur *fausse* vie!

Lorsque Tolstoï comprit l'absurdité de la vie des grandes villes, il se retira à la campagne, *chez lui*, dans sa famille, où il trouva soins, affection, amour. « Revenir à la terre! » mais il faut l'avoir cette terre. Tolstoï est heureux d'avoir hérité de ses ancêtres « Iasnaïa-Poliana »; que faire lorsqu'on n'a jamais hérité de rien?

Et le mysticisme de Tolstoï? Car s'il nie les formes dogmatiques de la religion, il admet toujours l'existence d'un Tout qui revêt dans ses écrits un caractère inquiétant. Nous ne sommes plus en face du mysticisme d'un Gogol, ni même d'un Dostoïevsky, mais celui de Tolstoï porte encore, dans son expression extérieure du moins, un caractère presque théologique. Il ne peut même pas être considéré comme un mysticisme *laïque*. Le sens critique de Tolstoï, très puissant quand il touche aux problèmes sociaux,

1. Voir notre ouvrage *Pensées de Tolstoï*. Préface.

devient chancelant, surtout dans ces derniers temps, dans le domaine de la compréhension métaphysique du sens de la vie.

Si Tolstoï avait consommé le résultat auquel sa crise morale l'avait naturellement amené, c'est-à-dire s'il s'était suicidé ou s'il avait effectivement renoncé à tous ses biens, s'il avait réellement brisé toutes les attaches qui le retenaient — malgré lui — à *sa* société, à *sa* famille, s'il avait refusé franchement de profiter des produits de l'exploitation de ses ancêtres, — car d'où lui vient le magnifique domaine de Iasnaïa-Poliana, avec son parc et ses terres ? — s'il s'était mis à travailler comme la grande majorité de ses semblables, s'il était, en un mot, conséquent, en tout et toujours, avec les nobles idées qu'il prêche, sa doctrine aurait gagné en ampleur, l'influence de son exemple aurait été plus efficace, il aurait pu être considéré comme une intelligence vraiment exceptionnelle.

Tolstoï déclare bien que la société moderne n'est chrétienne que de nom, ses institutions, son art, tout est faux, tout est mensonge, le bonheur consiste à revenir à la nature, à la vie simple et patriarcale, etc., et il partage sa journée entre les travaux matériels et les travaux intellectuels, mais il sait probablement que tout le monde ne peut pas faire comme lui.

En 1896, le Dr Belogolovi[1], appelé à soigner l'un des fils de Tolstoï, atteint de neurasthénie, exprima au grand romancier l'espoir que son fils pourrait se rétablir, vu qu'il n'y avait pas de tare héréditaire dans la famille. — « Je ne crois pas à l'hérédité, répondit Tolstoï. J'admets que les nerfs sont la cause principale de la maladie de mon fils, mais je crois qu'il est surtout malade parce qu'il a été trop bien soigné, il ne serait pas neurasthénique s'il

1. *Mémoires*.

n'avait pas été élevé dans une maison riche, si, comme les étudiants pauvres, il avait connu la misère... »

Sans doute. Mais Tolstoï lui-même, s'il n'avait pas toujours vécu dans l'abondance, s'il avait gagné son pain à la sueur de son front, aurait-il pu nous donner, à l'âge de soixante-dix ans *Résurrection ?* Personne ne s'en plaint. On déplore plutôt que la misère ait empêché Dostoïevsky de s'abandonner, corps et âme, à son génie. Dans aucune phase évolutive de son développement physique, moral et intellectuel, Tolstoï n'a connu la misère qui affaiblit, dégrade, tue l'artiste et le penseur, tout en lui procurant, par moments, des sensations sublimes.

« Un jour, raconte le prince Obolensky [1], au bal, Tolstoï — il n'avait pas trente ans — me montra une jeune dame en me disant : que de poésie il y a dans la toilette de bal d'une femme, que d'élégance, que *d'idées*, que de charme dans ces fleurs piquées sur la robe ! » En admirant la grâce des fleurs et de la femme, Tolstoï était sain d'esprit. — Aujourd'hui, il n'est pas de cet avis : son admiration d'alors lui semble malsaine. — Rien de morbide non plus dans ses doutes et dans sa recherche de la vérité. Mais lorsqu'il croit avoir trouvé dans l'Évangile — même compris et interprêté à sa manière — le sens de la vie, lorsque par son genre d'existence à Iasnaïa-Poliana, il prétend résoudre la question sociale, nous aurions peut-être le droit de découvrir non pas des éléments pathologiques, mais des signes de sénilité naturelle d'âge.

Tolstoï est un de ces hommes — rares — auxquels on peut appliquer l'aphorisme anglais : They are certainly cracked ; but the crack let in light [2].

Le point de départ du tolstoïsme est l'état d'âme d'un homme arrivé au bout de son évolution naturelle avec un

1. *Archives russes*. 1895.

2. Ils sont certainement fêlés ; mais la fêlure laisse entrer de la lumière.

idéal très noble auquel il se dévoue sans arrière-pensée. Aussi le tolstoïsme n'est-il pas une doctrine définitive capable de résoudre toutes les obscurités et tous les doutes de notre existence, mais une méthode de critique sociale, facilitant l'effort des hommes qui veulent réorganiser, en les purifiant, les bases de la société.

II

L'œuvre de Tolstoï est une des plus touffues qu'on puisse imaginer. Tour à tour romancier, philosophe, moraliste, l'apôtre de Iasnaïa-Poliana touche à tous les sujets. Par ses images, sensations, sentiments, impressions, analyses, il éveille l'idée de l'Infini.

On aperçoit dans l'œuvre de Tolstoï, comme dans un songe, confondus entre eux, sans être rattachés l'un à l'autre d'une manière apparente ni même sortis entièrement de l'informe ou de l'imprécis, les éléments les plus divers : conceptions philosophiques, morale de la pitié, paraboles bibliques et slaves, austérité ascétique, socialisme révolutionnaire, anarchie intellectuelle. L'esprit de Tolstoï fut hanté — de tout temps — de rêveries philosophiques, car l'auteur d'*Anna Karénine* est un philosophe autant qu'un romancier, c'est-à-dire un homme voué à la recherche de l'éternelle vérité, tout autant qu'un poète et un artiste. Il est romancier-philosophe, il est aussi philosophe-prophète, prophète de l'ancienne religion, de la religion des prophètes, et prophète d'une nouvelle religion, la religion de la justice et de la solidarité sociales.

L'étude de la philosophie proprement dite de Tolstoï sortant des cadres de cet ouvrage [1], nous ne nous occuperons ici que de ses romans. Notre tâche est complexe.

1. Voir nos ouvrages : *La Philosophie de Tolstoï*, *Pensées de Tolstoï* et *Nouvelles Pensées de Tolstoï*. (Paris, F. Alcan.)

Tolstoï déconcerte les procédés habituels de la critique. Ses romans échappent presque à l'analyse, ils ne sauraient s'étreindre dans une formule littéraire définitive.

Il y a un demi-siècle, Dostoïevsky s'exprima ainsi sur l'auteur de *Guerre et Paix* : « Tolstoï est une grande force. C'est le plus merveilleux talent que nous ayons en Russie. Il n'a pas encore tout dit [1]. »

En 1856, Tourguéniev écrivit à Droujinine [2], à propos de Tolstoï; « Quand ce jeune vin se sera rassis, il en sortira une boisson digne des dieux. » Vingt ans après, il écrit à Fethe [3] : « Tolstoï commence à acquérir une notoriété européenne. Nous autres Russes, nous savons depuis longtemps qu'il n'a pas de rival. »

A son lit de mort, le doux Tourguéniev s'adresse à Totstoï lui-même : « ... Je vous écris pour vous dire combien j'ai été heureux d'être votre contemporain et pour vous adresser une dernière prière. Cher ami, revenez aux travaux littéraires. Ce don vous est venu de là d'où tout nous vient. Combien je serais heureux si je pouvais penser que vous écouterez ma supplique ! Mon ami, grand écrivain de notre terre russe, exaucez cette prière... Je vous serre une dernière fois sur mon cœur... »

Tolstoï venait de commencer sa carrière d'apôtre et Tourguéniev mourant le suppliait de revenir à ses romans... Tolstoï ne cessa pas de prêcher sa nouvelle religion, mais il exauça la prière de Tourguéniev, puisque depuis la mort de ce dernier, il publia *La sonate à Kreutzer*, *Maître et Serviteur*, *Résurrection*...

Les romans de Tolstoï doivent être divisés en deux parties : ceux qui ont été écrits avant sa conversion, *Enfance*, *Adolescence* et *Jeunesse*, *Les Cosaques*, *Souvenirs de Sébas-*

1. Madame Mikoulitch. *Souvenirs sur Dostoïevsky*.
2. Critique de l'époque.
3. Poète russe (1815-1878).

topol, *Guerre et Paix*, *Anna Karénine* et ceux qui ont été écrits après sa conversion : *Sonate à Kreutzer*, *Maître et Serviteur*, *Puissance des Ténèbres* (drame) et *Résurrection*.

A part *Enfance*, *Adolescence*, *Jeunesse* d'où se dégage un charme exquis, *Les Cosaques* et les *Souvenirs de Sébastopol* pénétrés d'une saveur de sauvagerie, à part la *Sonate à Kreutzer* qui est une apologie de la chasteté ascétique et le biblique *Maître et Serviteur*. Tolstoï n'a que trois grands romans : *Guerre et Paix*, roman historique et documentaire, *Anna Karénine*, roman philosophique et *Résurrection*, roman mystico-social.

Guerre et Paix est une véritable résurrection de la vie russe au début du XIXe siècle et une évocation bien vivante de la guerre de 1812. Dans les descriptions de batailles, c'est la foule populaire des soldats qui est au premier plan. Tolstoï excelle à la montrer en mouvement, à y conduire le lecteur, à la faire défiler devant lui, à introduire cette masse dans l'action et l'action dans cette masse. Ce n'est cependant pas uniquement en romancier qu'il raconte les batailles. L'historien trahit, comme malgré lui, ce qu'eût voulu passer sous silence le romancier. Est-ce bien l'artiste de style qui juge les mouvements et les actions de Napoléon ?

Tolstoï avoue[1] avoir consulté Thiers pour son roman, mais il vivifie le document historique par l'art de faire mouvoir, penser, parler, agir les foules. Il ne se borne pas à narrer, à peindre; souvent, très souvent, il analyse, il dissèque, il juge. « Le 12 juin, les armées de l'Occident entrèrent en Russie et la guerre éclata. C'est-à-dire qu'à ce moment terrible eut lieu un événement en complet désaccord avec la raison et toutes les lois divines et humaines. Ces milliers d'êtres se livrèrent mutuellement aux crimes

1. *Guerre et paix*, première partie.

les plus odieux, meurtres, pillages, fraudes, trahisons, vols, incendies, fabrication de faux assignats; tous les forfaits étaient à l'ordre du jour, et en si grand nombre que les annales judiciaires du monde entier n'auraient pu en fournir autant d'exemples pendant une longue suite de siècles. Et cependant ceux qui les commettaient ne se regardaient pas comme criminels. Où trouver les causes d'un fait aussi étrange que monstrueux ? »

Tolstoï se livre aussi à des considérations théoriques à propos des mœurs militaires : Peut-il exister une théorie de l'art de la guerre ? Quel est le rôle du général en chef de l'armée ? Quelles sont les causes qui amenèrent le mouvement universel de 1812 ? La réponse est faite tantôt par l'auteur lui-même, tantôt par le héros de son roman, le prince André. Ces considérations n'ont aucun rapport avec le roman proprement dit.

Le général Dragomirov, analysant *Guerre et Paix* au point de vue militaire, constate que le roman est intéressant doublement : d'abord par la description des scènes guerrières et de la manière d'être des troupes, ensuite par la tendance qu'il accuse de tirer quelques conclusions relatives à la guerre. « Les premières, c'est-à-dire les scènes militaires, y sont inimitables et peuvent constituer l'un des appendices les plus utiles de n'importe quel cours d'art militaire; les secondes, c'est-à-dire les conclusions, ne supportent pas la critique même la plus indulgente à cause de leur exclusivisme; elles sont cependant intéressantes à titre de transition dans le développement des idées de l'auteur sur la guerre. »

Il est compréhensible que le général Dragomirov ne partage pas l'opinion de Tolstoï sur la possibilité d'une paix universelle, il trouve que, dans la nature, tout est fondé sur la lutte, il aime à répéter les paroles de Leibnitz : « La paix éternelle n'est possible que dans le tombeau. »

Mais cette divergence de jugements sur la guerre ne donne que plus de valeur à l'appréciation de M. Dragomirov : « Aucun soldat ne lira la description des mœurs militaires sans se dire à lui-même : certainement, c'est de notre régiment qu'il a tiré cela ! »

Deux personnages du roman, le prince André et Pierre Bezoukhov, méritent notre attention, car, avec Lévine d'*Anna Karénine*, ils nous expliquent l'évolution de la conversion morale de Tolstoï lui-même. Tous les deux sont peints avec une réelle vérité artistique. Ils unissent la plus grande pénétration à un manque absolu de force pour les soutenir. Ils ont beaucoup de capacités naturelles, chacun dans leur sphère d'activité, mais aussi une grande faiblesse de volonté.

Le prince André est un homme qui emploie tous ses efforts non à *être* mais à *paraître* quelqu'un. Il rêve d'abord de devenir un autre Napoléon, mais dès qu'il s'aperçoit, par une amère expérience, qu'il est difficile de devenir tout d'un coup un autre Napoléon, il se met à proclamer la nullité de Napoléon : « Je me souviens de l'expression bornée de son visage sur le champ de bataille d'Austerlitz. »

Pierre Bezoukhov est Tolstoï cherchant sa voie... Mais son caractère sombre dans un tourbillon nuageux, comme du reste toute la fin du roman.

Flaubert, avec son sens à la fois finement artistique et critique, a parfaitement compris *Guerre et Paix*. « Merci, écrit-il à Tourguéniev, de m'avoir fait lire le roman de Tolstoï. C'est de premier ordre ! Quel peintre et quel psychologue ! Les deux premiers volumes sont sublimes, mais le troisième dégringole affreusement. Il se répète ; enfin, on voit le monsieur, l'auteur et le Russe, tandis que jusque-là on n'avait vu que la nature et l'humanité. Il me semble qu'il y a parfois des choses à la Shakespeare. Je poussais

des cris d'admiration pendant cette lecture... et elle est longue ! Oui, c'est fort ! bien fort ! »

Guerre et Paix a l'impassibilité d'un traité de science ; l'histoire y côtoie constamment la psychologie ; l'âme des personnages mise à nu, fouillée jusqu'en ses profondeurs, garde le frisson du scalpel.

*
* *

Anna Karénine est l'histoire de deux couples. Le premier est formé par Lévine et Kitty. Lévine est Tolstoï lui-même.

Rousseau parle souvent par la bouche de Saint-Preux, Gœthe se représente dans Werther ou dans Faust, Chateaubriant dans René. Tolstoï s'est incarné dans le prince André, Pierre Bezoukhov (*Guerre et Paix*), surtout dans Lévine (*Anna Karénine*) et Nekhloudov (*Résurrection*). En scrutant leurs idées, il scrute les siennes propres.

Puisque nous avons déjà parlé de la vie de Tolstoï, de ses doutes, de sa conversion, nous laisserons de côté Lévine et Kitty et nous nous attacherons particulièrement à Anna, la principale héroïne d'*Anna Karénine*. Nous allons la dégager du cadre du roman, faire connaissance avec elle, suivre les différentes phases de sa vie, les diverses étapes de son amour pour Vronsky.

Anna Karénine appartient à la meilleure société. Lorsqu'on l'aperçoit pour la première fois, il est impossible de ne pas se retourner involontairement pour la regarder, non à cause de sa beauté, de sa grâce ou de son élégance, mais parce que l'expression de son aimable visage est douce et caressante. Ses yeux gris, que des cils épais font paraître foncés, ont un regard amical et bienveillant. Il y a dans sa physionomie une vivacité contenue qui perce dans le demi-sourire de deux lèvres fraîches et dans l'expression

animée de ses yeux. Il y a dans toute sa personne comme un trop plein de jeunesse et de gaieté qu'elle voudrait dissimuler; mais, sans en avoir conscience, l'éclair voilé de ses yeux paraît dans son sourire. C'est une de ces exquises créatures avec lesquelles on peut causer ou se taire agréablement.

Rien dans Anna ne fait penser à la femme du monde ou à la mère de famille. A voir sa taille souple, la fraîcheur et l'animation de son visage, on dirait une jeune fille de vingt ans, si une expression sérieuse ne venait parfois assombrir son regard. Anna, quoique parfaitement simple et sincère, semble porter en elle un monde supérieur dont l'élévation n'est pas accessible à tous.

Anna Karénine est mariée, à Pétersbourg, avec un homme d'État de vingt ans plus âgé qu'elle, honnête, loyal, sec et froid, qui trouve tous les sentiments dangereux et qui n'a qu'un seul culte : celui de l'opinion publique et des convenances de son monde. Sa femme ne l'a jamais aimé. Le seul lien qui existe entre les époux est leur fils, âgé de huit ans, qu'Anna adore de tout son cœur chaud, car, d'une fierté hautaine, elle reste fidèle à son mari et, malgré sa soif d'aimer, évite toute aventure. Son fils est le seul être sur lequel elle verse sa tendresse.

Un jour, se trouvant à Moscou, chez son frère, on lui fait connaître un officier, Vronsky. C'était au bal. « Anna était en noir. Elle portait une robe de velours décolletée qui découvrait ses épaules sculpturales et ses beaux bras. Sa robe était garnie de guipure de Venise ; une guirlande de myosotis était posée sur ses cheveux noirs et un bouquet pareil attachait un nœud noir à son corsage. Sa coiffure était très simple ; elle n'avait de remarquable qu'une quantité de petites boucles qui frisaient naturellement et s'échappaient de tous côtés, aux tempes et sur la nuque. Autour de son beau cou, ferme comme de l'ivoire, était attachée

une rangée de perles fines. Son charme consistait à effacer complètement sa toilette ; sa parure n'existait pas et n'était que le cadre duquel elle ressortait, simple, naturelle, élégante, pleine d'animation. »

Ce bal, plein de fleurs, de sons joyeux, grisait Anna. Elle avait un sourire heureux et triomphant, des lèvres entr'ouvertes, des mouvements pleins de grâce et d'harmonie. Ce n'était pas l'admiration de la foule qui l'enivrait ainsi, c'était l'admiration d'un seul, celle de Vronsky. Chaque fois que Vronsky lui adressait la parole, ses yeux s'illuminaient ; elle semblait chercher à dissimuler cette joie, mais le bonheur ne s'en peignait pas moins sur son visage. Anna souriait, il répondait à son sourire ; réfléchissait-elle, il devenait sérieux. Elle semblait séduisante, mais ce charme avait quelque chose de terrible et de cruel. Il y avait en elle une séduction étrange, presque infernale.

Depuis ce bal, le souvenir de Vronsky causait à Anna tant d'émotion qu'elle décida de partir plus tôt qu'elle n'avait eu l'intention, uniquement pour ne plus le rencontrer. « Enfin, tout est fini, Dieu merci ! » fut sa première parole en s'installant dans le wagon de chemin de fer pour retourner à Pétersbourg. Mais elle ne cessait, malgré elle, de penser au bal. Elle passa en revue ses souvenirs de Moscou, elle se rappela Vronsky humble et amoureux ; y avait-il là rien dont elle dut être confuse ? « Qu'y a-t-il au bout du compte ? Existe-t-il, peut-il rien exister de commun entre ce petit officier et moi, si ce n'est des relations mondaines ? » Elle sourit de dédain, puis se prit à rire presque à haute voix. Elle sentait ses nerfs se tendre de plus en plus, ses yeux s'ouvrir démesurément, quelque chose l'étouffer...

Le premier visage qu'Anna aperçoit, lorsque le train arrive en gare de Pétersbourg, est celui de son mari :

« Bon Dieu ! pourquoi ses oreilles sont-elles devenues si longues ? » pense-t-elle à la vue de la physionomie froide mais distinguée de son mari. Il lui semble qu'elle s'attendait à le trouver tout autre, et un sentiment pénible s'empare de son cœur. A la maison, le fils, comme le père, cause à Anna une espèce de désillusion ; elle se l'imaginait mieux qu'il n'est en réalité et cependant il est charmant avec sa tête frisée, ses yeux bleus et ses belles petites jambes. Du reste, Anna éprouve bientôt un bien-être presque physique à le sentir près d'elle, à recevoir ses caresses, et un apaisement moral à regarder ces yeux d'une expression si tendre, si confiante, si candide.

Le trouble et le sentiment de honte dont elle avait tant souffert en route disparaissent peu à peu dans les conditions ordinaires de sa vie, elle se retrouve calme et irréprochable et s'étonne de son état d'esprit de la veille. Que s'était-il passé de si grave ? Il serait facile de ne donner aucune suite à tout cela. Inutile d'en parler à Karénine, ce serait paraître y attacher de l'importance.

Vronsky vient à Pétersbourg. Anna éprouve la joie troublante de le rencontrer chez des amis, puis partout où il peut l'entrevoir et lui parler de son amour. Elle ne fait aucune avance, mais son cœur en l'apercevant déborde du même sentiment de plénitude qui l'a saisie la première fois ; cette joie, elle le sent, se trahit dans ses yeux, dans son sourire, mais elle n'a pas la force de la dissimuler. Anna croit sincèrement d'abord être mécontente de l'espèce de persécution que Vronsky se permet à son égard ; mais un soir qu'elle va dans une maison où elle pense le rencontrer et qu'il n'y paraît pas, elle comprend clairement à la douleur qui s'empare de son cœur combien ses illusions sont vaines et combien cette obsession, loin de lui déplaire, forme l'intérêt dominant de sa vie...

« Il faut que tout ceci finisse, déclare-t-elle enfin à

Vronsky. Je n'ai jamais eu à rougir devant personne et vous me causez le chagrin pénible de me sentir coupable. »

— Que voulez-vous que je fasse? répond l'officier, simplement, sérieusement.

— Si vous m'aimez comme vous le dites, murmure-t-elle, faites que je sois tranquille.

— Je ne puis vous séparer de moi par la pensée. Je ne vois aucun moyen de tranquillité ni pour vous ni pour moi dans l'avenir. Je ne vois en perspective que le malheur, le désespoir ou... le bonheur. Est-il vraiment impossible?

— Soyons bons amis et ne me parlez plus jamais ainsi, implore Anna, tandis que son regard parle différemment.

— Tout ce que je demande, c'est le droit d'espérer et de souffrir comme en ce moment; si c'est impossible, ordonnez-moi de disparaître et je disparaîtrai. Jamais vous ne me reverrez si ma présence vous est pénible.

— Je ne vous chasse pas.

— Alors, ne changez rien. Et Vronsky ajoute : « Vous ne vous êtes engagée à rien, mais vous savez que ce n'est pas de l'amitié que je vous demande. Pour moi, le seul bonheur de ma vie sera contenu dans ce mot qui vous déplaît si fort : amour.

— L'amour... répète lentement Anna, ce mot me déplaît parce qu'il a pour moi un sens plus profond et beaucoup plus grave que vous ne pouvez l'imaginer.

Anna a des idées particulières sur l'amour. Elle croit que s'il y a autant d'opinions que de têtes, il y a aussi autant de façons d'aimer qu'il y a de cœurs. Elle aime Vronsky, mais, épouse et mère, elle lutte.

Les amis d'Alexis Karénine le mettent au courant de la situation. Il se croit obligé de parler à sa femme. « Je me trompe peut-être, mais crois bien que ce que je te dis est autant pour toi que pour moi; je suis ton mari et je t'aime. »

Le visage d'Anna s'assombrit un moment et l'éclair moqueur de ses yeux s'éteignit, mais le mot « aimer » l'irrita. « Aimer, pensa-t-elle, sait-il seulement ce que c'est? Est-ce qu'il peut aimer? S'il n'avait pas entendu parler d'amour, il aurait toujours ignoré ce mot. » — « Je n'ai rien à te dire, » répond fièrement Anna à son mari. En effet, elle n'avait rien à dire, rien à se reprocher.

Elle continue à aller dans le monde et à rencontrer Vronsky partout ; son mari s'en aperçoit sans pouvoir l'empêcher. A chacune de ses tentatives d'explication, elle apporte un étonnement rieur, absolument impénétrable.

Un an se passa. Ce qui pour Vronsky était le but unique et suprême de la vie, pour Anna, un rêve de bonheur d'autant plus enchanteur qu'il lui paraissait invraisemblable et terrible, se réalisa. « Pâle et tremblant, il était debout près d'elle et la suppliait de se calmer, sans savoir comment et pourquoi. Mais elle baissait la tête, cette tête jadis si fière et si gaie, maintenant si humiliée! elle l'aurait abaissée jusqu'à terre, du canapé où elle était assise et serait tombée sur le tapis s'il ne l'avait soutenue. Elle sanglotait. Elle se trouvait criminelle et coupable, et c'était de lui qu'elle implorait son pardon, n'ayant plus que lui au monde. Quant à lui, il se sentait pareil à un assassin devant le corps inanimé de sa victime. Le corps immolé par eux, c'était leur amour, la première phase de leur amour. »

Au début de cette vie nouvelle, Anna sent l'impossibilité d'exprimer la honte, la frayeur, la joie qu'elle éprouve; plutôt que de rendre sa pensée par des paroles insuffisantes ou banales, elle préfère se taire. Les mots propres à définir la complexité de ses sentiments ne lui viennent pas, ses pensées mêmes ne traduisent pas les impressions de son âme. « Non, se dit-elle, je ne puis réfléchir à tout cela maintenant : plus tard, quand je serai plus calme. »

Mais ce calme de l'esprit ne se produit pas ; chaque fois que l'idée lui revient de ce qui a eu lieu, de ce qui arrivera encore, de ce qu'elle deviendra, elle se sent prise de peur et repousse ses pensées : « Plus tard, plus tard, quand je serai plus calme. »

Vronsky, quoique absorbé par sa passion, n'avait rien changé au cours extérieur de sa vie. Il avait conservé toutes ses relations mondaines et militaires. Son régiment gardait une place importante dans son existence. Il ne parlait à personne de son amour ; jamais une parole imprudente ne lui échappait. Sa passion était cependant connue de la ville entière, et les jeunes gens enviaient précisément ce qui pesait le plus lourdement à son cœur, la haute situation de Karénine qui contribuait à mettre sa liaison en évidence. L'amour de Vronsky pour Anna n'était pas un entraînement passager destiné, comme tant de liaisons mondaines, à disparaître en ne laissant d'autres traces que des souvenirs doux ou pénibles. Il sentait vivement toutes les tortures de leur situation, toutes ses difficultés aux yeux du monde, auquel il fallait tout cacher en s'ingéniant à mentir, à tromper, à inventer mille ruses. Et tandis que leur passion mutuelle était si violente qu'ils ne connaissaient plus qu'elle, toujours il fallait penser aux autres... Rien n'était plus contraire à la nature de Vronsky et il se rappelait le sentiment de honte qu'il avait souvent surpris dans Anna lorsqu'elle aussi était forcée au mensonge. Depuis sa liaison avec elle, il ressentait parfois une étrange sensation de répulsion qu'il ne pouvait définir. Pour qui l'éprouvait-il? Pour lui-même, pour le monde entier? Il n'en savait rien. Autant que possible, il chassait cette impression. « Oui, jadis *elle* était malheureuse, mais fière et tranquille ; maintenant elle ne peut plus l'être, quelque peine qu'elle se donne pour le paraître. » Et l'idée de couper court à cette vie de dissimulation lui apparut nette et précise : le plus

tôt serait le mieux. « Il faut que nous quittions tout, elle et moi, et que, seuls avec notre amour, nous allions nous cacher quelque part. »

Anna, elle, à quelque moment qu'on l'eût interrogée aurait invariablement répondu qu'elle pensait à son bonheur et à son malheur. Elle se demandait pourquoi les uns prenaient si légèrement ce qui pour elle était si cruel ? Cette pensée la tourmentait, car il lui était dur de mentir, de tromper, de dissimuler.

Bientôt la situation se compliqua : Anna devint enceinte. Vronsky lui offrit de s'enfuir.

— S'enfuir ! et devenir ostensiblement votre maîtresse ! s'écrie Anna.

— Anna !

— Oui, votre maîtresse, et perdre tout...

Elle voulut dire *mon fils*, mais ne put prononcer ce mot. Vronsky était incapable de comprendre pourquoi cette forte et loyale nature acceptait la situation fausse où elle se trouvait, sans chercher à en sortir ; il ne se doutait pas que l'obstacle était ce mot « mon fils » qu'elle ne pouvait se résoudre à articuler. Anna adorait son enfant. Quand elle se représentait la vie de cet innocent avec le père qu'elle aurait quitté, l'horreur de sa faute lui paraissait telle qu'en véritable femme, elle n'était plus en état de raisonner.

— Laisse-moi rester juge de la situation. J'en comprends la bassesse et l'horreur, mais il n'est pas aussi facile que tu le crois d'y rien changer. Aie confiance en moi.

Les relations de Karénine avec sa femme semblaient toujours les mêmes extérieurement. Cependant la catastrophe était proche.

Un jour, les Karénine assistaient à des courses d'officiers auxquelles Vronsky prenait part. En sautant la grande barrière, Vronsky fit une chute. Un murmure

d'effroi passa dans l'assistance. Anna, sans quitter sa lorgnette, poussa un cri d'horreur. Sa physionomie exprima des sentiments plus vifs que ne le permettait le décorum ; éperdue, troublée, elle voulait se lever, se sauver. « Partons, si vous le désirez », lui dit son mari en français. Anna ne l'aperçut même pas, elle regardait toujours de sa lorgnette l'endroit où Vronsky était tombé. « Je vous offre mon bras, si vous désirez partir, » répéta la voix de son mari. Anna s'éloigna de lui avec répulsion et répondit sans le regarder : « Non, non, laissez-moi, je resterai. » Quelqu'un près d'elle racontait que le cavalier tombé n'était pas blessé, mais que le cheval avait les reins brisés. A cette nouvelle, Anna se rassit et cacha son visage derrière son éventail ; son mari remarqua que non seulement elle pleurait, mais qu'elle ne pouvait réprimer les sanglots qui soulevaient sa poitrine. Il se plaça devant elle pour la dissimuler aux regards du public et lui donner le temps de se remettre. « Pour la troisième fois, je vous offre mon bras, » dit-il quelques instants après. Anna, effrayée, se leva avec soumission et prit le bras de son mari. « Je vous ai déjà priée, lui dit-il dans la voiture, de vous comporter dans le monde de telle sorte que les méchantes langues ne puissent vous attaquer. Il fut un temps où je parlais de sentiments intimes, je n'en parle plus ; il n'est question maintenant que de faits extérieurs ; vous vous êtes tenue d'une façon inconvenante, et je désire que cela ne se renouvelle plus. »

Ces paroles n'arrivaient qu'à moitié aux oreilles d'Anna ; elle se sentait envahie par la crainte et ne pensait cependant qu'à Vronsky : « Peut-être me suis-je trompé ? dans ce cas, pardonnez-moi. »

— Non, vous ne vous êtes pas trompé, dit Anna lentement en jetant un regard désespéré sur la figure impassible de son mari. Vous ne vous êtes pas trompé : j'ai été au désespoir et ne puis m'empêcher de l'être encore. Je vous

écoute : je ne pense qu'à lui. Je l'aime, je suis sa maîtresse : je ne puis vous souffrir, je vous crains, je vous hais. Faites de moi ce que vous voudrez. » Et elle éclata en sanglots.

Personne, excepté ses familiers, ne soupçonnait que Karénine, cet homme froid et raisonnable, fût la proie d'une faiblesse en contradiction absolue avec la tendance générale de sa nature. Il ne pouvait voir pleurer un enfant ou une femme sans perdre son sang-froid ; la vue de ces larmes le troublait, le bouleversait, lui ôtait l'usage de ses facultés.

— « J'exige que jusqu'au moment où j'aurai pris les mesures voulues, — ici sa voix trembla — pour sauvegarder mon honneur, j'exige que les apparences soient conservées. »

Karénine écarta la question d'un duel avec Vronsky. « Quelle logique y aurait-il à tuer un homme pour rétablir mes relations avec une femme coupable et son fils ? Et si le blessé ou le tué, c'est moi, moi qui n'ai rien à me reprocher et qui deviendrai la victime ? La question sera-t-elle résolue ? N'aurai-je pas l'air de vouloir attirer l'attention sur moi par une provocation qui ne peut mener à rien ? Mon seul but doit être de garder ma réputation intacte et de ne souffrir aucune entrave à ma carrière. » Restait le divorce. Le divorce l'écartait définitivement de sa femme en la laissant à son amant. Or, malgré le mépris indifférent que Karénine croyait éprouver pour Anna, la pensée de la rapprocher de Vronsky lui arracha presque un cri de douleur. Après avoir mûrement réfléchi, il trouva le *statu quo* apparent, préférable pour tous, et il fit savoir, par lettre, à sa femme qu'il consentait à la conserver à la condition expresse qu'elle cesserait toutes relations avec son amant.

Avant d'avoir reçu cette lettre, Anna regrettait presque son aveu. Elle avait vivement souhaité sortir de son état déplorable et lorsque, sous l'empire de son émotion, elle

avait tout avoué à son mari en rentrant des courses, elle s'était senti soulagée. Au moins, tout était expliqué et elle n'aurait plus besoin de tromper et de mentir, si sa situation restait mauvaise, elle n'était plus équivoque. Anna restait dans une sorte d'engourdissement. L'idée de chercher un refuge dans la religion lui était aussi étrangère que celle d'en chercher un auprès de son mari. Ne savait-elle pas d'avance que la religion lui faisait d'abord un devoir de renoncer à ce qui représentait pour elle sa seule raison d'exister? Elle souffrait et s'épouvantait en outre d'un sentiment nouveau et inconnu jusqu'ici qui lui semblait s'emparer de son être intérieur : elle sentait double, comme parfois des yeux fatigués voient doubles, et ne savait plus ni ce qu'elle craignait ni ce qu'elle désirait : était-ce le passé ou l'avenir? que désirait-elle surtout? Le souvenir de son fils la fit sortir de cette impasse morale où elle était enfermée. Elle sentit avec bonheur qu'il lui restait, après tout, un point d'appui en dehors de son mari et de Vronsky, — car par moments, elle se demandait si Vronsky ne commençait pas à se lasser d'elle. Son mari pouvait la chasser, Vronsky s'éloigner : l'enfant ne pouvait être abandonné, elle avait un but dans sa vie. Il fallait agir, agir à tout prix, pour sauvegarder sa position par rapport à son fils et, pour cela, se calmer, se délivrer de cette angoisse qui la torturait; et la pensée d'une action ayant l'enfant pour but, d'un départ avec lui, n'importe où, l'apaisait déjà...

Voici que la lettre de son mari lui donne ce qu'elle avait presque désiré, et ces quelques lignes lui semblent pires que tout ce qu'elle aurait pu imaginer. « Il a raison murmure-t-elle ; comment n'aurait-il pas toujours raison, n'est-il pas chrétien et magnanime? Oh! cet homme est vil et méprisable! et dire que personne ne le comprend et ne le comprendra que moi qui ne puis rien expliquer. Ils disent :

« C'est un homme religieux, moral, honnête, intelligent, » mais ils ne voient pas ce que j'ai vu ; ils ne savent pas que, pendant huit ans, il a opprimé ma vie, étouffé tout ce qui palpitait en moi ! A-t-il jamais pensé que j'étais une femme vivante qui avait besoin d'aimer ? Personne ne sait qu'il m'insultait à chaque pas et qu'il n'en était que plus satisfait de lui-même. N'ai-je pas cherché de toutes mes forces à donner un but à mon existence ? N'ai-je pas fait mon possible pour l'aimer, et n'ayant pu y réussir, n'ai-je pas cherché à me rattacher à mon fils ? Mais le temps est venu où j'ai compris que je ne pouvais plus me faire d'illusion ! Je vis : ce n'est pas ma faute si je suis faite ainsi, il me faut respirer et aimer. Et maintenant s'il me tuait, s'il le tuait, je pourrais comprendre, pardonner, mais non, il... Comment n'ai-je pas deviné ce qu'il ferait ? « Dans le cas contraire, m'écrit-il, vous devez comprendre ce qui vous attend, vous et votre fils. » C'est une menace de m'enlever mon fils, leurs absurdes lois l'y autorisent, sans doute. Il sait que je n'abandonnerai pas mon fils, parce que sans mon fils, la vie ne me serait pas supportable, même avec celui que j'aime et que si je l'abandonnais, je tomberais au rang des femmes les plus méprisables. « Notre vie doit rester la même, » cette vie était un tourment jadis ; dans les derniers temps, c'était pis encore. Que serait-ce donc maintenant ? Il sait que de tout ce qu'il exige, il ne peut résulter que mensonge ; mais il a besoin de prolonger ma torture. Je ne lui donnerai pas cette joie : je romprai ce tissu de faussetés dont il veut m'envelopper. Advienne que pourra ! Tout vaut mieux que tromper et mentir ! »

Vronsky offre à Anna de tout quitter et de consacrer sa vie à son bonheur. « Et mon fils ? — s'écrie-t-elle. — Tu vois ce qu'il écrit : il faudrait le perdre. Je ne le puis, ni ne le veux. » Elle s'adresse à son mari : « Je suis coupable et

« mauvaise, mais je reste ce que j'étais, ce que je vous ai « avoué être : je ne puis pas changer. » — « Je ne vous de- « mande pas cela, répondit-il avec colère. J'ignore tout tant « que le monde n'en sera pas averti, ni mon nom désho- « noré. » — « Mais nos relations ne peuvent rester ce « qu'elles étaient ; je ne puis être votre femme, quand je... » « — J'exige de ne jamais rencontrer cet homme. J'exige que vous vous comportiez de telle sorte que ni le monde ni nos gens ne puissent vous accuser. J'exige que vous ne le receviez plus, c'est tout. Il me semble que ce n'est pas beaucoup demander. »

Les Karénine continuèrent à vivre sous le même toit, à se rencontrer chaque jour et à rester complètement étrangers l'un à l'autre. Vronsky ne paraissait jamais : Anna le rencontrait au dehors, et son mari le savait. Tous les trois souffraient de cette situation intolérable que chacun savait cependant transitoire. Les accès de jalousie d'Anna devenaient fréquents, — sans motifs ; ils refroidissaient Vronsky à son égard. Elle devenait de plus en plus nerveuse, sa haine pour son mari augmentait : « Je la connais, cette nature, faite de mensonges ! Qui donc pourrait, à moins d'être insensible, vivre avec une femme coupable comme il vit avec moi, lui parler comme il me parle, la tutoyer, devant les autres ? »

Un jour, Anna fut obligée de recevoir chez elle Vronsky. Furieux que sa femme n'ait pas observé la seule condition qu'il lui avait imposée, Karénine se décida au divorce et partit pour Moscou consulter un avocat célèbre. De retour il apprit la délivrance d'Anna qui avait eu lieu la veille, et la grave maladie de sa femme. Près du lit d'Anna, presque mourante, se tenait Vronsky qui pleurait : « Elle se meurt, dit-il à Karénine, les médecins assurent que tout espoir est perdu. Vous êtes le maître. Accordez-moi la permission de rester ici. Je me conformerai d'ailleurs à votre volonté. »

Anna délirait : « ... Alexis Alexandrovitch (son mari) m'aurait pardonné... pourquoi n'arrive-t-il pas ? Il ignore lui-même combien il est bon... Eloignez la petite fille... Quand il viendra, elle lui fera mal à voir... » Soudain, elle prend un air effrayé, elle reconnaît son mari... « Non, non, je ne crains pas... Approche-toi... Je n'ai plus que quelques minutes à vivre... Je comprends tout... »

L'émotion de Karénine lui permet à peine de jeter un regard sur la mourante ; il lui prend la main et la tient entre les siennes... « Ne t'étonne pas, continue Anna, je suis toujours la même... mais il y en a une autre en moi dont j'ai peur ; c'est elle qui l'a aimé, *lui*... Maintenant, je suis moi tout entière... Je meurs, je sais que je meurs... Pardonne-moi, pardonne-moi tout à fait... Non, tu ne peux pas me pardonner... Tu es trop parfait... Va-t'en ! Va-t'en !... » Elle le tient d'une de ses mains brûlantes et l'éloigne de l'autre...

Karénine, agenouillé près du lit, le front appuyé à ce bras dont la fièvre le brûle, sanglote comme un enfant... « Et *lui*, reprend Anna, pourquoi ne vient-il pas ?... Viens ! viens ! donne-lui la main, donne-lui la main, pardonne-lui ! » Karénine tend la main à Vronsky... « Maintenant, tout est prêt... je puis mourir... »

La scène est souverainement belle et émouvante. Une véritable grandeur s'en dégage.

Anna se rétablit, et, refusant le divorce que son mari lui accorde, part, avec Vronsky, à l'étranger, laissant son fils à Karénine.

Cette attitude d'Anna nous déroute. Pourquoi ne consent-elle pas au divorce ? Aime-t-elle ou n'aime-t-elle pas Vronsky ? Met-elle l'amour au-dessus de tout, oui ou non ? Si elle ne veut pas divorcer pour ne pas perdre son fils, pourquoi s'en va-t-elle à l'étranger avec Vronsky et laisse-t-elle Serge à son mari ? La vérité est que le mou-

vement des idées de Tolstoï, à partir du rétablissement d'Anna, est troublé ; par conséquent, son héroïne, qui promettait d'être un caractère, échappe à notre appréciation. La fin d'*Anna Karénine* est un peu flottante, incertaine, on sent l'approche de la crise morale de l'auteur.

Depuis sa réconciliation avec son mari jusqu'à son départ de la maison conjugale, Anna avait vécu dans un cauchemar maladif dont son voyage avec Vronsky l'a délivré. « Après tout, se dit-elle, le tort que j'ai causé à cet homme (son mari) était fatal, inévitable, mais du moins je ne profiterai pas de son malheur. Puisque je le fais souffrir, je souffrirai aussi ; je renonce à tout ce que j'aime, à tout ce que j'apprécie le plus au monde, mon fils et ma réputation. Puisque j'ai péché, je ne mérite ni le bonheur ni le divorce, et j'accepte la honte ainsi que la douleur de la séparation. » Anna est sincère en raisonnant de la sorte, mais comme ces raisonnements sont faux ! « Je souffrirai aussi, je renonce à tout ce que j'aime... » Mais non, elle ne renonce pas à tout ce qu'elle aime, puisqu'elle a préféré Vronsky à son fils ; je ne le lui reproche pas, mais alors elle n'a pas le droit de dire : « J'accepte la honte et la douleur. » Si la situation lui semble honteuse, pourquoi l'a-t-elle choisie ? Si la séparation la fait souffrir, elle était libre de ne pas abandonner son fils. Attachée passionnément à sa petite-fille, elle ne pense plus que rarement à Serge. Elle et Vronsky, depuis qu'ils sont à l'étranger, évitent les rencontres qui pourraient les placer dans une situation que le monde considère comme fausse. D'où viennent donc cette *douleur* et cette *honte* dont parle Anna ? Le fait est, qu'elle-même, Anna Karénine, n'est pas complètement débarrassée des préjugés de son monde, le fait est qu'au fond de son âme elle sent que sa situation ne peut se prolonger et non pas à cause des circonstances extérieures, mais à cause d'elle-même. Plus

elle vit avec Vronsky, plus il lui devient cher et, malgré cela, *elle n'est pas heureuse*. Lui non plus n'est pas pleinement heureux. Eternelle erreur de ceux qui croient trouver leur satisfaction dans l'accomplissement de tous leurs vœux ! N'oublions pas le monde auquel appartiennent Anna et Vronsky. Ils sont habitués à ne rien faire, ils sont des éternels oisifs ; l'amour, la douleur morale même ne sont pour eux qu'un passe-temps destiné à remplir le vide de leur existence... Ce vide momentanément rempli, l'éternel ennui, l'éternelle lassitude recommence. Vronsky se met à faire de la peinture en amateur, mais la vie devient vite intolérable. Ils reviennent en Russie, Vronsky pour arranger ses affaires, Anna pour voir son fils.

A Pétersbourg, tout leur est fermé. Karénine, conseillé par une vieille douarière de son monde, refuse à sa femme la permission de voir son fils. Anna devient de plus en plus irritable et énigmatique. Un matin, elle s'introduit furtivement dans la chambre de son fils... « Ne t'en va pas encore, murmure l'enfant au moment du départ. » — « Serge, aime-*le*, il est meilleur que moi, je suis coupable envers lui. Quand tu seras grand, tu jugeras. » — « Personne n'est meilleur que toi, » s'écrie l'enfant avec des sanglots désespérés.

Anna et Vronsky passent à la campagne la fin de l'été et une partie de l'automne sans faire aucune démarche pour régulariser leur situation. Rien de ce qui constitue le bonheur ne leur manque en apparence et cependant ils sentent que leur vie doit forcément subir quelque modification.

Vronsky est obligé de s'absenter pour quelques jours. Annadevient inquiète, une idée trouble traverse son esprit : si Vronsky allait la quitter ? A son retour elle lui dit : « Quand tu iras à Moscou, je t'accompagnerai ; je ne

reste pas seule ici. Vivons ensemble ou séparons-nous. »

— Je ne demande qu'à vivre avec toi, mais pour cela, il faut...

— Le divorce? J'écrirai. Je reconnais que je ne puis continuer à vivre ainsi.

Elle écrit à son mari pour le divorce, elle ne demande plus son enfant, elle ne demande que le moyen de sortir de l'impasse où elle se trouve; le divorce devient pour elle une question de vie ou de mort. En attendant, elle va, avec Vronsky, habiter Moscou.

La réponse de Karénine n'arrive pas et Anna cherche à se persuader que Vronsky l'aime moins, Aucune cause grave de mésintelligence n'existe entre eux en dehors de cette irritation latente d'Anna. De jour en jour, l'aigreur augmente. Anna considère l'amour comme le but unique de la vie de son amant et ne comprend celui-ci qu'à ce point de vue... A tous propos, elle le soupçonne d'infidélité. « C'est mon absurde jalousie qui me rend irritable, le divorce obtenu, nous partirons pour la campagne et là je me calmerai, » pense-t-elle. Et elle dit à Vronsky :

— Après-demain, nous partirons pour la campagne.

— Après-demain, c'est dimanche; impossible, à cause d'une petite affaire d'argent que je dois arranger.

— Dimanche ou jamais!

— Mais cela n'a pas le sens commun!

— Je veux être aimée et si vous ne m'aimez plus, tout est fini!

— De quoi s'agit-il? Je demande à ne partir que dans trois jours.

Anna ne l'écoute même pas. Elle rentre dans sa chambre, chancelante : « Il me hait, c'est certain... Il en aime une autre... Il faut en finir... Mais comment?... » L'idée vague du suicide lui vient à la tête. « Oui, mourir, c'est la seule manière d'en sortir; ma honte, le déshonneur de Karénine

et celui de mon fils, tout s'efface avec ma mort ; il me pleurera alors, me regrettera, m'aimera ! »

« Anna, dit Vronsky près d'elle, je suis prêt à tout, partons après-demain. » — « Fais comme tu veux », et elle fond en larmes. « Quitte-moi, quitte-moi, murmure-t-elle, je m'en irai. Que suis-je ? une femme perdue ? Je ne veux pas te tourmenter davantage. » Mais ayant remarqué des larmes dans les yeux de Vronsky, elle passe soudain de la jalousie à la tendresse la plus passionnée... La réconciliation est complète : un rien et la querelle recommence. On sent que Tolstoï a hâte de terminer son roman déjà trop long. Anna se décide au suicide : « Qu'a-t-il cherché en moi ? pense-t-elle de Vronsky. Les satisfactions de la vanité plus que celles de l'amour ! Si je pouvais, je chercherais à lui être une amie raisonnable et non une maîtresse passionnée, mais je ne puis me transformer... Il ne me trompe pas, j'en suis certaine... Mon petit Serge ! lui aussi, j'ai cru l'aimer. J'ai pourtant vécu sans lui, échangeant son amour contre celui d'un autre... » Anna se jette sous un train de chemin de fer. Vronsky part pour la guerre...

Anna n'avait aucune raison de se suicider. Ce suicide amoindrit les traits principaux de son caractère. On ne peut l'expliquer que par la nervosité de ses derniers jours. L'état mental d'Anna est troublé, elle est obsédée par l'idée que Vronsky ne répond plus à ce qu'elle attendait de lui. Elle rappelle, un moment, ces femmes — auxquelles cependant elle ne ressemble pas — qui, ne sachant pas aimer, sont toujours tourmentées par le sentiment de ne jamais être assez aimées. Si Anna Karénine avait été une sensuelle et une sentimentale, comme M[me] Bovary, elle serait tombée dans les bras d'un autre amant; mais elle est une pure cérébrale et se forge des idées fausses sur une réalité qui n'existe pas.

Lorsque Vronsky rencontra Anna, il était sur le point de se marier. Il y renonça, il donna à Anna sa vie, toute sa vie, autant que son tempérament le lui permettait. A la longue, cela ne suffit pas à Anna, elle aspirait non à l'amour, mais à quelque chose au-dessus de l'amour qui n'existait que dans son imagination. Cette femme loyale, franche, vraiment supérieure, devient, à la fin du roman, une femme quelconque et je le reproche à Tolstoï.

Cependant, il y a quelque chose de beau dans Anna Karénine. Comme elle diffère de Mme Bovary ! Mme Bovary est presque détraquée. Elle est sensuelle, c'est avec un frissonnement de volupté qu'elle se jette, fiévreuse et délacée, dans les bras de Léon. Elle est mystique, mais elle n'aime de l'église que ses parfums. Anna Karénine est une cérébrale. Son tempérament est normal. Son amour pour Vronsky n'est pas exclusivement physique. Sa raison est supérieure à son imagination. Dès que son imagination prend le dessus — à la fin du roman — Anna n'est plus elle-même. Un seul point de ressemblance entre l'héroïne de Tolstoï et celle de Flaubert : la haine de leur mari. Charles Bovary est un homme médiocre, d'intelligence lourde, vulgaire. Il aime Emma. Karénine est un homme très « comme il faut », c'est-à-dire sec, froid, à principes caducs, et dans son monde, on le considère même comme un homme supérieur. Lui aussi aime Anna. Et tous les deux, Charles Bovary et lui sont haïs. Le premier amant découvre à Emma la prose de sa vie domestique, elle s'aperçoit de la pauvreté intellectuelle de Charles. La rencontre avec Vronsky fait dire à Anna lorsqu'elle revoit son mari : « Dieu ! que ses oreilles sont longues ! » Mais — Question de tempérament, de race, d'éducation ? — Emma tombe indifféremment, avec le même élan, dans les bras du petit clerc Léon ou du gentilhomme Rodolphe, tandis qu'Anna n'aime qu'une seule fois, se tue quand

elle croit, à tort peut-être, que Vronsky ne l'aime plus. Toutes les deux ont la même fin, mais les causes diffèrent.

Il y a des femmes qui, depuis les premières années de leur jeunesse, éprouvent un impérieux besoin d'être aimées, un besoin plus impérieux encore d'aimer. Anna Karénine n'avait, auprès d'elle, personne qu'elle pût aimer de cet amour loyal et tendre, personne en qui elle pût, confiante, se reposer joyeusement. Il faut à l'inépuisable tendresse qui est en nous un objet réel. Si Anna avait rencontré l'amour dans son mariage avec Karénine, elle se serait laissé aller à la joie calme et profonde que donne la confiante tendresse. Mais l'amour inquiet, tyrannique, qui oblige à mentir était au-dessus de ses forces. Elle lutte cependant, et ce combat entre les deux puissances qui se disputent son âme ne prend fin que par l'anéantissement de l'une et de l'autre. Elle expie par le suicide la faute innocente et humaine d'avoir méconnu la loi chimérique de la société où elle vivait.

Par la puissance de l'analyse et par l'objectivité de la peinture, *Anna Karénine* doit être considérée comme le chef-d'œuvre de Tolstoï.

*
* *

Avec *La mort d'Ivan Ilitch* (1886) et la *Sonate à Kreutzer* (1889) le roman de Tolstoï entre dans une phase nouvelle, il devient exclusivement moral. Tolstoï a déjà publié *Ma Confession*, *Les Évangiles*, *En quoi consiste ma foi*. Il a renié, à tort, *Guerre et Paix* et *Anna Karénine*. Le titre de romancier ne lui suffit plus, il revendique celui d'apôtre, de prédicateur.

Si *La mort d'Ivan Ilitch*, dont nous parlerons plus loin, demeure encore, au point de vue artistique, une œuvre

purement objective, la *Sonate à Kreutzer* est un procès contre le mariage actuel, tout en conservant la forme d'un récit très dramatique. Le héros du roman, Pozdnichev, tue sa femme par jalousie aveugle. La jalousie de Pozdnichev est tout autre que celle de Lévine dans *Anna Karénine*.

Lévine et Kitty, peu après leur mariage, avaient du monde, à la campagne. Il suffit à un jeune homme de baiser la main de la maîtresse de maison pour que Lévine devint exaspéré. « Comment sa femme avait-elle donné le droit à ce jeune homme de se permettre de pareilles familiarités ? »

— Ne me crois pas jaloux, ce mot me révolte; pourrais-je tout à la fois croire en toi et être jaloux ? Mais je suis blessé, humilié qu'on ose te regarder ainsi !

— Comment m'a-t-il donc regardée ?... Veux-tu que je m'enferme loin de tout le monde ? Je le ferai.

— Je suis absurde.

Le jeune homme faisant décidément la cour à Kitty, Lévine en parla à sa belle-sœur. « Que veux-tu que je te dise, lui répondit celle-ci... Selon toutes les idées reçues dans le monde, il se conduit comme tous les jeunes gens, il fait la cour à une jeune femme, et un mari, homme du monde, en serait flatté.

— Je vais le chasser, dit tranquillement Lévine.

— As-tu perdu l'esprit ? Laisse-moi parler à mon mari, il l'emmènera.

— Non, non, je ferai l'exécution moi-même.

Il alla trouver le jeune homme et lui annonça qu'il faisait atteler.

— Pourquoi ? Où allons-nous ? En promenade ?

— Nous allons à la gare.

— Partez-vous ? Il est survenu quelque chose ?

— J'attends du monde; ou plutôt non, je n'attends

personne, mais je vous prie de partir : interprétez mon impolitesse comme bon vous semblera.

— Cela n'a pas le sens commun! c'est du dernier ridicule, s'écria le beau-frère de Lévine lorsqu'il apprit cette histoire.

— J'en suis désolé, répondit Lévine. Pour ma femme et pour moi sa présence devenait intolérable.

Tolstoï est devenu plus intransigeant encore. Le héros de la *Sonate à Kreutzer* tue sa femme, par jalousie non motivée. C'est un véritable Othello, avec la seule différence qu'Othello aime de toute la force d'une passion africaine, tandis que le glacial Pozdnichev n'aime guère : il ne fait que raisonner. S'il était capable d'aimer sa femme, la jalousie lui resterait étrangère.

Tolstoï ne nous dit rien des antécédents de Pozdnichev, nous ne savons pas s'il est, par hérédité, prédisposé à l'obsession de jalousie. Il ne paraît pas être un fou-né ou un criminel-né. Il a conscience de son crime. « Je me rappelle tout : je ne perdis pas conscience un seul instant. Plus je m'excitais à la fureur et plus ma conscience était lucide, et je ne pouvais pas ne pas voir ce que je faisais. Je ne puis dire que je savais d'avance ce que je ferais, mais à l'instant où j'exécutais, et, il me semble même un peu auparavant, je savais ce que je faisais, comme pour avoir la possibilité de m'en repentir, comme pour que je puisse me dire plus tard que j'aurais pu m'arrêter... Je savais que je porterais le coup entre les côtes et que le poignard entrerait... »

Pozdnichev est un impulsif. Quand la jalousie s'empare de lui tout entier, sa personnalité normale disparaît, une nouvelle s'y substitue, puissante. Il est poussé par une force invincible qui finit, après de pénibles luttes, par anéantir sa volonté et triompher.

Pozdnichev est acquitté parce que, dans tous pays, la

passion est une circonstance atténuante. C'est un honnête homme qui aurait pu passer son existence avec le renom d'une moralité irréprochable, si sa jalousie ne l'avait poussé à commettre un crime, non pas nécessaire, mais légitime peut-être, car, suivant les lois bourgeoises, pour l'homme, l'adultère n'est souvent qu'un accident tandis que, chez la femme, il tend à détruire tous les sentiments familiaux. Pour la femme adultère rien n'existe hors celui qu'elle aime. Son intérieur lui devient odieux, elle y apporte une âme de révolte. Or, la révolte est la bête noire de toute société « bien pensante. »

L'origine du crime de Pozdnichev est dans la dégénérescence du mariage moderne. Tout l'intérêt de la *Sonate à Kreutzer* n'est pas dans la jalousie et le crime de Pozdnichev, il est dans la critique du mariage.

Pour Tolstoï, l'homme qui a connu le plaisir avec plusieurs femmes n'est plus normal; comme le morphinomane, l'ivrogne, le fumeur, il est anormal pour toujours. C'est un voluptueux. Comme on peut reconnaître l'ivrogne et le morphinomane d'après leur physionomie et leurs manières, on peut aussi reconnaître un voluptueux au regard qu'il jette sur une jeune femme.

Tolstoï déplore que sur mille hommes qui se marient, non seulement parmi la classe dirigeante mais aussi parmi le peuple, on en trouve à peine un seul qui ne se soit pas marié auparavant une dizaine de fois.

« Si nous rejetons les explications conventionnelles, dit Pozdnichev, et si nous envisageons la vie de nos classes supérieures et inférieures, telle qu'elle est, avec toute son impudeur, ce n'est qu'une vaste maison de tolérance. Les femmes, surtout celles qui ont passé par l'école du mariage, savent fort bien que les conversations sur les sujets élevés ne sont que des conversations et que l'homme cherche et veut le corps et tout ce qui orne ce corps. Aussi agissent-

elles en conséquence. Les femmes du monde ne vivent pas pour un autre intérêt que les femmes des maisons de tolérance. Comparez donc les misérables, les méprisées avec les femmes de la plus haute société : les mêmes robes, les mêmes façons, les mêmes parfumeries, les mêmes dénudations des bras, des épaules, des mamelles et la même protubérance du derrière, la même passion pour les amusements, danses, etc... Les premières attirent par tous les moyens, les secondes aussi : aucune différence, aucune ! Les prostituées à court terme sont généralement méprisées et les prostituées à long terme, estimées...

« Allez voir les magasins dans une grande ville. Il est impossible d'évaluer l'énorme quantité de travail qui s'y dépense. Dans les 9/10 de ces magasins, y a-t-il quoi que ce soit pour l'usage des hommes ? Tout le luxe de la vie est demandé et soutenu par la femme. Comptez les fabriques, la plus grande partie travaillent à des ornements féminins ; des millions d'hommes, des générations d'esclaves meurent dans des travaux de forçats uniquement pour les caprices des femmes...

« D'après l'opinion généralement admise, le rôle de la femme consiste à procurer du plaisir et c'est dans ce sens que se fait son éducation. Depuis son enfance, on ne lui apprend que des choses qui peuvent augmenter son charme. Comme les esclaves étaient élevés uniquement pour plaire à leurs maîtres, la femme est élevée pour attirer les hommes. Les unes attirent par la musique ou les cheveux bouclés, les autres par la science ou la vertu civique. Le but est le même : séduire l'homme pour le posséder.

« On excite la femme, on lui donne toutes sortes de droits égaux à ceux de l'homme, mais on continue à l'envisager comme un objet de volupté et on l'élève ainsi depuis son enfance. L'émancipation de la femme n'est pas dans les

cours publics, à la Chambre des députés, mais dans la chambre à coucher. On doit combattre la prostitution, non pas dans les maisons de tolérance, mais dans la famille. »

Dans aucun des problèmes qu'il étudie on ne trouve, chez Tolstoï, autant de contradictions que dans le problème sexuel. Dans *Guerre et Paix*, dans *Anna Karénine*, dans *Katia* surtout, il exalte le mariage et le bonheur qu'il procure. Après sa conversion, il se contredit, tantôt il prêche l'abstinence absolue, tantôt il autorise le mariage, mais à condition qu'il ne soit pas considéré comme le but principal de la vie. Si avant le mariage, la vie n'avait pas de but, après le mariage, à deux, il est très difficile, presque impossible d'en trouver un. S'il n'y a pas de but commun avant le mariage, après, on ne s'accordera en rien ; au contraire, on sera en désaccord. Le mariage ne peut donner le bonheur que si l'on a un but commun. Il est nécessaire que les hommes et les femmes soient élevés de telle façon qu'avant et après le mariage, ils ne considèrent pas l'amour sexuel comme un état « poétique et sublime », mais comme un état animal auquel l'homme est soumis par la nature. Il faudrait aussi que la violation de la promesse de fidélité faite au moment du mariage fût punie, comme on punit les violations de bien d'autres obligations. Les enfants doivent être considérés comme le but et la justification des relations sexuelles. Tolstoï s'élève contre les *fraudes* dans le mariage et déclare le divorce un non-sens moral[1].

Après la publication de la *Sonate à Kreutzer*, Tolstoï reçut un grand nombre de lettres de ses lecteurs et lectrices assez perplexes, lui demandant des éclaircissements. Comme réponse à ses lettres, Tolstoï fit paraître un *Postface* à sa *Sonate à Kreutzer* qui peut se résumer ainsi : « L'idéal, c'est de renoncer à la vie sexuelle ; s'abstenir,

1. Voir notre *Philosophie de Tolstoï*. p. 106.

au moins, autant que possible, de s'abandonner à cette faiblesse. Dans tous les cas, l'homme, marié ou célibataire, doit toujours et dans toutes les circonstances, être le plus chaste possible. »

Je ne puis ne pas songer en ce moment à Renan. Les idées de l'auteur de la *Vie de Jésus* sur l'amour ont suivi un chemin diamétralement opposé à celui suivi par Tolstoï.

Jeune, au moment où il traduit le *Cantique des Cantiques*, il avoue sincèrement ne pas être de ceux qui regardent l'amour comme le plus élevé des principes de la moralité humaine et qui voudraient croire que l'homme n'est grand que quand il obéit à la passion. Ce qui fait la noblesse de l'homme, c'est le devoir et la raison.

Renan admet bien, à cette époque, que l'amour, après le devoir, l'amour, tel que les grandes races l'ont transformé, a été le principal mobile d'ennoblissement, le plus puissant levier pour élever l'espèce humaine vers un idéal plus parfait, mais il refuse de le mettre au rang des dieux, tout en ne voulant pas non plus le rabaisser au niveau des choses terrestres... Il nie et repousse « l'amour égoïste et sans pensée de l'Orient et du Midi ».

Vieux, Renan constate « l'identité fondamentale de la Religion et de l'Amour », et il ne s'agit pas ici de l'amour de Dieu... La dissonance des deux sexes, se réunissant à une certaine hauteur en une consonance divine d'où naît l'accent parfait de la création, devient pour Renan la loi prépondérante du monde. « L'amour est un acte religieux, un moment sacré où l'homme s'élève au-dessus de son habituelle médiocrité, voit ses facultés de jouissance et de sympathie exaltées à leur comble et, du même coup, transmet la vie, c'est notre vraie communion avec l'infini[1]... »

1. *Feuilles détachées.*

Schopenhauer fut, non pas plus dans la vérité, mais plus conséquent avec lui-même que Renan et Tolstoï. Son pessimisme envers l'amour et la femme fut identique dans la théorie et la réalité. Il admettait que l'amour est, avec l'instinct vital, le plus puissant de tous les ressorts, mais il le considérait uniquement comme le « vouloir vivre » de l'espèce, le besoin de se perpétuer aux dépens des illusions et des joies éphémères qu'éprouve l'homme. Hommes et animaux sont dupes de la mystification de la nature. Le désir d'amour que les poètes de tous les temps décrivent sous toutes les formes et dont ils ne peuvent épuiser le sujet, ce désir qui attache à la possession d'une certaine femme l'idée d'une félicité inexprimable, et des douleurs infinies à la crainte de ne pouvoir l'obtenir, ce désir est, pour Schopenhauer, un mensonge de la nature. Homme fort, il s'évada de cette tromperie, autant que possible.

Adam de Doss, l'un des fidèles disciples de la doctrine de Schopenhauer et l'un de ses correspondants, fut nommé greffier de tribunal et se maria. Il l'annonça, un peu honteux, à son maître. Celui-ci lui répondit ironiquement : « Mes cordiales félicitations ! Vous voici fonctionnaire et marié ! Vous avez atteint le but de l'activité humaine. Ce qui me réjouit surtout, c'est qu'après deux mois de mariage, vous parliez encore de votre femme avec le même enthousiasme : cela est tout à fait significatif. Si, désormais, vous n'avez plus de loisir pour les études, du moins avez-vous étudié ma philosophie et vous aurez en elle un *descifrador* capable d'éclaircir et de commenter les réelles expériences que vous ne manquerez pas de faire. » Plus tard, il lui écrit encore : « Je vois avec plaisir qu'après si longtemps vous vous trouvez encore heureux dans votre ménage : un cas rare, un gros lot à la loterie de la vie. Je vous félicite de votre paternité ; je souhaite vivement que mes félicitations n'aient pas à se renouveler trop souvent. »

Schopenhauer ne croyait ni à l'amour ni à la femme, Renan y crut, — dans sa vieillesse, et Tolstoï, — jusqu'à sa vieillesse. La femme et l'amour sont glorifiés dans *Guerre et Paix* et *Anna Karénine*. Il ne faut pas oublier que l'amour dans les romans de Tolstoï — *Sonate à Kreutzer* et *Puissance des Ténèbres* mis à part — n'est ni une fièvre malsaine et brûlante, ni une impétuosité sensuelle, c'est une tendresse délicate et exquise. Les termes manquent pour exprimer les sentiments sublimes qu'éprouvent ses héros, la langue humaine est impuissante à en donner l'idée. Pour les définir, le mot *amour* ne suffit pas, celui d'*amitié* a quelque chose de froid, aucun mot ne saurait rendre exactement cette ardeur complexe et pure. C'est une extase comparable à celle qui saisit les âmes platoniciennes dans la contemplation du Beau.

Disséquer, discuter Tolstoï, Renan et Schopenhauer serait sortir du cadre de cet ouvrage. Schopenhauer condamnait l'amour parce qu'il ne savait pas aimer. Tolstoï déplore d'avoir trop vécu dans sa jeunesse, le sourire amer de Renan regrette de n'avoir pas connu, dans ses jeunes années, les joies naturelles de la vie. La nature n'aime pas qu'on se révolte contre ses lois ni qu'on cherche à les dépasser, elle aime qu'on leur obéisse évolutivement. C'est parce que Tolstoï, Renan et Schopenhauer n'ont pas suivi les indications de la nature que le premier est arrivé à médire de l'amour dont il a abusé, le second à faire l'apologie d'un sentiment qu'il a trop méconnu et le troisième à condamner l'amour et la femme qu'il ignorait. *Blajone kto s molodou bil molode*, dit un proverbe russe : Heureux qui fut jeune dans sa jeunesse. Obéissons à la nature, sans la haïr et sans trop la glorifier.

*
* *

Le dernier roman de Tolstoï, *Résurrection* (1899) est un

large plaidoyer au profit de ses idées humanitaires, une critique justifiée de l'hypocrisie mondaine. A ce point de vue, *Résurrection* est supérieur, sous certains rapports, à *Guerre et Paix* et *Anna Karénine*, mais nous n'y retrouvons pas la puissance créatrice, l'intensité de vie des deux premiers romans. Tout l'intérêt de *Résurrection* se concentre sur la chute et la renaissance morale de Maslova et de Nekhloudov.

Maslova est l'enfant d'une gardeuse de bétail, dans la propriété de deux vieilles demoiselles. A trois ans, elle perdit sa mère et fut recueillie par les deux vieilles filles dont l'une rêvait de faire d'elle une fille adoptive, l'autre une accorte femme de chambre. De ces deux influences parallèles, lorsque l'enfant grandit, il résulta qu'elle se trouva être à demi une femme de chambre et à demi une demoiselle. On l'appelait Katioucha. Jusqu'à l'âge de dix-huit ans, elle avait partagé l'existence douce de ses maîtresses. A cette époque, était arrivé chez les vieilles demoiselles leur neveu, le prince Nekhloudov, alors étudiant.

Katioucha était très occupée à la maison, mais elle était diligente ; elle aimait à lire dans ses moments de loisir ; Nekhloudov lui prêta des livres de Dostoïevsky et de Tourguéniev que lui-même venait de lire. Katioucha l'aima, sans oser l'avouer à personne. Deux ans après, le jeune prince, déjà officier, vint passer quatre jours chez ses tantes. Avant son départ, il séduisit Katioucha ; au dernier instant, il lui glissa rapidement un billet de cent roubles et partit.

La jeune Maslova devint enceinte, tout lui pesa et sa seule pensée fut de trouver le moyen de conjurer la honte dont elle était menacée. Elle demanda elle-même à partir et personne ne s'y opposa. Après l'accouchement, ayant mis son enfant à l'asile, Katioucha traîna de place en place et partout elle fut l'objet, de la part des maîtres, des assi-

duités les plus répugnantes. Se trouvant complètement sans ressources, elle accepta la proposition d'une entremetteuse chargée de racoler des filles pour les maisons de tolérance. D'un côté l'humiliation, la prostitution clandestine et sans profit; de l'autre, une situation assurée et tranquille, lucrative, sous la protection de la loi. Katioucha se décida pour le second parti. Elle contracta l'habitude de fumer, elle s'entraîna à boire. L'eau-de-vie l'attirait, elle lui permettait d'oublier toutes les misères du passé et lui donnait un aplomb qu'elle n'avait pas autrement; au contraire, à jeun, elle éprouvait de l'ennui et le sentiment de sa honte.

Elle avait vingt-six ans quand elle fut arrêtée, accusée d'avoir tué un de ses clients, un gros et riche marchand de Sibérie. En vérité, cette mort avait été causée par une congestion cardiaque provoquée par l'usage excessif des liqueurs et le marchand fut enterré le troisième jour après sa mort. Cependant, un des amis du défunt déclara cette mort suspecte et Maslova fut traduite devant la cour d'assises, après six mois de prison préventive. Or, parmi le jury se trouve son séducteur, le prince Nekhloudov, toujours désœuvré, à la veille de faire un beau mariage. Il reconnaît parfaitement la pupille-femme de chambre de ses tantes pour laquelle il avait eu un moment de passion. Par une erreur du jury et grâce à la nonchalance du président du tribunal qui était pressé, ayant un rendez-vous avec sa maîtresse, Maslova, parfaitement innocente, est condamnée aux travaux forcés en Sibérie.

La rencontre avec Maslova, sa condamnation réveillent la conscience de Nekhloudov: « Non, on ne peut laisser les choses se passer ainsi. Puisque je suis cause qu'elle a pris ce chemin, c'est à moi à lui porter secours. » Il va voir Maslova dans sa prison... « Je suis venu vous demander pardon, dit Nekhloudov d'une voie monotone, comme une

leçon apprise... S'il ne m'appartient pas de réparer le passé, du moins suis-je résolu à faire tout ce que je pourrai... Je veux à présent racheter ma faute ! »

— Il n'y a rien à racheter : ce qui est fait est fait et tout cela est passé ! lui répond Maslova.

L'idée des travaux forcés n'avait pas pénétré tout d'abord dans l'esprit de Katioucha. Lorsqu'elle avait compris la réalité, elle avait, révoltée, de toutes ses forces crié son innocence, mais son cri avait été accueilli comme une chose naturelle, prévue et sans portée sur sa situation... A son enfance et à sa jeunesse, surtout à son amour pour Nekhloudov elle ne songeait jamais. C'étaient pour elle de trop pénibles souvenirs, elle les avait enfouis au fond de son cœur pour n'y plus toucher. Elle ne pensait pas revoir jamais Nekhloudov, surtout en prison. Sa vue l'avait donc surprise d'abord, puis l'avait fait se souvenir de choses enterrées au fond d'elle-même. Au premier moment, elle s'était rappelé le monde splendide de sentiments et de rêves révélé jadis par le charmant adolescent qui l'avait aimée, qu'elle avait aimé elle-même ; puis, elle s'était rappelé la cruauté de son abandon et la longue série d'humiliations et de souffrances après ces moments de bonheur... Mais, par un effort inconscient, elle refoula ces souvenirs douloureux dans le brouillard de sa vie de débauche. Elle résolut de voir en Nekhloudov un « monsieur », presque un « client » s'intéressant à elle. Elle lui demanda même de l'argent. « C'est une créature morte, pensa Nekhloudov, jamais je ne ferai rien de cette femme. Je ne réussirai qu'à me suspendre au cou une pierre pour me noyer et m'empêcher d'être utile aux autres. C'est bon de lui donner de l'argent, mais c'est tout. »

Nekhloudov comprit qu'en cette minute s'accomplissait en lui la crise décisive. Il se sentait le *devoir*, coûte que coûte, de réveiller cette âme et, plus la tâche semblait

difficile, plus elle l'attirait. Jamais à l'égard de personne, il n'avait éprouvé un sentiment semblable; il ne désirait d'elle rien pour lui-même, mais uniquement qu'elle cessât d'être telle qu'il la voyait pour redevenir telle qu'il l'avait vue jadis. Il ne se décourage pas, il s'obstine à multiplier ses soins attentifs. « Je n'ai pas pu lui dire aujourd'hui le principal, songe-t-il en quittant le parloir avec la foule des visiteurs. Je ne lui ai pas dit que je l'épouserai. Mais la prochaine fois, je lui dirai. » Et il tient parole.

— J'ai encore à vous dire que je veux réparer ma faute, non par des paroles, mais par des actes... Je suis résolu à vous épouser.

A ces mots, le visage de Maslova exprime de l'effroi.

— Et pourquoi faire? réplique-t-elle d'un ton mauvais.

— Devant Dieu, j'ai le sentiment que je dois faire ainsi.

— Quel Dieu avez-vous trouvé là? Vous auriez mieux fait de penser à Dieu autrefois, le jour où...

— Calmez-vous...

— Je n'ai pas besoin de me calmer ! Tu crois que je suis ivre? Eh bien, oui, je suis ivre, mais je sais ce que je dis. Moi, je suis une forçate, une prostituée, et toi, un seigneur, un prince ! Tu n'as pas à te commettre avec moi ! Va-t-en rejoindre tes princesses !...

— Si cruelles que soient tes paroles, elles ne sont rien auprès de ce que je ressens moi-même... N'importe, je n'en continuerai pas moins de te servir...

— C'est votre affaire, mais je n'ai nul besoin de vous. Je vous le dis comme je le pense.

Maslova éclate en sanglots...

Quelque temps après, elle demande pardon à Nekhloudov de lui avoir parlé ainsi. « Je vous ai mal parlé... Pardonnez-moi !... mais tout de même, il faut que vous me laissiez. C'est plus fort que moi, il faut que je vous le dise : ne vous occupez plus de moi. »

Dans ce refus, il y a encore une part de haine pour Nekhloudov, mais il y a aussi quelque chose de noble et de beau.

Plus profondément que jamais, Nekhloudov éprouve le sentiment du voyageur qui vient de découvrir « une terre fertile en fleurs et en fruits ». Peu à peu, Maslova devient tout autre, elle cesse de boire, elle se transforme moralement, elle renaît, on voit s'éveiller en elle le désir d'une vie nouvelle. Il faut dire que Tolstoï se contente de signaler les étapes de la renaissance de Katioucha, la partie descriptive du roman l'absorbe tellement qu'il ne fait pas assister le lecteur à l'évolution même de la transformation de Maslova. Les « remords », les « devoirs », en un mot la conversion de Nekhloudov, le préoccupent davantage, et cependant — nous le verrons tout à l'heure — Maslova mérite plus notre sympathie que Nekhloudov.

Grâce à ses relations, Nekhloudov obtient que Maslova soit transférée comme infirmière au service de l'infirmerie en attendant le résultat du pourvoi au Sénat. Ce pourvoi est rejeté et pendant qu'on introduit un recours en grâce, Maslova est envoyée en Sibérie. Nekhloudov n'espère guère en ce recours en grâce et, chose étrange, il n'en désire pas la réussite, car il est résolu d'accompagner Maslova en Sibérie, il s'est fait à l'idée de son départ, de son existence parmi les déportés et les forçats. On permet à Maslova de marcher avec les déportés politiques. La vie avec les « politiques » lui plaît beaucoup et a sur elle une grande influence. Les étapes de 20 à 30 verstes, à pied, avec un court repos après deux journées de marche, la fortifient physiquement; d'autre part, la communion avec de nouveaux camarades lui ouvre sur la vie des horizons insoupçonnés. Non seulement elle ne connaissait pas, mais elle n'aurait pu même imaginer « des gens aussi excellents », — suivant sa propre expression. « Je me

lamentais d'avoir été condamnée, pense-t-elle, mais je devrais bénir Dieu toute ma vie de m'avoir fait connaître mes nouveaux amis. » Elle avait compris, sans effort, les motifs qui guidaient ces hommes, et, femme du peuple, elle sympathisait avec eux. Le sacrifice de leur vie l'émerveillait.

La transformation de Maslova est une preuve évidente de l'influence du milieu non seulement sur l'état moral, mais aussi sur l'état psychique des individus. Dans la maison de tolérance, l'existence de Maslova se passe dans l'apathie, la nonchalance, la paresse, l'indifférence la plus absolue, ses mouvements sont lents, sa démarche traînante, ses actes sont remplacés par une sorte d'automatisme, sa sensibilité à la douleur morale est émoussée. On dirait que son tempérament est lymphatique. Le milieu de ses nouveaux amis — les déportés politiques — change complètement Maslova. Ses mouvements deviennent vifs, ses actes conscients, elle s'intéresse à tout ce qui l'entoure, elle compare et critique les hommes et les choses.

Un des « politiques », Simonson, aime Katioucha. « Je l'aime comme une belle créature qui a beaucoup souffert. Je ne lui demande rien, mais j'ai terriblement envie de lui venir en aide... » avoue-t-il à Nekhloudov, à une des étapes de repos, car Nekhloudov, lui, voyage par chemin de fer ou en voiture, et ne peut voir, en route, qu'une ou deux fois Maslova. Il arrive en Sibérie en même temps que la grâce de l'innocente. Il lui renouvelle sa proposition de l'épouser, mais elle décline sa demande d'une manière très délicate. Elle aime Nekhloudov, et croit qu'elle lui gâchera son existence en y unissant la sienne ; tandis qu'en suivant Simonson, elle libère Nekhloudov. « Pardonnez-moi de ne pas faire selon votre désir, — c'est la destinée. Vous avez besoin de vivre, vous aussi ! »

C'est ici que se manifeste la supériorité morale de Maslova. Malgré son passé, c'est une nature des plus morales et ses sentiments sont très affinés. Elle aime Nekhloudov d'un bon amour, elle est heureuse de lui faire du bien et de ne pas le lier à elle.

La conscience qu'elle est capable d'inspirer un amour non pas bestial, mais humainement pur à un homme aussi extraordinaire que Simonson, relève Maslova à ses propres yeux. Nekhloudov lui offre le mariage par générosité et en raison de leur passé; Simonson, lui, l'aime telle qu'elle est aujourd'hui. Cet amour la rend heureuse, la purifie et elle tâche d'être aussi parfaite que possible. Maslova est meilleure que Nekhloudov. Depuis ses visites à la prison, Nekhloudov éprouve cependant une répulsion profonde pour le milieu qui, jusqu'alors, a été le sien; pour ce milieu où sont soigneusement cachées toutes les souffrances qui accablent des millions d'êtres humains, dans le but d'assurer, à un petit nombre, commodités et plaisirs. Il a vu trop de gens innocents emprisonnés sans aucune raison plausible, par simple nonchalance ; il a été presque témoin des bastonnades atroces infligées à des malheureux dont le seul méfait était de ne pas plaire aux surveillants et aux autorités de la prison. Aussi, il renonce à plusieurs des prérogatives de seigneur désœuvré, il fait beaucoup de bien à Maslova, mais par simple *devoir*. On n'entend de sa bouche que les mots *devoir*, *pitié*. Il parle avec Katioucha, il l'aime peut-être et il pense : « Je fais mon devoir, j'expie ! » A la longue il devient insupportable. Il est vrai qu'on peut lui pardonner beaucoup pour sa grande découverte : « L'unique endroit convenable pour un honnête homme, dans la Russie d'aujourd'hui, c'est la prison. »

La fin de *Résurrection* est encore inférieure à la fin d'*Anna Karénine*. Nekhloudov sombre dans un mysticisme morbide et cela d'une manière imprévue pour le lecteur.

L'impression que produit *Résurrection* est cependant haute et puissante. La morale qui s'en dégage est celle-ci : Toute faute individuelle n'affecte pas seulement qui l'a commise, mais aussi la vie sociale en général. Le remords du pécheur n'est rien s'il n'y joint la réparation.

* * *

Fidèle à sa nouvelle compréhension de la vie sociale, Tolstoï, dans *Résurrection*, est bienveillant et sympathique aux humbles, aux malheureux, aux victimes du knout et de la lâcheté des classes dirigeantes. Il s'est sérieusement documenté sur la vie des prisonniers, leur séjour en Sibérie, etc... On trouve dans le roman un grand nombre de faits réels.

Entrons dans la salle de la prison où l'on ramène Maslova après le jugement : c'est une grande pièce de neuf archines de long sur sept de large, avec deux fenêtres ; pour tous meubles, un vieux poêle jadis blanc et une vingtaine de lits de planches disjointes. Vers le milieu, face à la porte, un cierge brûle devant une icône noircie de crasse, ornée d'un vieux bouquet d'immortelles. A gauche, derrière la porte, le cuveau à ordures. On vient de faire l'appel du soir et d'enfermer les prisonniers pour la nuit. Quinze personnes occupent la salle : douze femmes et trois enfants. Deux femmes seulement sont couchées. L'une d'elles dort, la tête couverte de son sarreau : c'est une idiote, emprisonnée pour vagabondage. L'autre, condamnée pour vol, est phtisique. Sans dormir, elle reste étendue, les yeux grands ouverts, la tête posée sur sa capote ; un jet de salive suinte à ses lèvres retenu par un effort dans sa gorge pour ne pas tousser. Parmi les autres femmes, vêtues seulement, pour la plupart, de chemises de grosse toile, les unes cousent, assises sur leur cou-

chette ; les autres, debout aux fenêtres, regardent, dans la cour, passer les convois de prisonniers. L'une est une femme grande et forte, de mine renfrognée, avec de grands sourcils froncés, des bajoues qui lui retombent sous le menton, des cheveux rares, d'un blond passé, grisonnant aux tempes et une verrue toute poilue sur la joue. Elle a été condamnée à la prison pour avoir tué son mari qu'elle trouva en train de débaucher sa fille... Près d'elle, se tient une toute jeune femme, presqu'une enfant, toute blanche, toute rose, avec deux longues nattes de cheveux blonds. Elle est incarcérée pour tentative d'empoisonnement de son mari, immédiatement après son mariage, sans motif plausible; elle avait alors seize ans à peine. Or, pendant ses huit mois de présence libre, elle s'est non seulement réconciliée avec son mari, mais bien mieux, elle en est devenue amoureuse, ce qui n'a pas empêché le tribunal de la condamner aux travaux forcés en Sibérie, malgré les supplications de son mari, de son beau-père et surtout de sa belle-mère, pris pour elle d'une vraie tendresse et qui ont fait tous leurs efforts pour lui éviter une condamnation...

« ... Quand Nekhloudov entra dans le parloir de la prison pour visiter Maslova, il fut frappé d'un bruit assourdissant, mélange de voix nombreuses criant toutes en même temps. Il comprit seulement la cause de ce tapage en arrivant au milieu de la salle où, pareille à un essaim de mouches sur le morceau de sucre, la foule des visiteurs se pressait devant un grillage. Ce grillage était double, allant du plafond jusqu'à terre et divisait la salle par moitiés. Dans l'intervalle se promenaient les surveillants. D'un côté se tenaient les prisonniers ; de l'autre, les visiteurs. Ils étaient séparés par deux grillages et un espace vide de trois archines si bien, que non seulement il était impossible aux visiteurs de donner quoi que ce soit aux

prisonniers, mais même de les voir bien. Et c'était non moins difficile de parler d'un groupe à l'autre : pour se faire entendre, il fallait crier de toutes ses forces. Des deux côtés des visages se pressaient contre le grillage ; femmes, maris, pères, mères, enfants cherchaient à se voir et à dire ce qu'il fallait. Et comme chacun voulait se faire entendre, que les voix se couvraient réciproquement, chacun se croyait bientôt forcé de crier plus fort que ses voisins. C'était la raison du brouhaha. »

Les pages où est raconté le trajet des prisonniers de la prison au chemin de fer, pour le départ en Sibérie, sont grandioses par le talent de l'auteur qui s'y reflète et lugubres par la réalité atroce... « Lorsque Nekhloudov arriva devant la prison, le convoi n'en était pas encore sorti. A l'intérieur, depuis quatre heures du matin, on s'occupait à compter et à inspecter les déportés qui devaient partir. Il y avait là 623 hommes et 64 femmes. On entendit un commandement ; la porte s'ouvrit avec fracas, le bruit des chaînes s'accentua et un détachement de soldats vêtus de tuniques blanches, le fusil à l'épaule, vint former des deux côtés de la porte un vaste demi-cercle. Puis un nouvel ordre retentit et deux à deux commencèrent à sortir les prisonniers, coiffés de bérets plats posés sur leurs têtes tondues, sac au dos, traînant leurs jambes chargées de fers, balançant un bras et tenant de l'autre main l'extrémité du sac qui pendait derrière leurs épaules. Tous uniformément vêtus de gris, pantalons et capotes, ces dernières avec un as de carreau cousu au milieu du dos. Tous, jeunes, vieux, maigres, gros, pâles, rouges, noirs, sortaient en faisant résonner leurs chaînes... Puis, dans le même ordre, venaient les femmes, les condamnées aux travaux forcés, les déportées et les femmes qui partaient volontairement pour suivre leurs maris. Plusieurs portaient des enfants sur les bras. D'autres enfants marchaient à pied, se serrant

contre les prisonniers, comme de jeunes poulains dans un troupeau de chevaux.

— Convoi, marche...

C'était au moment des lourdes chaleurs de juillet. Les pavés, les pierres des maisons, le fer des toitures, n'ayant pu se refroidir durant la nuit brûlante, restituaient la chaleur à l'air embrasé et stagnant. Pas le moindre souffle et si même une légère buée s'élevait, c'était comme une haleine torride, emplie de poussières et d'émanations violentes de peinture à l'huile. Presque toutes les rues étaient désertes, sauf quelques rares passants rasant les murs, à la recherche d'un peu d'ombre. Seuls, des paveurs, brûlés par le soleil, chaussés de lapti, étaient assis au milieu de la chaussée, frappant de leurs marteaux des galets qu'ils enfonçaient dans le sable chaud. Partout, au passage du convoi, se manifestait une attention craintive et sympathique. Les têtes se penchaient curieusement hors des voitures pour voir les déportés. Les passants s'arrêtaient et, les yeux grands ouverts, regardaient l'effrayant spectacle. Quelques-uns s'approchaient et donnaient des aumônes, reçues par les gardiens convoyeurs. D'autres, comme hypnotisés, marchaient derrière la colonne, puis s'arrêtaient et, hochant la tête, ne suivaient plus que des yeux. S'appelant l'un l'autre, des gens accouraient sur les portes ou se penchaient aux fenêtres et regardaient, immobiles et silencieux. La chaleur accablante faisait tomber les déportés, affaiblis par leur emprisonnement, d'insolation et d'épuisement... »

Cette marche de la prison à la gare, décrite par Tolstoï avec un réalisme troublant, est une véritable marche de calvaire. Là-bas, en Sibérie, le chemin, à pied, sera encore plus terrible...

Le roman contient beaucoup de scènes de cruauté d'officiers envers les condamnés.

Un forçat, dont la femme était morte en route, était obligé de porter, sur ses bras, sa fillette. Le malheureux se permit de faire observer à l'officier que ses menottes l'empêchaient de tenir l'enfant. Furieux de cette réflexion, l'officier avait frappé le prisonnier jusqu'au sang, ordonné de lui enlever l'enfant et de la mettre dans le convoi des femmes. La fillette fut recueillie par les déportés politiques qui marchaient à côté.

Les traducteurs français de *Résurrection* ont supprimé deux scènes d'une atrocité révoltante, mais qui relatent des faits réels, empruntés par Tolstoï au livre de Linev : *Par étapes*... « Laissez-moi ou tuez-moi, criait désespérément la détenue, les cheveux épars, les yeux effarés... L'officier fit signe aux gardiens ; ils la saisirent, l'un d'eux lui prit les mains, l'autre enfonça dans sa bouche un morceau de toile et lui attacha la tête... Les yeux de la prisonnière sortaient presque des orbites, tout son visage était contracté... »

Dans *Résurrection*, nous trouvons, pour la première fois chez Tolstoï, des types de nihilistes ou de révolutionnaires. « En les voyant de plus près, Nekhloudov se convainquit qu'ils n'étaient ni tous féroces, ni tous des héros comme on se l'imaginait généralement, mais des hommes ordinaires, parmi lesquels, comme partout, il y en avait de bons, de mauvais et de moyens. Les uns étaient de véritables révolutionnaires parce qu'ils considéraient comme un devoir de lutter contre le mal existant ; d'autres avaient choisi cette activité pour des raisons de vanité ; mais la majorité était attirée vers la révolution par le désir de braver le danger et le risque, sentiment propre à la jeunesse. La différence entre eux et les autres hommes résidait en ce que leurs aspirations morales étaient supérieures à celles dont se contentent les autres. Ils considéraient comme obligatoires non seulement la sobriété, la simplicité de la vie, la franchise, le désintéressement, mais encore la dis-

position immédiate à tout sacrifier, même leur existence, pour l'œuvre commune. »

Dans le portrait du révolutionnaire Simonson qui tomba amoureux de Maslova, Tolstoï peint un tolstoïsant russe : Simonson soumettait tous ses actes au contrôle de sa raison et ce qu'il avait résolu, il le faisait. Collégien, il avait décidé déjà que la fortune gagnée par son père, un ancien intendant, n'était pas de source pure et il lui avait demandé de restituer cette fortune au peuple. Après une querelle avec son père, il avait quitté la maison et cessé de recourir aux subsides paternels. Convaincu que tout le mal existant provenait de l'ignorance populaire, il était entré, aussitôt sa sortie de l'Université, en relations avec les membres du « Parti du peuple », il s'était fait maître d'école de village et avait prêché aux moujiks tout ce qu'il considérait comme juste. On l'avait arrêté. Devant le tribunal, il avait déclaré que le juge n'avait pas le droit de le juger et, à toutes les questions, il avait opposé un mutisme absolu. On l'avait déporté dans le gouvernement d'Arkhangel. Simonson avait une doctrine religieuse à lui d'après laquelle il n'y avait rien d'inerte dans l'univers. Il considérait comme crime l'anéantissement de tout être vivant : il était contre la guerre, contre la peine de mort, contre tout assassinat d'hommes et d'animaux. Il avait aussi une conception particulière du mariage : la reproduction de l'espèce était une fonction inférieure, supérieure était celle de venir en aide aux êtres déjà existants. Son amour pour Maslova ne contredisait pas cette théorie, car il l'aimait platoniquement. Simonson était aussi timide que modeste. Mais, dès qu'il avait décidé quelque chose, rien n'était capable de l'arrêter.

Par la bouche de l'un des personnages de *Résurrection*, Tolstoï décrit la formation psycho-sociale d'un révolutionnaire russe.

Kryltsov était encore enfant, lors de la mort de son père, riche propriétaire dans une province méridionale; fils unique, il avait été élevé par sa mère. Il avait bien terminé ses études au collège et était sorti premier de la Faculté des sciences mathématiques. On lui avait offert de rester à la Faculté pour se préparer au professorat. A ce moment, ses camarades de l'Université lui avaient demandé une certaine somme pour l'œuvre commune. Il savait que cette œuvre était la Révolution à laquelle il ne s'intéressait nullement alors; mais par camaraderie et par amour-propre, ne voulant pas laisser supposer qu'il avait peur, il avait donné l'argent. Ceux qui l'avaient reçu avaient été pris; on avait trouvé chez eux un billet grâce auquel on avait su que l'argent avait été donné par Kryltsov; on l'avait arrêté et conduit d'abord au poste, puis en prison. « On n'était pas bien sévère dans cette prison, raconte-t-il à Nekhloudov, nous pouvions communiquer en frappant à petits coups contre la cloison, nous pouvions nous promener dans le corridor, partager les provisions, le tabac et même, le soir, chanter en chœur... Je n'étais encore nullement révolutionnaire. Je fis connaissance de deux voisins de cellule. Ils avaient été arrêtés pour avoir gardé des proclamations polonaises et devaient être jugés pour leur tentative d'évasion au moment où on les conduisait à la gare du chemin de fer. L'un était polonais, Lozynsky, l'autre, israélite, Rozovsky. Ce dernier était encore un enfant. Il prétendait avoir dix-sept ans, mais on ne pouvait lui en donner plus de quinze... J'étais en prison quand on les conduisit devant leurs juges. On les avait emmenés le matin, et le soir ils étaient revenus en nous disant qu'ils étaient condamnés à la peine de mort. Personne ne s'y attendait, vu le peu d'importance de leur affaire. C'était si monstrueux de voir supplicier un enfant comme Rozovsky ! Tout le monde croyait, dans la prison, que

c'était là un simple arrêt d'intimidation, mais qu'il ne serait pas confirmé. Or, un soir, le gardien s'approcha de ma porte et me dit avec mystère que les charpentiers étaient venus pour dresser la potence... Je voulus frapper à la cloison, pour communiquer avec des camarades, mais je craignis que les condamnés n'entendissent. Les autres camarades se taisaient également : tout le monde savait, sans doute, la sinistre nouvelle. Toute la soirée, un morne silence régna dans le corridor et les cellules. Vers dix heures, le gardien s'approcha de nouveau et me dit qu'on venait de faire venir le bourreau de Moscou. Rozovsky semblait pressentir quelque chose et me demanda, de sa cellule, pourquoi on n'avait pas chanté. Toute la nuit, je prêtai l'oreille aux moindres bruits. Vers le matin, j'entendis s'ouvrir la porte du corridor et des pas s'avancer... On s'arrêta à la cellule voisine de la mienne. J'entendis l'adjoint du directeur crier d'une voix étrange : « Lozynsky, levez-vous ! mettez du linge propre !... » Puis, les pas de Lozynsky... C'était un beau jeune homme, front large et droit, ombragé d'abondants et fins cheveux blonds, et de ravissants yeux bleus... un adolescent dans tout son épanouissement printanier. Il passa devant ma porte, le visage terne et affaissé, effrayant. « Kryltsov, as-tu des cigarettes ? » J'allais lui en donner une, lorsque l'adjoint tira vivement son étui et le lui tendit. Il prit une cigarette, l'adjoint frotta une allumette, Lozynsky se mit à fumer, puis à parler... « C'est cruel et injuste ! Je n'ai commis aucun crime, je... » Il tremblait... Au même moment, j'entendis Rozovsky crier. Il apparut devant le judas. Son visage enfantin, aux yeux noirs humides, était rouge et inondé de sueur : « Kryltsov, n'est-ce pas, le médecin m'a prescrit de la « tisane? » Que voulait-il dire ? Je ne l'ai jamais compris... Le directeur cria d'une voix aiguë : « En route ! » La porte

du corridor résonna et le silence se fit... Et on les pendit! on les étouffa tous deux avec des cordes... Le gardien me raconta que Rozovsky avait lutté longtemps, qu'on avait été obligé de le traîner sur l'échafaud et de mettre de force sa tête dans le nœud coulant... Voilà comment je suis devenu révolutionnaire, termina Kryltsov, et il voulut sourire mais éclata en sanglots. »

On sait quelle part active les femmes russes prennent au mouvement révolutionnaire en Russie. Tolstoï nous présente plusieurs de ces femmes, presque toutes prises sur le vif : Maria Pavlovna, une belle jeune fille, fort instruite, parlant trois langues, d'une famille riche et de haute situation, gardait la simplicité de maintien d'une ouvrière. Absence complète de coquetterie féminine. Elle savait, il lui était même agréable de savoir qu'elle était belle, et, cependant, loin d'être heureuse de l'impression qu'elle produisait sur les hommes, elle la redoutait, en éprouvait même de la répulsion et la crainte de provoquer les déclarations amoureuses. Ses compagnons hommes la traitaient en camarade.

Elle était devenue révolutionnaire parce que, dès l'enfance, elle avait éprouvé pour la vie mondaine une répulsion instinctive. Elle avait toujours aimé les gens du peuple. A dix-neuf ans, elle quitta, avec une amie, la maison de ses parents et s'engagea comme ouvrière de fabrique. Après avoir quitté la fabrique, elle avait vécu parmi les paysans, puis elle était revenue en ville où elle avait été arrêtée dans une imprimerie clandestine et on l'avait condamnée aux travaux forcés pour avoir pris à sa charge un coup de feu tiré dans l'obscurité par un révolutionnaire. Elle ne parlait jamais d'elle et tout l'intérêt de sa vie était de se rendre utile aux autres...

Depuis Marianne et Machourina, de Tourguéniev, la nihiliste russe a fait beaucoup de chemin...

*
* *

Si, dans ses romans, Tolstoï analyse, avec beaucoup de pénétration, l'état d'âme complexe des civilisés, il a aussi le secret de peindre, avec une exactitude minutieuse, le monde des moujiks. Il a toute une série de contes populaires qui peuvent être divisés en deux catégories. Les uns contiennent un enseignement moral et ont un caractère biblique. Citons entre beaucoup d'autres : *Deux vieillards.* — Deux paysans vont faire un pèlerinage en terre sainte. L'un parvient au bout de son voyage, l'autre rompt son vœu et s'attarde à sauver de pauvres gens de la misère. *Histoire vraie.* — Un paysan, accusé d'un meurtre qu'il n'a pas commis, se laisse condamner et déporter en Sibérie par une sorte de résignation.

Dans ceux de la seconde catégorie, Tolstoï se borne à peindre le paysan tel qu'il est : Le moujik Pakhom, personnage du conte de ce nom, est très avide. Pauvre, il parvient à devenir riche fermier. Il apprend qu'au delà de la Volga, il peut avoir à bas prix un vaste domaine. On l'autorise à s'approprier toute la terre qu'il pourra entourer en marchant depuis le lever jusqu'au coucher du soleil... Il en entoure tellement qu'il tombe mort au moment où il revient au point de départ.

Le peuple russe peint par Tolstoï n'est pas beau : Séduction, adultère, empoisonnement, ivrognerie, inceste, infanticide, telles sont ses principales passions. C'est ainsi que nous le voyons dans *Puissance des Ténèbres*, drame poignant, d'un pathétique intense, plutôt moral que social. *Puissance des Ténèbres* est une œuvre d'observation puissante, réaliste dans toute la force du mot. Les personnages sont reproduits avec leurs allures, leur langage, leurs tics. Le tableau de la vie des moujiks russes est noir, très noir, mais vrai et fidèle.

Il est impossible de lire ou de voir représenter sans frémir *Puissance des Ténèbres*. Jamais l'imagination de Tolstoï ne créa un être plus sombre, plus odieux que Nikita, principal héros du drame. Et cependant, tous les personnages de la pièce nous inspirent de la pitié, de la sympathie. Le réalisme presque brutal de Tolstoï est d'une grandeur sans pareille.

Dans ce monde des ténèbres, il y a une figure étrange, dont la beauté éclate dans la grande scène du 5e acte, — Akim, père de Nikita.

« Prends garde, dit le vieillard à son fils, une larme de l'offensé ne tombe pas à côté, mais toujours sur la tête de l'homme qui l'offense ».

« Je suis malheureux, se lamente Nikita, et je suis malheureux parce que je suis seul et que je n'ai personne pour partager ma peine... La douleur m'étouffe... La vie me dégoûte, je me dégoûte moi-même... Si un abîme pouvait s'ouvrir devant moi, je m'y jetterais... Personne ne me verrait plus, et moi, je ne verrais plus personne... » Il se décide à confesser publiquement ses crimes : « Père, regarde-moi ! Chrétiens, mes frères, je suis coupable, je veux me confesser ! Je suis damné ! Akoulina, ton père n'est pas mort de sa bonne mort. On l'a empoisonné... C'est moi qui l'ai empoisonné... Pardonne-moi au nom du Christ !... » L'officier de police veut dresser procès-verbal...

Akim. — Laisse, l'homme aux boutons d'argent... C'est d'une affaire de Dieu qu'il s'agit ici... Un homme se confesse... Laisse finir l'affaire de Dieu.

Nikita. — J'ai encore à confesser... un grand péché...

Akim. — Dis tout, mon enfant... Confesse-toi à Dieu... Cela t'allègera. Ne crains pas le monde.

Nikita. — Dans la cave, j'ai écrasé l'enfant sous une planche... Je l'ai écrasé et ses petits os craquaient... Père,

je suis un damné, pardonne-moi au nom du Christ.

Akim. — Dieu te pardonnera, mon enfant... Tu ne t'es pas épargné... Il t'épargnera.

Cette voix de la conscience qui éclate subitement, au milieu des lâches silences et des passions brutales, semble illuminer le règne des ténèbres.

*
* *

Une idée maîtresse domine les romans de Tolstoï, c'est l'idée de la mort. Elle est partout, dans ses contes, dans ses romans, elle hante tous ses personnages, elle les rend éloquents, philosophes. Renan avait raison de dire : « L'heure de la mort est essentiellement philosophique. A cette heure-là, tout le monde parle bien, car on est en présence de l'infini et on n'est pas tenté de faire des phrases. »

Rappelons-nous la mort du jeune officier dans *Sébastopol :* « ... A travers ses paupières closes, un feu rouge frappa ses prunelles ; quelque chose le heurta, avec un fracas épouvantable, au milieu de la poitrine ; il s'élança en courant au hasard, embarrassa ses pieds dans son sabre, trébucha et tomba sur le flanc. « Dieu soit loué ! Je ne suis que contusionné ! » Ce fut sa première pensée. Il voulut tâter sa poitrine, mais ses mains étaient comme paralysées, un étau lui comprimait le crâne ; devant lui couraient des soldats qu'il comptait machinalement. Puis un éclair éblouit ses yeux ; il pensa : « Avec quoi a-t-on tiré ? avec un mortier ou un canon ? Un canon sans doute. » Voilà qu'on tire de nouveau et voilà encore des soldats... Il voulut crier, dire qu'il était contusionné, mais sa bouche était desséchée, sa langue se collait au palais, il avait une soif ardente, il sentait sa poitrine toute mouillée et la sensation de cette humidité le faisait songer à l'eau... « Je me serai blessé jusqu'au sang en tombant », pensa-t-il et

de plus en plus épouvanté à l'idée d'être écrasé par les soldats qui continuaient à défiler devant lui, il réunit ses forces et voulut crier, mais il ne poussa qu'un gémissement. Des étincelles rouges dansèrent devant ses yeux, il lui semblait que les soldats entassaient des pierres sur lui... Les étincelles dansèrent moins vivement, les pierres qu'on entassait l'étouffèrent de plus en plus ; il fit un suprême effort pour écarter les pierres ; il s'allongea, et il ne vit plus, il n'entendit plus, ne pensa plus, ne sentit plus... Il avait été tué sur place par un éclat en pleine poitrine. »

La mort du prince André[1] est, si l'on peut s'exprimer ainsi, plus philosophique. « ... Un sifflement, un choc. Une bombe troua la terre sèche et disparut. Le prince André fut pris d'un frisson involontaire... Une grenade, comme une énorme toupie, tournait en fumant sur la lisière de la prairie à côté de lui... « Est-ce vraiment la mort ? » pensa le prince en regardant avec un indéfinissable sentiment de regret la légère volute de fumée qui fusait en spirale de la grenade noire et tournoyante. « Je ne veux pas, je ne veux pas mourir ; j'aime la vie, j'aime cette herbe, et la terre, et l'air ! ». Tout à coup, on entendit à la fois une explosion et, dans l'odeur suffocante de la poudre, un fracas de vitres volant en éclats. Le prince André fit un bond de côté et, levant les bras en haut, tomba sur la poitrine. Des officiers se précipitèrent vers lui ; du côté droit de son ventre, une grande tache de sang rougissait l'herbe. On porta le blessé vers l'ambulance... Il ouvrit les yeux, sans comprendre ce qui se passait autour de lui... la prairie, le champ, la toupie noire et tournoyante, le violent désir de vivre qui l'avait envahi, tout lui revint à l'esprit... « Que m'est-il arrivé ? Pourquoi suis-je ici ? Pour-

1. *Guerre et Paix.*

« quoi ce regret de la vie ? Il y a donc dans cette vie quelque « chose que je n'ai pas compris, que je ne comprends pas ? » Le prince André fut déposé sur une table... Il ne put distinguer nettement ceux de la tente. Les gémissements plaintifs qu'il entendait, les atroces douleurs de son ventre, de sa cuisse et de son dos absorbaient son attention. Tout ce qu'il voyait là se confondait dans une seule impression de chair humaine, nue, ensanglantée... Pendant qu'on le déshabillait, le prince André se rappela sa plus lointaine enfance... Le chirurgien l'examina... L'effroyable douleur que le blessé ressentit brusquement dans le ventre lui fit perdre connaissance. Lorsqu'il reprit ses sens, des morceaux de ses côtes brisées qu'entouraient encore des lambeaux de chair coupée, avaient été retirés de sa blessure, et sa plaie était pansée. On arrosait d'eau son visage. Il ouvrit les yeux ; le docteur se baissa vers lui, l'embrassa silencieusement et s'éloigna sans se retourner. Après cette affreuse souffrance, il éprouva un ineffable sentiment de bien-être : les moments les plus doux de sa vie repassèrent devant ses yeux... Autour de lui, des cris et des gémissements... Le prince André avait envie de pleurer... Etait-ce parce qu'il mourait sans gloire qu'il regrettait la vie ? Etait-ce à cause de ses souvenirs d'enfance ?... De nouvelles douleurs lui firent, encore une fois, perdre connaissance. Il ne revint à lui qu'au milieu de la nuit. Tout dormait autour de lui. Il entendait le cri-cri du grillon à travers le vestibule ; les cafards couraient en bruissant sur la table, sur les icônes, sur les murs... Les forces morales du prince André, toujours actives, agissaient en lui, malgré sa volonté. Les idées, les images les plus diverses envahissaient en même temps son esprit... Rêves, visions inattendues, musique murmurante, délire... La fièvre et les souffrances avaient fait redouter une issue fatale ; ensuite, elles s'étaient calmées, bien que le docteur craignit tou-

jours la gangrène; mais ce danger avait été conjuré aussi; puis, la fièvre avait repris, peu dangereuse d'abord... Le prince André sentait qu'il était perdu et qu'il se mourait, il avait une pleine conscience de son détachement des objets terrestres et une étrange sensation de bien-être pénétrait son âme. Il attendait, sans inquiétude, ce qu'il savait inévitable. Ce quelque chose de menaçant, d'éternel, d'inconnu et de lointain qu'il n'avait jamais cessé de pressentir pendant toute sa vie était maintenant là, tout près... Jadis, il craignait la mort; maintenant, il ne la redoutait plus...

... C'était un soir. Le prince André sommeillait, agité par une fièvre légère. Il éprouvait un sentiment de bonheur ineffable... La lutte suprême entre la vie et la mort était finie en lui... C'était la mort qui était la plus forte, elle avait vaincu même l'amour d'André pour Natacha, qui se trouvait près du moribond.

— Natacha, je vous aime... Dites-moi la vérité. Vivrai-je ? Qu'en pensez-vous ?

— J'en suis certaine. Tâchez de dormir, je vous en prie.

Le sommeil ne fut pas de longue durée. Une sueur froide réveilla André. « L'amour ! Qu'est-ce que l'amour ? » se disait-il. « L'amour empêche la mort, l'amour, c'est la vie, je ne comprends la vie que par amour... Tout existe, parce que j'aime... » Il s'endort de nouveau et se voit — dans un rêve — lutter avec la mort... « La mort, c'est le réveil », lui murmurait la Mort... Ses dernières heures se passèrent paisiblement. Il fit ses adieux aux siens... On lui demanda de bénir son enfant qui était près du lit, il le fit; puis il jeta sur les assistants un regard interrogateur : *Y a-t-il encore quelque chose à faire ?* et il rendit le dernier soupir...

C'est surtout l'agonie lente et la mort d'Ivan Ilitch qui sont terrifiantes. *La mort d'Ivan Ilitch* est un tableau

condensé de la vie d'un homme à la fois banal et typique dont l'existence est toute de vide moral. La simplicité du récit est vraiment extraordinaire et produit une impression douloureuse.

Ivan Ilitch est un fonctionnaire des plus simples et des plus ordinaires. Intelligent, vif, charmant, poli, il accomplissait ce qu'il considérait comme son devoir, et son devoir était toujours ce que lui prescrivaient ses supérieurs. Partout il s'arrangeait pour se ménager une situation facile et agréable. Il s'acquittait de ses fonctions, en province, avec une exactitude exemplaire. Ivan Ilitch n'avait pas précisément l'intention de se marier, mais lorsqu'il rencontra Prascovia Fedorovna, jeune fille bien élevée, il se demanda : « Pourquoi ne me marierais-je pas ? » Il avait ses appointements, « elle, espérait-il, m'en apportera autant. Une bonne parenté... » et il se maria ; non pas par amour, mais plutôt par « devoir social », car il comprenait très bien qu'il accomplissait un acte que la bonne société, la société bien pensante trouvait convenable.

Prascovia Fedorovna, après son mariage, ne se montra pas précisément d'une douceur évangélique et Ivan Ilitch, pour échapper aux trop bruyants échanges de paroles avec son épouse, s'enferma dans sa « charge » et devint même ambitieux. Il s'imposa une règle de vie compatible avec sa situation. Sa femme jouerait son rôle de maîtresse de maison, assurerait à son mari, avec la commodité des repas, le confort de la chambre à coucher et surtout ils respecteraient tous les deux les convenances extérieures, imposées par le souci de l'opinion publique.

Ivan Ilitch montait en grade avec la même régularité que sa femme mettait au monde des petits Ivan Ilitch. Ainsi vécut-il pendant dix-sept ans ; il était déjà un procureur de quarante-cinq ans, expérimenté, estimé, etc... Tout à coup, il fut appelé à une nouvelle fonction à Saint-Péters-

bourg. Il partit lui-même pour s'occuper de l'emménagement, pour arranger un intérieur très confortable et très comme il faut. Un jour, étant monté sur un escabeau pour expliquer à un tapissier le pli qu'il voulait donner à une draperie, il fit un faux pas et tomba ; mais adroit et vigoureux, il se retint. Il se heurta seulement à l'espagnolette. Il souffrit pendant quelque temps, mais bientôt la douleur disparut. Il fit venir les siens ; tout le monde trouva l'appartement décoré avec goût. Ivan Ilitch reçut nombre de compliments. Dans la soirée, il raconta comment il était tombé. — « Un autre se serait tué sur le coup ; moi, je me suis à peine un peu heurté ici... quand on touche, ça fait mal, mais ça passe déjà ; ce n'est rien ».

Et l'on se mit à vivre dans le nouvel appartement, avec de nouvelles habitudes... Parfois, Ivan Ilitch se plaignait d'un drôle de goût dans la bouche et de quelque chose de gênant dans le ventre, mais ça passait vite. Cependant, sa mauvaise humeur augmentait tous les jours et sa femme disait, non sans raison maintenant, que son mari avait un caractère épouvantable, avec sa manie de tout exagérer... Le mal d'Ivan Ilitch devint sourd et continu, ne lui laissant plus une seconde de répit. Il consultait des médecins dont les paroles lui paraissaient graves, et il s'écoutait souffrir. Il prit les médicaments, suivit les ordonnances, — sans résultat. Ivan Ilitch s'efforçait de se persuader qu'il allait mieux, mais la première dispute avec sa femme, un mauvais jeu au whist lui découvrait aussitôt l'intensité de sa maladie. Il lui semblait que les autres, sa femme, ses enfants, ses collègues, savaient bien qu'il était malade et qu'on le considérait déjà comme un homme dont la place sera bientôt vacante. Son mal, en effet, augmentait... « Pourquoi se payer d'illusions, se disait-il, ma vie s'en va... elle était la vie, et voilà qu'elle s'en va... et je ne peux pas la retenir... Moi, je ne serai plus, mais alors, quoi

sera? Rien ne sera... Où serais-je alors quand je ne serai plus?... Non, je ne veux pas la mort!... Ils savent que je dois mourir et ils jouent là-bas, je les entends jouer, ils n'ont pas pitié de moi... Imbéciles, ils mourront aussi... moi d'abord, eux ensuite... »

Le mal s'aggravait, malgré les médecins; par moments, la mort surgissait, debout, devant Ivan Ilitch et le faisait trembler d'épouvante... La santé, la force, l'exubérance de vie chez tous les autres l'offensaient. Ce qui le tourmentait le plus, c'était le mensonge, ce mensonge accepté par tout le monde qu'il n'était que malade et non pas mourant. Ce mensonge le torturait. « Le mal ne cède pas, ne disparaît pas... » — « Voilà bien les malades, tous les mêmes! » Ivan Ilitch savait très bien que tout cela n'était que duperie... Il s'adressa à Dieu : « Pourquoi me fais-tu souffrir? Pourquoi m'as-tu créé? Pourquoi me tortures-tu atrocement? » Et il pleurait de ne pas recevoir de réponse et surtout d'être obligé de mourir. « Vivre! Je veux vivre! » — « Comment vivre? » — « Vivre comme je vivais avant : bien et agréablement. »

Ivan Ilitch repassa dans son esprit toute sa vie incolore, froide, sans but élevé, sans amour, sans affection, stupide, imbécile... Plus il s'éloignait de son enfance, plus incertaines devenaient ses joies. A l'Ecole de Droit, il y avait encore quelque chose de bon, la gaieté, l'espérance... Puis, tout se brouillait et le nombre des heures heureuses allait diminuant davantage à mesure qu'arrivait l'âge mûr. Le mariage... l'odeur de la peau de sa femme et la volupté, et l'hypocrisie... et cette carrière morte, et ces soucis d'argent; et ainsi une année, et deux, et dix, et vingt, et toujours la même chose, et plus le temps passait, plus sa vie semblait morte... « Tout ce dont tu as vécu, tout ce dont tu vis encore, tout n'est qu'un mensonge, une hypocrisie qui cache à tes yeux la vie et la mort. » Cepen-

dant, Ivan Ilitch ne vivait plus que par les souvenirs de son passé et plus la mort lui apparaissait inévitable et proche, plus son désir de vivre devenait puissant... Ses douleurs étaient devenues intolérables, il poussait des cris qui remplissaient la maison de terreur... Une heure avant l'agonie, continuant toujours à crier, le mourant jeta un regard sur les siens et eut pitié d'eux. « Je les torture, il vaut mieux pour eux que je meure... Je voudrais les voir souffrir moins, les délivrer et me délivrer moi-même de mes souffrances... » Cette idée lui parut bonne et simple et, tout à coup, il n'eut plus peur de la mort... Tout cela se passa en lui comme un éclair, une lumière... il se raidit et mourut...

Toute parole, toute critique affaiblirait cette merveilleuse psychologie d'un homme ordinaire.

Les animaux, suivant Tolstoï, savent mieux mourir que les hommes. « ... Le cheval poussa un soupir et ferma les yeux[1]. Il laissa pendre sa lèvre, découvrit ses dents jaunes et usées, et s'assoupit... Seule, sa jambe malade et engourdie tremblotait. Subitement, il sentit qu'on lui empoignait et relevait la tête. Il ouvrit les yeux... Le cocher lui faisait quelque chose à la gorge. Cela lui fit mal : il tressaillit, fléchit la jambe, mais se retint et attendit ce qui allait s'ensuivre... Un liquide coulait à flots sur sa gorge et sur son poitrail... Un soupir lui souleva les flancs et il se sentit soulagé, tout à fait soulagé... Soulagé de tout le fardeau de la vie... Il referma les paupières et laissa aller sa tête : personne ne la retint, puis ses jambes tremblèrent, tout son corps chancela; ce qu'il éprouvait, c'était plutôt l'étonnement que la peur... Il voulut s'élancer en avant, mais ses jambes s'embarrassèrent, il tomba sur le flanc, voulut faire un pas et s'abattit sur son poitrail... On attendit la

1. *La mort d'un cheval.*

fin des convulsions, puis on saisit le cheval par les jambes et on le retourna sur le dos.

— C'était tout de même un cheval!

— S'il était plus gras, sa peau serait meilleure...

Huit jours après, derrière le hangar, il ne restait plus que le crâne et les deux humérus du cheval : chiens, corbeaux, louveteaux avaient fait disparaître le reste... Plus tard, un ramasseur d'os prit les humérus et le crâne qui trouvèrent, eux aussi, leur emploi... Ni la peau, ni la chair, ni les os de l'ancien maître du cheval ne servirent à rien après sa mort comme ils ne servirent à rien pendant sa vie. Et pourtant « les morts qui enterrent les morts » mirent à ce corps un bel uniforme et de belles bottes, l'étendirent dans une bonne bière toute neuve et enfouirent dans la terre ce corps mangé déjà par les vers dans l'uniforme neuf... »

Pierre Bezoukhov dans *Guerre et Paix* synthétise les idées de Tolstoï sur la mort : « Il faut penser souvent à la mort, afin qu'elle perde pour nous ses terreurs, qu'elle cesse d'être l'ennemie et qu'elle devienne, au contraire, l'amie qui délivre de cette vie de misères l'âme, accablée par les travaux de la vertu, pour la conduire dans le lieu de la paix. » Après sa conversion, Tolstoï dira : « La vie pour soi ne peut avoir aucun sens. La vie raisonnable doit avoir en vue un autre objet qu'une pauvre personne humaine. La vie raisonnable doit consister à vivre de façon que la mort ne puisse pas anéantir la vie [1]. »

*
* *

Ce qu'on admire chez Tolstoï, ce n'est point telle ou telle partie de son œuvre, c'est l'œuvre elle-même, l'œuvre inégale et prestigieuse. L'ampleur de son génie l'a souvent

1. *Pensées de Tolstoï*, pensée 434.

fait comparer, avec raison, à Shakespeare. Son imagination vive et étendue, son énergie intellectuelle peuvent provoquer et justifier cette comparaison avec le premier d'entre tous les poètes. Son esprit est des plus originaux.

L'imagination de Tolstoï — qui n'exclut nullement la faculté de saisir la réalité — est la qualité première de son génie. Sans cette puissance d'imagination, Tolstoï n'eût jamais écrit *Anna Karénine* et *Résurrection*. Evidemment, quand Tolstoï ferme les yeux et qu'il pense à un objet, tout le contour physique de cet objet ressuscite en lui d'une manière intégrale, avec un peu plus de saillie même que dans l'impression première.

Deux particularités frappent dans l'œuvre de Tolstoï : une facilité merveilleuse d'évocation et l'absence de composition. Aucune unité d'action. Ce n'est pas un roman, un drame qu'il y a dans chacun de ses romans, ce sont des romans, des drames. Tolstoï ne groupe pas les incidents et l'intérêt de son roman autour d'un seul personnage. Il met en scène une foule de personnges et les traite tous avec un égal respect, comme si chacun d'eux, pris à part, était le héros de son roman. Il introduit dans ses romans plusieurs actions indépendantes, rapprochées simplement, comme dans la réalité, par des coïncidences très contingentes. Il conçoit les caractères de ses personnages par antithèses et par nuances. Il lui faut des contrastes vigoureux d'ombre et de lumière.

Les personnages de Tolstoï ont une vie intense, ils se gravent pour toujours dans la mémoire. Leur nombre est grand, et ils ont tous un relief prodigieux. Impossible de les accuser de ne point rester fidèles à leur caractère et, pourtant, il y a tant de caractères divers dans un même roman qu'il doit être vraiment bien difficile à Tolstoï de ne pas les confondre. Par une sorte d'hallucination, Tolstoï voit devant lui les personnages qu'il décrit,

il voit jusqu'à la couleur de leur prunelle, jusqu'aux moindres signes de leur visage. Il jouit, il souffre, il agonise avec eux. Il peut dire avec George Sand[1] : « Ne pas se donner tout entier dans son œuvre me paraît aussi impossible que de pleurer avec autre chose que ses yeux ou de penser avec autre chose qu'avec son cerveau. »

Tolstoï s'attache avec autant de scrupule à nous faire connaître les choses parmi lesquelles vivent les personnages de ses romans, les champs et les bois, un wagon, qu'il met de conscience à nous montrer tous les recoins les plus ignorés de leurs âmes. Ses tableaux tournent trop à la description minutieuse ; tout, chez lui, est tracé d'une main sûre et puissante, mais pas toujours sobre. Il ne présente jamais un personnage en deux traits, il y revient à plusieurs reprises, il répète souvent les traits déjà indiqués. Il ignore le pouvoir de déterminer un personnage, un type par un petit nombre de mots précis, nets, lumineux. Vous ne connaîtrez jamais un personnage de Tolstoï sans avoir fini la lecture de tout le roman. Tolstoï se complaît dans les longueurs, il entre dans les détails les plus minutieux et il sait leur imprimer un caractère de réalité étonnant. Les tableaux les plus simples de la vie de famille ou de campagne, les réflexions du gentilhomme campagnard, comme celles du moujik ou du soldat, lui semblent aussi intéressants que les sentiments mobiles d'une jeune fille entrant pour la première fois dans une salle de bal. Il décrit ce qu'il voit sans se laisser influencer par un parti pris, sans montrer de préférence pour certains côtés de la vie. La multiplicité des détails déroute l'attention ; le jugement ne sait à quoi s'arrêter dans la diversité de formes et de couleurs, mais cette multiplicité n'est jamais froide et mono-

1. *Correspondance*, t. IV, p. 338.

tone. Les détails se noient dans le Tout, et par là, l'œuvre de Tolstoï ressemble à un édifice architectural.

La beauté de l'architecture consiste à mettre en harmonie deux éléments ennemis par leur nature, la pesanteur et la rigidité, et à faire cela de manière que toutes les parties se trouvent dans une juste proportion et qu'il n'y ait rien de superflu. La masse de la pesanteur doit être distribuée de telle sorte qu'elle réponde dans son ensemble et dans ses parties aux soutiens qui doivent la porter et que les voûtes, les piliers et les colonnes aient juste les dimensions qui sont nécessaires pour le poids à supporter. Souvent, telle partie de l'édifice n'explique pas, par elle-même, sa raison d'être ou paraît exagérée de dimensions, mais, dans l'ensemble, elle contribue à l'harmonie générale.

Le style de Tolstoï est moins artistique, moins polissé que celui de Tourguéniev, moins aride que celui de Dostoïevsky. Il est caractéristique, rarement pittoresque, toujours naturel. Dans les contes populaires, Tolstoï a haussé le langage des moujiks jusqu'à la naïveté et la simplicité bibliques. La netteté des lignes le laisse généralement indifférent. Comme Balzac, il sacrifie toujours la forme à l'idée.

Tolstoï a mis en circulation des mots nouveaux et chacun de ces mots est une force qui se condense. La langue russe est excessivement riche. Elle contient trois fois plus de mots que le français ; elle a aussi l'avantage de pouvoir créer des mots qu'on n'a pas entendus et qu'on comprend du premier coup ; mais elle est rebelle à traduire les finesses, les allusions des langues étrangères et ne se laisse pas traduire. La puissance des mots russes est très grande et leur traduction, française surtout, n'en peut donner qu'une idée faiblement approximative. Pour bien comprendre Tolstoï ou Dostoïevsky, il faut les lire dans le texte. La traduction de leurs œuvres fait penser à la transcription musicale

de *La mélodie de la forêt* dont parle Richard Wagner[1]. « ... Celui qui fuit le monde s'abandonne peu à peu à l'impression des murmures, alors il distingue les voix d'une variété infinie qui s'élèvent dans la forêt et qui forment la grande, l'unique *mélodie de la forêt*. Cette mélodie laisse en lui un éternel retentissement, mais la redire est impossible, car l'impression éprouvée est complexe ; elle résulte de la pureté de l'air, des effets de lumière, du calme délicieux, du bruissement des arbres, du chant des oiseaux et de l'état plus ou moins voilé de toutes les sonorités ; l'effet total ne peut être ressenti que dans la forêt. Il y aurait folie à vouloir s'emparer de l'un des gracieux chanteurs et de lui faire rendre la mélodie de la forêt. On obtiendrait ainsi, non pas un fragment de la grande symphonie de la forêt, mais un lambeau privé de signification par son isolement de l'ensemble harmonieux qui a charmé... »

Le style de Tolstoï, intraduisible, produit comme toute son œuvre, une impression forte, grave, pessimiste. L'ironie en est presque totalement absente. Tolstoï fait rarement sourire le lecteur, mais toujours penser et méditer. Dans mon ouvrage *La Philosophie de Tolstoï* j'ai constaté que le penseur russe n'était pas pessimiste. Je suis toujours de cet avis relativement à la partie abstraite de son œuvre. Dans ses romans, Tolstoï est pessimiste.

Cette contradiction n'est qu'apparente. Toute l'œuvre de Tolstoï, comme sa vie, donne la sensation psychologique d'une antinomie, d'une lutte entre le sens physique, positif et le sens moral, entre l'idéal, produit de larges aspirations et le sens du vide, du néant de la vie. Tolstoï est d'abord fataliste dans ses romans. Dans *Guerre et Paix*, il fait dormir Koutouzov au conseil de guerre où l'on discute le plan de bataille d'Austerlitz. A la veille de Borodino, Kou-

1. Lettre sur la musique à Frédéric Villot, 1861.

touzov lit un roman. Nonchalance? Imprévoyance ? Point. Fatalisme. Et c'est là un trait caractéristique de la race slave qu'on retrouve chez tous les écrivains russes. Il se traduit par le mot propre à la langue russe : *nitchevo*. Ce qui doit arriver, arrivera.

— « Ne faut-il pas transporter la malade à l'hôpital ?

— « Nitchevo. Pourquoi donc à l'hôpital ? On meurt partout. Elle a assez vécu. Dieu le veut ainsi [1]. »

Le fatalisme de Pierre Bezoukhov (*Guerre et Paix*) et de Lévine (*Anna Karénine*) lutte avec le libre arbitre et aboutit à un pessimisme net. Le prince André, Bezoukhov, Anna Karénine ne réalisent pas leurs aspirations, ils se heurtent toujours à une force extérieure, insaisissable et incompréhensible. *La mort d'Ivan Ilitch* est d'un pessimisme effrayant. « Malgré son attachement à la société dont il fait partie et dont il partage les idées, les mœurs et les préjugés, Ivan Ilitch est *seul*. Une atmosphère de solitude l'enveloppe depuis le moment où il tombe de sa chaise jusqu'à sa mort. »

L'histoire du chêne (*Guerre et Paix*) contient toute la philosophie des romans de Tolstoï. « ... Sur le bord de la route, un chêne, dix fois plus grand et plus fort que ses frères les bouleaux, un chêne géant, étendait au loin ses vieilles branches mutilées et de profondes cicatrices perçaient son écorce arrachée. Ses grands bras étaient décharnés, crochus, écartés ; il était dédaigneux, plein de mépris, dans sa vieillesse, pour la jeunesse qui l'entourait et qui souriait au printemps et au soleil dont l'influence le laissait insensible : « Le printemps, l'amour, le bonheur ?... En êtes-vous encore à caresser ces illusions décevantes ! semblait dire le vieux chêne. N'est-ce pas toujours la même fiction ? Il n'y a ni printemps, ni amour, ni

1. Tourguéniev, *Roudine*.

bonheur !.. Regardez ces pauvres sapins meurtris, toujours les mêmes... Regardez les bras noueux qui sortent partout de mon corps décharné... me voilà tel qu'ils m'ont fait et je ne crois ni à vos espérances ni à vos illusions ! »

Nekhloudov (*Résurrection*) réalise, en somme, l'idéal qu'il s'est imposé : il sauve moralement Maslova de la chute à laquelle il a contribué lui-même. Encore faut-il remarquer que la rédemption de Maslova est amenée plus par la sagesse et la pureté qui sommeillaient en elle que par l'action de Nekhloudov. L'influence de Nekhloudov n'est qu'un accident fatal. En lisant *Résurrection*, on est porté à croire que Nekhloudov prend peu à peu conscience de son *moi humain*, qu'il va aboutir à quelque chose de solide, de déterminé. On se trompe. La fin du roman est, comme celle d'*Anna Karénine* et de *Guerre et Paix*, nébuleusement mystique : « Il faut vivre pour Dieu. » Supprimons cette fin, — ce n'est pas là un acte arbitraire, puisqu'il ne supporte pas la critique de la raison — quel serait alors l'aboutissant de Nekhloudov? Le vide, le néant. Un pessimisme naturel. La seule fin logique de *Résurrection* serait d'amener Nekhloudov à abandonner complètement, loyalement, ses croyances du passé et à devenir ou un révolté ou un sage, mais un sage pour ainsi dire laïque. Or, Tolstoï fait de Nekhloudov un mystique réaliste, c'est-à-dire un pessimiste qui voile sa conception triste de l'univers d'un manteau soi-disant mystérieux.

Si nous rejetons le mysticisme, la doctrine morale qui se dégage des romans de Tolstoï est donc nettement pessimiste. Artiste de génie, Tolstoï peint la vie et les hommes.... Et ses personnages aboutissent au néant, comme lui-même dans sa propre vie, avant sa conversion :

« Le progrès, conquête dérisoire,
N'offre au mal, seul réel, qu'un remède illusoire ;

Les sciences, les arts ne font que découvrir
Des raisons et créer des chances de souffrir ;
Chaque instinct n'est qu'un piège et l'amour qu'une embûche
Où le couple, attiré par l'espèce, trébuche.
Volonté ! ton salut c'est de tendre au néant[1] ! »

La crise morale de Tolstoï survient, l'idée de suicide le hante... Il la repousse victorieusement. Il s'enferme à Iasnaïa-Poliana, — cloître bien doux — il adopte une nouvelle conception, *optimiste*, de la vie et il donne une seule explication aux contradictions, aux antinomies : vivre en Dieu, servir Dieu... Il a beau substituer au terme *Dieu* ceux de l'*l'Idéal*, du *Grand Tout*, il ne sort pas de son mysticisme, base principale de l'optimisme de son œuvre abstraite, où il est plus lui-même, plus libre que dans ses romans... Il *veut* trouver une réponse, une solution à la vie et il donne libre carrière à son déisme naturaliste.

Chez Tolstoï, comme chez Spinoza et Schopenhauer, le monde est le résultat de sa propre force. Mais tandis que chez Spinoza l'essence intérieure du monde, la substantia æterna est le Jéhova, tandis que chez Schopenhauer cette essence intérieure, c'est la volonté, chez Tolstoï, cette substantia est une force qui se place entre la conception de Spinoza et celle de Schopenhauer, c'est une sorte de pacte mystérieux entre la Puissance invisible de la nature et la volonté de l'homme. Comme Schopenhauer, Tolstoï perd, un moment, la foi en la vie et en l'idéal. Dans une révolte de tout son être, il se raidit et regarde la mort comme la délivrance. Il paraît être vaincu par le doute, mais il ne succombe pas, ne perd pas toute notion de la réalité, il ne se refuse pas à la résistance et, en se persuadant d'avoir trouvé le salut dans le mysticisme, il se sépare du pessimisme de ses romans, il devient plutôt stoïque.

1. Sully Prudhomme.

Théoriquement, le stoïcisme base la morale dans l'individu. Le stoïcisme prêche la méditation, l'examen de conscience, il glorifie la pauvreté, l'humilité. Le stoïcisme, comme morale, méprise la science, l'art, qu'il considère comme des choses inutiles et dangereuses, éloignant l'âme de la contemplation et de l'édification d'elle-même : « Veux-tu savoir ce que je pense des arts libéraux ? Je n'en estime aucun, je n'en mets aucun parmi les vrais biens... Une seule science est vraiment libérale et digne de l'homme : la sagesse [1]. »

Stoïque par la sagesse de sa vie, Tolstoï, malgré son mysticisme réaliste, est, au fond, pessimiste, mais il n'est pas morose et décourageant. Ce n'est pas le pessimisme d'un Héraclite ou d'un Empédocle. Tolstoï ne s'élève pas, comme Lucrèce ou Pline l'Ancien, contre la nature ; son pessimisme est apaisant. Dans son déisme comme dans son pessimisme, Tolstoï n'a pas dépassé Spinoza et Schopenhauer. Il ne les a dépassés que par sa critique des phénomènes sociaux, par ses attaques vigoureuses contre les préjugés et les institutions des sociétés humaines. Il ne dit pas aux jeunes gens comme Renan [2] : « Préparez-vous pour la vie une ample provision de bonne humeur... Faites une large part au sourire... Soyez contents de vivre, comme nous sommes contents d'avoir vécu. » Tolstoï leur révèle la beauté de la méditation, de la recherche de la vérité, et il prend soin d'éclairer de pâles rayons de perfection et de bonté les abîmes de la vie qu'il leur découvre. Et par là Tolstoï aura été un des guides de l'esprit contemporain. Il aura, plus que personne, contribué à nous éloigner du passé et à nous faire voir que le progrès de la culture et de la civilisation humaines n'est autre chose qu'un progrès

1. Sénèque. *Epist.* LXXXVIII.
2. *Discours aux étudiants.*

dans l'étendue de la conscience individuelle d'abord, universelle, ensuite.

Par la profondeur de son intelligence, Tolstoï appartient à la catégorie des beaux génies qui ont honoré l'humanité.

VI

GARCHINE

Le peintre du désespoir. — Vie de Garchine. — L'attentat contre le général Loris Mélikov. — Mort prématurée. — La guerre turco-russe. — *Quatre jours*. — La psychologie de la guerre. — Nikita. — L'officier Ventzel. — *Nadejda Nikolaïevna*. — *Atalia Princeps*. — *La fleur rouge*. — Le symbolisme. — Garchine et Maupassant.

L'existence douloureuse de Garchine, la susceptibilité morbide qui le faisait tressaillir à la vue des moindres souffrances lui ont valu le surnom de « peintre du désespoir ».

Vsevolod Michaïlovitch Garchine naquit le 2 février 1855 dans le gouvernement d'Ekaterinoslav. Son père était officier et sa mère fille d'officier. « Mon grand-père était un homme dur et cruel, il fouettait les moujiks... Mon père était l'opposé de mon grand-père : il ne battait jamais les soldats; quand il était en colère, il se permettait un coup de képi[1]... »

Dès son enfance, livré à lui-même, Garchine se prend d'une véritable passion pour les livres. A l'âge de huit ans, il lit tous les poètes russes. Étant encore au lycée, il rédige un *Journal* qui obtient un grand succès auprès de ses camarades. Le surmenage intellectuel provoque une légère aliénation mentale. Garchine en guérit, peut terminer ses études au lycée et entre à l'école des Mines.

1. Garchine. *Autobiographie*.

Étudiant, il s'adonne à la culture des lettres et de l'art qu'il aime passionnément. La guerre turco-russe éclate. Garchine abandonne ses livres et prend part, comme volontaire, à l'expédition de Bulgarie, en 1876. Blessé à la bataille d'Aiaslar et promu officier, il quitte la carrière militaire et se fait inscrire comme étudiant à la Faculté des Lettres de Pétersbourg.

Un de ses amis ayant pris part à l'attentat contre le général Loris Mélikov, Garchine alla implorer le dictateur, se mit à genoux devant lui et le supplia de sauver la vie au coupable... L'ami de Garchine fut pendu.

C'était pendant la fin du règne d'Alexandre II. Un vent de folle réaction soufflait sur la Russie. Garchine en souffrait beaucoup. Son état mental devenait chancelant. Le 24 mars 1888 on le trouva mourant dans la cage de son escalier... Y eut-il accident, suicide ou folie ? On ne sait.

* * *

Dans *Quatre jours*, Garchine raconte ses impressions de la guerre turco-russe [1]. Ce ne sont pas de simples esquisses, mais des récits de profonde psychologie qui rappellent, sous certains rapports, *Sébastopol* de Tolstoï.

Dès le commencement de la guerre, Kasanov, le héros de *Quatre jours*, se jette sur les dépêches annonçant les premières défaites. Le chiffre des pertes produit sur lui un effet déplorable. « Dans chaque dépêche, je vois un tableau sanglant. 50 morts ! 100 blessés ! Au point de vue de la guerre, c'est là une perte insignifiante. Mais alors, pourquoi nous révolter quand un journal nous apprend qu'un assassinat a fait une victime ? Pourquoi ces soldats percés de balles, couchés sur le champ de bataille,

1. Traduit en français par M. Halpérine-Kaminsky sous le titre *La Guerre*.

nous laisseraient-ils plus froids que la vue d'une maison désolée par un assassin ?! »

Jeune homme tranquille ne connaissant autre chose que ses livres, sa famille, son cercle intime; n'ayant d'autre rêve que de commencer une carrière de travail, ne voyant enfin dans l'humanité qu'un objet d'études, pensant être habitué à découvrir le mal et par suite à pouvoir le fuir, Kasanov se révolte de plus en plus contre cette guerre. Il ne cesse d'y penser. Il relit la troisième bataille de Plevna: 12.000 Russes et Roumains y sont tombés, sans parler des Turcs... 12.000 !

Ce nombre passe devant ses yeux tantôt comme un chiffre, tantôt comme une longue série de cadavres. « On parle bien de Skobelev; il s'est jeté quelque part, il a attaqué quelque chose, il a pris une redoute ou on lui en a pris une... je ne m'en souviens plus. Je ne vois qu'une seule chose : la montagne de cadavres qui sert de piédestal à ces glorieux faits, demain célèbres dans l'histoire. »

Ces malheurs sont-ils nécessaires ? Kasanov ne juge pas, ne raisonne pas la guerre, mais il a contre elle cette répulsion naturelle, cette révolte que lui inspire le torrent de sang répandu. Chaque jour, nouveaux combats, nouvelles morts, nouvelles souffrances. Dès qu'il lit les journaux, il n'est plus bon à rien. Il voit en ses livres, au lieu de lettres, des gens qui roulent à terre; sa plume devient « une arme qui fait au papier blanc des blessures noires ». C'est une véritable hallucination.

Une jeune sœur de charité fait comprendre à Kasanov que si la guerre est à coup sûr un mal, elle est un fait. Qu'on l'aime ou non, elle existe. La guerre est un malheur général, une souffrance générale, mais, au lieu de gémir, ne vaut-il pas mieux chercher à soulager ceux que la guerre fait souffrir ?

Kasanov s'engage comme simple volontaire. « C'en est

fait. C'est aujourd'hui que j'ai endossé le manteau gris et que j'ai goûté à la science de l'exercice. J'entends à chaque instant résonner dans mes oreilles : « Par le flanc droit !... « Garde à vous !... Reposez, armes !... » et je vais par le flanc, je repose l'arme. Dans quelque temps, quand j'aurai pénétré plus avant dans la profondeur de la conversion, on me désignera ma section, on me mettra en wagon et on m'incorporera dans un régiment pour combler les vides laissés par la mort. Qu'importe ! tout est fini ; je ne m'appartiens plus, je suis le courant. Ce que j'ai de mieux à faire, c'est de ne point penser, de ne point discuter, d'accepter sans murmure les hasards de la vie et de me contenter du droit qu'on me laisse de hurler, si je souffre trop...

« ... C'est demain à l'aube que notre détachement monte en chemin de fer. On m'a permis de passer la dernière nuit dans ma famille, et je suis seul dans ma chambre... Je prends pour la dernière fois le travail commencé et je l'examine ; il est là, interrompu, dépourvu de sens, comme une ébauche informe, comme s'il était mort... Au lieu de l'achever, tu vas partir au bout du monde avec des milliers d'autres, parce que l'histoire a besoin des forces de ton corps. Tes forces intellectuelles ne peuvent servir à personne, oublie-les. Qu'importe si de longues années tu les as cultivées ! L'organisme immense, que tu ne connais pas mais dont tu es l'atôme infime, a besoin de toi...

... Je marche, tâchant d'aller au pas de mon voisin. Le sac me tire en arrière, la lourde cartouchière en avant, mon fusil glisse de l'épaule et le col de mon manteau m'écorche le cou. Cependant la musique, les mouvements lourds et cadencés de la colonne, l'air frais du matin, l'aspect de ces baïonnettes hérissées et de ces hommes aux visages bronzés et graves rassurent l'âme et lui donnent de la fermeté. Nous avons laissé le cimetière à droite. Il me semble qu'il nous regarde avec surprise à travers la brume : « Pour-

« quoi allez-vous mourir sur les champs de bataille à des « milliers et des milliers de verstes quand vous pouvez mou- « rir ici tranquillement et reposer sous mes croix de bois « ou mes dalles de pierres ? Restez ! restez donc ! » Mais nous ne restons pas. Une force inconnue et mystérieuse nous entraîne. S'il eût été seul, chacun de nous serait retourné chez lui, mais la masse avance et ce n'est ni à la discipline, ni à la conscience de son bon droit, ni à un sentiment de haine pour un ennemi inconnu qu'elle obéit, ni même à la peur d'un châtiment, mais à quelque chose d'inconscient qui longtemps encore mènera l'humanité à des guerres sanglantes et qui est la cause principale de nos souffrances et de nos malheurs. »

Le capitaine offre à Kasanov de demeurer sous la tente des officiers : « Vous devez être mal et très à l'étroit avec les soldats. Puis, il y a des insectes. Vous serez toujours mieux ici... » Mais Kasanov remercie, voulant rester avec les soldats et partager avec eux toutes les fatigues et toutes les souffrances. Il s'était engagé surtout pour voir, pour connaître...

« La première étape restera toujours dans mon souvenir. Il faisait 35° à l'ombre et l'étape était de 48 verstes. Aucun souffle de vent; la fine poussière de calcaire soulevée par des milliers de pieds planait sur la route, nous entrant dans le nez et la bouche, couvrant nos cheveux au point qu'on n'en pouvait distinguer la couleur et se mêlait à la sueur pour former sur nos visages une sorte de boue qui nous donnait l'air de nègres... Le soleil pénétrait le drap noir de notre uniforme et nous brûlait la tête à travers le képi. Les pieds sentaient, à travers les semelles, les pierres brûlantes du chemin. On étouffait... Les puits étaient rares et à demi desséchés, la tête de notre division s'emparait de toute l'eau, de sorte qu'il ne nous restait qu'un liquide argileux, moins de l'eau que de la boue. Quand cette

eau nous manquait, les hommes restaient en chemin. Ce jour-là, près de 90 hommes de notre régiment tombèrent sur la route. Trois moururent d'insolation. »

Les pénibles traversées, la chaleur, la poussière, la fatigue, les jambes meurtries jusqu'au sang, les haltes trop courtes, le lourd sommeil de la nuit, le clairon insupportable qui réveille à l'aube sont décrits magistralement par Garchine.

Puis vinrent la fumée de la poudre, les crépitements, les gémissements, les hourrahs frénétiques, l'odeur du sang, des visages pâles, des hommes mourant, les yeux retournés par la douleur, des cris terribles, des sanglots nerveux et convulsifs...

La bataille du Danube : les armées russe et turque sont en face l'une de l'autre... « Tout à coup on entendit la détonation d'un canon. C'étaient les turcs qui envoyaient un obus. Nos hommes s'ébranlèrent. Tous les yeux étaient fixés sur le petit nuage blanc qui descendait lentement au flanc de la colline. Au même instant, le bruit vibrant et grinçant de l'obus qui passait nous fit baisser, malgré nous, la tête. Le projectile volant au-dessus de nous, s'abattit auprès de la compagnie qui nous suivait. Je me souviens du bruit sec de son explosion et du cri plaintif qui la suivit. Un éclat avait enlevé une jambe à un sergent; je l'appris dans la suite. Je ne pouvais comprendre alors la portée de ce cri, mon oreille l'entendait et c'était tout. En ce moment, tout se confondait en moi en ce sentiment vague et inexprimable qui envahit celui qui va au feu pour la première fois. Ce n'est pas une peur physique qu'on éprouve; la pleine conscience de la fatalité, de la mort prochaine vous envahit. Cette conscience ne donne pas aux hommes le désir de fuir, mais, au contraire, les pousse en avant. Ce ne sont pas les instincts sanguinaires qui sont réveillés; on ne veut pas marcher en avant pour tuer quelqu'un,

on est poussé par une impulsion insurmontable ; le devoir, pendant la bataille, ne s'exprime pas par : « Il faut tuer », mais par : « Il faut mourir. »

Notre héros est blessé, la nuit, dans une clairière... « Je dois être étendu à plat ventre et je n'ai devant moi qu'un petit coin du sol, quelques brins d'herbe... Ma position est intolérable. Je veux bouger et, je ne sais pourquoi, je ne peux pas. Je fais un effort ; je dégage mon bras droit qui est pris sous moi, et, m'appuyant à terre des deux mains, j'essaye de me mettre à genoux. Une douleur aiguë et rapide comme l'éclair, me transperce des genoux à la tête et je retombe. J'ai donc été blessé dans la bataille ? Gravement ? Je n'en sais rien. Je tâte mes jambes à l'endroit où je souffre ; toutes deux sont couvertes de sang caillé et la douleur augmente si je les touche. C'est une souffrance pareille au mal de dents, sans trêve, et qui vous tire l'âme... Pleurant de douleur, je parviens à m'asseoir... Je sens comme un frémissement à la racine de mes cheveux... Des sons étranges frappent mon oreille : on dirait des gémissements... Oui, ce sont des gémissements. Un autre serait-il près de moi, oublié aussi, les jambes brisées ou une balle dans le ventre ? Les gémissements sont proches et il me semble qu'il n'y a personne... Mon Dieu ! Mais c'est moi qui pousse ces plaintes !... Est-ce que je souffrirais à ce point ? Je ne m'explique pas ma douleur, car j'ai dans la tête comme un brouillard de plomb. Mieux vaut me coucher encore et m'endormir ! Dormir ! Dormir !... Me réveillerai-je jamais ?... « Au secours ! au secours ! » Des cris sauvages, rauques, insensés sortent de ma poitrine et rien n'y répond. Ils se répandent, sonores, dans l'air calme de la nuit. Tout se tait. Seuls, les grillons se font encore entendre et la face ronde de la lune me regarde avec pitié. Le sommeil descend enfin sur mes yeux enflammés...

« ...Il y a longtemps que je suis là tout éveillé et les yeux

clos. Je ne puis les ouvrir, car, à travers mes paupières baissées, la lumière du soleil se fait déjà sentir et, si je les soulevais, je serais ébloui... Hier... c'est bien hier, on m'a blessé... Mon corps reste sans mouvements... Ah ! si mon esprit pouvait rester sans pensées ? Mais on n'arrête pas ses idées... Je n'en ai pas pour longtemps. Bientôt viendra la fin. Il ne restera de moi que quelques lignes insignifiantes de journal...

« Il commence à faire très chaud. Le soleil me brûle. J'ouvre les yeux et je vois les mêmes buissons et le même ciel... Je vois aussi mon voisin. C'est un Turc et un cadavre. Qu'il est grand !... Je le reconnais, c'est *lui*... c'est bien l'homme qui m'a blessé et que j'ai tué... il est là, étendu devant moi, couvert de sang. Pourquoi l'ai-je tué ? Pourquoi, le sort l'a-t-il conduit ici ? Qui est-il ? Peut-être comme moi, il a une vieille mère qui restera longtemps, quand tombera le soir, sur le seuil de sa chaumière, les yeux fixés sur le nord lointain. Reviendra-t-il, ce fils aimé, qui lui donnait son travail et qui était son soutien... Reviendrai-je, moi ? Non, moi non plus ; et je changerais même mon sort contre le sien. Il est heureux. Il n'entend rien. Il ne souffre ni des blessures, ni de la tristesse accablante, ni de la soif ! Mes idées se troublent. Je m'assoupis... »

Il dort longtemps. Sa douleur devient insupportable... A travers les brumes du rêve, il entend : « Au trot ! Marche ! » — « Arrêtez ! au secours ! frères ! » Mais les cosaques à cheval passent sans entendre la voix du blessé. Il reste longtemps près du cadavre putréfié, dont la chair a glissé des os... Au moment où il lui semble se séparer de la vie, un brancardier le ramasse...

Grand observateur, Garchine peint les soldats aux côtés desquels il a marché et les officiers qui les commandent. Le soldat Nikita, type d'idiot, est saisi sur le vif.

Nikita est un petit homme au ventre disproportionné,

héritage de dix générations qui n'avaient guère connu le pain blanc. Ses bras longs et flasques se terminent par des mains immenses, noires et ridées ; son buste long et disgracieux est porté par des jambes courtes et cagneuses, et le tout est couronné par une tête énorme. Les pommettes des joues se sont développées aux dépens du crâne ; le front est bas et étroit ; les yeux qu'on distingue à peine sont sans sourcils et sans cils. Un nez rond et microscopique se dresse au milieu de sa face large et plate, et son extrémité retroussée loin de donner à Nikita un air d'arrogance, rend sa figure encore plus pitoyable. Faisant contraste avec son nez, sa bouche est énorme, mais ne présente qu'une fente informe, autour de laquelle, malgré ses vingt ans, ne croît pas ombre de poil.

— C'est un singe, dit le président du conseil de revision devant lequel Nikita se présenta.

— C'est une preuve excellente de la théorie de Darwin, répondit un membre du conseil.

Le major trouva Nikita « très gaillard et bon pour le service ». Nikita était marié et l'unique soutien de toute une famille de vieux paysans ; sa femme était enceinte. On le prit quand même : la loi le voulait.

Nikita fut un des plus mauvais soldats. Le sergent auquel on avait confié sa première éducation était désespéré ; tous ses efforts, renforcés de bons coups sur la nuque restaient infructueux. En soldat, Nikita avait une mine pitoyable ; tantôt son ventre sortait du rang, tantôt ses épaules étaient projetées en dehors. La théorie, surtout, lui semblait dure. Il ne pouvait arriver à répéter les formules : « Qu'est-ce qu'un soldat ? « Qu'est-ce qu'un drapeau ? », Nikita savait parfaitement ce que c'est qu'un soldat et ce que c'est qu'un drapeau, mais il ne pouvait le dire d'après la théorie.

— Un drapeau est un... laquelle... ban... bégayait-il...

— Imbécile, criait le sergent, combien de fois faut-il te

le répéter. Allons, dis avec moi : « Le drapeau est la sainte bannière... » Nikita ne pouvait même pas répéter ces quatre mots. Le sergent devenait menaçant. Malgré toutes les corvées supplémentaires, l'étude de la terrible théorie n'avança jamais d'un pas. La présence de Nikita dans les rangs fut trouvée indispensable quand même pour le salut de la patrie !

Voici, en quelques traits, une esquisse d'un général de brigade « qui fait trop parade de sa bravoure, même quand c'est inutile ».

Un jour, le général vit un bataillon s'arrêter. Il arrive à fond de train, saute de sa voiture aussi vite que le lui permet son embonpoint. Le commandant se précipite à sa rencontre.

— Pourquoi s'est-on arrêté ?

— La route est inondée, Votre Excellence, et le train va passer sur la voie.

— La route inondée ! Le train ! Vous apprenez aux soldats à faire les poules mouillées ! Vous en faites des femmes ! Je vais vous mettre aux arrêts, Monsieur l'officier.

Le général passe vivement devant le bataillon, marchant vers l'eau...

— Soldats, suivez-moi ! A la Souvorov !

Le régiment le suivit ; il s'embourbait, tirait des jambes et se jetait à droite et à gauche, mais il marchait... L'eau arrivait jusqu'aux oreilles des soldats... Bien des visages étaient bleuis...

— En avant, les enfants ! à la Souvorov !

Le portrait de l'officier Ventzel est très vivant. Un soldat tombe. « Lève-toi, canaille, lève-toi ! » lui crie-t-il. Le soldat, qui avait presque perdu connaissance, contemple, avec un air de désespoir, l'officier furieux. Ses lèvres semblent murmurer une prière.

— Allons ! lève-toi tout de suite. Tu ne veux pas ? Eh bien voilà ! Et brandissant son sabre, Ventzel se met à frapper sans s'arrêter avec le fourreau de fer sur les épaules meurtries du malheureux.

Un jour, Ventzel frappait un soldat au visage. L'homme, pâle comme un mort, restait immobile, l'arme au pied, sans oser se garantir des coups et tremblait de tous ses membres. Ventzel tordait son corps petit et mince, en frappant à deux mains, tantôt à gauche, tantôt à droite. Tous les soldats autour gardaient le silence. Les coups pleuvaient. Le sang coulait sur la lèvre supérieure et sur le menton du soldat. Enfin, il tomba. Ventzel se retourna, regarda toute la compagnie et s'écria :

— Si à l'avenir quelqu'un ose fumer dans les rangs, je le battrai encore mieux que cette crapule. Qu'on le relève, qu'on lui lave le museau et qu'on le mette dans la tente. Rompez les rangs !

Ventzel était cependant courageux et très brave. Lorsque dans une bataille terrible, dans une mêlée sauvage, sa compagnie perdit 52 hommes, il fut complètement atterré, et pleura comme un enfant...

Dans *Nadejda Nikolaïevna*, son unique roman, Garchine réclame les droits d'être humain pour la femme même tombée. Nadejda Nikolaïevna est une jeune femme bien élevée qui a reçu une certaine instruction et que les circonstances ont conduit très bas. C'est une femme étrange.

Elle ne peut pas rester seule « avec ses réflexions ». Il n'y a qu'un moyen de leur échapper, c'est d'aller où l'on s'amuse, où l'on fait des folies. Condamnée un jour, par le juge de paix, à 15 roubles d'amende pour inconduite dans un lieu public, elle pense pendant qu'on lit le jugement : « Pourquoi tout ce monde m'envisage-t-il avec tant de mépris ? Sans doute, j'exerce un métier ignoble,

mais c'est un emploi comme un autre : le juge occupe un emploi, moi, j'en exerce un autre... »

Comme Sonia de Dostoïevsky (*Crime et Châtiment*) et Maslova de Tolstoï (*Résurrection*), Nadejda Nikolaïevna n'est pas une femme débauchée. Sans doute, nous trouvons chez elle les indices incontestables d'une constitution névropathique. Mais la cause prédisposante de la prostitution, l'absence des facultés morales qui inspirent la pudeur et l'amour-propre, fait défaut chez elle. Pour elle, la prostitution est une contrainte sociale et non pas un suicide moral.

Nadejda change moralement, à la suite d'une rencontre forfuite; elle inspire l'*amour* à deux jeunes gens dont l'un la tue, par *amour*, tandis que l'autre devient le meurtrier du premier.

Le point de départ de ce roman est un fait réel. Un jour, Garchine fut témoin d'une scène affreuse. Deux agents des mœurs traînaient une jeune femme soupçonnée de racolage. Indigné de leur brutalité, Garchine intervint, fut emmené au poste et traduit devant la justice de paix. Ce fait divers lui inspira *Nadejda Nikolaïevna*.

Atalia princeps est une nouvelle d'un symbolisme maladif, mais écrite avec beaucoup de talent.

Atalia, jeune palmier, est mis dans une serre, aux barres de fer, au milieu de beaucoup d'autres plantes qui sont gênées dans leur essor, mais dont aucune ne souffre autant que le palmier. Né sous un ciel du Midi, toujours pur, chaud et clément, il s'était développé en liberté, se nourrissant d'air et de lumière. Atalia gémit, il prend la résolution de briser ses entraves et de conquérir la liberté. Après de longs efforts, il brise la voûte de la serre. Cela arriva par un jour triste d'automne, il tombait une pluie fine, mêlée de neige. Il semblait que les flocons de neige chassés par le vent allaient couvrir Atalia. Les arbres étaient déjà

dépourvus de feuilles et rappelaient des spectres hideux. Seuls, les pins et les sapins gardaient leur verdure; ils semblaient dire, avec tristesse, au palmier : « Pourquoi as-tu quitté ta prison ? tu ne sais pas souffrir, tu vas être gelé ». Alors Atalia comprit que tout était fini pour lui. Rentrer dans la serre ? C'était impossible. Il subit donc les vents et les rafales en attendant les dents aiguës de la scie du jardinier.

Le symbolisme de la *Fleur rouge* est moins pessimiste mais, à coup sûr, plus morbide. La folie du héros de la nouvelle est bien observée et bien décrite. *Fleur rouge* rappelle *Le Horla* de Guy de Maupassant.

Un fou raisonne avec le médecin de son asile : « Pourquoi renfermez-vous ces malheureux et les retenez-vous de force ? Moi, je comprends tout et je suis calme, mais les autres ?... Quand l'homme porte en lui une grande idée, le lieu où il vit et la souffrance qu'il endure lui importent peu. Depuis que je suis pénétré de l'idée que j'ai découverte, je me sens renaître. Mes sensations sont plus vives, mon cerveau plus puissant. Je sais maintenant par instinct ce que j'obtenais autrefois par la voie du syllogisme et de l'hypothèse. Je suis parvenu à réaliser ce que la philosophie avait seulement élaboré. Je sens que le temps et l'espace ne sont que des fictions... Je suis en dehors de l'espace et il m'est indifférent d'être renfermé ici ou d'être en liberté. »

La grande idée du fou était vraiment extraordinaire. Un coin du jardin de l'asile, où les pensionnaires se promenaient souvent, était plein de fleurs. Dès sa première visite au jardin, le regard du fou avait été attiré par le rouge éclatant d'un pavot. Le malade y attribua un sens mystérieux. Une idée lui traversa l'esprit : cette fleur renfermait le mal de l'univers. Il décida de la cueillir, mais le gardien l'en empêcha. « Les malheureux ! pensait le malade ;

ils sont tellement aveuglés qu'ils *la* protègent! Mais je la détruirai à tout prix. Si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain, même si je dois en mourir. »

Ayant fini par arracher la fleur, il la mit sur sa poitrine pour que le mal du pavot pût rentrer et débarrasser ainsi l'humanité du mal qui la ronge... Cette fleur détruite, il en aperçut une autre : « La dernière! Il faut l'arracher! Il faut vaincre et mourir! » Un matin, on le trouva mort, le visage calme et tranquille exprimant une sorte de joie orgueilleuse. Il tenait dans sa main la fleur rouge...

Les sentiments et les idées s'expriment souvent chez Garchine par des images et ces images sont celles que des circonstances extérieures ont associées aux mouvements divers de son être. Son symbolisme a une sorte d'individualité; ce n'est point une allégorie froide, mais la forme plastique que revêtent dans un esprit des émotions personnelles.

Il y a beaucoup d'affinité entre Garchine et le réaliste Maupassant. Garchine est fin psychologue, mais sa faculté descriptive est moins développée que celle de Maupassant. Ce dernier sait peindre un ruisseau, un fouillis d'arbres ou les lignes générales d'une contrée aussi bien qu'il analyse le cœur d'une amoureuse. Garchine, lui, analyse principalement les âmes souffrantes. Le talent de Maupassant est plus mûr. Mais si l'auteur de la *Fleur rouge* n'était pas mort si jeune, il nous aurait donné, à coup sûr, des œuvres fortes, personnelles et durables.

VII

TCHÉKHOV

Rien du grand art aux larges envolées. — Peintre d'une partie de la vie russe. — Personnages à peine différenciés : malades, neurasthéniques, fous, ratés, impuissants. — *La salle n° 6.* — La vie de province. — Stigmates de la déséquilibration mentale. — Paralysie de la volonté. — — Amyosthénie. — Hypertrophie du *moi.* — Pessimisme et fatalisme. — La misère morale des intellectuels ne diffère pas de celle des paysans. — *Les moujiks.* — La nature paraît à Tchékhov aussi malade que les hommes. — Le cercle d'observations de l'auteur est borné par les étroites limites de la petite existence de petites gens et de petites choses. — Absence de profondeur. — Objectivisme et impersonnalisme excessifs. — *L'homme dans un étui.* — L'ensemble est plus intéressant que le détail. — La raison du succès de Tchékhov : son œuvre morne est la peinture exacte de l'état d'âme d'une grande partie des Russes pendant les vingt dernières années du XIX[e] siècle. — La vie intellectuelle et sociale est bâillonnée. — Les maisons de fous et les prisons regorgent. — Tchékhov et Nadson.

Observateur minutieux, Tchékhov ne voit qu'une partie de la vie russe, il la saisit, il la rend sans la colorer, sans l'animer. Il dessine, il caricaturise, ou il prend simplement des photographies instantanées, mouvantes et précises sur un objectif toujours obscur. Rien du grand art aux larges envolées.

Anton Tchékhov naquit en 1860 à Taganrog, sur la mer d'Azov. Sa famille appartient à la petite bourgeoisie. Son grand-père et son père furent des serfs. Reçu docteur en 1884 à la Faculté de médecine de Moscou, il exerça son art dans un village, l'abandonna bientôt pour se consacrer aux lettres. Il mourut d'une hémoptysie, en 1904.

La muse de Tchékhov est lourde : elle a deux mains gauches. Son œuvre est abondante, mais pas variée, grise et morne. Ses personnages sont à peine différenciés, tous sont des neurasthéniques, des malades, des fous, incapables du moindre effort, leur vie est manquée, tout chez eux est terne, petit, tout ressemble à un crépuscule d'automne, glacial et grisâtre. Quand on connaît un récit de Tchékhov [1], on les connaît tous. Voici, par exemple, *La salle n° 6*.

Il y a 5 fous dans cette salle dont un seul noble; les autres sont de petits bourgeois. Gromov, le noble, est âgé de trente-trois ans, il a la monomanie de la persécution. Il est toujours en éveil, inquiet; le moindre bruit suffit pour qu'il dresse la tête et se mette à prêter l'oreille. Son visage exprime la plus grande anxiété et l'horreur. « J'aime son visage large, dit l'auteur, à fortes pommettes, toujours pâle et malheureux, où se reflète, comme en un miroir, le combat d'une âme torturée et en perpétuelle frayeur. Ses tics sont étranges et maladifs, mais ses traits fins, exprimant une souffrance réelle et profonde, sont ceux d'un homme intelligent et cultivé, et il y a dans ses yeux une lueur saine et chaude. Il me plaît par sa politesse, sa serviabilité et la délicatesse extrême de ses relations avec tout le monde, excepté avec le garçon de salle Nikita. Chaque matin, il dit bonjour à ses compagnons, et en se couchant il leur souhaite une bonne nuit. »

Souvent, le soir, Gromov se drape dans sa capote et, tremblant de tout son corps, claquant des dents, il se met à marcher entre les lits et à parler, avec passion, avec flamme. Ses paroles sont désordonnées, fiévreuses, délirantes, mais on y devine quelque chose d'extraordinairement bon. On sent que celui qui parle est un fou et un

1. Plusieurs nouvelles de Tchékhov sont traduites en français par M. Denis Roche.

homme. Il parle de la lâcheté humaine et de la vie nouvelle qui prévaudra un jour sur la terre.

Le père de Gromov, traduit en justice pour faux et détournements, était mort à l'infirmerie de la prison; quelque temps avant, son frère, étudiant comme lui, était mort de phtisie. Le jeune homme avait dû donner des leçons particulières, pour vivre et pour faire vivre sa mère. Peu à peu il avait perdu courage et abandonné l'Université. Il avait obtenu une place d'instituteur dans sa petite ville natale, mais ayant déplu aux élèves, il avait été obligé de donner sa démission. Il était devenu huissier. Gromov aimait la société, et cependant il n'avait guère d'amis. En ville on l'estimait, malgré son caractère irritable et méfiant. Il avait du mépris pour ses concitoyens, en parlait avec indignation. Il lisait beaucoup, avec une avidité maladive.

Un jour, Gromov allait toucher de l'argent sur une contrainte. La disposition de son esprit était sombre, comme d'habitude. La rencontre de deux prisonniers que conduisaient quatre soldats armés lui avait fait une impression pénible. L'idée lui était subitement venue qu'on pouvait lui aussi le charger de fers. Cette pensée, n'ayant aucune base sérieuse, avait obsédé Gromov à tel point qu'il en était devenu malade. Il inventait des raisons confirmant son obsession. Sans doute, il n'avait aucun méfait sur la conscience, mais une erreur judiciaire n'était-elle pas possible? Tout coup de sonnette, toute parole insignifiante le faisait frissonner. Il s'était isolé et avait fui le monde. Sa fonction lui était devenue insupportable. Il avait perdu l'appétit, le sommeil... et l'esprit. Il était pauvre, on le conduisit à l'hôpital, à la salle n° 6 où nous le trouvons au début du récit.

La salle n° 6 est dominée par le garçon Nikita qui en est le maître jusqu'à punir les malades, s'il le trouve néces-

saire. Le docteur de l'asile n'y vient presque jamais. Au commencement de sa carrière le docteur travaillait avec beaucoup de zèle, il voyait des malades, mais peu à peu la médecine l'ennuya. « A quoi bon soigner les malades ? La mortalité ne diminue pas, ni le nombre des malades... Et pourquoi empêcher les gens de mourir, puisque la mort est la fin normale de chacun ? Qu'y aura-t-il de changé parce qu'un tel ou tel aura vécu cinq années de plus? Pourquoi aussi prétendre que le but de la médecine est d'adoucir la souffrance ? La souffrance ne conduit-elle pas à la perfection ? » Le docteur résolut donc de ne plus venir à l'hôpital chaque jour. Il mène une vie calme, tranquille. Parfois — rarement — il réfléchit : « Pourquoi l'homme n'est-il pas immortel ? A quoi bon la vue, la parole, la conscience, le génie, si tout cela doit disparaître ?... Les mouvements inconscients de la nature sont vraiment au-dessous de la bêtise humaine ; dans la stupidité de l'homme on trouve encore quelque volonté, un rien de conscience, les mouvements de la nature sont vides... » Le soir, au cours d'une lecture fugitive, le docteur s'émerveille du progrès de la science médicale, mais jamais l'idée ne lui vient d'appliquer les nouvelles découvertes au traitement des malades de la salle n° 6. Nikita y pratique exactement les mêmes horreurs en vogue un quart de siècle auparavant. « Après tout, la morbidité et la mortalité sont partout les mêmes... Tout est vanité. »

Un jour, par hasard, le docteur entra à l'hôpital. Alors Gromov, de la salle n° 6, se précipita sur lui.

— Pourquoi me gardez-vous ici?

— Parce que vous êtes malade.

— Malade, sans doute. Mais vous ne savez pas distinguer les malades des bien portants. Des centaines de malades se promènent en liberté, tandis que nous autres, malheureux de cette salle, nous payons pour tout le monde. Vous, par

exemple, vous êtes moralement inférieur à nous tous, pourquoi donc êtes-vous en liberté et nous enfermés ? Est-ce logique ?

Le docteur causa avec le malade et lui expliqua que la logique n'avait rien à faire dans leur cas, que c'était un simple hasard. Si même il renvoyait le malade de l'asile, la police ou les habitants de la ville l'y ramèneraient de nouveau. « La société est inexorable pour les gens qui la gênent : les criminels, les fous. » Le plus raisonnable, c'est de rester dans l'asile et de se reposer. « Puisque les asiles et les prisons existent, il est nécessaire qu'il y ait quelqu'un dedans. » Le docteur et le malade conversèrent gentiment de choses et d'autres, de l'avenir, du progrès, de l'immortalité de l'âme et de ce qui se passait en ville. En rentrant chez lui, le médecin pensait : « Charmant jeune homme ! Depuis que je suis dans cette ville, c'est le premier homme que je rencontre sachant raisonner et causer. » Il retourna le voir, cherchant à le persuader qu'entre une chambre confortable et la salle n° 6 il n'y avait aucune différence, « parce que tout le bonheur de l'homme est en lui-même et non en dehors de lui ». Il faut mépriser la souffrance.

— Je ne suis ni un sage ni un philosophe, répliqua le fou irrité, les stoïciens n'existent plus. Tout ce que vous dites m'est étranger. Je ne sais pas raisonner.

— Au contraire, vous raisonnez bien.

Ils se font de petites confessions et Gromov fait entendre au docteur des vérités cruelles.

— Depuis vingt ans vous habitez un appartement gratuit, chauffé, éclairé ! Mou et paresseux, vous ne faites rien, rien ne trouble votre vie, c'est Nikita qui remplit vos fonctions, vous ne dédaignez pas la vodka, vous ignorez complètement la vie et vous avez du dédain pour tout. Un moujik bat sa femme. A quoi bon intervenir ? Un jour ou

l'autre tous deux mourront. Ce n'est pas de la philosophie, c'est de la paresse...

— C'est original, disait le docteur.

Il se mit à venir à la salle n° 6 de plus en plus souvent, presque chaque jour. Ces visites parurent étranges aux infirmiers. « Que peut faire un médecin à l'asile des fous quand il n'écrit pas d'ordonnances ? » On commença à observer le docteur. On le voyait souvent converser avec Gromov, tous deux assis sur le lit.

— Nous ne nous accorderons jamais, disait le malade. Vous ne savez rien de la réalité, vous ignorez la souffrance. Moi, j'ai souffert depuis ma naissance.

— La question n'est pas là, se défendait le médecin, les souffrances et les joies sont fugitives.

Ces visites et ces causeries furent connues de toute la ville et provoquèrent un véritable scandale. Le docteur fut obligé de donner sa démission et bientôt un obligeant collègue l'enferma dans la salle n° 6.

— C'est de la violence, c'est de l'arbitraire, criait le malheureux docteur, mais ayant reçu un coup de poing de Nikita, son ancien subordonné, il tomba inanimé et mourut... dans la salle n° 6.

*
* *

Tous les personnages de Tchékhov se meuvent dans une atmosphère étouffante. Khanov — *Maîtresse d'école* — a une quarantaine d'années, « visage las, flétri », il n'a jamais rien entrepris, il vit seul dans une vaste demeure, moitié ferme, moitié château, il passe son temps à faire les cent pas d'un coin à l'autre, quand il ne boit pas ou ne joue pas aux échecs avec son domestique. Et le rêve de l'institutrice est de devenir la femme de cet imbécile !

Tchékhov connaît la vie de province russe et il la peint

en maître. « Dans notre ville, raconte le héros de *Ma vie*, il n'y avait pas un seul honnête homme. Mon père recevait des pots-de-vin et il était persuadé qu'on le faisait grâce exclusivement à ses qualités d'âme. Les collégiens, pour bien passer les examens, prenaient pension chez leurs professeurs, et ceux-ci les faisaient payer aussi cher que possible. La femme du commandant de recrutement recevait des pots-de-vin des conscrits. En temps de revision, tout le monde se faisait graisser la pâte... Le médecin de la ville et le vétérinaire faisaient payer aux boucheries un impôt régulier. Les écoles communales vendaient des diplômes qui offraient certains privilèges. Partout, à l'Église, à l'hôtel de ville, chez les autorités, dans toutes les administrations, partout on disait à tous : « Il faut remercier ! » Et tout le monde, pour un simple renseignement, donnait 30-40 kopecks. Dans les boutiques, on vendait aux pauvres gens la viande pourrie, la farine moisie ; à l'église, la police nous bousculait ; dans les hôpitaux, les médecins, les officiers de santé, les infirmières nous dépouillaient ; à la poste, le moindre petit fonctionnaire se croyait en droit de nous traiter comme des animaux et de nous crier grossièrement : « Attends ! où vas-tu ? » Aucuns droits, nulle part... Tout le monde était dur. Pour s'amuser, on enivrait les chiens et les chats d'eau-de-vie, on leur attachait à la queue des bidons de pétrole vides et on les faisait courir comme des enragés... » Partout absence de toute culture, absence d'humanisme, désir de railler son prochain, de lui montrer sa puissance, son autorité : traits caractéristiques d'esclaves ne sachant que s'agenouiller ou dominer.

Tchékhov introduit dans un milieu provincial, où tout intérêt supérieur est absent, un jeune médecin du Zemstvo[1]. Startsev a le l'esprit, une certaine culture, l'amour du tra-

1. *Jonitch.*

vail, un altruisme éclairé. Au bout de quelques années, son caractère s'endurcit, il devient égoïste, il hait son milieu, mais il ne lui est pas supérieur. Un jour, Startsev cause avec « un libéral ». Il trouve que l'humanité marche quand même en avant et que le jour viendra où l'on pourra parfaitement vivre sans passeports et sans peine capitale. — « C'est-à-dire, objecte le libéral, on pourra se couper la gorge librement dans la rue ! » Et Startsev ne trouve rien à répondre. Il ne connaît ni amour, ni amitié et devient de plus en plus cupide. Il a une clientèle énorme, il possède un domaine à la campagne, deux maisons en ville et est sur le point d'en acheter une troisième. Il est toujours affairé, mais il ne veut pas, par avarice, se démettre, au profit d'un collègue, de sa charge de médecin du Zemstvo. Il avoue lui-même : « Vous voulez savoir comment je vis ici ? Je vieillis, je grossis, je me laisse vivre... Ni impressions, ni pensées... Argent... Club... Alcooliques... Malades... Rien de bon. » Et Startsev continue cette vie vide et plate, et il ne remarque même pas qu'il est, lui aussi, malade...

Si, par un hasard extraordinaire, Tchékhov nous présente un homme bien portant, il a soin de le placer dans un monde d'infiniment petits. Dans *Le pipeau*, l'intendant se porte à merveille, mais sa voix est menue, son sourire aussi, ses yeux sont petits, sa casquette, qui tient à peine sur sa grasse tête tondue, ne répond ni à sa taille, ni à sa carrure, ni à sa figure pleine. Quand il parle et qu'il sourit, on sent sur son gros visage rasé et dans toute sa personne quelque chose d'humble, de timide et de mou.

Tous les héros de Tchékhov sont des ratés, des impuissants, des jaloux de toute supériorité qu'ils rencontrent sur leur chemin, rarement. La grandeur des mots qu'ils emploient est en raison directe de la petitesse de leurs sentiments. « Pourquoi, au début de notre carrière, avons-nous

foi en nous-mêmes, sommes-nous capables de nous passionner — se demande l'Inconnu[1] — et puis, à trente, à trente-cinq ans, faisons-nous banqueroute? Les uns deviennent phtisiques, les autres se suicident, ceux-ci s'abandonnent au jeu, ceux-là à l'alcool et nombreux sont ceux qui piétinent l'idéal de leur jeunesse. » Personne ne répond à cette question. « J'ai soif de travail, dit Irène [2], comme on a soif un chaud jour d'été. » Et elle ne peut pas, elle ne sait pas assouvir cette soif. « Votre patience m'épouvante, dites quelque chose, chantez, dansez, flirtez, remuez-vous! » crie Sacha dans *Ivanov*, mais elle-même est impuissante, sa volonté est atrophiée, son esprit est faussé...

Dans *Histoire ennuyeuse* l'auteur nous fait connaître un vieux savant. Nous le voyons dans sa famille, à l'Université, dans ses relations avec les étudiants, nous apprenons sa manière de penser, ses intérêts intellectuels, ses goûts, sa conception morale. Nikolaï Stepanovitch est un esprit distingué, mais, suivant sa propre expression, il lui manque ce quelque chose d'indéfinissable qui rend l'homme éminent, il est sombre et triste, car son milieu ne le comprend pas. Il est seul, sa solitude lui pèse. C'est un des rares héros de Tchékhov qu'on peut mettre parmi les conscients. Sa vie n'est pas encourageante.

Les personnages de Tchékhov n'essayent pas de lutter avec le milieu qui les oppresse. Ils détestent la société où ils vivent, mais ils ne font rien pour en sortir, il ne réagissent pas contre les mœurs qu'ils exècrent souvent et qu'ils pratiquent toujours, malgré les nobles aspirations qu'ils croient, par moments, découvrir en eux-mêmes. Ce sont des malades, des tempéraments nerveux qui manquent de stabilité. Il y a parmi eux des amyosthéniques, sans force et sans énergie musculaire, fatigués par le moindre effort.

1. *Récit d'un Inconnu.*
2. *Trois sœurs.*

La plupart ne sont pas des dégénérés supérieurs, des progénérés, mais des débiles, des faibles d'esprit. Chez certains, on constate les signes incontestables, les stigmates de la déséquilibration cérébrale : Gromov. Tous ne sont pas fous. Beaucoup dirigent bien leurs affaires, remplissent convenablement des fonctions souvent difficiles : Startsev. Ceux qui ne sont pas absolument fous sont déséquilibrés. Les uns atteignent peu à peu la folie : le médecin de *La salle n° 6*; les autres n'aboutissent jamais au terme suprême de la décadence intellectuelle : Ivanov. Généralement, il s'agit d'une déviation du caractère et de la volonté. On observe chez tous une sorte d'hypertrophie du *moi*, un égoïsme particulier développé à un très haut degré : ils rapportent tout à eux et ne trouvent rien de bien en dehors d'eux. Ils sont forcément pessimistes, mais leur pessimisme est d'un genre tout à fait exceptionnel. Ils ne sont pas pessimistes par la conviction que la vie est un mal et un non-sens. Au fond de leur être, ils sont persuadés que la vie a un sens, que *le progrès* n'est pas un mot vide ; ils sont pessimistes, grâce à leur conviction qu'un fatalisme pèse sur leurs têtes, non pas un fatalisme surnaturel, mais un fatalisme, pour ainsi dire, social. Ils se plaignent, ils maudissent tout et tous et ne font rien, car ils se croient incapables de réagir, d'entreprendre quelque chose. Tout finit chez eux par un indifférentisme morbide.

Tchékhov voit cette misère morale non seulement chez les intellectuels, mais aussi chez les paysans. Sa nouvelle *Les moujiks* est la plus pessimiste de son œuvre, — et la plus vraie. Les enfants du village de Joukovo, sitôt qu'ils savent lire, sont conduits à Moscou, où on les place comme garçons d'hôtel, de même que tous les petits paysans du village situé de l'autre côté du fleuve sont mis en apprentissage chez des boulangers. Nicolas Tchichildiev, le principal personnage des *Moujiks*, est amené, comme

les autres, à Moscou à l'âge de onze ans et placé dans un restaurant. Après une trentaine d'années de service, il tombe malade et est obligé de quitter sa place. Il dépense en médicaments tout son avoir et, ne sachant que faire, il retourne, avec sa femme Olga et sa fille Sacha, au village natal. Ils arrivent chez eux le soir. Ils y trouvent une misère et une malpropreté qui les stupéfient. L'izba est noire de fumée et de mouches. Tout le monde est à la moisson. Seule une fillette de huit ans est assise sur le poêle immense qui occupe la moitié de la pièce. Un chat se frotte contre la pelle du four :

— Minet, minet ! appelle Sacha.

— Il est sourd, répond la fillette assise sur le poêle.

— Pourquoi est-il sourd ?

— On l'a battu.

Nicolas et Olga posèrent leurs paquets et sortirent dans le village. Partout la même misère. Ils se dirigèrent vers la rivière qui était à une verste du hameau, sinueuse, avec des rives admirablement boisées. Des deux côtés, de larges prairies, des troupeaux, de longues bandes d'oies blanches, puis des brusques élévations et, tout en haut, au delà, un autre village avec une église et une maison seigneuriale.

— Comme c'est joli ici, dit Olga, se signant. Dieu, quel espace !

Au clocher de l'église on se mit à sonner : c'était un samedi soir... Nicolas et Olga regardèrent le soleil couchant, le ciel pourpré se réfléchir dans la rivière et dans toute l'atmosphère, tranquille, fraîche, qu'on ne voit jamais à Moscou. Peu à peu, le soleil disparut, la lumière douce s'éteignit, le silence et l'obscurité conquirent la nature.

Chez eux, dans l'izba, les nouveaux arrivés trouvèrent réunie toute la famille : le père et la mère étaient des vieux, courbés, édentés, maigres ; l'une de leurs brus, Maria, dont le mari était gardien chez un marchand dans la forêt,

avait six enfants, l'autre, Fiocla, femme d'un soldat sous les drapeaux, en avait deux. Quand Nicolas vit toute cette famille misérable, quand il vit avec quelle avidité chacun mangeait son pain noir trempé dans l'eau, il comprit que, pauvre, malade, il serait de trop. La pauvre vieille mère se mit à lui raconter en pleurant que les hommes n'apportaient rien à la maison, qu'ils buvaient, que Cyriaque, le gardien, battait sa femme. En effet, on entendit bientôt une toux d'ivrogne, un grand moujik à barbe noire entra et son premier mouvement fut de donner un coup de poing dans la figure de sa femme Maria. Celle-ci, étourdie mais habituée à ces tendresses, s'affaissa, sans un cri, et son nez se mit à saigner...

La petite Sacha fut mise en faction près du potager pour empêcher les oies d'y entrer, mais sa grand'mère, osseuse, voûtée, ses courts cheveux gris toujours épars dans le vent, la fustigeait pour un rien. Nicolas qui détestait et méprisait la pauvreté qui l'entourait, irrité, excédé de ces cris continuels, énervé par la faim, par la puanteur de l'izba, criait à sa mère d'une voix pleurante :

— Vous ne pouvez pas la battre, vous n'avez pas le droit de la battre !

— Chétif ! misérable ! c'est le diable qui vous a amenés ici, pique-assiettes !

Nicolas était de plus en plus malade.

— Olga chérie, disait-il à sa femme, je n'ai plus la force de rester ici. Pour l'amour de Dieu, écris à ta bonne sœur qu'elle engage tout, qu'elle nous envoie de l'argent, nous partirons d'ici. Ah ! Seigneur, si je pouvais encore une fois voir Moscou ! ajoutait-il avec angoisse.

Quand Nicolas fut très mal, on lui mit douze ventouses, puis douze autres ventouses. « Le mal va sortir tout de suite. » Les ventouses appliquées sur la poitrine du malade s'emplissaient peu à peu de sang noir. Le soir

il entra en agonie et, *très calme*, mourut vers le matin.

Olga et Sacha partirent pour un autre grand village et se mirent à mendier :

— Chrétiens orthodoxes, faites-nous une petite aumône pour l'amour du Christ !

La faiblesse morale des moujiks du village Joukovo est égale à leur misère matérielle. Le soir de l'Assomption, les jeunes gens s'amusaient sur la prairie, tout à coup des cris : « au feu ! au feu ! » retentirent dans la direction du village. Déjà, un tableau effrayant, insolite se présentait aux regards de tous. Une colonne de feu, projetant de tous côtés des étincelles, s'échappait, en gerbe, du toit de paille d'une des dernières izbas du village. Une flamme vive embrasait tout le toit et l'on entendait le feu crépiter.

La lune avait disparu, et une lueur rouge enveloppait le village... Tout le monde courait, sans pouvoir dire un mot. Ils se heurtaient, tombaient, et, offusqués par la lumière, ne se reconnaissaient pas les uns les autres. C'était effrayant. « Il était surtout effrayant de voir au-dessus des flammes, dans la fumée, des pigeons voler et d'entendre au traktir [1], où l'on ne savait pas encore qu'il y eût le feu, les chants et les sons des accordéons se prolonger comme si rien ne fût survenu. »

— L'oncle Sémion brûle ! criait-on de tous côtés.

Le staroste arriva auprès de la maison en feu, enfonça les fenêtres, puis, on ne sait pourquoi, se mit à couper l'avancis de la porte. « Femmes, de l'eau ! cria-t-il. Amenez la pompe ! » Les moujiks du traktir amenèrent la pompe. Tous étaient ivres, trébuchaient et tombaient. Tous reconnaissaient leur impuissance et avaient les larmes aux yeux. Rassemblés autour de l'izba, ils ne faisaient rien. Per-

1. Auberge.

sonne ne savait à quoi se mettre. Pourtant tout à côté, il y avait un hangar, du foin, des tas de fagots. « A quoi bon se donner du mal, disait un vieux, l'izba est assurée. »

* * *

La nature paraît à Tchékhov aussi malade que les hommes. Nous avons vu, dans *Les moujiks*, Nicolas et Olga admirer béatement un beau coucher de soleil, mais cela ne dure qu'un instant fugitif. Tchékhov a hâte de faire disparaître le soleil; « la lumière douce s'éteignit, le silence et l'obscurité conquirent la nature ».

« Jadis, dit le pâtre dans *Le pipeau*, tout était en abondance, — le gibier, le poisson ; maintenant, les rivières sèchent, d'année en année, elles deviennent plus petites... Les gens sont devenus faibles, faibles jusqu'à l'extraordinaire... Si le monde doit périr que ce soit le plus tôt possible! Cela ne sert à rien de traîner... »

La nature, pour Tchékhov, n'est pas un être vivant qui a une âme et une voix, il ne s'identifie pas avec elle, comme il ne s'identifie pas avec les personnages de ses nouvelles; elle n'est pas pour lui ondoyante, aux accents rythmés, comme pour Korolenko; elle n'est même pas sinistre ou macabre, elle est froide, c'est un fantôme pâle, incolore, comme le médecin de *La salle n° 6*.

Le cercle d'observations que l'auteur embrasse est borné par les étroites limites de la petite existence de petites gens et de petites choses. Tchékhov se distingue par l'absence de profondeur. Je ne lui reproche pas la lassitude, l'écœurement de ses personnages, leur manque d'énergie : l'absence de tout tempérament personnel est assez fréquente en Russie. Le romancier n'écrit pas toujours le livre qu'il veut, mais celui qu'il peut, celui que lui inspire le milieu qui l'environne. Quand il ne peut pas chanter la vie et la

beauté, il décrit la maladie, l'agonie, la mort, la putréfaction. Mais on peut être peintre de la platitude, être objectif et faire comprendre au lecteur — discrètement — que l'auteur tressaille de cette platitude. Dostoïevsky s'est donné pour tâche de peindre les classes moyenne et inférieure de la société russe, ses héros sont des humbles, natures douloureuses de nerveux, de malades, de détraqués, de fous ; mais on trouve chez Dostoïevsky ce qui n'existe pas chez Tchékhov : la vie. Les personnages de Dostoïevsky nous émeuvent, ceux de Tchékhov nous laissent absolument froids, bien que leur vie, d'une monotonie morbide, ne soit pas sans produire sur nous une impression de profonde angoisse.

Dostoïevsky met dans ses créations le meilleur de lui-même, Tchékhov est absent de son œuvre, son indifférentisme est inouï. Les plus graves problèmes sociaux le laissent impassible. Les spectacles de petitesses qu'il peint le trouvent insensible. On dirait qu'il photographie ce qu'il rencontre sur son chemin, en passant. Il ne retouche jamais le négatif. « La femme sera toujours l'esclave de l'homme », dit Licharev dans *En route*. Tchékhov copie et passe. Gontcharov, lui aussi, est indifférent à l'action des personnages de ses romans, mais Gontcharov est artiste, Tchékhov l'est moins, — excepté dans sa nouvelle *Le mari*.

Dans une nouvelle intitulée : *L'Homme dans un étui*, nous voyons un professeur qui sort par tous les temps en galoches ; il porte des lunettes fumées et met du coton dans ses oreilles. Quand il prend un fiacre, il fait toujours relever la capote. Son parapluie est dans un fourreau, sa montre dans un étui de cuir gris ; son visage aussi semble dans un étui, parce qu'il cache son menton dans un col relevé. Sa pensée surtout est dans un étui. Il a l'air d'un homme recouvert d'une enveloppe grise... Tchékhov couvre

son œuvre d'un étui gris et veille jalousement à ce qu'aucun rayon vivifiant ne pénètre.

Henri Heine disait que le caractère était la ressource de ceux qui n'avaient pas de talent. Il faut admettre que Tchékhov a du talent puisque son œuvre manque totalement de caractère... Du talent, oui, mais un talent sans cordialité, un esprit qui n'a pas la faculté de s'éprendre. Autre chose lui manque : l'imagination, la couleur riante, la plasticité. Il ne modèle pas ses personnages, il les dessine, juste et sec, il les trace sans décision, en lignes qui ne sont pas fermes. L'ensemble chez lui est plus intéressant que le détail. Sa phrase est droite, jamais encombrée, toujours froide, glaciale.

Les récits de Tchékhov obtiennent un grand succès en Russie. La raison en est simple : cette œuvre morne est la peinture exacte de l'état d'âme d'une grande partie des Russes, pendant les vingt dernières années du XIX[e] siècle. La vie intellectuelle et sociale est bâillonnée, suspendue. Le sentiment de la liberté individuelle n'existe pas. On a peur de causer, de penser, d'agir ; on enveloppe son cœur et son cerveau d'un étui sombre. Le délire de la persécution ou bien le sommeil règnent en maîtres. Les maisons de fous et les prisons regorgent.

Seules des personnalités supérieures ont assez d'énergie et de force morale pour s'arracher au sol natal et aller respirer en Occident un air relativement libre. Encore, beaucoup n'ont-elles jamais pu se défaire, même à l'étranger, de leurs maladies morales.

Epoque grise et morne, comme l'œuvre de Tchékhov. Cette époque a connu un grand poète, Nadson [1], mort très jeune. Lui aussi fut triste, seulement cette tristesse ne venait pas de son talent, mais exclusivement du milieu qui

1. 1862-1887.

l'environnait. Moribond, il aspirait vers la lumière et savait communiquer ses aspirations aux autres :

Mon frère, mon ami, frère exténué et souffrant,
Qui que tu sois, — sois fort dans ton âme!
Que l'injustice et le mal règnent souverainement
Sur la terre inondée de larmes,
Que l'idéal sacré soit brisé et outragé
Et que le sang innocent coule : —
Crois. L'heure viendra, et Baal périra
Et l'amour reviendra sur la terre.
Ni avec une couronne d'épines, ni sous le poids des chaînes,
Ni avec une croix sur les épaules courbées, —
L'amour viendra dans la force et la gloire,
Avec un éclatant flambeau de Bonheur dans les mains :
Et il n'y aura plus sur la terre ni larmes, ni haine,
Ni tombeaux profanés, ni esclaves,
Ni pauvreté mortelle, sans éclair,
Ni glaive, ni poteaux d'infamie.
O mon ami ! cet âge d'or n'est pas un rêve,
Ce n'est pas une vaine espérance :
Regarde : — il y a trop d'oppression autour de nous,
La nuit est trop noire!
Le monde se fatiguera de ses souffrances, il sera suffoqué par le sang,
Il se lassera de sa lutte insensée.
Et c'est vers l'amour, vers l'amour idéal
Qu'il lèvera ses yeux pleins d'une prière éplorée[1].

Dans toute l'œuvre de Tchékhov, il n'y a pas une phrase qui déplore et maudisse le joug que les uns imposent aux autres, une seule parole qui crie vers la liberté, la lumière, la joie de vivre...

1. Nadson. *Brat moï, droug moï...*

VIII

KOROLENKO

I. — Romancier-poète qui n'élève aucune barrière entre l'art et la vie. — Enfance et jeunesse. — L'Institut technologique et l'Académie agronomique. — Korolenko correcteur d'imprimerie. — Bourse d'études. — Exil à Vologda. — Déportation en Sibérie. — « Vous êtes politiquement suspect. » — Refus de prêter serment à Alexandre III. — Débuts littéraires. — Rousskoïé Bogatstvo. — Korolenko et l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg. — Korolenko et les massacres de Kichinev.

II. — L'œuvre de Korolenko. — Peintures de la Petite-Russie et de la Sibérie. — *L'évadé de Sakhaline.* — Le forçat Bouran. — Vassily. — L'idée de liberté dans *Nuit de Pâques.* — L'idée de justice dans *Le rêve de Makar.* — La psychologie du Musicien aveugle. — Objections au point de vue de l'évolution psycho-physiologique d'un aveugle. — L'aveugle et le sourd-muet. — L'audition colorée. — Impression musicale du *Musicien aveugle.* — Korolenko et Beethoven. — L'art de Korolenko.

Aucun romancier russe, dans le dernier quart du XIXe siècle, n'a été plus poète dans toute l'étendue du terme que Korolenko. Il n'a besoin ni de rimes ni de superbes décors, il ne va pas chercher au loin des montagnes altières et des lacs azurés, le moindre coin de campagne de la Petite-Russie ou de la Sibérie lui suffit pour enchanter le lecteur. Il est romancier-poète autant par l'idée-maîtresse de son œuvre — la bonté — que par la forme dans laquelle elle s'exprime. Korolenko est un poète rêveur qui n'élève aucune barrière entre le rêve et l'action, il est assez maître de son imagination pour ne pas lui donner une suprématie sur la vie. C'est un poète qui boit aux sources de l'art pur, mais qui n'oublie pas de communier avec la vie réelle.

I

Vladimir Korolenko est né en 1853 à Jitomir, dans le gouvernement de Volhynie. Sa mère était polonaise. Son père, descendant des Cosaques du Don, laissa, en mourant, à sa veuve et à ses cinq enfants la réputation d'un magistrat d'une probité exemplaire. Resté orphelin de très bonne heure, le jeune Korolenko connut une enfance précaire. A dix-sept ans, il entra à l'Institut technologique de Pétersbourg qu'il quitta en 1874 pour l'Académie agronomique de Moscou. Pour vivre et faire vivre les siens, il se fit correcteur d'imprimerie. Grâce à ses brillantes études, il obtint une bourse qui lui assura deux années de tranquillité, mais en 1876 Korolenko fut exilé administrativement à Vologda pour avoir pris part à des manifestations universitaires. Il n'y resta que peu de temps. On lui permit de retourner près de sa famille, à Cronstadt, sous la surveillance de la police. Quelque temps après, sans aucune raison plausible, Korolenko fut déporté comme suspect en Sibérie, toujours administrativement, c'est-à-dire sans aucun jugement, sans enquête, sans interrogatoire. Ses frères, son beau-frère furent, à leur tour, déportés, tous de différents côtés. A toutes les demandes de Korolenko, verbales et écrites : « Pourquoi m'a-t-on déporté ? » il reçut toujours la même réponse : « Vous êtes politiquement suspect. » L'exil dura six ans (1879-1885). On le relégua d'abord à Viatka, puis à Glazov, ensuite à Glouchia-Liesnya-

Pochinki, — cabanes isolées au milieu des forêts, loin des villes et des villages, sur les bords de la haute Kama; enfin à Vichny-Volotchek d'où, après six mois de prison, il fut expédié à Tomsk. De là, on le fit revenir à Perm, toujours et partout bien entendu, sous la surveillance de la police.

En 1881, après la mort d'Alexandre II, Korolenko fut envoyé dans la province d'Iakoutsk; il refusa de prêter serment à Alexandre III. « En ma qualité de déporté sans jugement, je suis privé de droits qu'ont les autres sujets russes, et par conséquent je ne dois pas prêter serment. » Il resta trois ans à Iakoutsk, s'occupant, l'été, d'agriculture, et, l'hiver, exerçant le métier de cordonnier. En 1885, Korolenko revint en Russie, à Nijni-Novgorod, où il rejoignit les membres de sa famille dispersés pendant six ans dans tous les points de la Sibérie.

Les débuts littéraires de Korolenko datent de son exil. A son retour, il collabora à divers périodiques — *Rousskia Viedomosti*, *Rousskaïa Misl*, etc. En 1896, il devint directeur d'une importante revue de Pétersbourg *Rousskoïé Bogatstvo* (La richesse russe) qui est toujours à l'avant-garde du mouvement intellectuel en Russie. Korolenko ne s'est jamais lancé dans le grand roman. Son domaine, c'est la nouvelle, le récit. Il en a publié deux volumes, sans compter *Le Musicien aveugle* et *l'Année de famine*. Dans sa revue, il ne cesse de combattre, autant que cela est possible en Russie, pour le progrès et la liberté. Les fumées de l'ambition et les ardeurs de la gloire le laissent indifférent. Une fois seulement, l'auteur du *Musicien aveugle* eut un moment de faiblesse. En 1902, l'Académie des sciences de Pétersbourg avait décidé de nommer plusieurs membres honoraires parmi les romanciers. Après beaucoup d'hésitation, on daigna élire Tolstoï que cette élection laissa parfaitement insensible. On élit aussi Korolenko et Gorki.

Or, la nomination de Gorki, romancier subversif, déplut au gouvernement qui l'annula purement et simplement[1]. Korolenko et Tolstoï envoyèrent leur démission. Ils firent bien, mais ils eurent encore mieux agi s'ils avaient décliné leur élection dès le début. Un homme libre ne saurait appartenir à une académie russe qui ne peut exister qu'avec la crainte du Knout.

Les événements de Kichinev ont permis à Korolenko de racheter sa faiblesse passagère. Dès qu'il apprit les horreurs des massacres, il se rendit à Kichinev « pour chercher à s'expliquer le drame mystérieux qui s'était déroulé en Bessarabie ». Il rôda à travers la ville, en s'arrêtant un peu partout dans les faubourgs et dans les marchés, pour lier conversation avec des juifs et des chrétiens. Korolenko n'a pas eu la moindre prétention d'éclaircir d'une façon plus ou moins définitive cet événement absolument bouleversant qui, en supprimant avec une rapidité incroyable, tous les freins établis par la civilisation, laissa jaillir une véritable explosion de brutalité presque préhistorique. Avec le temps, peut-être, tous les ressorts secrets de cette œuvre criminelle seront-ils mis à jour. Cependant il restera toujours quelque chose de très difficile à expliquer par les circonstances du moment ou du lieu donné...

Il faudrait beaucoup de travail pour pouvoir reconstituer le tableau des massacres dans toute sa plénitude. Korolenko ne s'était point proposé de le faire. Dans une étude intitulée *La Maison n° 13*, il a remarquablement reproduit — en effaçant complètement tout caractère personnel — un épisode des horreurs de Kichinev, de ce chaos embrouillé que l'on appelle « massacre », et il a montré, par un seul

1 L'annulation fut publiée au nom de l'Académie. Un seul académicien, le mathématicien A. Markov, protesta et pria l'Académie de déclarer nulle et non avenue l'annulation qui lui était faussement imputée. Sa demande resta sans réponse. L'Académie est présidée par le grand-duc Constantin Constantinovitch.

exemple concret, ce que c'était en réalité. Dans ce but, Korolenko s'est servi uniquement des impressions encore toutes cuisantes de témoins oculaires... « La foule se trouvait complètement en proie à la bestialité inconsciente et absolument incompréhensible qui fait ressortir du dessous de la couche très fine de civilisation chrétienne la vraie bête humaine. La dévastation était dans le plus fort : les carreaux étaient brisés, la boiserie des fenêtres partout arrachée et mise en morceaux, les poêles démolis, la vaisselle cassée, tout le mobilier en pièces. Les feuilles des livres sacrés traînaient sous les pieds, des nuées de plumes et de duvet s'entassaient dans la cour, flottaient dans l'air et se couchaient sur les arbres en les couvrant d'une espèce de givre fantasque. Au milieu de cet enfer rempli de fracas de pierres, de bruit des vitres cassées, de cris sauvages, de rires démoniaques et de hurlements de terreur, une soif de sang se réveillait dans les saccageurs... Partout des meurtres raffinés, des viols de femmes et d'enfants, partout des débris humains, partout du sang, du sang... »

« ... Ecrasé que j'étais sous le poids des effroyables matériaux qui m'avaient été fournis, j'étais en train de finir mes notes un peu décousues, lorsque je lus dans les journaux la nouvelle de la mort du notaire Pissargevsky. Le nom de cet homme était dans la bouche de tout le monde quand je me trouvais à Kichinev. Encore jeune, il était riche et fréquentait la meilleure société. Or, il n'y avait pas le moindre doute que Pissargevsky avait dirigé lui-même en personne le massacre des juifs. On causait beaucoup dans la ville des efforts très puissants que l'on tentait pour étouffer cette affaire révoltante et masquer la participation directe du beau jeune homme du monde. Mais ces efforts furent vains. La vérité était trop évidente, et on lut bientôt dans les journaux que Pissargevsky était cité devant le tribunal. Après cela, il continua son ancien

train de vie : il allait dans le monde, il faisait la noce et jouait beaucoup aux cartes. Dans la dernière nuit fatale, il eut beaucoup de chance au jeu, il semblait très gai. A la pointe du jour, il entra dans un jardin public et, après avoir écrit sur un banc : « Ici est mort le notaire Pissargevsky », il se brûla la cervelle, tourmenté par la perspective du jugement... »

« ... Il est absolument certain, constate Korolenko, que parmi les gens qui ne cachaient point leurs sympathies à l'œuvre pernicieuse des massacres, qui soutenaient ouvertement les superstitions les plus obscures et ne se gênaient guère d'exciter dans la foule les instincts de pillage et de meurtre, en provoquant des haines de race et de religion, parmi ces mêmes gens, les habitants pourraient au besoin en indiquer plus d'un dont le commerce marche bien mieux maintenant... Et il faudra des années pour effacer quelque peu, au moins, l'abominable souvenir de ce qui s'est passé, les traces de cette hideuse tache sanglante qui salit « la conscience des chrétiens de toute la Russie ». Et non seulement la conscience de ceux qui tuaient, mais encore de ceux qui les avaient excités aux meurtres en répandant la haine et le mensonge inique, de ceux qui trouvent que les vrais coupables ne sont pas les assassins, mais les assassinés ; de ceux qui croient qu'il doit exister au monde une irresponsabilité en bloc et une privation des droits en bloc, de ceux qui n'ont protesté ni avant ni après les massacres...

C'est l'un des mérites, et non des moindres, de Korolenko d'avoir été parmi les trop rares intellectuels russes qui ont fait connaître leur opinion sur les boucheries de Kichinev.

II

Comme Gogol, Korolenko est petit-russien ; comme Dostoïevsky, il a connu les rigueurs de la Sibérie. La poétique Petite-Russie et la morne Sibérie nous font comprendre l'œuvre de Korolenko : *Le rêve de Makar, L'évadé de Sakhaline, Le Musicien aveugle*, etc.

La Petite-Russie est un pays de chants et de rêves. Livrée aux quatre vents de la steppe, ouverte jadis au passage de toutes les hordes asiatiques, la Petite-Russie est comme un trésor que la nature a laissé tomber de sa main et qu'elle a abandonné sur la grand'route. Le Petit-Russien rapporte au sillon tous ses sentiments, toutes ses aspirations, il en fait un confident de ses chagrins. Lorsque des soucis le chassent de sa *chata* (maison), il s'en va dans les champs : la nature l'apaise...

Le Petit-Russien ne fait rien sans chanter ; son travail de tous les jours, ainsi que les événements de sa vie, sont accompagnés d'un chant. Lorsque sa faux siffle dans le blé, il chante en conduisant sa charrue, et l'alouette invisible lui répond. Ils se comprennent tous les deux. La nuit, quand il mène au pâturage son bétail et ses chevaux, il chante, tandis que tout dort dans la campagne. Et alors ce n'est pas un seul homme qu'on entend, c'est toute une bande nombreuse qui, en chevauchant dans l'obscurité, entonne un chœur. Ces chants font rêver au passé, c'est toute une histoire qu'on entrevoit à travers le joug et

d'autant mieux que le peuple petit-russien est peut-être celui qui a gardé d'une manière plus sensible que les autres l'empreinte caractéristique des temps païens.

Les chants populaires de l'Ukraine évoluent en passant de bouche en bouche, sans jamais rien perdre de leur caractère primitif. Ils germent comme les fleurs sauvages de la steppe que le vent sème et que la rosée féconde. Qui les a créés, ces chants? Personne et tout le monde et comme les fleurs de la steppe, à tout le monde ils appartiennent.

Dans une des nouvelles de Korolenko figure une vieille paysanne petite-russienne, émigrée depuis de longues années en Amérique et qui a complètement oublié sa langue maternelle ; un jour, elle rencontre un pauvre compatriote, elle se souvient des chants dont fut bercée son enfance et c'est par un chant petit-russien qu'elle le salue.

En Sibérie, dans les cabanes isolées au milieu des forêts, Korolenko pensait souvent à la douce Petite-Russie de son enfance. « A demi couché sur mon lit, je m'abandonnais aux pénibles impressions d'un silence absolu qui régnait au milieu d'un brouillard glacial couvrant les derniers et pâles rayons d'un jour morne. » L'heure crépusculaire est la plus terrible pour un déporté en Sibérie : la tristesse s'empare du cœur, « le sol étranger » enveloppe l'exilé de son haleine la plus implacable, de son obscurité la plus glaciale; dans l'imagination troublée, se dressent, menaçantes, comme un infini invincible, les montagnes, les forêts, les steppes immenses, interposées entre vous et tout ce qui vous est si cher, tout ce qui est si loin de vous, tout ce qui vous attire dans le lointain nébuleux... Dans ces moments, la douleur toujours insurmontable, mais longtemps contenue et silencieuse, s'éveille hardiment, accablante, et souffle à l'oreille ces paroles sinistres : « A jamais dans ce cercueil... à jamais ! » Et l'âme s'imprègne

de pitié, pour tout ce qui souffre et aussi d'un désir immense de liberté...

« La Sibérie apprend à distinguer l'homme même dans un assassin. Un assassin n'est pas toujours un assassin : il vit aussi, il éprouve les mêmes sensations que les autres hommes, il a surtout le sentiment de la reconnaissance pour celui qui, par un temps mauvais et froid, lui donne asile, » écrit Korolenko dans *L'évadé de Sakhaline* dont les pages égalent celles de la *Maison des Morts* de Dostoïevsky :

Une dizaine de forçats décident de s'évader de l'Ile de Sakhaline, sous la conduite d'un vieux brodiaga Bouran, très expérimenté qui, deux fois déjà, s'est évadé de cette île des morts. Dans une rencontre avec des soldats, le pauvre Bouran est frappé par le premier coup de fusil tiré. La balle ne le tua pas sur-le-champ, le vieillard eut à souffrir encore pendant quelques heures. « Je ne saurais vous dire, raconte Vassily, le principal personnage du récit, combien ses derniers moments nous attendrirent. Il était à demi-couché sous un cèdre, la main appuyée sur sa poitrine, ses yeux pleins de larmes. Il me fit signe de m'approcher de lui : « Veux-tu commander aux camarades de creuser une tombe ? Vous ne pouvez pas continuer votre chemin tout de suite, il faut que vous attendiez la nuit, car vous ne devez pas risquer une nouvelle rencontre avec des soldats. Eh bien ! enterrez-moi, pour l'amour de Dieu !

— Que dis-tu là, père Bouran ? Est-ce qu'on creuse une tombe pour un vivant ; nous te porterons sur nos bras.

— Non, mon ami... on ne peut fuir son destin, et c'est mon destin de mourir sur cette île. Mon cœur le pressentait. Toute ma vie, j'ai désiré mourir en Russie ou sur le sol sibérien et non sur cette île damnée ! »

Bouran parlait en pleine lucidité. Il rassembla tous les évadés autour de lui et commença à les conseiller ; il

leur indiqua les chemins, donna ses dernières instructions et termina ainsi : « Maintenant, mes enfants, il n' y a plus de temps à perdre. Commande, Vassily, qu'on creuse ici ma tombe... L'endroit me plaît : j'entendrai le bruit des vents qui viennent de l'Amour et le murmure des vagues bercera mon éternel sommeil. Ne tardez pas, vite à la besogne ! » On lui obéit. Les évadés se mirent à creuser une tombe, avec leurs couteaux. La triste besogne terminée, ils firent la prière. Bouran ne parlait plus, il pleurait. Au coucher du soleil, il expira. Quand la nuit descendit sur la terre, la dernière volonté du vieux forçat était exécutée ; tout était fini, et, le sol aplani, on ne pouvait pas même deviner la place où reposait le vieux brodiaga. Avant de laisser derrière eux l'île de Sakhaline, les évadés se découvrirent en signe de respect...

Vassily — comme ses camarades — réussit à s'évader. Le brodiaga devint colon. Au bout de deux ans, grâce à un travail acharné, il a une maisonnette à lui, au milieu de la forêt. Il mène une vie qu'on appelle honnête, exemplaire ; il a une vache, un cheval ; il laboure la terre, le potager. Les iakoutes lui témoignent de l'estime. Le prêtre vient le voir et l'invite chez lui. La vie de l'évadé semble bien organisée, il ne lui reste plus qu'à se marier. « D'habitude, on n'épouse pas un brodiaga, mais avec un peu d'argent, avec une génisse ou un bon poulain, on arrange tout dans ce pays. » Brodiaga par tempérament, l'ancien forçat se flatte de connaître le bonheur, mais il se trompe lui-même en croyant que son existence paisible suffit à le rendre heureux. Au fond, il ne l'est pas. Tout en cherchant à étouffer la voix qui gronde en lui, il a conscience que sa vie monotone, dans un pays étranger, hostile, n'est pas faite pour lui. Il sent monter du fond de son cœur l'appel de la taïga. Dans la régularité de sa vie quotidienne, les lointains inconnus commencent à le tenter, à l'attirer vers

eux... Un jour, il quitte tout et retourne dans la libre taïga.

Même aspiration vers la liberté chez le héros de *Nuit de Pâques*.

... Au premier coup de cloche, la prison s'anima comme si un air de pardon et de liberté avait résonné dans la nuit morne. Une à une s'ouvraient les formidables portes et, dans leurs costumes gris, les prisonniers passaient par deux, en longues files, par le corridor qui menait à l'église... La prison s'était lentement vidée; le gardien-chef s'était penché sur le grabat du grand dortoir commun où gisait un malade dont les yeux grands ouverts brûlaient de fièvre... « Ivanov! demain, à l'hôpital! » Puis le gardien sortit, se disant qu'il n'avait rien à craindre de cette agonie et s'éloigna, lui aussi, du côté de l'église.

Le silence de la grande salle de la prison n'était plus troublé que par la respiration rauque du malade. Il n'y avait pas longtemps, c'était un homme dans la force de l'âge, robuste et sain. Aujourd'hui, c'est un agonisant dont le délire ravive les meurtrissures du passé... Il avait parcouru plus de 1.000 verstes, risquant journellement sa vie au travers des immenses plaines de la Sibérie et des forêts sauvages, aiguisant son courage au désir de rentrer dans son village natal, de revoir des visages chers, de vivre encore auprès des siens, ne fût-ce qu'un mois, quelques jours, une heure. Après, peu lui importait ce qu'on ferait de lui. Mais à 100 verstes du hameau, il avait été repris et conduit dans cette prison...

... Subitement, les gémissements du malade cessent, son souffle devient plus régulier et des rêves plus doux flottent dans son cerveau. Il lui semble entendre le vent bruire dans les feuilles distinctement, comme un bruit familier... Il écoute les gazouillements des oiseaux dans les branches et le clapotement du ruisseau... Il est heureusement étonné, il se soulève et il aperçoit la porte de la prison ouverte...

Toute son intelligence lui revient, il se lève, sort, et pendant que le gardien multiplie la ferveur de ses lentes génuflexions, le fiévreux escalade le mur de la prison... La poitrine dilatée, il aspire avec délices l'air libre et le froid de la nuit. Il s'accroche au mur et se laisse glisser lentement. Il a touché terre et court vers la plaine... Soudain, un coup de fusil retentit auquel succède un long et lugubre gémissement...

L'évadé de Sakhaline et *Nuit de Pâques* sont animés d'un large souffle de liberté. *Le rêve de Makar* est dominé par l'idée de justice.

Makar est un pauvre paysan de Tchalgane, petit village perdu dans la taïga, dans ces forêts vierges et hyperboréennes de la Sibérie. Les ancêtres de Makar, émigrés russes, ont soutenu une lutte acharnée contre la taïga, avant de réussir à lui arracher un morceau de sa terre gelée, maigre conquête que le triste hallier continua d'envelopper comme d'un mur impénétrable et ennemi. Des haies, des meules de foin et de blé s'élevèrent dans l'étroite clairière; de basses iourtas (huttes) parurent, espacées les unes des autres; enfin, un clocher se dressa au sommet de la colline, au milieu du village. Entamant la taïga par le feu et à coups de hache, les aïeux de Makar devenaient eux-mêmes, peu à peu, sauvages. Ils épousèrent des femmes iakoutes, s'assimilèrent le langage et les mœurs des habitants indigènes. Makar, lui, n'oubliait pas son origine. Il ne se distinguait en rien des iakoutes, mais il gardait une sorte de fierté de sa race. Il s'habillait de peaux de bêtes, il était très habile à monter les taureaux. Il travaillait comme un forçat, vivait misérablement, souffrait de la faim et du froid. Quand il était ivre — et cela lui arrivait souvent — il pleurait. « Quelle chienne de vie nous menons! » s'écriait-il. Parfois, il éprouvait le désir de s'en aller « dans la montagne » dont d'ailleurs il n'avait aucune

notion précise. Il était seulement persuadé que cette montagne existait réellement et qu'on n'y payait pas d'impôts...

C'était la veille de Noël, Makar était ivre; sa tête brûlait, ses entrailles étaient en feu. Il s'endormit et il rêva qu'il était mort et qu'il se trouvait dans l'autre monde où, dès les premiers pas, il rencontra le pope de son village, mort quatre ans auparavant.

Après de nombreuses aventures, le pope amena Makar chez le Grand Toyone[1]. Ils entrèrent dans une izba qui était spacieuse et belle. Une grande cheminée en argent admirablement ciselé, garnie de bûches d'or énormes qui flambaient, répandait une chaleur douce. Le feu de cette cheminée ne faisait pas mal aux yeux, il ne vous brûlait pas, il chauffait seulement. La porte du milieu s'ouvrit. Le Toyone entra. Il était vieux. Sa longue barbe argentée descendait plus bas que sa ceinture. Il était vêtu de fourrures et d'étoffes somptueuses. Makar reconnut dans le vieux Toyone le vieillard dont il voyait jadis le portrait dans l'église. Seulement, celui-ci n'avait pas son fils avec lui. Makar pensa qu'il vaquait probablement à ses affaires. En revanche, la colombe apparut. Elle fit quelques tours dans la pièce, au-dessus du vieillard, puis vint se poser sur ses genoux. La physionomie du juge suprême exprimait la bonté. Lorsque Makar sentait son cœur devenir trop gros, il regardait ce visage et il se trouvait mieux. On apporta des balances dont un plateau était de bois, l'autre d'or, et un grand registre. Le nombre des péchés de Makar inscrits sur ce registre était innombrable. Makar constata que le plateau de bois l'emportait en lourdeur sur le plateau d'or. A mesure qu'on lisait ses péchés, le plateau baissait davantage. Il s'approcha de la balance et, sans en avoir

1. Dieu, en iakoute.

l'air, il essaya avec le pied d'entraver la descente du plateau. Le Toyone courroucé, se tourna vers Makar.

— Je t'ai jugé, s'écria-t-il, tu es un imposteur, tu n'as pas acquitté tes impôts, tu dois encore la prestimonie au pope, et à cause de toi, à cause des gros mots que tu lui arraches continuellement, l'ispravnik[1] commet chaque jour des péchés. Je te condamne à conduire, comme cheval hongre, l'ispravnik jusqu'à ce que, harassé de fatigue, tu tombes raide mort... Après, nous verrons.

Il se passa alors quelque chose d'extraordinaire en Makar. Lui qui n'avait jamais pu dire trois mots de suite, devint presque éloquent. Il se mit à parler, ses paroles coulaient, fougueuses, ardentes. Il commença par déclarer qu'il refusait de servir l'ispravnik en qualité de cheval hongre. Il ne redoutait pas le travail pénible, mais il trouvait l'arrêt injuste. Qu'on ne s'imagine pas que devenir un cheval hongre l'effrayait, non ! Sans doute, on surmène les chevaux, mais au moins leur donne-t-on de l'avoine, tandis que lui, Makar, toute sa vie on l'a tenu en haleine, sans repos ni trêve, mais personne ne lui donnait jamais d'avoine. Il avait toujours été à la tâche, sans répit, les starostes et les ispravniks demandaient des impôts, les popes lui réclamaient la dîme; c'était la misère, la faim, c'étaient les pluies et les sécheresses, la terre gelée et la mauvaise taïga !... Est-ce qu'il comprenait ce que lisait le pope à l'église et pourquoi il devait payer les impôts? Est-ce qu'il savait pourquoi on avait enrôlé son fils aîné comme soldat, où il était allé, où il était mort, où maintenant reposaient ses os misérables? On lui fait un crime d'avoir bu de l'eau-de-vie? C'est vrai, il ne le nie pas. Mais c'était pour noyer les chagrins de son cœur, et encore l'eau-de-vie qu'il buvait contenait un quart d'eau-de-vie véritable

1. Commissaire de district.

additionnée d'infusion de tabac. On lui reproche d'avoir volé du bois? C'était quand sa première femme se mourait... il pleurait dans la taïga et ses larmes gelaient sur ses cils... Alors, il abattait des arbres. Sa femme mourut. Il n'avait pas d'argent pour l'enterrer. Pour lui payer une demeure dans l'autre monde, il offrit ses services à un marchand de bois. Le marchand, le voyant très gêné, ne lui donna que dix copecks par charretées... Et tandis que la pauvre morte restait abandonnée dans la maison sans feu, il abattait de nouveau le bois et il sanglotait...

Des larmes montèrent aux yeux du vieux Toyone, et Makar vit la balance osciller; le plateau de bois s'éleva un peu, tandis que l'autre descendit.

Et Makar parlait toujours : Le grand Toyone a fait tout inscrire sur le registre. Mais a-t-on inscrit le nombre de larmes que la noire misère lui a fait verser? A-t-il jamais connu les caresses, la joie? Ses enfants ne lui ont apporté que douleur et chagrin : les uns sont morts, les autres traînent la misère pour leur propre compte. Lui, Makar, est resté seul, auprès de sa seconde femme, sentant ses forces faiblir, attendant la vieillesse misérable.

Le vieux Toyone restait pensif.

— J'ai sur la terre des justes... Leurs yeux sont clairs, leurs visages sereins, leurs vêtements immaculés... Et toi, regarde-toi donc...

En effet, les yeux de Makar étaient troubles, son visage noir, ses cheveux et sa barbe incultes, ses vêtements déchirés. Bien avant sa mort, il avait l'intention d'acheter une paire de bottes pour comparaître dignement, un jour, devant le Grand Toyone, mais la misère...

— Ton visage est noir, continuait le juge suprême, tes vêtements en loques, ton cœur est recouvert d'herbes folles, d'épines... Je préfère ceux qui sont mes justes et je détourne les yeux des impies...

Le cœur de Makar se serra, mais il releva la tête et reprit son discours : « De quels justes parlait donc le Toyone? Serait-ce de ceux qui, dans son village, habitaient de riches demeures? Makar les connaît bien. S'ils ont les yeux clairs, c'est qu'ils n'ont pas versé tant de larmes que Makar; s'ils ont des visages sereins, c'est qu'ils le lavent avec des eaux parfumées; si leurs vêtements sont immaculés, c'est qu'ils sont tissés par la main d'autrui... Le Grand Toyone ne sait-il pas que lui aussi est né avec des yeux limpides, avec un cœur pur, prêt à accueillir tout ce que l'univers lui offrait de beau? Et si, en ce moment suprême, il a le désir de disparaître de la honte qui le ronge, la faute n'en est pas à lui... Il ne sait pas à qui revient cette faute... Lui, il est à bout de patience... »

L'obscurité descendit dans son âme... il oublia où il était, devant qui il se trouvait... Mais le vieux Toyone lui dit :

— Attends, pauvre Makar! Tu n'es plus sur la terre... Pour toi aussi, il y aura de la justice ici...

Et Makar tressaillit, et son âme s'apaisa...

Korolenko ne croit pas à la justice chimérique d'outre-tombe. Le *Rêve de Makar* est un conte d'imagination où chaque parole de Makar peint la misère du peuple et aussi son aspiration vers la justice sociale.

Le Rêve de Makar fut écrit en Sibérie en 1883, trois ans avant *Le Musicien aveugle*, le chef-d'œuvre de Korolenko.

*
* *

Je ne connais pas, dans la littérature russe, un poème en prose qui renferme autant de pages exquises, d'un sentiment aussi attachant que *Le Musicien aveugle*. C'est un tableau du développement psychique et intellectuel d'un enfant aveugle.

Dans une riche famille campagnarde, un enfant aveugle vint au monde. D'abord, personne ne s'en aperçut. Le cœur maternel seul avait peut-être senti qu'avec le nouveau-né apparaissait au monde une douleur noire et sans issue, qui restait suspendue au-dessus du berceau pour accompagner la nouvelle existence jusqu'à la tombe même...

Grâce à un vieil oncle, Maxime, la mère, très intelligente, sut vaincre l'impulsion immédiate qui la poussait à s'élancer vers son enfant à chaque cri plaintif de celui-ci et favorisa ainsi le développement des autres facultés de l'aveugle jusqu'à contrebalancer, du moins en partie, sa cécité. Il se traînait librement et lestement dans les chambres, dressait l'oreille au moindre bruit et tâtait, avec une vivacité inconnue aux autres enfants, chaque objet qui lui tombait sous la main. Il apprit à reconnaître sa mère à sa démarche, au frôlement de sa robe et à quelques autres signes accessibles à lui seul, imperceptibles pour les autres. Avec le temps, il devenait de plus en plus clair que le développement de la perceptivité se portait principalement du côté de l'ouïe. Bientôt l'aveugle distingua les différentes pièces d'après leurs sons. Le bruit léger du vol d'une mouche éveillait son attention.

Un jour de printemps on décida de faire sortir l'enfant dans les champs, au bord de la rivière. Il était midi. Le soleil avançait lentement dans le ciel bleu. De la colline, on voyait la rivière fortement débordée. Elle roulait, débarrassée de ses glaçons ; de temps en temps, par-ci par-là, flottaient et fondaient à sa surface les dernières plaques qui dessinaient sur l'eau de petites taches blanches. Une large couche de limon couvrait les prés submergés ; les blancs nuages, qui s'y reflétaient avec le bleu du firmament renversé, nageaient lentement dans la profondeur et disparaissaient comme si, eux aussi, se fondaient ainsi que les glaçons. Par moments, le vent soulevait de petites

rides qui étincelaient au soleil. Plus loin, au delà de la rivière, on voyait des champs noirs en moiteur d'où s'élevait une légère buée vacillante qui enveloppait les lointaines chaumières et la lisière de la forêt dont le contour bleuâtre se dessinait à peine. On eut dit que la terre soupirait et que quelque chose s'exhalait d'elle vers le ciel comme des tourbillons d'encens... Une lumière éclatante frappait les yeux; les rayons du soleil échauffaient les visages, la brise du printemps chassait la chaleur en la remplaçant par une fraîcheur salubre. Il planait dans les airs une mollesse, une langueur qui enivraient... Pour l'aveugle, tout n'était que ténèbres, des ténèbres sans fin qui s'agitaient autour de lui d'une étrange manière, qui remuaient, résonnaient et tintaient en touchant de tous côtés son âme par des impressions extraordinaires que jusque-là il n'avait encore jamais ressenties, impressions dont l'afflux faisait battre douloureusement son cœur. Dès les premiers pas, aussitôt que les rayons de cette tiède journée avaient éclairé son visage, réchauffé sa peau tendre, il s'était mis à tourner instinctivement vers le soleil ses yeux aveugles, comme s'il devinait que c'était là le centre autour duquel gravitait tout ce qui l'environnait. Sur son visage se succédaient des expressions rythmiques et changeantes; ses yeux se fermaient et s'ouvraient alternativement et tous ses traits disaient l'interrogation, le pénible effort de sa pensée, de son imagination. Sa jeune conscience, encore mal affermie et trop pleine de sensations nouvelles, commençait à fléchir, mais elle luttait avec les impressions qui arrivaient en masse de tous côtés, essayait de tenir bon contre elles, de les confondre en un seul ensemble, de s'en emparer et de les vaincre... La tâche dépassait les forces de l'ignorant cerveau d'enfant auquel manquaient les images optiques. Et les vents de la campagne sifflaient toujours dans ses

oreilles et son cœur était envahi par une langueur grandissante. Puis passa, au-dessus de ce chaos de sons, la longue et triste mélopée du laboureur... L'enfant poussa un faible gémissement et se renversa sur l'herbe. La mère se tourna vivement vers lui et jeta un cri : il gisait sur le gazon, pâle, dans un évanouissement profond...

C'est ainsi que l'aveugle prit contact avec la nature et avec le monde des sons... Après sa première promenade de printemps, il délira pendant quelque temps, tantôt immobile et silencieux, tantôt murmurant on ne savait quoi, ou prêtant l'oreille à quelque chose.

Un jour, l'enfant entendit, venant de l'écurie, les sons doux et changeants d'un chalumeau, confondus avec le frôlement du vent du Midi, et ces naïves modulations d'une simple mélodie le plongèrent dans une rêverie étrange et agréable. Dès lors, aussitôt que le crépuscule tombait sur la terre, le petit Pierre éprouvait une impatience fébrile, il allait trouver à l'écurie Iokhime, le vieux palefrenier, qui lui jouait du chalumeau... On fit venir un piano. La première fois que la mère se mit à jouer, elle vit sur le visage du garçonnet la même expression que le jour mémorable de la première promenade de printemps.

Les impressions de l'ouïe prenaient définitivement dans la vie de l'aveugle une influence prépondérante ; les formes acoustiques devinrent les formes principales de sa pensée, le centre de son travail intellectuel.

En se promenant, il fit la connaissance d'une fillette de son âge. Elle parlait d'une voix claire et insouciante et l'aveugle l'entendit jeter dans son tablier une gerbe de fleurs.

— Quelles sont ces fleurs ? demanda-t-il.

— Est-ce que tu ne connais pas les fleurs ? Comme tu es étrange...

— Je ne suis pas étrange, répondit l'enfant avec une

expression déchirante. Non, je ne suis pas étrange... je... je suis... aveugle !

— Aveugle ! s'écria-t-elle. Et sa voix eut un tremblement ; ce triste mot, prononcé à voix basse par le jeune garçon, avait porté un coup ineffaçable à son petit cœur de femme. Comme si elle eut cherché une défense contre l'insurmontable sentiment de pitié qui la remplissait tout entière, elle entoura brusquement de ses bras la tête de Pierre et lui pressa le visage contre le sien.

Une amitié s'établit entre eux, fortifiée par l'enseignement en commun. L'aveugle se développait de plus en plus intellectuellement, il apprenait les langues étrangères, son talent de musicien grandissait. Les années s'écoulèrent. Pierre ne pouvait se passer d'Eveline. Cependant, ils n'avaient jamais parlé d'amour. Un jour, le jeune homme s'isola dans un vieux moulin abandonné ; son cœur débordait d'amertume et son visage se crispait par une douleur intérieure. Eveline rompit sa solitude, elle posa la main sur l'épaule de l'aveugle et lui demanda sérieusement :

— Dis-moi, Pierre, pourquoi tu deviens de plus en plus triste.

Il se détourna vivement et se mit à marcher à grands pas dans le sentier. La jeune fille le suivit.

— Qu'as-tu, Pierre ?

— Rien de particulier, seulement il me semble que je suis de trop dans le monde.

— Ce sont des bêtises, mon ami, nous ne devons pas être tristes.

— Ne dis pas : *nous*...

— Pourquoi, puisque tu dois te marier avec moi ?

L'aveugle s'arrêta, étonné.

— Moi !... avec toi ?

— Mais oui, certainement.

— Eveline... écoute... je suis aveugle !

— Qu'importe que tu sois aveugle. Quand une jeune fille aime un aveugle, elle épouse un aveugle.

Il sourit et baissa la tête avec l'air pensif qui lui était habituel, comme s'il écoutait avec attention ce qui se passait dans son âme. Par un coup hardi et imprévu, Eveline avait dispersé le sombre nuage étendu sur son cœur. Après une étreinte douce et pure, il rentra à la maison, se dirigea vers le piano pour donner une issue au sentiment qui l'étreignait. Les sensations les plus diverses l'agitaient comme des vagues fortement secouées. L'afflux d'une vie inconnue le soulevait, comme le flot montant soulève une nacelle longtemps paisible sur le sable de la grève... Ses yeux s'élargissaient, brillaient et s'éteignaient tour à tour. Emporté par les sentiments dont il était débordé, il s'abandonna tout entier à une délicieuse rêverie dont les accords sonores et majestueux tintaient, chantaient, roulaient des grondements...

Pierre luttait contre les impressions du bonheur qui l'envahissait et auquel il n'avait jamais osé penser ; en même temps, un désir ardent s'élevait, avec un pénible effort, du fond même de l'âme de l'aveugle : il voulait *la* voir. La vive secousse des premiers moments de bonheur avait éveillé cette aspiration fatale qui portait en elle les germes d'une souffrance incurable. Il aimait Eveline et voulait la contempler...

On célébra le mariage. Une vie nouvelle, bien douce, commença pour Pierre, mais à son bonheur se mêlait une sorte d'inquiétude : pendant ses moments de sérénité, il souriait, mais de telle manière qu'à travers ce sourire apparaissait un doute mélancolique comme s'il ne croyait pas ce bonheur durable. Et quand sa femme lui annonça que peut-être il allait devenir père, il accueillit cette nouvelle avec une expression de frayeur.

Bientôt, dans la même chambre où autrefois Pierre vint

au monde, retentirent les cris d'un nouveau-né. Pierre semblait abattu par le pressentiment de quelque malheur prochain. « L'enfant est sûrement aveugle, répétait-il; il n'aurait pas dû naître. » Quand le médecin lui dit : « L'enfant voit », Pierre tressaillit et se mit à trembler de joie. Toute crainte avait disparu; l'espoir, la certitude illuminaient le cœur de l'aveugle. On eût dit que les deux mots du médecin : « L'enfant voit », avaient éclairé les profondeurs les plus reculées de son organisme. Tout frémissait en lui... Plus tard, il affirma opiniâtrement que, pendant ces quelques instants, il avait *vu*. Etait-il possible que les sensations lumineuses, confuses et indéfinies, qui se dirigeaient vers son cerveau obscur, par des voies inconnues, dans les moments où il palpitait tout entier et s'efforçait de se porter au-devant des rayons d'une journée ensoleillée, eussent, dans une minute de soudaine extase, flotté devant ses yeux morts comme l'image nébuleuse d'un négatif?

— Je vous ai *vus* tous, affirmait-il à sa femme.

— Et à présent?

— Non. Mais ce n'est rien, parce que... tout cela... je l'ai transmis à lui, à l'enfant...

Et la joie le transfigurait... L'aveugle connut aussi l'ivresse des applaudissements et la satisfaction de charmer la foule par la magie de sa musique.

*
* *

Le Musicien aveugle fait goûter des heures de repos et d'oubli; on y trouve un idéal de plénitude, de limpidité, d'harmonie. Cette nouvelle a un sens presque symbolique : l'aspiration ardente de tout être — même aveugle — vers la lumière morale, intellectuelle, sociale.

Il y aurait des objections à faire au point de vue de l'évolution psycho-physiologique du musicien aveugle. Ainsi

Pierre aspire constamment vers la lumière ou plutôt il la veut. Or, la volition est déterminée par la nature des excitations et par la manière dont elles sont perçues et élaborées. L'aveugle ne peut avoir de volitions relatives à la lumière, le sourd, aux ondes sonores.

L'examen psychologique des aveugles est rendu très difficile par certains traits de leur caractère : on les trouve toujours en attitude de défense ; ils montrent à l'égard des recherches psychologiques, une invincible pudeur ; enfin, la vanité, le désir d'affirmer qu'ils ne sont pas inférieurs aux autres hommes leur font souvent fausser les réponses[1].

Le musicien aveugle de Korolenko apprend, avec beaucoup de facilité, les langues étrangères, ce qui dénote une grande mémoire. En effet, certaines facultés intellectuelles des aveugles sont particulièrement développées : l'attention, la mémoire. Le raisonnement joue aussi un très grand rôle dans la vie pratique des aveugles et permet de considérer certains d'entre eux comme de véritables machines à raisonner, tandis que leur imagination est très affaiblie. Or, Pierre est plus imaginatif que raisonneur.

Pour bien faire ressortir le caractère de Pierre, Korolenko eut dû introduire dans son récit un sourd-muet. Il eut été curieux de comparer la différence qu'il y a entre un sourd de naissance et un aveugle sous le rapport intellectuel. Les facultés affectives n'existent, en général, chez le sourd-muet, qu'à un faible degré, tandis que chez l'aveugle

1. Ferrari. *L'examen psychologique expérimental des aveugles* (Rivista biologia generale, 1903). Voir aussi *Journal de psychologie normale et pathologique*, 1904.

2. Dans une étude sur les rapports qui existent entre la faculté musicale et le langage, le Dr Ireland prétend que la musique serait l'apanage des organismes inférieurs et que c'est le langage qui dériverait de la musique. L'expression musicale apparaît avant la faculté de parler. Nombre d'idiots, incapables de parler, peuvent émettre des sons musicaux. Les idiots, même ceux qui n'ont pas de vocabulaire, sentent la musique. M. Ireland rapporte l'histoire d'un enfant de neuf ans, muet, qui frédonnait des fragments de chansons qu'on chantait dans son voisinage (Dr William Ireland. *Des affections de la faculté musicale dans les maladies cérébrales*).

elles acquièrent une délicatesse extrême. L'aveugle est privé de la faculté de jouir de la forme et de la couleur des corps ; il ne peut contempler l'admirable harmonie qui enveloppe la surface du globe ; mais, si grande que soit cette privation, peut-elle se comparer à celles si nombreuses et si essentielles qu'entraîne la perte de l'ouïe ?

Montaigne disait : « Malgré les brillantes prérogatives de la vue, l'ouïe est encore le plus noble de tous les sens, parce qu'il est celui qui sert le plus au perfectionnement des facultés intellectuelles. » L'aveugle, à qui la forme et la couleur des objets sont inconnues, se résigne d'autant plus facilement à cette privation que ses autres sens ne peuvent rien connaître au delà de la limite tracée par l'organe de l'ouïe, dont l'intégrité lui procure d'ailleurs des jouissances incessantes. Il ne voit pas, c'est vrai ; mais n'entend-il pas la voix d'une mère, d'une femme, d'un ami ? Puis, avec le secours de l'ouïe ne peut-il pas prendre une part très active à tout ce qui se dit et se passe autour de lui ?

Aussi la tristesse du musicien aveugle de Korolenko n'est-elle pas un fait scientifique observé. Les aveugles acceptent avec la plus grande tranquillité une infirmité qui apparaît aux voyants comme la plus grande des infortunes ; certains parlent de cette infortune avec une sorte de coquetterie qui revêt pour l'observateur un peu sensible un caractère presque tragique ; dans maintes circonstances, on les voit s'abandonner complètement à la joie de vivre. Pierre est sombre et mucisien. Or, les tristes n'aiment pas la musique. Les airs gais les irritent, les airs tristes aggravent leur dépression. Les aveugles paraissent généralement gais, contents et recherchent la société, tandis que les sourds, au contraire, malgré le sens de la vue qui leur permet de se suffire bien plus facilement à eux-mêmes, sont tristes et recherchent la solitude. Un fait constant,

méritant d'être pris en considération, c'est que la solitude, cette grande instigatrice du travail, développe l'intelligence et l'aptitude intellectuelle de l'aveugle qui entend, tandis que l'isolement affaiblit peu à peu les facultés du sourd qui voit. Le sourd, fatigué de ne pouvoir suivre ce qui se passe ou se dit autour de lui, s'éloigne peu à peu du monde et finit par ne trouver quelque jouissance que dans la solitude ; tandis que l'aveugle, ne vivant que par les charmes de la conversation, de cette admirable harmonie que la parole répand entre tous les êtres, trouve un bonheur ineffable là où le sourd ne rencontre que de l'ennui.

Mais après tout, le poète n'a-t-il pas le droit absolu de mettre sa vision au-dessus des données scientifiques ?

Ceux qui s'intéressent à l'*audition colorée* trouvent dans *Le Musicien aveugle* un témoignage favorable à leur théorie.

L'audition colorée est la faculté que possèdent certains individus de percevoir une couleur en même temps qu'ils entendent un son. Les symbolistes français, comme Arthur Raimbaud ou Mallarmé, traduisent le son en couleur et la couleur en son et « en timbre d'instruments ». Pour Mallarmé « les harpes sont blanches et bleus sont les violons, pour surmener notre passion ». La coloration des sons et des mots est loin d'être le produit des poètes décadents. Chez Flaubert, l'audition des sons, l'aspect des syllabes amenaient la vue des couleurs correspondantes, c'est ce qu'il appelait *la vision colorée*. Pour lui, « composer un roman, c'était rendre une coloration, une nuance ». « Dans mon roman carthaginois, je veux faire pourpre ; dans *Madame Bovary*, je n'ai eu que l'idée de rendre un ton, cette couleur de moisissure de l'existence des cloportes[1]. »

1. *Correspondance.*

D'autres ont même la tendance de caractériser les hommes à l'aide de couleurs. Cette tendance est-elle vraiment inaccessible aux aveugles ? Ne peut-elle s'expliquer par le développement de leurs sensations auditives, par la suppléance des sens ? Quand Pierre ne parvient pas à comprendre pourquoi telle personne de son entourage agit d'une certaine façon, il se représente des sons dont les nuances lui expliquent les actes et les phénomènes. La signification symbolique des sons est, chez lui, variée à l'infini. Les mouvements qu'il ne voit pas, il les explique par les sons. La musique peut décrire des mouvements très perplexes. Haydn, dans les *Saisons*, nous montre les tours et les détours du chien de chasse. Haendel, dans le *Messie*, écrit un court récitatif sur ces paroles : « Et tous ceux qui le voyaient se moquaient de lui, le persiflaient et haussaient les épaules... » Ce récitatif est accompagné de traits des instruments à cordes qui rendent les convulsions du rire et les haussements d'épaules.

Toute perception auditive amène chez le musicien aveugle une *lutte* entre la raison et les sensations. Cette perception auditive ne peut-elle être, chez lui, colorée ? Il ne *perçoit* pas la couleur, il ne *voit* pas le mouvement, il les *sent*. Il y a là un phénomène de conscience difficile à définir comme tous les faits se rattachant à la sensibilité.

Korolenko est, à coup sûr, musicien. En pénétrant à fond *Le Musicien aveugle*, notre impression devient musicale. Une divine sérénité apaisante verse en nous une douceur secrète. Rien d'âpre, aucune plainte, aucune révolte, une douleur discrète que la poésie enveloppe dans une magnificence harmonieuse d'accords...

Combien de fois nous arrive-t-il de ne pouvoir nous retrouver, de ne pouvoir nous ressaisir, seuls en face de nous-mêmes ou en contemplant l'éternelle beauté de la

nature. Dans ces moments inquiets, quelque mélodie aimée réveille et rétablit l'équilibre de notre *moi*.

Un jour, Beethoven rendait visite à une amie qu'il n'avait pas vue depuis longtemps et qui, dans l'intervalle, avait été frappée d'un deuil pénible. Au premier moment, Beethoven et son amie s'étaient tus, ne trouvant pas une parole pour traduire leur commune émotion. Alors, l'auteur de la *Neuvième symphonie* alla au piano et joua quelques mesures d'un de ses *adagios*. Des larmes humectèrent ses yeux et l'amie pleura. *L'adagio* leur fit comprendre à tous deux ce qu'ils ne pouvaient pas se dire. La puissance irrésistible des sons les confondit dans l'étreinte d'un même sentiment de sympathie mutuelle.

La lecture de diverses pages du *Musicien aveugle* peut produire, à certains moments, le même effet...

Korolenko est artiste, il aime et comprend la nature, il ne la décrit pas, il constate les sensations qu'elle lui fait éprouver, il sait traduire ses phénomènes dans une langue chaude et colorée. Son style est parfois aride, mais de ces aridités élégantes qui ressemblent à une maigreur nerveuse de pur sang... « La forêt murmurait[1]... Il y avait dans cette sapinière un murmure continu, monotone, ondoyant comme le confus écho d'une cloche vibrant au loin, un murmure doux et trouble et vague, ainsi qu'une romance sans paroles que l'on fredonne à mi-voix, ainsi qu'une mélancolique souvenance d'antan. Il y avait toujours un murmure, car c'étaient de vieux bois que la scie et la hache du bûcheron n'avaient jamais entamés, des bois dormants... Les hauts arbres séculaires se dressaient en rangs serrés, entremêlant de proche en proche leurs branches au feuillage d'un vert presque noir. Sous cette voûte, l'ombre sereine embaumait la résine ; une jonchée

1. *La forêt murmure.*

d'aiguilles desséchées tapissait le sol... Par l'humidité des fondrières, un peu d'herbe s'étalait, couverte des clochettes des blancs muguets qui dressaient leurs têtes doucement frôlées des premières brises... Et là-haut, dans la frondaison, sans trêve et sans fin, le murmure errait, soupir grave et mystérieux de l'antique futaie... »

Korolenko bannit avec soin les épisodes inutiles. Cette sobriété produit un effet intense de grandeur, d'austérité, de noblesse. Le sourire de bonté puissante qui se reflète dans son œuvre, éveille le courage chez les amants de la vie et rend l'espérance aux découragés.

IX

PISSEMSKY. — HERZEN. — TCHERNICHEVSKY. POMIALOVSKY. — RÉCHETNIKOV. LÉVITOV. — OUSPENSKY. — SALTYKOV. LESKOV. — BOBORIKINE. — ROMANCIÈRES.

Nous nous sommes occupés des principaux romanciers russes et de leurs œuvres. Mais il y eut bien d'autres romans au cours du XIXe siècle. Les uns sont oubliés totalement, les autres ont perdu de leur signification. Certains eurent beaucoup de succès à l'époque de leur apparition et exercèrent une influence sur le mouvement des idées. Pour être complet, nous devons en dire quelques mots, à titre purement documentaire.

Ainsi, Pouchkine (1799-1837) et Lermontov (1815-1841), les deux plus grands poètes russes, publièrent chacun un roman. Pouchkine, *La fille du capitaine*, Lermontov, *Héros de notre temps*. Le roman de Pouchkine renferme des portraits admirablement esquissés de certains caractères de l'époque. Dans *Héros de notre temps* les physionomies de Maxime Maximitch, d'Azamat, de Kazbitch, de Bela, surtout de Petchorine sont dessinées avec relief, ampleur et originalité. Petchorine est un mélange singulier de brutalité audacieuse, de politesse exquise et d'idées byroniennes mal comprises et dénaturées par un milieu social auquel elles restent étrangères.

Le célèbre panslaviste Serge Aksakov (1791-1859) laissa

deux récits *Chronique de famille* et *Enfance du petit-fils de Bagrov* dont la lecture est devenue classique.

Pissemsky occupe une place honorable parmi les romanciers — analystes russes. Fils d'un petit fonctionnaire, fonctionnaire lui-même, après s'être essayé dans quelques récits satiriques où il raillait les mœurs de ses compatriotes, Alexeï Pissemsky (1820-1881) consacra sa réputation par son roman *Mille âmes* (1859), œuvre assez originale, esquisse psychologique de la corruption administrative. Les *Méstchaniés* sont inférieurs à *Mille âmes*. L'auteur dissèque les manieurs d'argent, les brasseurs d'affaires.

Dans *Mer agitée* Pissemsky compare la société russe à une mer remuée jusque dans ses profondeurs. Il y a confusion dans les idées, le niveau moral est méprisé, partout domine le mensonge ; c'est le règne de l'égoïsme, dans lequel chacun ne pense qu'à jouir.

Pissemsky appartient à l'école naturaliste. Il a donné la documentation la plus exacte de la vie privée et publique des fonctionnaires russes. Il étale sous les yeux de ses lecteurs la cupidité, l'ignorance, la paresse, l'intempérance, et surtout l'abjecte servilité de ces tchinovniks. Du haut en bas de l'échelle, ce n'est que corruption et concussion. Pissemsky a le défaut de beaucoup de romanciers russes : trop de longueurs et de développements inutiles. Ses tableaux sont souvent trop largement brossés, son œil est grossissant et trouble. Il est toujours sec ; il n'a ni la profondeur de Tolstoï ni la puissante intuition de Dostoïevsky ; il n'est point artiste, il copie certains côtés de la bureaucratie. Dans les derniers temps de sa vie, Pissemsky abandonna le monde des humbles pour celui des satisfaits. Il eut le triste sort de se survivre à lui-même. Comme homme et comme écrivain, il ne sut gagner ni l'affection, ni le respect de son public.

Pissemsky fut avant tout romancier, il ne publia que des romans et à ce titre peut-être aurait-il mérité un chapitre à part... Beaucoup d'écrivains russes, sans être romanciers proprement dit, ont publié des romans qui eurent une certaine renommée comme *A qui la faute?* d'Herzen, *Hamlet du district de Chigrov* d'Ogarev, et même une portée sociale et un succès colossal, comme *Que faire?* de Tchernichevsky. Pour ma part, je préfère les poésies d'Ogarev à son roman; les *Lettres de France et d'Italie*, *De l'autre rive* d'Herzen à *A qui la faute?* et si j'aime *Que faire?* de Tchernichevsky, ce n'est point comme une œuvre d'art, mais comme une œuvre de combat qui contribua largement à l'émancipation des idées en Russie.

Hamlet d'Ogarev n'est vraiment pas un ouvrage de grande envergure. Hamlet a lu Hegel et sait Gœthe par cœur, il a voyagé; c'est un homme instruit mais son amour-propre le rend d'une timidité excessive. Il croit à ses perfections jusqu'au jour où un commissaire de police de district le raille et le persuade de son ineptie et de son incapacité complète.

A qui la faute? d'Herzen n'est pas supérieur à *Hamlet* d'Ogarev. C'est plutôt une série de biographies de personnages imaginaires qu'un roman social. Ses *Mémoires* ont un intérêt plus grand. Les mœurs russes sont dessinées avec un relief caractéristique.

Herzen (1813-1877) est plus agitateur politique[1] que romancier. En 1834, un groupe d'étudiants de Moscou étaient arrêtés pour leurs doctrines libérales. Herzen comptait des amis parmi les jeunes gens et il fut bientôt arrêté lui-même, « pour ses idées saint-simoniennes ». On le condamna à cinq ans de déportation à Viatka, puis à Vladimir. Après son retour d'exil, il fut employé au

1. Voir notre ouvrage, *La philosophie russe contemporaine*, p. 195-202.

ministère de l'intérieur, mais bientôt exilé de nouveau à Novgorod. Le ministre de l'intérieur attacha Herzen au gouverneur de la ville ; de sorte que le proscrit devenait en même temps fonctionnaire du gouvernement. En 1846, après la mort de son père, Herzen, enfant naturel, fit un très gros héritage et, l'année suivante, quitta la Russie. Ses *Lettres de France et d'Italie*, *De l'autre rive* et surtout *La Cloche*[1] eurent un succès considérable. Ceux qui sont accoutumés en Europe aux discussions politiques libres peuvent à peine se faire une idée de l'avidité avec laquelle *La Cloche* était lue et de l'effet qu'elle produisait. Bien que strictement prohibée par la censure, *La Cloche* se frayait un chemin à travers la frontière, à des milliers d'exemplaires ; elle était ardemment parcourue, commentée dans tous les rangs des classes intellectuelles. L'empereur lui-même la recevait régulièrement, comme il reçoit à présent d'autres feuilles clandestines russes imprimées à l'étranger.

Herzen était un homme de bonne éducation, de culture intellectuelle développée, avec des opinions non pas révolutionnaires, mais plutôt ultra-radicales. Voici ce qu'écrit Dostoïevsky dans son *Journal* sur Herzen : « Herzen ne voulait pas entendre parler de la propriété, mais il géra très bien sa fortune et sut en jouir à l'étranger. Il poussait à la révolution, au bouleversement social, mais il aimait le confortable et la tranquillité du foyer. La faculté de transformer n'importe quoi en idole, de s'agenouiller devant, de le vénérer et de tourner aussitôt après son idole en ridicule, était développée en lui d'une manière extraordinaire... Partout et toujours, il était le gentilhomme russe, — citoyen de l'univers, le produit de l'ancien servage qu'il haïssait et dont il profitait. »

Tchernichevsky (1828-1889) fut plus révolutionnaire que

1. Revue, *Kolokol*.

Herzen. Fils d'un pauvre prêtre, il reçut son éducation dans un séminaire d'abord, à l'Université de Pétersbourg ensuite. Ses études terminées, il fut pendant quelque temps le principal rédacteur du *Recueil militaire*, il collabora ensuite au *Contemporain* de Nekrassov. Il publia une longue série de travaux économiques, critiques, historiques et esthétiques. Le 7 juillet 1862, il fut arrêté, on opéra chez lui une perquisition ; puis, il fut envoyé devant un tribunal sous la triple accusation : 1° d'intelligences délictueuses avec le proscrit Herzen ; 2° de rédaction d'une proclamation séditieuse aux « paysans féodaux » ; 3° d'excitations à la révolte. Le 20 mai 1864, Tchernichevsky fut mis au pilori sur l'une des places publiques de Saint-Pétersbourg ; la sentence lui fut lue et une épée fut rompue au-dessus de sa tête. Il avait alors trente-cinq ans. La peine de mort fut commuée en travaux forcés. Il fut privé de tous ses droits, envoyé dans les mines pendant quatorze ans, et, de là, déporté en Sibérie, à perpétuité. Cette dernière peine fut réduite à sept ans.

Pendant son séjour dans la forteresse, avant d'être transporté aux mines, Tchernichevsky écrivit un roman intitulé : *Que faire ?* qui fut accueilli avec beaucoup d'enthousiasme. C'est un roman doctrinaire et social : Le mariage est un préjugé religieux : vive l'amour libre ! Tous les personnages du roman sont des « hommes nouveaux et libres ». Pour comprendre la portée sociale et morale de *Que faire ?* il faut se rappeler que le mariage civil n'existe pas en Russie, ni le divorce. Ce dernier est admis dans les cas exceptionnels, mais n'est accessible qu'aux très riches pouvant l'acheter un prix fabuleux.

Tchernichevsky est un véritable encyclopédiste. Il rêvait la révolution sociale et s'en était constitué l'économiste, l'agitateur et le prophète. Ses théories politiques et sociales se confondent avec celles de Bakounine et de Kropotkine.

Comme critique littéraire, il a contribué à détruire la métaphysique hégélienne du beau.

Dans « les années soixante[1] » se firent connaître deux romanciers de grand talent dont la destinée fut tragique, Pomialovsky (1834-1863) et Réchetnikov (1841-1871).

Les écrivains russes les plus connus à l'étranger, Tourguéniev, Gontcharov, Tolstoï, appartiennent à cette noblesse terrienne qui, grâce à l'esclavage de milliers d'êtres humains, parvint à se faire des rentes héréditaires qui permirent à ses descendants de consacrer leurs loisirs à la culture des belles-lettres. Leur instruction était aussi solide que possible; leur jeunesse s'écoula dans une sorte de rêverie paresseuse que nulle douleur prématurée, nul souci matériel ne vint interrompre. Mais ce n'est pas le lot général des écrivains russes. Pomialovsky, fils d'un diacre, — grade inférieur au pope — bien avant d'entrer au séminaire, dès l'âge de huit ans, commençait à s'enivrer d'eau-de-vie. Pendant son séjour au séminaire, il fit un article sur l'éducation et le porta à une revue d'éducation qui le reçut. Peu de temps après, il quitta le séminaire pour entrer à l'Université, mais celle-ci fut fermée l'année même. Après la mort de son père, il devint professeur de langue russe dans une institution de jeunes filles, donna sa démission après la troisième leçon, s'adonna à la littérature et à l'eau-de-vie dont il mourut à l'âge de vingt-neuf ans.

Son premier ouvrage *Notes d'un séminariste* est moins un roman qu'une série de scènes prises dans le monde pédagogique. Le *Bonheur bourgeois* et *Molotov* sont deux romans où l'auteur se montre observateur caustique et juge sévère des mœurs de son époque. Un réalisme cru se mêle chez lui à une sensibilité presque maladive.

Comme Pomialovsky, Réchetnikov est l'un des initia-

1. Terme consacré en Russie : 1860.

teurs de l'école réaliste russe. Né à Ekaterinenbourg (gouvernement de Perm) en 1841, Réchetnikov, fils d'un diacre adonné à l'ivresse, connut une enfance très dure, il était roué de coups du matin au soir. Il fut recueilli par son oncle, conducteur postal, qui le mit au séminaire où le système pédagogique était plutôt démoralisant. Deux fois Réchetnikov essaya de s'évader. La première fois, il fut repris et la correction qu'il reçut fut si forte qu'il resta à l'hôpital pendant plusieurs mois. La seconde tentative réussit. Réchetnikov séjourna parmi les ouvriers des fabriques et vécut d'aumônes. Observateur et perspicace, il réunit pendant son séjour dans le monde des travailleurs « les documents humains » qui lui servirent de base pour son roman *Ceux de Podlipnaïa.* Retrouvé par son oncle, il entra dans une école, mais bientôt le conducteur postal fut nommé buraliste dans une autre ville et le jeune Réchetnikov, pour terminer ses études élémentaires et gagner sa vie, devint veilleur de nuit. Ses études achevées, il se mit à lire, à compléter son instruction, tout en étant copiste dans un bureau de recettes. En 1862, un fonctionnaire, auquel plut la belle écriture de Réchetnikov, le fit venir à Saint-Pétersbourg. Son roman *Ceux de Podlipnaïa*, publié dans *Le Contemporain*, le rendit célèbre, mais la phtisie que la misère l'empêcha de soigner, l'emporta à l'âge de trente ans.

Ceux de Podlipnaïa sont des tableaux réalistes de la misère et des souffrances des humbles et des opprimés. Réchetnikov peint d'après nature; il ne cherche ni à idéaliser ni à enlaidir. Il est objectif, mais l'accent de sincérité, dont est pénétré son récit, montre au lecteur que l'auteur souffre avec les déshérités de la vie... « Le hameau de Podlipnaïa n'a rien d'attirant... Les izbas sont construites sur le bord d'une mauvaise route... Les unes sont sans toit, avec un plafond de paille... Jamais

les habitants de Podlipnaïa ne sont gais, ils gardent toujours l'expression triste des gens qui souffrent... Les vaches, les chevaux sont de véritables squelettes et ont l'air morne... Les enfants hurlent de faim et de froid, à quatre ans, ils ne savent ni parler, ni marcher... »

Pomialovsky, Réchetnikov et leur contemporain Lévitov (1842-1877), également d'une famille ecclésiastique, empêché par la misère de réaliser les promesses de ses débuts, sont des peintres de la misère des humbles. Les personnages de Lévitov sont les plus misérables. Un labeur écrasant les mène à la folie et au suicide. Ils sont atteints de phobie, mal si répandu parmi les Russes : ils ont peur de tout. Un passant demande à un moujik la permission de passer la nuit sous son toit. Le moujik lui fait réciter des prières... « Non, tu récites mal, je ne te laisserai pas rester chez moi, j'ai peur. »

Les moujiks de Gleb Ouspensky diffèrent peu de ceux de Pomialovsky et de Réchetnikov[1]. Ouspensky (1840-1902) se fit connaître par un ouvrage intitulé *Mœurs de la rue Rasteriaeva*. Nommé directeur d'une caisse d'épargne et de crédit pour les moujiks, dans le gouvernement de Samara, il se mit en contact direct avec le paysan russe et publia une série d'esquisses : *Les hommes et les mœurs du village russe*.

Nul mieux qu'Ouspensky ne connaît la psychologie du moujik, les mœurs villageoises, les relations du clergé de campagne avec les paysans et l'autorité supérieure. L'action de ses récits est extrêmement simple, sans intrigue compliquée, sans caractères profondément étudiés et sans situations bien dramatiques ; il connaît le secret de reproduire avec fidélité les traits généraux de la vie du peuple. Il introduisit dans la littérature le type de

1. Zlatovratski (né en 1845) appartient au même cycle. *Messieurs Karavaévi*, — esquisses plutôt que roman — est l'un de ses meilleurs ouvrages

Koulak, moujik-exploiteur, accablant le pays dès qu'il s'élève un peu au-dessus de sa condition, faisant travailler démesurément, *pour rien*, réduisant les autres à une misère extrême. Suivant Ouspensky, l'unique idéal du paysan, c'est l'argent, il n'a pas d'autre ambition. Ouspensky nia l'existence dans la commune russe de cette solidarité que certains « narodniki » présentaient comme une grande force morale. Cependant, Ouspensky était un loyal et un grand ami des moujiks. Dans *La puissance de la terre*, il montre, avec un réel talent, le pouvoir qu'a la terre de régénérer la vie et il déplore que les bienfaits de la terre aient à lutter avec les éléments de démoralisation : l'eau-de-vie, la misère, l'ignorance.

L'un des écrivains russes les plus remarquables du XIXe siècle est à coup sûr Saltykov (1826-1889), connu sous le pseudonyme de Tchedrine. Fils de parents nobles, grands propriétaires, il passa toute son enfance et une partie de sa jeunesse à la campagne où il vit de près le servage des moujiks. Ses impressions d'enfance laissèrent sur lui une trace ineffaçable et c'est en elles qu'il faut chercher la source de l'ardeur passionnée qu'il a mise à dépeindre la tristesse du régime d'alors. En 1848, Saltykov fut exilé à Viatka pour son premier essai littéraire *Une affaire embrouillée*. Il y resta sept ans comme proscrit et, en même temps, comme attaché au service administratif du gouverneur. Il eut le loisir d'étudier le milieu des tchinovniks et, en 1856, il publia son premier volume d'*Esquisses de la vie provinciale*.

Saltykov est le véritable Paul-Louis Courier russe. Sa source de raillerie est intarissable. Il n'a qu'un seul roman : *Messieurs Golovliev ;* on y trouve des types ciselés avec profondeur. Le portrait d'un personnage du roman, Ioudouchka, avare d'une espèce particulière, est un chef-d'œuvre d'observation et de réalisme. Le talent avec lequel

Saltykov expose les sentiments des divers personnages et leurs relations avec le milieu où ils vivotent fait sa supériorité. Dans les *Satires en prose*, il retrace avec beaucoup d'exactitude et de finesse les événements ordinaires de la vie de province où les petitesses et la trivialité jouent un si grand rôle.

L'une des dernières esquisses de Saltykov est intitulée *La conscience perdue*. « La conscience est perdue et cependant les hommes vont et viennent comme auparavant. Ils fréquentent les théâtres, ils fourmillent de plus en plus, cherchent leur proie et nul ne s'aperçoit qu'il manque quelque chose dans ce monde et que, dans l'orchestre de la vie, une flûte a cessé de jouer. Flatter, tromper, calomnier sont devenus chose simple et aisée. Le présent et l'avenir n'appartient qu'aux heureux qui ne voient pas que la conscience a disparu... »

Saltykov fut un grand admirateur de la France et de l'esprit français : « Mes souvenirs de la France datent de 1840, écrit-il dans ses *Mémoires*. Les noms de France et de Paris contenaient, non seulement pour moi mais pour tous les jeunes Russes de mon temps, quelque chose de fascinant, d'éblouissant... C'est de la France que nous attendions la lumière, non pas de la France de Louis-Philippe et de Cuizot, mais de la France de Saint-Simon, de Cabet, de Fourier, surtout de George Sand !... Il émanait de cette France la foi en l'humanité et la confiance que l'âge d'or n'était pas derrière nous, mais en avant... Nous habitions en Russie, mais notre vie morale et intellectuelle se passait en France. L'épisode le plus insignifiant de la vie sociale et politique de la France nous plongeait dans la joie ou dans la tristesse... Il nous était impossible de penser, sans un frisson agréable, aux principes immortels de 89 et aux grands événements qui en sont sortis... Notre enthousiasme fut à son comble en 1848. C'est avec une émotion

grandissante que nous suivions les dernières péripéties du règne de Louis-Philippe... Louis-Philippe, Guizot, Duchâtel, Thiers étaient pour nous des ennemis personnels, leurs succès nous accablaient, leurs échecs nous transportaient. L'agitation en faveur de la réforme électorale, les discours présomptueux de Guizot, les banquets de Février, tous ces événements nous faisaient passer par des sensations palpitantes... Pendant le carnaval de 1848, j'assistais à une matinée à l'opéra italien (Saint-Pétersbourg), quand tout à coup, la nouvelle se répandit que le ministère Guizot venait de tomber... Les vieux accueillirent cette nouvelle avec mauvaise humeur, nous, les jeunes, nous pouvions à peine contenir notre joie... Louis-Philippe prend la fuite... la République est proclamée... On nomme un gouvernement provisoire... Même la prolixité déclamatoire de Lamartine ne nous lasse pas au milieu de cet effondrement général et de ces tentatives de reconstruction... La France nous semblait le pays des miracles. Quiconque sentait un jeune cœur battre dans sa poitrine, ne pouvait pas ne pas admirer cette force créatrice qui jaillissait de la France comme une source éternelle, cette force qui ne pouvait pas accepter de frontière, qui aspirait à se répandre au dehors, plus loin, toujours plus loin... Les événements passent. La France cesse d'être le phare du monde, elle ne donne plus que la mode et la dernière coupe du pantalon... C'est alors que la douleur embrase le cœur de l'intellectuel russe et le poursuit partout... En 1870, la France éveille de nouveau l'attention de l'Univers, mais entre elle et ceux qui l'aiment se tient le bandit... Le bandit est tombé. Depuis dix-huit années, il égorgeait la France de ses propres mains, il a outragé son cadavre et maintenant, il demande aux Prussiens d'achever son œuvre... »

Le genre préféré de Saltykov est la satire et il y est

sans rival. Analyste profond, il aime le pittoresque et la diversité. Tous ses écrits pétillent d'un brillant humour. C'est une belle et noble figure.

Dans une étude remarquable, le physiologiste Setschenov[1] compare Saltykov au célèbre clinicien russe Botkine. « Botkine diagnostiquait merveilleusement les symptômes du mal physique. Saltykov était un maître dans l'art de diagnostiquer le mal moral et social. »

Mentionnons encore deux romanciers d'une valeur différente : Leskov (1831-1895) et Boborikine (né en 1836).

Le bagage littéraire de Leskov se ressent de l'ostracisme qui pendant plus de vingt ans a pesé sur lui : les libéraux le repoussaient, les conservateurs lui faisaient des avances, tout en ne voulant pas accepter ses idées, ne les trouvant pas assez conservatrices. Les romans de Leskov, *Le voyageur enchanté*, *Soboriane*, etc., ont une valeur purement documentaire au point de vue de l'histoire littéraire. Quelques années avant sa mort, Leskov devint disciple de Tolstoï : il cessa de fumer, se fit végétarien, revêtit la blouse du paysan. Son testament est assez curieux : « Je possède beaucoup de défauts. Je ne mérite ni louanges ni regrets. Je me suis souvent blâmé moi-même : que celui qui voudra me blâmer le sache. Je le prie de me passer sous silence. »

Depuis 1855 Boborikine n'a cessé de produire, il publie au moins un roman par an ; par la quantité de ses œuvres, il est le premier parmi les romanciers russes. En 1871, son roman annuel *La victime du soir* fut brûlé par la censure à 3.000 exemplaires. Il est étonnant que l'on n'ait jamais rien traduit de lui ; depuis le succès de Tolstoï, dès qu'un Russe publie la moindre petite brochure, passant tout à fait inaperçue dans son pays natal, il fait immédiatement traduire son *œuvre* en toutes les langues pour faire

1. Voir notre ouvrage, *La philosophie russe contemporaine*, p. 120-122.

connaître à l'Univers la dernière création du génie russe.

Boborikine est un esprit libre, un érudit et un Européen, mais les personnages de ses romans manquent généralement de relief et de vie, leurs conversations rappellent, par leurs longues tirades, les articles de journaux.

Les femmes ont joué un rôle important dans l'histoire de la Russie. Depuis Marfa Possadnitsa qui gouverna au xv[e] siècle la république de Novgorod et défendit l'indépendance de cette ville contre l'invasion moscovite, jusqu'à Véra Zassoulitch, elles ont prouvé qu'elles savent monter à l'échafaud ou expier en Sibérie leurs rêves de liberté. Elles se sont aussi illustrées dans les sciences ou les lettres. Au xviii[e] siècle, une femme — la comtesse Dachkov (1743-1810) — fut *président* de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg.

Le nom de Sophie Kovalevsky (1850-1891), professeur de sciences mathématiques à l'Université de Stockholm, est célèbre en Europe.

Parmi les romancières russes, la première place appartient à M[me] N. D, Khvochtchinskaïa, connue sous le pseudonyme de Vsevolod Krestovsky. M[mes] Marko Vovtchok, Jadovskaïa, Olga Chapir, Dmitrieva, Mikoulitch sont des romancières très distinguées.

Les femmes romancières russes ne sont pas des génies, mais elles savent émouvoir le lecteur en lui révélant les tristesses de la vie sociale, surtout depuis la fin du règne d'Alexandre II.

Depuis cette époque, — Tolstoï, Korolenko, Tchékhov mis à part — on constate, en Russie, un arrêt dans le mouvement intellectuel. Une apathie oblomovienne envahit la société russe. Tout et tous — même les Roudine — sont plongés dans un sommeil léthargique troublé tout dernièrement par les vagabonds de Gorki.

X

GORKI

I. — La famille de Gorki. — Gorki apprenti cordonnier. — Chez les vagabonds. — Premières lectures. — Dans une boulangerie. — Konovalov. — Tentative de suicide. — Nouveau vagabondage. — Débuts littéraires. — Premières impressions. — Fécondité littéraire.

II. — Romantisme réaliste de Gorki. — Langue. — Style. — Faculté d'évocation. — La nature dans l'œuvre de Gorki. — Introduction des vagabonds dans la littérature russe. — L'art des déchus. — La haine du marchand et du bourgeois. — Le fatalisme. — *La Famille Orlov.* — Nobles aspirations. — *Les trois.* — Ilia. — Qualités et défauts des ex-hommes de Gorki. — Alcoolisme. — Claustrophobie. — Dégénérescence. — Les stigmates sociologiques complètent les stigmates psycho-physiques. — Les *sans-travail.* — Le moujik et la terre. — Le paupérisme. — Victimes de l'état social. — Le vagabond, le petit bourgeois et la classe dirigeante. — Causes des tristesses de la vie russe. — Les mérites de Gorki. — Gorki est artiste et non écrivain révolutionnaire. — Sa tâche de romancier est terminée. — L'œuvre de Gorki est la fin logique du mouvement littéraire et social du XIXe siècle en Russie.

L'œuvre de Gorki est la fin logique du mouvement littéraire et social du XIXe siècle en Russie, elle est l'aboutissant naturel, évolutif des *Ames Mortes* de Gogol, des *Récits d'un Chasseur* de Tourguéniev, des *Souvenirs de la Maison des Morts* de Dostoïevsky, des *Contes populaires* de Tolstoï.

Les critiques russes sont, presque tous, à la louange, à l'apologie, à l'enthousiasme haletant. Soit conviction, soit entraînement, ces admirateurs applaudissent à tout rompre. Rares sont ceux qui, tout en criant : *bravo !* se donnent le temps de reprendre haleine et de glisser quelques restrictions entre deux vivats.

Le mérite le plus incontestable de Gorki, c'est d'avoir introduit dans la littérature des types caractéristiques de la classe la plus nombreuse en Russie, le peuple ; sa gloire, c'est de nous avoir donné une peinture vivante de la force nouvelle sur laquelle la Russie — à tort ou à raison — compte depuis longtemps, dans laquelle elle met toutes ses espérances, tout son avenir...

I

Maxime Gorki (Maxime l'*Amer*) — pseudonyme d'Alexeï Maximovitch Pechkov — est né à Nijni-Novgorod, en 1869. Son père, ouvrier tapissier, épousa, contre le gré de sa famille, la fille d'un ancien *bourlac*, hâleur de barques sur la Volga. Il mourut en 1873, lors de l'épidémie de choléra. La mère du futur romancier se remaria bientôt et le jeune Alexeï, âgé de huit ans, fut mis comme apprenti chez un cordonnier.

Gorki tient de sa mère la tristesse pensive et de son père la violence de tempérament. Nature inquiète, abandonné à lui-même, il change plusieurs fois de métier et finit par s'enrôler dans l'armée des vagabonds, composée en Russie de sans-travail, d'ex-fonctionnaires, d'anciens étudiants, de moujiks que le manque de terre chasse de leur village, de la lie de la société, tous buveurs de *vodka*, sans profession avouée, tantôt ouvriers, tantôt voleurs, prêts à tout, capables de tout. Gorki ne connaît désormais que la grande route, il n'a pour compagnons que des vagabonds dont la vie n'a pas de secrets pour lui, il ne comprend que les va-nu-pieds... Il explore les bords de la Volga dont les eaux éveillent son imagination : partout, il observe, emmagasine des visions, emplit sa mémoire d'images, l'enrichit de modèles, de types originaux. Les conditions d'existence de Gorki sont vraiment douloureuses ; il est, tour à tour, aide-cuisinier sur un bateau à vapeur, marchand de *kvass* (cidre), hâleur. Le monde des

idées lui est totalement étranger : quelques lectures fugitives de Gogol, des vers épars du poète populaire Koltsov, l'histoire de Stenko-Razine, des épisodes de l'histoire de Russie — c'est tout. A l'âge de dix-sept ans, le hasard de son vagabondage l'amène à Kazan, ville universitaire ; il fait la connaissance d'étudiants qui se mettent à l'instruire, et, tout en étant aide chez un boulanger, Gorki lit des livres qu'on lui prête. « La boulangerie était dans un sous-sol dont les fenêtres se trouvaient au-dessous du niveau de la rue. Il y avait peu de lumière, peu d'air, mais beaucoup d'humidité et de poussière de farine. Un énorme poêle occupait presque le tiers de la cuisine. L'odeur du levain pénétrait l'air malsain. Le plafond enfumé, le mélange de la lumière grise du jour avec celle du feu du four donnaient un éclairage fatigant pour la vue. »

Qu'importe à Gorki ? Il se lie avec un autre ouvrier boulanger, vagabond comme lui, Konovalov, un véritable artiste dans son genre. « Il fallait voir comme il maniait un bloc de pâte de 7 poudes ! Les premiers temps, en le voyant précipiter dans le four les pains non cuits que j'avais à peine le temps de tirer de la cuve pour les jeter sur sa pelle, je craignais qu'il ne les mît les uns sur les autres. Mais j'ai éprouvé pour lui une véritable admiration quand il eut enlevé trois fournées sans qu'aucun des cent vingt pains, beaux, dorés, ait été abîmé. » Konovalov aimait son travail, s'exaltait pour ce qu'il faisait, était triste quand le four cuisait mal ou que la pâte ne montait pas. Il était, au contraire, heureux, si les pains sortaient du four ronds et réguliers, dorés à point avec une croûte mince et ferme. Il prenait de la pelle le plus beau pain et le faisait sauter d'une paume sur l'autre, s'exclamant : « Quelle beauté ! »

1. *Konovalov.*

« Après le travail, raconte Gorki, nous nous étendions, dans la cour, sur le dos, et nous contemplions les abîmes suspendus sur nos têtes. Peu à peu, le ciel bleu qui nous attirait à lui enveloppait notre âme... Nous perdions le sentiment de l'existence et nous nagions dans les secrets des cieux... Nous étions dans un état de demi-sommeil, de contemplation... Nous restions ainsi des heures entières, et, quand nous rentrions, cette communion avec la nature nous avait rafraîchi le cœur...

« ... En ce temps-là, les destinées de l'humanité me préoccupaient, je m'efforçais de préparer en ma personne une force puissante et active, je me considérais comme un grand personnage indispensable à la vie générale. »

Gorki lisait souvent des contes populaires à Konovalov. « Comme cela est étrange, disait ce dernier, un homme a écrit un livre... c'est du papier... et c'est un livre !... Ils vivent, ces gens, et ils voient la vie, et ils absorbent en eux toute la douleur de la vie. Leurs yeux doivent être des yeux extraordinaires ! Ils regardent la vie et une tristesse leur vient, et ils versent leur tristesse dans les livres. Mais cela ne les soulage pas parce que le cœur est atteint et qu'on n'en chasserait pas la tristesse même avec le feu. Alors ils boivent... L'auteur meurt, et son livre reste, et on le lit... »

Konovalov trouvait qu'il fallait encourager ceux qui font des livres, « parce qu'ils comprennent plus que les autres. Moi, par exemple, que suis-je ? Un va-nu-pieds, un ivrogne. Ma vie n'a pas de raison d'être. Pourquoi suis-je sur la terre, à qui suis-je nécessaire ? Je n'ai rien, ni abri, ni femme, ni enfant, et je n'en éprouve aucun désir. Je vis et je m'ennuie. Pourquoi ? Je n'en sais rien. Quelque chose me manque, une étincelle... »

Gorki se mit à lire assidûment des livres que les étudiants lui prêtaient. Le contact avec le monde des idées

eut pour résultat une tentative de suicide. Gorki avait dix-huit ans. Son âme fragile de poète n'était pas préparée à la lumière intellectuelle, — le choc était trop vigoureux. Mais son ami Konovalov, le vagabond incorrigible, était là ; il lui disait : « C'est bien à tort que tu as la manie des villes. La vie y est pourrie. Il n'y a ni air ni espace. Tu es un homme instruit, tu sais lire, qu'as-tu à faire des autres hommes ? Quitte les villes. Les livres ? On n'est pas au monde seulement pour lire des livres. Ce sont des bêtises. Et puis, achètes-en, mets-les dans ton sac et marche ! Veux-tu aller à Taschkent, à Samarkand ? Nous irons sur l'Amour, veux-tu ? Se promener sur la terre, c'est ce qu'il y a de mieux. Tu marches et tu vois des choses nouvelles et tu ne penses à rien. Le vent souffle à ta rencontre et il semble qu'il chasse toute la poussière de ton âme. Tu es libre... Rien ne te gêne. Si tu as faim, tu travailles pour cinquante copecks. Et tu marches toujours. De cette manière, nous verrons beaucoup de choses... »

Et Gorki entendit la voix de la grande route, il comprit que « sa place n'était pas dans les milieux intellectuels ». Il quitte Kazan, revoit les bords de la Volga, visite le Caucase, va jusqu'à la mer Noire. Ici, gardien sur la voie ferrée, là, ouvrier, il gagne sa vie, cause avec ses compagnons de route, observe beaucoup, se pénètre des beautés de la nature. En 1892, il fit la connaissance de Vladimir Korolenko qui le révéla aux lettrés russes. Notre vagabond se met à écrire. Sa première nouvelle *Makar Tchoudra* (1893) obtint un certain succès. « Il faisait nuit, — raconte Gorki[1] — lorsque je sortis de la maison où, dans un cercle intime, j'avais lu ma première nouvelle imprimée. On m'avait fait beaucoup de compliments, et, agréablement émotionné, je marchais lentement dans la rue déserte, éprouvant pour la première fois de ma vie,

1. *Le lecteur.*

avec une telle plénitude, la jouissance de vivre. C'était au mois de février ; la nuit était claire et le ciel sans nuages, tramé d'un riche tissu d'étoiles; un vent vivifiant soufflait sur la terre couverte d'une abondante et vaporeuse parure de neige fraîchement tombée. Les branches d'arbres, qui passaient par-dessus les murs, jetaient sur mon chemin des arabesques compliquées d'ombres, les paillettes de neige brillaient, éclatantes et soyeuses, sous la clarté bleue et caressante de la lune. On ne voyait nulle part un être vivant, et le craquement de la neige sous mes pas était le seul bruit qui troublait le silence solennel de cette nuit claire, présente à ma mémoire... Je pensais : — Il est bon d'être quelque chose sur cette terre parmi les hommes. »

Gorki écrit beaucoup, il produit des contes et des nouvelles comme un pommier produit des pommes. Son premier recueil de *Récits* parut en 1896 à Saint-Pétersbourg. La critique se montra hésitante, mais le public lettré fit un accueil chaleureux à ce volume : 24.000 exemplaires se vendirent en huit mois. La réalité vivante des personnages, la profondeur, l'énergie et le pittoresque du langage acquirent vite à l'auteur des admirateurs. Depuis les *Récits d'un Chasseur* de Tourguéniev on n'avait rien vu de pareil. Le peuple, évoqué en une vision précise, charma les lecteurs. Et Gorki écrit toujours : il a publié six volumes de *Nouvelles*[1] tout en continuant son vagabondage. Le Kremlin de Moscou, les îles de la Néva, les salles de rédaction ne lui disent rien. C'est la grande route qu'il lui faut, et les vagabonds-philosophes. Souvent, après une réception enthousiaste de la jeunesse studieuse et du monde lettré, Gorki dit à tous : « Adieu, frères, je m'en vais ! » Et il reprend sa marche éternelle.

1. Maxime Gorki. *Raskazi* (Récits), Saint-Pétersbourg, 1902. Titres des *Nouvelles de Gorki* : *Konovalov ; Jour d'automne ; Le Khan et son fils ; La vieille ; La steppe ; Malva ; Vaska Krasny ; Un lecteur ; Une erreur ; Les amis ; Thomas Gordïeïev ; Trois ; Varenka Olessova ; Na dnié ; Méstchanés, etc.*

II

Maxime Gorki est un écrivain fécond, créateur, son don d'observation est très puissant et l'imagination créatrice jaillit chez lui comme une source vivante ; il y a des vrais sanglots dans son style, inégal, mais toujours plastique, voluptueux, fiévreux, plein de mouvement. Il sait évoquer, en quelques lignes, tout un monde d'images, sombres ou colorées, riantes ou tragiques, faire surgir, au milieu du tumulte des métaphores, le flot des idées. Romantique par la forme, il est réaliste par le fond, il n'analyse pas, il croque, dessine, peint. Restant toujours dans les limites de la réalité, Gorki, à de rares exceptions près, se tient à la hauteur d'un véritable poète, il possède à merveille le don émotif. Sa langue est rude, violente, mais sonore ; ses descriptions sont animées, vigoureuses. Il évoque la vie avec une intensité remarquable ; il voit la vie partout, la nature elle-même lui semble éloquente, il lui attribue une force vivante, il croit qu'elle sent et qu'elle comprend. La nature joue un rôle prépondérant dans ses récits, à elle il rapporte tous ses sentiments, toutes ses pensées, il s'en sert pour faire des comparaisons poétiques et philosophiques, il la fait confidente de ses chagrins, de ses idées...« La mer sommeille (mer Noire), immense, soupirant paresseusement le long de la grève, elle s'est endormie, paisible en sa vaste étendue, baignée par le rayonnement bleu de la lune. Douce comme le velours, elle se confond avec

le ciel bleu du Sud et dort profondément, réfléchissant en elle-même le tissu transparent des nuages floconneux, immobiles, où s'incruste le dessin doré des étoiles. Il semble que le ciel se penche toujours plus bas sur la mer, comme s'il désirait comprendre ce que murmurent entre elles les vagues infatigables qui, d'un air endormi, grimpent l'une après l'autre sur le rivage. Les montagnes, couvertes d'arbres courbés fantastiquement par le vent du Nord-Est, élèvent majestueusement leurs sommets dans le désert bleu qui les entoure, et leurs contours sévères s'arrondissent, enveloppés par les ténèbres de la nuit du Sud. Les montagnes sont graves et pensives. Sur les vagues splendides au reflet verdâtre, elles laissent tomber les ombres noires qui les recouvrent, comme si elles voulaient arrêter le mouvement uniforme, étouffer le bruit incessant de l'eau et les soupirs de l'écume qui troublent le silence mystérieux répandu dans le paysage, où monte le disque bleu de l'astre caché encore derrière les sommets... »

« ... Le vent caressait la puissante poitrine salinée de la mer, les rayons du soleil la réchauffaient et elle soupirait, fatiguée de leurs ardentes caresses... Elle s'étendait calme à l'horizon brumeux et ses vagues transparentes s'abattaient mollement sur la rive pleine de mouvement et de bruit. Rayonnante sous la clarté du soleil, elle souriait, éblouissante, grande, forte, bonne, et son haleine allait rafraîchir sur la rive les travailleurs qui s'évertuaient à endiguer la liberté de ses flots... La mer semblait plaindre les gens : des siècles d'existence lui avaient fait comprendre que les malfaiteurs véritables ne sont pas ces hommes qui construisent ; elle savait que ceux-là ne sont que des esclaves et qu'on leur impose par force la lutte avec les éléments dont la vengeance est toujours proche. Ils peinent ; leur sang et leur sueur sont le ciment de tout ce qui se fait sur terre. Eux aussi sont un élément, et c'est pour-

quoi la mer regarde avec bonté le travail dont ils ne profitent pas. Les petites larves grises qui épuisent la montagne sont pareilles aux gouttes des flots qui tombent les premières sur les rochers inaccessibles de la rive, poussées par l'éternel désir qu'a la mer d'élargir ses domaines, et sont les premières à mourir en se brisant contre eux. »

Quand Gorki reste fidèle à lui-même, quand il évoque le monde qu'il connaît par excellence, celui des vagabonds, il est remarquable. Mais la peinture de la petite bourgeoisie, des marchands fripons, ambitieux et vaniteux, l'oblige à forcer son talent. On le constate dans *Thomas Gordïeïev* et dans *Varenka Olessova*. L'héroïne de ce dernier récit, Varenka, trouve que « dans les romans russes le héros est toujours bête et tout gauche, son cœur est constamment soulevé par une sorte de nausée, tout le temps il pense à quelque chose d'incompréhensible, il plaint tout le monde et lui-même est si piteux! Il songe, puis il parle, puis il se remet à songer... » Cette même Varenka n'aime pas à lire sur les moujiks, car « il n'y a rien d'intéressant dans leur existence. Je les connais, je vis avec eux et je vois qu'on écrit sur eux d'une manière fausse. On les représente si malheureux, et ils sont tout simplement des lâches, et il n'y a pas du tout de quoi les plaindre. Ils ne veulent qu'une chose: vous duper, vous voler. Ils vous obsèdent de demandes, ils se plaignent, ils sont vilains, sales. Ils sont intelligents, même très rusés... » Varenka ne les aime pas...

L'élément essentiel du succès de Gorki est la nouveauté du monde dont il évoque l'image, l'introduction des vagabonds dans la littérature. Il a vécu de leur vie, il en vit encore. Souvent, c'est sa propre histoire qu'il raconte ; il sait animer ses héros, et, grâce à lui, nous connaissons leurs pensées, leur langage, leurs gestes, leurs aspirations, nous les voyons vivre. Cependant, certains récits de Gorki

produisent sur nous une impression presque lugubre. Sans doute, les cadres en sont toujours pittoresques, les images toujours vivantes, mais tous ces grands chemins, tous ces cabarets, tous ces va-nu-pieds finissent par surexciter nos nerfs, nos sens, en raffinent l'acuité. L'âme russe respire dans une sorte de chanson douloureuse qui nous prend au cœur, on se souvient des paroles de Pouchkine : « Que le peuple russe est triste ! » Il ne s'agit que de meurtres, de vols, d'exploits ténébreux. Dans les *Amis*, un vagabond, pris de scrupules de conscience, engage son compagnon à rendre un cheval qu'ils viennent de voler à un moujik :

— « J'ai pitié de ce malheureux. C'est un être humain.

— « On voit que tu as l'âme bonne et de l'esprit pour un kopeck. Un être humain ! Qu'est-ce donc qu'un homme pour un autre homme ? Quand il m'attrapera, il m'écrasera ; je l'attrape, je l'écrase... »

La plupart de ces personnages sont dénués de tout sentiment moral. La haine, la vengeance et la colère se disputent leur cœur. L'un des plaisirs favoris des héros de Gorki, c'est de battre leur femme. « ... Il n'y a qu'une chose bonne dans la vie : battre sa femme, dit l'un d'eux. C'est comme ça... que le diable m'emporte ! Que voulez-vous que j'y fasse ? Est-ce que je ne suis pas un homme ? est-ce que je n'ai pas le droit de battre ma femme ? » — « Oui, tu es un homme ! Quant à la battre, bats-la, tu ne peux pas faire autrement ; mais bats-la avec précaution, rappelle-toi que tu peux nuire à sa santé ou à la santé de l'enfant. En général, il ne faut jamais battre les femmes enceintes sur le ventre, sur la poitrine, sur les hanches... frappe sur la nuque ou prends une corde et... sur les parties molles[1]... »

1. *Ex-hommes.*

Dans tous leurs exploits — vols, crimes — ces déchus sont de véritables artistes : « On n'a vraiment l'impression de vivre, dit « l'Etrange Compagnon », que lorsqu'on risque quelque chose. Plus il y a de risques, plus il y a de vie.. Savez-vous ce que c'est que d'avoir faim ? Il m'est arrivé à moi de ne pas manger pendant quarante-huit heures de suite. Et lorsque l'estomac commence à se ronger lui-même, lorsqu'on a l'impression que les viscères se dessèchent, alors on se sent prêt à tuer un homme ou même un enfant pour un morceau de pain ; on est prêt à tout... Il y a une poésie spéciale dans cette disposition au crime, c'est une sensation très particulière et, après l'avoir éprouvée, on s'estime davantage soi-même... Il y a aussi une grande beauté dans la conscience que j'éprouve à être détaché des hommes, à comprendre clairement la solidité et la hauteur de cette muraille de péchés que j'ai librement élevée entre eux et moi. Il y a beaucoup de douceur à courir le danger perpétuel d'être découvert, roué de coups et mis en prison. La vie est un jeu. Je risque tout sur une carte ; tout, c'est-à-dire rien, et je gagne toujours, sans crainte de perdre quoi que ce soit, excepté ma peau. »

Il y a des ambitieux parmi les vagabonds et des ironistes :

— « Buvons, futur forçat, à ton avenir. Si tu tues un homme qui a de la galette, partage avec moi... Alors, mon vieux, j'irai en Amérique... et je me pousserai jusqu'à devenir président des États-Unis. Ensuite, je déclarerai la guerre à toute l'Europe et je la battrai à plates coutures. L'armée ? J'inviterai des Français, des Allemands, des Turcs et je battrai avec eux leurs propres familles... comme Ilia Mourometz[1] battait les Tartares avec un Tar-

1. Héros légendaire.

tare. Avec de l'argent on peut être Ilia lui-même... et détruire l'Europe et prendre chez soi comme laquais le marchand Judas Petounnikov... Donne-lui 100 roubles par mois, et il sera ton laquais... Mais il fera un mauvais laquais, il volera[1]... »

Tout ce monde hait le marchand, le riche, le parvenu. « Qu'est-ce qu'être marchand ? Analysons ce fait grossier et absurde... Avant tout, chaque marchand est un paysan. Il arrive de la campagne, et un certain temps après, il devient marchand. Pour le devenir, il faut de l'argent, n'est-ce pas ? On sait bien que l'honnête labeur n'en produit pas. Il s'en suit que, d'une manière ou d'une autre, le paysan a volé. Donc, le marchand, c'est un paysan voleur... Si j'écrivais dans les journaux, j'aurais montré le marchand sous son véritable aspect... J'aurais montré qu'il n'est qu'une bête... Je le connais, lui ! Il est grossier, il est sot, il ne jouit pas de la vie, il ne connaît rien au-dessus du gros sou[2]... »

« ... Le moujik pauvre, le moujik qui travaille, c'est pour les riches une substance alimentaire, c'est-à-dire un animal comestible. Le soleil, l'air, l'eau et le moujik sont indispensables à l'existence du riche[3]. »

Dans les moments de lassitude, les vagabonds deviennent religieux ; généralement ils ne sont que fatalistes à outrance.

« Tous travaillent, dit Makar Tchoudra. Pourquoi ? pour qui ? Personne ne le sait. Tu vois un homme qui s'éreinte à labourer et tu penses : goutte à goutte, il épuise sa force et sa vie pour cette terre, un jour, il y sera couché et y pourrira. Rien ne restera de lui, il ne verra rien de son champ, et il mourra comme il était né : imbécile ! Est-ce qu'il connaît la liberté ? comprend-il l'immen-

1. *Ex-hommes.*
2. *Ibid.*
3. *Un étrange compagnon.*

sité de la steppe? Non, il est esclave comme à sa naissance et, toute sa vie, il reste esclave, voilà tout! Que peut-il faire de lui-même? s'étrangler seulement, s'il est un peu intelligent...

« Un jour, dans la prison, j'avais grande envie de m'étrangler avec ma ceinture. Je parlais avec un vagabond, homme religieux. « Il ne faut pas vivre, me dit-il, d'après tes idées, mais d'après la parole de Dieu... Soumets-toi à la volonté divine, tes vœux seront exaucés. » Lui-même portait un habit déchiré et plein de trous. Alors je lui conseillai de demander un nouvel habit à Dieu. »

« Pavel, mon frère, gémit Konovalov, ne boit pas. Il possède une boulangerie à Perm. Moi, je travaille comme lui et je suis pourtant un vagabond et un ivrogne. Et nous sommes les fils de la même mère. Il y a donc quelque chose en moi qui n'est pas bien. Je ne suis pas seul de cette espèce... Nous sommes des êtres à part... Nous sommes fautifs envers la vie. Nous n'avons pas la joie de vivre, nous n'avons aucun sentiment envers nous-mêmes. »

« Personne ne connaît sa juste place dans la vie, et chacun de nous s'attelle à un collier qui n'est pas fait pour lui. La place du marchand Judas Petounnikov est aux travaux forcés et il se promène en plein jour dans les rues... il a même l'intention de bâtir je ne sais quelle fabrique. La place de notre maître d'école serait auprès d'une grosse bonne femme, au milieu d'une demi-douzaine de mioches, et il roule dans le cabaret de Vavilov. Vois, quelle drôle de chose! La vie nous bat comme un jeu de cartes et ce n'est que par hasard, et encore pas pour longtemps, que nous trouvons notre vraie place [1]. »

1. *Ex-hommes*.

Parfois, un rayon de soleil, un éclat de bonté raniment ces cœurs rudes, illuminent et apaisent les troubles de leurs âmes douloureuses.

Les héros de la *Famille Orlov*, Grischka et Matrena sont, tous les deux, jeunes, ils s'aiment et sont fiers l'un de l'autre. Grischka est fort, passionné, beau et Matrena, blanche, grassouillette, avec une flamme dans ses yeux gris — une gaillarde. Ils s'aiment, mais ils s'ennuient tellement à vivre ! Ils n'ont presque pas d'impressions, d'intérêts, qui auraient pu leur donner de temps en temps la possibilité de se reposer l'un de l'autre et auraient satisfait le besoin de l'esprit humain, se tourmenter, penser, brûler, en un mot vivre. Si les Orlov avaient eu un but dans la vie, leur vie eût été plus légère. Ils s'étaient habitués l'un à l'autre, connaissaient mutuellement toutes leurs paroles, tous leurs gestes. Le jour succédait au jour et n'apportait rien dans leur existence qui pût les divertir. Quelquefois, les jours de fêtes, ils allaient rendre visite à d'autres pauvres d'esprit, semblables à eux-mêmes ; quelquefois, c'est à eux qu'on rendait visite ; on buvait, on mangeait, souvent on se battait. Puis les jours incolores recommençaient à s'écouler lentement, l'un après l'autre, comme les anneaux d'une chaîne invisible, alourdissant la vie de ces êtres par le travail, l'ennui, et une absurde irritation de l'un contre l'autre... Pour se distraire, sans doute, ils se battent, et souvent, les voisins entendent :

— Tu vas me tuer, crie la femme tout essoufflée.

— Ce n'est rien ! tranquillise l'homme, sûr de lui et avec une colère concentrée.

Le public se penche vers la fenêtre des Orlov, envahi du désir poignant de voir, par soi-même, les détails du combat.

— Il est à cheval sur elle... tout le nez est en sang...

crient avec volupté les plus proches... La cour est pleine de bruits, de rires, de plaisanteries.

Après le combat, Orlov reste assis dans son coin et se tait, sans regarder personne. Personne ne l'approche, car on sait qu'à ce moment, c'est une bête fauve. Il reste envahi d'une sourde et lourde colère qui pèse sur sa poitrine et gêne sa respiration; ses narines palpitent et lui donnent l'expression d'un oiseau de proie, ses lèvres se contractent, découvrant deux rangs de dents jaunes, solides et grosses. Quelque chose d'informe et d'obscur grandit en lui, de vagues taches rouges nagent devant ses yeux, une angoisse et une soif d'eau-de-vie lui rongent les entrailles. Il sait que lorsqu'il aura bu, çà ira mieux, mais il fait encore jour et il a honte d'aller au cabaret, dans cet état, délabré et déchiré... Sa femme, toute meurtrie est étendue par terre, elle gémit et il sent que c'est une martyre... Il le sait. Il sait même qu'elle a absolument raison et que lui, il a tort, et cela augmente encore sa haine, parce qu'à côté de cette conscience, un sentiment furieux et obscur bouillonne dans son cœur, qui est plus fort que sa conscience. Tout est trouble et pénible en lui, il se laisse aller au lourd fardeau de ses sensations intérieures, ne connaissant qu'une demi-bouteille d'eau-de-vie pour se soulager.

Souvent Orlov gémit :

— En voilà une vie ! Le travail continuel, et puis l'ennui sans bornes, l'ennui, et puis le travail... Ma mère m'a mis au monde selon la volonté de Dieu... contre çà on ne peut rien dire ! J'ai appris un métier... mais pourquoi faire ? Est-ce qu'il n'y a pas assez de cordonniers sans moi ?... Je reste dans une fosse et je couds... Puis je mourrai... et puis après ? Quel sens çà a-t-il ? Et pourquoi faut-il que je vive, couse et meure ?

— Tu ferais bien de ne pas boire de cette sale eau-

de-vie, tu vivrais plus heureux et des idées pareilles ne se fourreraient pas dans ta tête, lui conseille humblement Matrena.

— Avec tes paroles en bois, tu n'es qu'une poupée du diable ! Remue un peu ta cervelle; est-ce que je peux ne pas boire, puisque c'est là ma joie ?

Matrena s'approchait de lui avec un regard caressant et amoureux, cherchant ses yeux, et se serrait fort contre sa poitrine.

— A présent, il suffit de se lécher comme des veaux, disait Grischka morne, et il faisait semblant de vouloir la repousser, mais elle se serrait contre lui encore plus près, encore plus fort. Alors les yeux du cordonnier s'allumaient, il jetait l'ouvrage par terre, et prenant sa femme sur ses genoux, il l'embrassait beaucoup et longtemps, en soupirant de toute la force de ses poumons, et, parlant à mi-voix, comme s'il avait peur que quelqu'un entendît ses paroles :

— Ah, Motria ! Nous vivons bien mal ensemble, si mal... nous nous mordons comme des fauves, et pourquoi ? Telle est mon étoile... l'homme naît sous une étoile, et l'étoile, c'est sa destinée... que puis-je faire avec mon caractère ?... Tu as raison contre moi... Et plus tu as raison, plus j'ai envie de te battre...

— Si un enfant nous venait, nous serions mieux; nous aurions un divertissement et de quoi penser.

— Eh bien, qu'est-ce que tu fais donc, accouche...

— Oui, mais avec des coups comme tu m'en donnes, je ne peux pas porter... C'est que tu frappes fort sur le ventre et sur les flancs... Au moins si tu ne donnais pas de coups de pied.

— Est-ce qu'on peut calculer à ces moments-là avec quoi et sur quoi il faut frapper ? Et puis, je ne suis pas une espèce de bourreau, je ne bats pas pour le plaisir, mais par angoisse...

— D'où t'est-elle venue cette angoisse ?

— Tel est mon sort ! Regarde, suis-je plus mauvais que les autres, que le Petit-Russien, par exemple ? Pourtant le Petit-Russien n'a pas cette angoisse. Il est tout seul, ni femme, ni personne... Moi, j'aurais crevé sans toi. Et lui, rien ! Il fume sa pipe et sourit, satisfait, le diable ! Je reste ici dans le trou, et je travaille tout le temps et je n'ai rien de rien. Et toi aussi... Tu es ma femme, et qu'est-ce qu'il y a d'intéressant en toi ? une femme comme les autres... Je connais tout de toi... Quelle vie, je te demande... Alors, je vais au cabaret...

— Pourquoi t'es-tu marié ?

— Pourquoi ? le Diable sait pourquoi ! Il aurait mieux valu me faire va-nu-pied...

— Alors va, et rends-moi la liberté, déclare Matrena, prête à fondre en larmes.

— Où irais-tu ? demande Grischka d'un air important.

— Çà, c'est mon affaire.

— Où çà ? et ses yeux s'allument, sinistres.

— Ne crie pas...

— Peut-être, tu as reluqué quelqu'un ? parle !

— Laisse !

Il la saisit déjà par les cheveux, il rage et la bat sans merci... Et une demi-heure après... « Allons, mon pigeon chéri, pardonne ! » Et Matrena est prête à payer ces paroles avec les douleurs de ses flancs meurtris ; elle pleure, rien que de la joie de l'attente des caresses...

Voici qu'éclate le choléra. Les Orlov font la connaissance d'un étudiant en médecine qui soigne les malades avec un désintéressement remarquable, malgré l'ignorance et la mauvaise volonté des paysans. Ils s'enrôlent tous les deux dans le baraquement.

Un jour, le médecin dit à Orlov « qu'il est un homme dont on a besoin ». Cela transforme complètement le cor-

donnier... Il plaît de plus en plus aux médecins. Sous l'influence de toutes les impressions réunies de la nouvelle forme de son existence, une disposition d'esprit étrange et exaltée se développe en lui... Il a la passion de faire quelque chose de tel que l'attention de tous soit attirée sur sa personne, que tout le monde, frappé d'étonnement, soit obligé de reconnaître la force de son individualité... C'est une ambition qui peu à peu devient une soif d'accomplir des prouesses généreuses. Stimulé par ce désir, Orlov exécute toutes sortes de dangereux tours de force; par exemple, à lui seul, sans attendre l'aide des camarades et à grand'peine, il traîne quelque malade corpulent de sa couchette au baraquement, soigne les malades les plus sales, etc... Mais tout cela ne le satisfait pas; il désire quelque chose de plus grandiose; ce désir le tourmente et le pousse à l'angoisse. Alors, il s'épanche avec sa femme, parce qu'il n'a personne autre avec qui le faire :

— « Mon âme brûle... Elle voudrait de l'espace... que je puisse librement faire jouer toute ma force. Oh! je sens une force en moi... indomptable ! Si, par exemple, il arrivait que ce choléra prenne la figure d'un héros, d'Ilia Mourometz lui-même, je m'attaquerais à lui ! Viens pour la lutte à mort ! Toi, tu es une force et moi, Grischka Orlov, je suis aussi une force; eh bien, voyons qui aura raison de l'autre... Et je l'étranglerais ou je tomberais moi-même... Une croix sur ma tombe et une inscription : « Grigory Orlov... A délivré la Russie du choléra. » Il ne me faut rien de plus... Je me jetterais sur cent couteaux, mais que ce soit utile, qu'il en sorte un bien pour la vie.

— « Tu vois les gens, le docteur, l'étudiant, ils travaillent que c'est une vraie merveille. Ils devraient depuis longtemps être morts... de fatigue. C'est pour de l'argent, tu penses? Ce n'est pas comme çà qu'on travaille pour de l'argent. L'argent n'y est pour rien; c'est par amour pour

les hommes. Ils ont pitié des hommes, et alors ils n'ont pas pitié d'eux-mêmes. Tout le monde sait que Mischka est un voleur, on soigne Mischka et ils sont contents quand il s'est levé du lit, ils rient... Et voilà, moi aussi, je veux éprouver cette joie... »

Le baraquement fermé, Orlov se remet à boire, à battre sa femme et retombe dans son ancienne vie...

*
* *

L'un des personnages des *Trois*, Ilia, appartient à la même catégorie que les Orlov. Il a beaucoup évolué vers le mal, mais il garde quand même au fond de son cœur une lueur de bonté.

Le grand-père d'Ilia fut une sorte de moujik-ermite ; son père, un incendiaire relégué en Sibérie. A l'école où l'envoya son oncle Térence, on lui jetait des pierres et on l'appelait : « petit démon, semence de forçat ! » L'oncle, bossu, et le neveu furent obligés de quitter le village et d'aller à la ville où ils trouvèrent de l'aide chez un parent, sommelier dans un cabaret. Ils furent logés dans un sous-sol, sur une banquette. Le troisième jour après leur arrivée, le propriétaire aperçut Ilia. — « A qui est-il, ce garçon ? Je ne veux pas qu'il reste ici, va-t-en ! Le bossu a un neveu ? Le bossu peut encore travailler... mais l'enfant ! Il faut le chasser ! »

On le confia à un chiffonnier. Ils allaient tous les deux, par la ville, ramasser des chiffons, des os, du papier. Le vieux chiffonnier éduquait son élève. — « Tu vois cette maison ? Elle appartient au négociant Sowa. Il est riche... Il vit dans les cristaux et dans l'argent.

— Grand-père, comment devient-on riche ?

— On travaille, on ramasse sans cesse de l'argent. Quand on en a beaucoup, on bâtit une maison, on achète des

chevaux et autres choses. On prend des employés, des portiers ; on les fait travailler et on se repose. Alors, on dit de vous : « Voilà un homme qui est riche par un honnête travail. » C'est ainsi. Il y en a qui s'enrichissent par le mal. On dit que Ptscheline a vendu son âme, étant jeune. Pavlitch est encore plus riche que Ptscheline, mais celui-ci est un vrai brigand... »

Ilia avait deux camarades, Paschka et Jacob, deux petits voleurs. Milieu d'ignorance et de vice. A la mort du vieux chiffonnier, ses voisins — parmi lesquels l'oncle Térence — se mirent à le dépouiller. On acheta à Ilia une veste neuve et une casquette. L'enfant, en revêtant ces habits, se souvint péniblement du vieux chiffonnier... Son oncle prit un cabaret et Ilia entra comme employé chez un marchand. — « Maintenant, Ilia, en dehors de ton patron, tu n'as plus personne, ni parents, ni amis. Tu as compris ? » Quelque temps après, ce patron le met à la porte parce qu' « il est trop honnête. »

— « Si, sur dix, lui explique-t-il, un est honnête et les neuf autres des canailles, personne n'y gagne rien et l'homme est perdu. S'il y en avait sept d'honnêtes sur trois canailles, c'est alors toi qui aurais raison... C'est la majorité qui a raison... L'homme seul, que peut-il ? Voilà comment il faut raisonner de l'honnêteté. Avant de te vanter de la tienne, réfléchis à quoi elle peut servir. »

Ilia essaye divers emplois. Partout, il est maltraité, partout il voit la division des hommes en riches et en pauvres. Ces derniers sont tellement abrutis par la misère que l'existence des riches leur semble un bienfait des dieux. — Les riches ? mais s'il n'y en avait pas, pour qui travailleraient les pauvres ? Sans doute, les riches sont durs et impitoyables. Des hommes vont dans la rue, tous bien vêtus et contents ; demande-leur à manger, ils te diront : « Va-t-en ! » constate Paschka, camarade d'Ilia.

Ilia, lui aussi, devient dur ; pour vivre, tous les moyens lui semblent bons. Il se lie avec des femmes de toutes sortes. Il est même amené à commettre un crime, à tuer, par dégoût plutôt que par jalousie, un vieux marchand, l'amant de sa propre maîtresse : « Je suis entré dans la boutique sans aucune idée. Et puis, tout à coup, le diable m'a poussé et Dieu ne m'a pas retenu... » Cet assassin impulsif a l'âme pure. Lorsqu'il rencontre sur son chemin des gens qu'il croit honnêtes, il se confesse à eux avec beaucoup de franchise, prouvant qu'il n'est pas un homme perdu. — « Dès mon enfance, j'ai cherché le vrai et j'ai été comme une épave dans une rivière, traîné de tous côtés, tandis qu'autour de moi tout était boueux, troublé, inquiet. Mais je n'y pouvais rien ! Je ne voyais que la peine, l'injustice, le vol et autres malpropretés. Pour la première fois de ma vie, je connais des gens qui vivent bien propres en s'aimant... J'ai guéri, chez vous, mon âme, je vous le jure. Maintenant je sais comment on vit. Je vivrai bien. Je serai bon. Que de malheureux sur la terre ! Et combien périssent ! J'ai vu tout cela... » Déçu encore une fois, Ilia se décourage... il se rappelle les paroles de Jacob, compagnon d'infortune : « Pour vivre, il faut avoir des reins de fer, un cœur de fer, ou bien vivre comme les autres, sans pensée, sans conscience. »

— Un instant, pense Ilia, j'ai été si heureux. Je souriais... Pourquoi le sort pousse-t-il l'homme là où il ne veut pas aller ? Peut-être Jacob a-t-il raison : il faut se comprendre soi-même. Et peut-être faudrait-il avant tout comprendre les autres. Comment, selon quelles lois, vivent-ils ? Les hommes se volent, se torturent, s'étranglent entre eux et personne n'aide personne et chacun tire de son côté pour rester au port en toute sécurité. Le pillage, le brigandage, le vol, l'ivrognerie, la boue et le désordre, voilà toute la vie ! Il y en a qui ne désirent rien... qu'importe ! Ils sui-

vent le même fleuve et l'eau les mouille quand même.

Quelqu'un dit à Ilia :

— Tu es méchant.

— Et pourquoi veux-tu que je sois bon ? A propos de quelle joie veux-tu que je sois aimable ? Qui m'a fait du bien ? qui m'a caressé ? Quoi ! tout le monde cognerait sur nous et nous resterions sans rien dire ! Non, merci !

Cet Ilia est plus souillé qu'Orlov, et pourtant, il est, par moments, plus sympathique que lui. L'homme n'est jamais tout entier ni dans le bien ni dans le mal, c'est-à-dire : le méchant a du bon en lui et le bon a du méchant. Nos âmes sont très mélangées.

Un jour, Ilia entre dans le cimetière... Des acacias, des chèvrefeuilles s'alignent autour des tombes et les cachent sous leur feuillage. Les troncs blancs des jeunes sureaux brillent au soleil. Des mouches voltigent, des papillons jouent sur les fleurs. Partout l'herbe perce à travers le sol et de tous côtés, dans le cimetière, se lève la vie silencieuse des plantes. Tout respire la volonté de croître, de vivre, d'absorber la lumière et l'air et de transformer les sucs de la terre en couleurs, en parfums, en beauté, pour le cœur et pour les yeux des hommes. « La vie triomphe de tout ! Elle triomphera toujours ! » pense Ilia. Tout à coup, il est pris d'un frémissement... Il se trouve près de la tombe de sa victime. Il se met à prier. Cependant, dans son émotion, ce n'est pas du repentir, de l'effroi qu'il ressent, c'est de la haine et de la douleur...

— C'est à cause de toi, maudit, que j'ai brisé toute ma vie. Comment vais-je vivre maintenant ? Tu m'as sali pour toujours.

Il a envie de crier à tous : j'ai tué. Mais, tout frémissant de haine, il crache sur la tombe et quitte le cimetière...

*
* *

Il existe des qualités dans ces hommes, une flamme ardente de vie, de liberté, d'amour, de vérité, de pitié, de gloire : le cordonnier Orlov rêve un monument sur sa tombe avec l'inscription « : Grigory Orlov a délivré la Russie du choléra » ; Gvozdiev, l'ouvrier typographe, force les serrures des pigeonniers et met en liberté les pigeons...

Beaucoup d'entre eux sont convaincus que s'ils sont ce qu'ils sont, c'est parce que l'homme n'est pas libre d'agir à sa guise. « La nécessité, dit l'un des personnages de *Thomas Gordiéev*, est une force, elle plie l'acier, et l'acier est un métal résistant ! C'est la résistance de l'homme qui fait seule sa valeur... sa résistance à la pression qu'exerce sur lui la vie. S'il sort victorieux de la lutte : tous mes respects ! S'il ne réussit pas : un déchu ! »

« Tu penses peut-être que l'homme est libre d'agir comme il veut ? Erreur, petit frère ! Dis-moi ce que tu feras demain ? Tu ne le pourras jamais ! Tu ne peux pas dire si tu marcheras à droite ou à gauche. C'est ainsi... »[1].

Une nuit, le bandit Jémélian se cache dans les buissons, près d'un pont où un riche négociant doit passer... Le bandit a avec lui une barre en fer pesant au moins une dizaine de livres... Il est couché et tout prêt à agir... Un coup sur la tête et ce sera fini... Subitement, il entend un murmure incohérent... quelqu'un pleure... C'est une femme... elle marche droit vers le pont... Elle sanglote et ne voit pas le bandit... — « Elle sanglotait si fort, raconte Jémélian à un camarade, que je ne saurais te dire à quel point mon cœur se déchirait en l'écoutant. Mais je restais immobile et ne disais pas un mot. Elle pleurait sans s'arrêter. La tristesse m'envahit. Je voulus me sauver, mais voilà que la lune, cachée par les nuages, apparut claire et belle. Je me soulevai sur mon coude et regardai cette femme... Voilà,

1. *Jémélian Pilaïe.*

petit frère, tout s'écroula, tous mes plans s'envolèrent au diable. Je regardai et mon cœur se serra. C'était une fillette, presque une enfant, les boucles de ses cheveux retombaient sur ses joues, ses épaules tremblaient et de ses grands yeux coulaient, l'une après l'autre, de grosses larmes... La pitié s'empara de moi. Je commençai à tousser. Elle fut effrayée : « Avant tout, ne craignez rien, lui dis-je. « Je ne vous ferai pas de mal. Je suis un va-nu-pieds... » Je ne pouvais pas lui dire que j'étais là pour tuer un marchand !... Mais elle me répondit : — « Ça m'est égal, je suis venue ici pour me noyer. » Elle me dit cela si sérieusement que j'en frissonnai. Alors, petit frère, je commençai à parler. De quoi je parlai ? je ne me le rappelle pas. Je parlai longuement. Je lui dis qu'elle était jeune et jolie. Elle m'écoutait attentivement et elle me sourit... oui, elle sourit ! Quand je vis ce sourire, un bonheur indescriptible s'empara de tout mon être : Mademoiselle ! Mademoiselle ! disais-je... et c'était tout ! Elle, petit-frère, saisit ma tête dans ses mains, me regarda en face et sourit encore comme dans un tableau ; elle remuait les lèvres et voulait dire quelque chose, mais elle n'y parvenait pas ; à la fin, elle surmonta son émotion et me dit : — « Vous êtes aussi malheureux que moi, n'est-ce pas, mon ami ? » Oui, camarade ; mais ce n'est pas tout, elle me donna un baiser sur le front, ici, vois-tu ?... C'est vrai, je te le jure, au nom de Dieu ! Oui, je te le jure ! Sais-tu, dans toute ma vie, pendant toutes ces quarante-sept années, je n'ai pas eu de plus grand bonheur ! Quand on pense pourquoi j'étais venu dans cet endroit ! Elle se leva et me dit : — « Accompagnez-moi jusqu'à la maison ». Nous partîmes. Je marchai à côté d'elle, plein de bonheur et elle me raconta son histoire. Ses parents, commerçants, l'aimaient beaucoup. Un étudiant lui avait donné des leçons; ils étaient devenus amoureux l'un de l'autre ; ils avaient résolu de se marier quand il aurait fini ses études. Bientôt il

partit et lui envoya une lettre en disant qu'il ne reviendrait jamais. Alors, elle décida de se tuer. — « Merci, vous m'avez sauvée, je ne vous oublierai jamais. Mais peut-être avez-vous besoin d'argent ? Ne vous gênez pas, » et elle me tendait sa bourse. — Non, Mademoiselle, je n'en ai pas besoin, je vous remercie ! Moi, si misérable, je répondis : je n'en ai pas besoin !... Elle partit. Je m'assis sur un banc près de sa porte. J'étais très triste. Le gardien de nuit s'approcha — « Que fais-tu ici ? tu attends le moment de voler ? » Ces paroles me blessèrent. Je lui flanquai un coup de poing en pleine figure. Un cri, un coup de sifflet... On me traîne au poste. Je restai enfermé la nuit ; le matin on me relâcha. »

Tous ces vagabonds sont meilleurs qu'ils ne le paraissent, malgré les instincts de criminalité et d'alcoolisme qui les rongent, car ils sont tous alcooliques, de pères en fils. S'alcooliser est la seule liberté que les tsars accordent gracieusement à leurs millions de sujets. Ceux-ci en usent largement. L'alcoolisme est l'une des causes principales de la déchéance physique et morale des vagabonds de Gorki.

L'alcoolisme n'exerce pas seulement son influence sur le physique, il agit énergiquement aussi sur le moral. L'usage habituel de l'alcool produit des troubles cérébraux qui, s'ils ne se manifestent pas chez tous les individus avec la même intensité, n'en sont pas moins redoutables. L'état d'infériorité des êtres issus de parents alcooliques est universellement reconnu. Les enfants d'alcoolisés sont incapables d'un travail soutenu et persévérant, ils sont prédisposés à la mendicité, au vagabondage, au crime. La culture intellectuelle la plus complète ne parvient pas à modifier leurs instincts vicieux. Or, toute culture est étrangère aux déchus de Gorki. Alcooliques par hérédité ou acquisition personnelle, ils sont tous débiles ; en dehors des phénomènes physiques et psychologiques coutumiers, l'alcool

a réveillé ou créé chez eux des obsessions pathologiques. Il n'y a pas, dans l'œuvre de Gorki, un seul vagabond qui n'ait son obsession particulière. De là la colère, les disputes, les vengeances, les attaques, les crimes. Au point de vue psychologique, on constate un lien étroit entre la criminalité et le vagabondage. La psychologie criminelle nous fait voir, dans l'homme criminel, comme dans le vagabond, un défaut dans les facultés de la volonté, une tendance indomptable à l'oisiveté. La cause première de l'oisiveté des vagabonds de Gorki n'est peut-être pas toujours volontaire, mais ils sont tous oisifs. Nous voyons se développer en eux, peu à peu, ce que Bennedickt, psychiatre viennois, nomme « la claustrophobie », c'est-à-dire l'horreur du chez soi, l'horreur de son intérieur. La paresse devient une habitude, elle fait descendre aux malheureux la pente qui les précipite dans le gouffre. Leur apathie insouciante se transforme en haine irréfléchie, aucune pénalité ne les effraie. Les meilleurs parmi eux, ceux qui n'ont pas complètement perdu l'étincelle de bonté humaine, sont heureux de semer partout la crainte et la terreur.

L'alcoolisme, l'auto-intoxication par la mauvaise nourriture, tous les poisons, déposés en eux par leurs parents ou acquis par eux-mêmes dans leur existence misérable, prédisposent donc nécessairement, fatalement ces dégénérés à l'endurcissement de leur sensibilité, au vagabondage, à tous les vices, à tous les crimes. Mais, dans l'état actuel de la science, le vagabondage, le crime ne peuvent pas être considérés au point de vue purement biologique. Les stigmates sociologiques complètent les stigmates psychophysiques. Le vagabondage, le crime sont, bien souvent, du domaine de la pathologie sociale, surtout en Russie [1] où

1. Est déclaré vagabond, en Russie, celui qui séjourne dans un lieu sans se faire connaître à la police locale, ou le quitte pour un autre sans rem-

ils sont une conséquence de l'ordre politico-social défectueux. N'oublions pas que le sens moral est intimement lié à la liberté sociale. L'une des causes principales de vagabondage et de criminalité en Russie est le manque de liberté, le manque de travail aussi qui se produit périodiquement sous forme de chômage et qui, suivant son degré d'intensité, détermine les variations observées dans le nombre des vagabonds et des criminels. L'armée des « sans travail » augmente, en Russie, de jour en jour, elle est le produit naturel des conditions politico-économiques et sociales. Les vagabonds de Gorki sont victimes d'un état social vraiment déplorable. On a donné à 20 millions d'esclaves le droit de disposer de leurs personnes, mais on leur a enlevé la terre qu'ils avaient travaillée à la sueur de leur front. Le paysan russe considère *ab antiquo* le sol comme sa propriété, non pas personnelle mais *collective;* la terre habitée, cultivée, exploitée d'une façon quelconque par une commune (*obchtchina*) est, à ses yeux, la propriété de cette commune. Cette conviction est tellement ancrée dans sa conscience que, depuis la création du servage, il y a environ deux siècles et demi, jusqu'à son abolition par Alexandre II, en 1861, le principal grief du moujik n'était pas qu'on l'eût fait esclave, mais qu'on l'eût dépouillé d'une partie[1] de sa terre au profit du seigneur. Les paysans n'ont jamais cessé de se considérer comme dépossédés du sol. Leur liberté est d'ailleurs fictive puisqu'ils sont assujettis par l'industrie, le capitalisme. Ajoutons à cela la douceur du knout, l'obscurantisme dans lequel on tient le peuple russe et nous comprendrons les héros de Gorki.

plir cette obligation, celui qui n'a pas de passeport régulier, ou ne peut établir sa condition civique et son nom ou se refuse à les indiquer.

Le vagabond russe n'est donc pas nécessairement un criminel. La sélection entre l'ouvrier sans travail, le vagabond d'occasion et le vagabond de profession est, en Russie, œuvre très ardue, car les éléments les plus disparates viennent se joindre à l'élément indigène.

1. On n'a jamais osé la lui enlever complètement.

Si, en Europe, le paupérisme est une plaie sociale, en Russie, il atteint des proportions inouïes.

Chaque année, à la fin de l'automne, après les travaux du labourage, les campagnards russes émigrent en masse vers les grands centres industriels ; cette émigration périodique est un véritable baromètre de la misère à laquelle elle est proportionnelle. Les pauvres diables épuisés, affamés, signent tous les contrats qu'on leur présente et acceptent toutes les conditions possibles pour avoir du travail. Quand on n'en trouve pas, on devient vagabond... Mendier ? Ce n'est pas toujours agréable, alors on vole, on tue.

— « Sot, tu ne peux pas comprendre la vie, dit un vieux mendiant[1] à son petit-fils qui lui reproche de voler. Quel âge as-tu ? à peine onze ans. Crois-tu qu'il y aura quelqu'un pour t'aider dans la vie ? Si tu avais de l'argent, tout le monde t'aurait aidé à le dépenser, c'est sûr. Mais demander l'aumône : çà n'est pas toujours agréable. Il faut saluer, adresser une prière à chacun. On t'insulte, on te bat, on te chasse. Crois-tu qu'on considère un mendiant comme un homme ? Jamais ! je le sais bien, car voilà dix ans que je traîne partout. On estime à 1.000 roubles chaque morceau de pain qu'on te donne. On te fait l'aumône et on se figure qu'à cause de cela on gagnera le paradis. Pourquoi les gens font-ils l'aumône ? Ce n'est pas par pitié, mon ami, c'est pour tranquilliser leur conscience ! Ils te donnent un morceau pour ne pas avoir honte de manger ensuite eux-mêmes ! Un homme rassasié est une brute qui n'a jamais pitié de l'affamé parce qu'il ne comprend pas ses souffrances. L'homme rassasié et l'homme affamé sont des ennemis ; ils seront à jamais un obstacle l'un pour l'autre. C'est pourquoi il leur est impossible d'avoir de la pitié et de se comprendre mutuellement ».

1. *Grand-père Archipe.*

A connaître de plus près ces vagabonds, on s'aperçoit qu'ils ne sont ni de parfaits héros, comme le croient les admirateurs de Gorki, ni non plus de ténébreux malfaiteurs, mais simplement des hommes, les uns bons, d'autres méchants, tantôt bons et méchants à la fois, l'un ou l'autre, cela dépend des circonstances. Ils sont tous le produit des souffrances des siècles, ils ont tous un désir fou, sauvage de la liberté, et, par moments, de la lumière...

Dans tous les cas, ils sont plus intéressants que les représentants des autres classes de la société russe. Un vagabond résume ainsi sa vie et celle de ses camarades : « Notre existence, c'est un jour et une nuit ; nous ne connaissons pas de lendemain. S'il y a à manger tant mieux ; s'il n'y à rien, plains-toi et puis tais-toi, parce que cela ne sert à rien [1]. » Tandis que l'un des plus humains des *Petits Bourgeois* reconnaît « qu'il vaut mieux boire de l'eau-de-vie que du sang humain, parce que le sang des hommes d'aujourd'hui est pauvre, mauvais et sans goût. Il reste peu de sang sain, on l'a tant sucé ».

Au fond, le petit bourgeois comme le vagabond est astreint à la lutte pénible pour la vie que la classe dite dirigeante ne connaît presque pas. Et cependant la vie de cette dernière n'en est pas moins terne, morne, plate. — « Réfléchis un peu, réfléchis bien ; pourquoi as-tu vécu quarante ans? Se demande à lui-même le héros du récit *Un livre*. Qu'as-tu donné à la vie, pendant ce temps? Pas une seule pensée nouvelle n'a germé dans ta cervelle ; tu n'as pas prononcé un seul mot original pendant toutes ces quarante années. Jamais ne s'est élevé dans ta poitrine un sentiment sain et fort et même quand tu es tombé amoureux, tu pensais toujours : Est-ce qu'elle sera une femme commode pour moi? Tu as employé une moitié de ta vie à t'instruire et, pendant l'autre moi-

1. *Petits amis*.

tié, tu as oublié ce que tu avais appris. Et toujours, tu n'as eu d'autre souci que ton bien-être, ton confort, une bonne nourriture. Tu es un homme nul, insensible, superflu sur la terre ; personne n'a besoin de toi, tu mourras et que restera-t-il de toi ? Rien. Ce sera comme si tu n'avais jamais vécu ! Des hommes comme toi, il y en a des dizaines de mille au monde. Toute votre existence se passe comme celle des blattes, au fond de leurs chaudes crevasses, et c'est pourquoi la vie est si grise. »

La vieille Isergueï[1] croit comprendre la cause de la tristesse de la vie russe : — « Je vois que les hommes ne vivent pas, qu'ils ne font que s'accommoder de l'existence et qu'ils y épuisent toute leur force. Et, quand ils se sont volés eux-mêmes, ayant dépensé inutilement leur temps, ils commencent à se plaindre de la destinée... La destinée n'a rien à faire ici. Chacun se fait sa destinée. Je vois bien des hommes, mais je ne vois pas d'hommes forts. Où sont-ils ? On ne déplace pas une pierre de la route avec la pensée. A celui qui ne fait rien n'adviendra rien. Pourquoi épuisons-nous nos forces à penser et à nous lamenter ? Levez-vous ! allons droit à la forêt, abattons-la... »

Personne ne se lève, personne ne bouge, la forêt noire demeure intacte... Par-ci, par-là, un cri de révolte, mais un coup de knout et de nahaïka, et tout retombe dans un silence morbide, les ténèbres s'obscurcissent et la Russie devient encore plus triste, plus noire...

Mais les charges des cosaques, même les fusillades meurtrières n'arrêteront pas la marche des événements historiques...

*
* *

Gorki a deux mérites : avoir vivifié la littérature russe

1. Nouvelle portant ce nom.

et avoir peint l'état moral et social des anciens serfs. Pour être juste, il faut reconnaître que Gorki a été devancé par Gleb Ouspensky[1]. Ouspensky n'a jamais écrit ni romans, ni nouvelles ; moins encore que Gorki, il n'eut souci de la forme littéraire ; il a laissé des récits, des notes, des esquisses hâtives où l'on découvre une connaissance vraie et profonde du paysan et un grand amour du peuple russe.

Gorki aussi aime le peuple, il a pour lui plus que de la pitié, une affection forte et sincère ; mais il est, avant tout, artiste, il évoque hommes et nature comme il les voit, comme il les comprend : « Partout le miroitement de l'eau, partout l'espace et la liberté, l'aspect enchanteur des vertes prairies et la pureté d'un ciel bleu et caressant. Dans les remous du fleuve, on devine une force cachée. Le soleil éclaire tout de ses rayons généreux, l'air est saturé de l'odeur pénétrante des pins et des jeunes pousses. Les rives viennent toujours au-devant de *l'Ermak*[2] et découvrent sans cesse de nouveaux tableaux dont la beauté est une caresse pour les yeux et pour l'âme. Tout ici porte un cachet de nonchalance : tout, la nature et les hommes vivent gauchement, paresseusement, mais cette paresse même a une grâce originale et l'on dirait qu'elle cache une force immense, une force invincible, mais inconsciente qui ne s'est pas créé de désirs bien nets ni de but défini. Et cette somnolence de la vie jette une ombre de tristesse sur ces espaces grandioses. Une patience résignée, l'attente silencieuse de quelque événement nouveau et vivifiant se devine partout, même dans le cri du coucou que le vent apporte de la berge jusqu'au milieu de la rivière. Les chansons tristes semblent implorer du secours... Et, par moments, on y sent vibrer l'énergie du désespoir... A ces

1. Voir p. 374 de cet ouvrage.
2. Bâteau.

chansons, la rivière répond par de profonds soupirs et les cîmes des arbres se balancent mélancoliquement. »

Les héros de Gorki, en bloc, représentent une force, une force immense, puissante, mais une force de l'avenir qui demeure encore inerte. Cette force s'est égarée dans l'obscurité de la vie, elle cherche une issue vers la lumière, la vie nouvelle... « — Il nous faut quelque chose d'autre, d'autres manières de voir la vie, d'autres sentiments... il nous faut quelque chose de nouveau », dit un personnage de Gorki. Quand le maître d'école[1] parle de la déchéance du peuple russe, un vagabond s'écrie : « — Le peuple russe ne peut disparaître... c'est inscrit dans la Bible... Le connais-tu, le peuple, comment il est? Il est... immense... Combien de villages sur la terre! Partout demeure le peuple ! le vrai, le grand peuple ! Et tu dis : « Il s'éteindra. » Un peuple ne peut pas mourir... Un homme le peut... Dieu a besoin du peuple, il est architecte du monde... Voyons, dis un peu, pourquoi sommes-nous déshérités par Dieu ?... »

« Il faut organiser une telle forme de vie que tout le monde se trouve bien et ne gêne personne. Et c'est à nous et à personne d'autre de refaire la vie ». C'est ainsi que Konovalov résume la philosophie et les aspirations de ses frères d'infortune. Ils pensent tous ainsi, mais au-dessus d'eux flotte une odeur de pourri ; la servilité les imprègne, la paresse, l'impuissance lient leurs bras avec des liens amollissants. Le Russe le plus intelligent est l'esclave de la vie sociale, il s'incline devant les faits qu'il a lui-même contribué à créer. De ces faits, il déduit une loi, et il se dit : cette loi est inévitable. Et par sa soumission à cette loi, il ne remarque pas qu'il établit une barrière sur la voie vers la création libre de la vie. Il croit lutter, mais

1. *Ex-hommes.*

réellement il s'adapte. Voilà pourquoi la vie passe, en Russie, si terne et ennuyeuse, voilà pourquoi le génie créateur a perdu toute force, Tolstoï mis à part. Certains cherchent au hasard quelque chose qui donnerait des ailes au peuple et rétablirait sa foi en lui-même... Il faut, pour cette tâche, des hommes au cœur de flamme et au cerveau puissant, capables de tout embrasser et de faire agir la force qui s'éveille. Dans l'atmosphère étouffante du silence honteux, il faut des paroles sonores et vibrantes qui retentissent comme des coups de cloche, qui fassent tressaillir les Grischka, les Orlov, les Konovalov, les Tschelkatch ; il faut des actes partout où gémit et peine une âme en détresse...

Est-ce Gorki qui accomplira cette mission? Son rôle, comme romancier, est déjà terminé. L'auteur de *La Famille Orlov* est jeune, il écrit beaucoup, mais tout ce qu'il écrira désormais ne sera qu'une répétition, une réédition de ce qu'il a déjà écrit. Il fait partie intégrale du siècle précédent et non de celui qui commence.

Gorki est un artiste ; il n'est pas un écrivain révolutionnaire, un voyant de l'idéal social, un apôtre inspiré du progrès, un psalmiste des Terres promises, à moins qu'il ne se contente plus de sa plume et se jette, tête perdue, dans la mêlée sociale active... Certes, il a une très haute idée du rôle social de l'écrivain, il reconnaît que l'objet de la littérature est d'aider l'homme à se comprendre, de relever sa foi en lui-même et de développer l'aspiration à la vérité, de lutter contre le mal des hommes, de savoir trouver du bon en eux, d'éveiller dans leurs âmes la honte, la colère, la virilité, de faire tout pour que les hommes deviennent forts et puissants, d'embellir leur existence en y faisant pénétrer l'esprit sacré de la beauté et de la justice. Voilà sa formule. Elle est noble, mais impuissante.

Si, tout le long du XIXᵉ siècle, le rôle social du romancier

russe fut immense, pour le moment, — malgré l'apparition de Gorki — il subit un arrêt.

« Le génie silencieux des masses collectives est la source de toutes les grandes choses. Mais la masse n'a pas de voix. Elle ne sait que sentir et bégayer. Il lui faut un interprète, un prophète qui parle pour elle. Qui sera ce prophète ? Qui dira ces souffrances, niées par ceux qui ont intérêt à ne pas les voir, ces secrètes aspirations qui dérangent l'optimisme béat des satisfaits ? Le grand homme quand il est en même temps homme de génie et homme de cœur. Voilà pourquoi le grand homme est le moins libre des hommes. Il ne fait pas, il ne dit pas ce qu'il veut. Un Dieu parle en lui ; des siècles de douleur et d'espérance l'obsèdent et le commandent. Parfois, il lui arrive comme au voyant des antiques récits de la Bible, qu'appelé pour bénir, il maudit [1] ».

L'humanité connut ces génies. Il fut un temps où vécurent des grands maîtres de la parole, des connaisseurs de la vie et de l'âme humaine, des hommes pénétrés d'une aspiration indomptable vers la perfection, pénétrés d'une foi profonde en l'homme... Ils créèrent des ouvrages que jamais l'oubli n'effleurera, car ils portent l'empreinte de vérités éternelles et d'une incorruptible beauté. Les images qui y sont tracées sont vivantes, animées par la force de l'aspiration ; le courage et la colère y flamboient ; l'amour sincère et libre y résonne ; il n'y a pas un mot de trop...

Aujourd'hui, partout en général et en Russie en particulier, l'écrivain est impuissant à donner aux hommes quelque chose de réellement précieux, et ce qu'il donne, il le donne non pour la haute jouissance d'enrichir la vie par la beauté de la parole et de l'idée, mais beaucoup plus pour prendre quelque chose à la vie et aux hommes. Il donne un grain

1. Renan, *Sur la tombe de Tourguéniev.*

de son expérience contre les intérêts qu'on lui paye en attention. La plume fouille faiblement la réalité, retourne doucement les petitesses de la vie...

« — Le romancier écrit, et des milliers d'hommes le lisent, sait-il ce qu'il prêche au juste ? Pense-t-il à son droit d'instruire ? — demande « Le lecteur » de Gorki. — Quand donc parlera-t-il de l'esprit inquiet et de la nécessité de la régénération de l'esprit ? Où est l'appel à la création de la vie, où sont les leçons de courage viril, de courage civique, où sont les paroles vaillantes qui donnent des ailes à l'âme ? Le droit de prêcher doit avoir des raisons suffisantes dans la faculté d'éveiller dans les hommes des sentiments sincères par lesquels, comme à coups de marteau, certaines formes de l'existence doivent être brisées et détruites, afin d'en créer, à la place, d'autres plus larges. Le courage viril, le courage civique — voilà les leviers avec lesquels on peut soulever toute la terre... Pour avoir le droit de parler au peuple, il faut lui porter ou une haine immense, à cause de ses défauts, ou bien un amour immense, à cause de ses souffrances ; si ces sentiments n'existent pas dans l'écrivain, il doit être modeste et penser beaucoup avant de dire quelque chose... »

Gorki reconnaît son impuissance devant la vie réelle, et pour un homme qui a l'honneur de manier la plume, reconnaître son impuissance est une grande douleur. — « J'ai découvert en moi, dit-il, un assez grand nombre de bons sentiments et désirs, assez de tout ce qu'on appelle ordinairement le bien, mais de sentiment unifiant tout cela, une idée harmonieuse et nette embrassant toutes les manifestations de la vie, je n'en ai pas trouvé en moi... Il y a en mon âme beaucoup de haine qui couve toujours... qui s'allume parfois d'un feu éclatant d'indignation ; mais il y a encore plus de doute... Par moments, ce doute ébranle tellement mon esprit, m'oppresse tellement le cœur, que

pendant un long temps, je suis intérieurement dévasté... »

Gorki nous a montré en quoi consiste la force nouvelle sur laquelle la Russie compte depuis longtemps. Sa tâche, comme romancier, nous le répétons, est terminée : il a achevé dignement le XIXe siècle littéraire. A d'autres maintenant de libérer cette force de ses éléments morbides, de la mettre en mouvement, de lui indiquer la voie à suivre... Ce n'est plus le rôle du romancier. Plus d'arabesques, plus de leçons, de tableaux, plus d'enseignement, de morale théorique, — des exemples ! de l'action ! « La voie ! montre-moi la voie ! » hurle la jeune Russie...

Sera-ce Gorki qui lui indiquera cette voie ? Son nom a presque une valeur symbolique. Il incarne les souffrances, la misère, les aspirations du peuple d'où il est sorti. Saura-t-il profiter de sa renommée pour grouper autour de lui les masses meurtries et les mener à l'œuvre de justice sociale, de libération et, s'il le faut, de révolte ?...

CONCLUSION

Il n'y a pas de traces dans le Roman russe d'un caractère discipliné et constant. — Par contre, les cas de pathologie de la volonté y abondent. — Causes. — Psychologie des classes. — Les dirigeants. — Le peuple. — Les libéraux. — Les partis avancés. — Enthousiasme et réaction. — Gaspillage d'intelligences et de volontés. — L'absence du rire dans le Roman russe. — Le rire, la liberté et la critique sociale. — Souffle nouveau. — Besoin universel de lumière, de liberté, de justice. — Nécessité d'une union de toutes les forces vives de la Russie. — Devoir de l'Europe.

Tout en constatant l'immense effort individuel des romanciers russes du XIX[e] siècle, on est presque étonné, au premier abord, de ne pas trouver chez eux cette faculté maîtresse qui anime l'œuvre d'un Balzac et d'un Zola : la volonté. Il n'y a pas de traces, dans le Roman russe, d'un caractère discipliné et constant, ardent à la réalisation d'un dessein sagement conçu, d'une volonté ferme, luttant contre les manifestations extérieures du mal, les défiant avec sang-froid, les subjuguant résolument. L'idéal même des Roudine, des Bazarov, des Oblomov, des Lévine, des Bezoukhov, des Nekhloudov, des Raskolnikov, des Gromov, des Konovalov est obscur, nébuleux. Rien de précis dans leurs aspirations, — vagues, incertaines. Tout, dans leur existence, trahit les lacunes de leur jugement ; leur vie manque de direction, de prévoyance, de but.

Aucune littérature n'offre autant de cas de pathologie de la volonté que la littérature russe. La volition des personnages, dans le Roman russe, est toujours paralysée, elle ne se transforme jamais en actes. Ces hommes savent sou-

vent vouloir intérieurement, mais ils ne savent pas traduire leur désir par une action. A force de ne pas agir, ce désir même s'affaiblit chez eux et disparaît. Ceci s'explique par les particularités de la vie sociale en un pays qui, pendant une période de cent ans, n'a presque pas éprouvé, comme les autres pays, le changement qui accompagne toute vitalité. Les mœurs décrites dans *Guerre et Paix*, qui se rapportent au commencement du XIXe siècle, sont très peu distantes de celles de *Résurrection*, c'est-à-dire de la fin du même siècle. Le mouvement social est nul. La volonté individuelle n'a pas de champ pour son développement, pour son activité.

Notre volonté ne se dépense pas seulement dans le détail de nos actes personnels, elle règle notre vie entière, lui donne son allure propre, elle domine la chaîne de toutes les manifestations individuelles et sociales. Notre volonté n'est que le résultat d'une lente succession d'acquisitions associées, synthétisées par un travail continu. Elle est faite d'une sorte de stratification de toutes les impressions perçues au cours de notre existence, elle s'accroît lentement de toute notre expérience. Elle est d'autant plus riche qu'elle contient davantage de souvenirs, d'exemples. Plus elle est en contact avec l'extérieur, plus elle se réveille promptement. Son rôle sera d'autant plus fréquent et d'autant plus accentué que le champ de son activité sera plus riche. La volonté doit rester ouverte à toutes les sollicitations, elle ne peut s'isoler, se soustraire aux exigences de la vie et de l'action, sous peine de s'atrophier. L'absence des manifestations de notre volonté amène la réduction progressive de nos tendances, de nos désirs, de nos actes ; elle engendre des phénomènes morbides, qui abondent dans le Roman russe. L'inertie dans laquelle il est obligé de vivre nous explique parfaitement l'absence chez le Russe de résolution, de volonté, d'énergie. Toute lutte est accom-

pagnée chez lui d'un sentiment de fatigue intense : l'apathie ou l'exaltation, l'état normal lui est inconnu.

« C'est la petite partie des aliénés, constate un psychiâtre russe[1], qui se trouve, en Russie, dans les maisons de santé ; au contraire, une grande masse de plusieurs centaines de mille de ces invalides d'esprit vit en liberté. »

Capables d'un coup de tête audacieux, prêts à se sacrifier pour leurs idées, les Russes sont d'une faiblesse lamentable aussitôt qu'il faut tenter un effort long et soutenu pour réaliser ces mêmes idées dans la vie. Ils manquent de persévérance et de résistance. L'atrophie de la volonté, l'abondance des maladies mentales chez les Russes sont les résultantes de la constitution sociale de la Russie, d'un régime abrutissant, de l'absence de toute liberté et de toute initiative individuelle.

*
* *

Après avoir vécu longtemps dans l'isolement, après s'être nourrie de superstitions puériles, après de longs siècles d'esclavage, la Russie s'est vue tout à coup inondée de lumière et en possession d'une parcelle de liberté (Réformes d'Alexandre II). Il lui est arrivé ce qui arrive à tous ceux qui passent brusquement des ténèbres à la lumière : elle a été tellement éblouie qu'elle a reculé en arrière.

Malgré le vernis extérieur de sa civilisation, la Russie est restée asiatique. La haute société et les hommes du pouvoir ne cessent d'emprunter aux nations étrangères leurs habitudes et leurs modes, sans leur emprunter l'essence et l'esprit de leur civilisation. La haute société russe s'est habituée à prendre les allures et à jouer le rôle d'une société civilisée, tout en restant semi-barbare et

1. Orchansky. *Archivio di Psichiatria*. Vol. XIX. Fasc. I-II. Voir aussi notre ouvrage, *La Philosophie russe contemporaine*. pp. 141-147.

obscurantiste au fond. Elle est incapable de faire marcher le mécanisme gouvernemental, elle repousse avec trop de brutalité les éléments éclairés de la nation pour pouvoir continuer l'œuvre civilisatrice en Russie. De son savoir, acquis hier, elle n'a retenu que l'aphorisme de Gœthe : *Der Mensch ist nicht geboren frei zu sein*[1]. Incapable d'analyser cette boutade de poète, la Russie en tira toute une philosophie sociale :

La liberté naturelle de l'homme est un mensonge.

La liberté politique sanctionnée par le principe de la souveraineté du peuple est une absurdité.

La liberté de conscience est une trahison; elle favorise les juifs et les sectateurs de Luther.

La liberté de la presse est la liberté d'empoisonner impunément ses contemporains.

La liberté de circulation dépeuple les campagnes. L'abolition des passeports favorise le vagabondage.

La liberté de réunion est la liberté de conspiration; c'est un privilège pour les tarés et les incapables.

La liberté de vivre et de se conduire à sa guise sanctionne tous les vices préjudiciables à une société bien organisée.

L'égalité des hommes entre eux est une illusion; elle engendre le socialisme.

L'égalité devant la loi est le comble de l'injustice, car elle jure contre les inégalités physiques, intellectuelles et sociales.

La trinité diabolique : Liberté, Fraternité, Égalité désunit, démoralise, débauche et déprave la société moderne.

Donc :

Il faut passer l'éponge sur tout ce qui a été fait en Russie depuis 1856 jusqu'en 1881.

1. L'homme n'est pas né pour être libre.

Il faut délivrer la nation russe de l'influence occidentale.

Il faut délivrer les paysans de leur liberté, en instituant une tutelle de l'État qui remplacerait l'ancienne tutelle des nobles.

Cette théorie crée une haine implacable de l'Occident, un culte morbide pour tout ce qui est russe : la civilisation occidentale pourrie doit céder la place à une nouvelle civilisation, à la civilisation russe, à la civilisation du Knout. La race latine est décrépite, la race germaine est bornée. Toutes deux sont condamnées à sombrer dans un cataclysme social dont nul ne peut prévoir les horreurs. Le salut de l'Univers est encore possible, mais il ne peut venir que de la Russie, — tels sont les symptômes du délire panslaviste.

Le panslavisme est une manifestation des plus curieuses de la mégalomanie nationale. Par la nature de leurs conceptions délirantes, les panslavistes relèvent surtout de la folie raisonnante. Voyant partout des ennemis de leur idée fixe, ils persécutent tous ceux qui ne pensent pas comme eux. Ces persécuteurs raisonnants au début deviennent persécutés hallucinés par la suite. C'est grâce à eux que le régime arbitraire de corruption et de folie a pu se maintenir jusqu'à nos jours. « Pour tout slave, l'idée du slavisme devrait être la plus élevée ; plus élevée que la liberté, la science, l'instruction ; plus élevée qu'aucun bien de ce monde [1]. » Cette idée fixe prend un essor considérable, on essaye de la présenter comme une nécessité historique inévitable. Et les panslavistes s'agitent, s'ordonnent, contractent leurs muscles, encerclent le globe d'une rumeur tournoyante qui aboutit à la Pologne, à la Finlande, à Kichinev, à la Mandchourie...

*
* *

1. Danilevsky.

Le peuple russe a toujours été sacrifié... L'impératrice Catherine II écrivait au comte Pierre Saltykov, gouverneur général de Moscou : « Il ne faut pas donner d'instruction au bas peuple. Quand il en saura, Monsieur le Maréchal, autant que vous et moi, il ne voudra plus nous obéir, comme il nous obéit aujourd'hui. » Et on le tient toujours dans les ténèbres et sous le joug [1]. La Russie commence à en recueillir les résultats : la diminution de la fertilité du sol et de la productivité des terrains, la ténacité et le développement inquiétant des épidémies de toute espèce, les désastres de toute sorte, la pauvreté des masses, l'alcoolisme poussé à des proportions dangereuses pour le bien-être de la nation : il règne aussi bien dans la haute classe, dans la bourgeoisie que dans le peuple. « L'ivrognerie fait de grands ravages dans les rangs du peuple qui n'a cependant pas perdu son désir d'une vérité nouvelle, tout en continuant à s'enivrer d'eau-de-vie, » écrivait Dostoïevsky dans son *Journal*. Il est douteux que la recherche de la vérité et la vodka demeurent longtemps compatibles. Le même Dostoïevsky fait dire à Verchovensky, dans *Béssy :* « Le peuple est ivre, les mères sont ivres, les enfants sont ivres et, devant les tribunaux, on n'entend que ces paroles : « Condamné à 200 coups de verges ! » Laissez croître les générations ! Quel dommage que nous ne puissions pas attendre ! Ils seraient tous ivres ! »

Fiodor Michaïlovitch ne s'est pas trompé : ce n'est pas en vain que les épileptiques furent considérés jadis comme des voyants. L'alcoolisme fait des ravages inquiétants dans le peuple. Les aliénistes russes les plus patriotes, comme les professeurs Sikorsky et Orchansky, le constatent dans leurs travaux. « En Europe, dit le dernier, on boit seul dans

1. En 1904, le coefficient de ceux qui savent lire et écrire parmi les recrues russes est de 3 p. 100.

de petits verres; c'est seulement chez nous qu'on peut observer l'ivrognerie épidémique des villages, l'ivrognerie communale : autorités et administrés boivent par demi-bouteille[1]. »

On dirait que la classe dirigeante s'efforce à dessein d'enivrer le peuple, de le rendre malade et incapable de révolte. On n'aime pas en Russie, dans certains milieux, parler du peuple...

Wenn ein Kranker schlummernd liegt
Von des Schmerzes Arm besiegt,
Schweigen alle im Gemache,
Das der Arme nicht erwache[2].

Par-ci, par-là, la masse tente d'opposer la violence à la violence, la force à la force, mais cette masse n'est pas dirigée, elle est surtout lassée... Et pourtant la vitalité du peuple russe est très grande. « Je connais toute la Russie, raconte un vieux moujik de Tchékhov[3]. J'ai été à pied en Sibérie, j'ai été sur l'Amour, sur l'Altaï. En Sibérie, j'ai labouré la terre, et puis le mal du pays m'a pris, je suis retourné à mon village, à pied. Ma femme est morte en Sibérie. Quand je suis revenu, j'étais maigre, tout en haillons. Maintenant, je suis manœuvre. Je ne veux pas mourir. » Le peuple russe ne veut pas disparaître... Et il ne disparaîtra pas. Il brisera les chaînes séculaires qui l'oppressent. Il n'y a pas de force qui puisse résister à tout un peuple parvenu au degré suprême de l'exaspération. La participation du peuple au mouvement libérateur aura des conséquences incalculables. Nul psychologue n'a encore

1. Ouv. cité.
2. Quand un malade sommeille sur sa couche, — dompté par la main de la douleur, — tous se taisent autour de lui, — de peur que l'infortuné ne se réveille. (Betty Paoli, *Gedichte*. Stuttgart, 1898.)
3. *Les bas-fonds*.

saisi et déterminé le courant mystérieux qui fait agir les foules, suivant les circonstances et les milieux...

*
* *

Quant aux libéraux intellectuels, — l'*intelliguentia* — une vaillante petite minorité lutte courageusement pour la liberté ; la grande majorité ne demande qu'à dépenser tranquillement les revenus de terres qu'elle ne cultive pas elle-même et dont sont privés les vrais cultivateurs, les moujiks. L'intelliguentia n'est pas indifférente aux questions de la vie courante, mais elle est apathique, paresseuse, fatiguée, — à force de ne rien faire — somnolente, elle éprouve le désir, mais n'a pas la volonté de réagir contre les éléments de la force despotique. Les libéraux se passionnent pour les thèmes abstraits, ils parlent beaucoup des autres pays, de la Russie même, quand ils sont certains que cela ne nuira pas à leurs propres affaires. Indolents, leur volonté s'endort dans le raisonnement. Ils n'aiment pas « ce qui les entoure », mais ils n'osent pas le dire, ils n'osent avouer ni leurs sympathies, ni leurs aversions. Ils n'osent même pas haïr franchement et loyalement. A défaut de sérénité indépendante et de sourire dédaigneux, la haine est, cependant, sainte et morale. Elle est l'indignation des natures fortes. Haïr, c'est se révolter contre les injustices et les horreurs sociales, haïr les bourreaux, c'est aimer les offensés, haïr c'est agir, c'est encore une manière de se manifester, de vivre. Les libéraux russes se contentent de végéter. Dans ces dernières années, ils élèvent timidement leurs voix et formulent leurs modestes revendications. Ils ne sont pas contre la liberté, au contraire, ils la désirent, mais ils croient que la liberté politique est compatible avec le tsarisme et que la transformation sociale — qui ne doit aucunement toucher à leurs propres biens — peut s'ac-

complir pacifiquement. Et ils demandent, humblement, quelques réformes, — quand ils jugent le moment favorable; dès que le vent tourne, — ils se taisent. L'indépendance leur est inconnue. Ils ne sont pas nombreux, les professeurs des Universités russes qui sont obligés d'abandonner leurs chaires pour des raisons dites politiques et qui font rire l'Européen. Les autres, presque tous les autres, sont forcément des réactionnaires, des *employés* du gouvernement despotique. S'ils avaient la moindre tendance libérale, ils ne seraient pas professeurs. Celui qui proteste est vite mis à la raison, dans la sinistre forteresse de Pierre et Paul.

Et même ceux qui quittent la Russie, ceux qui s'exilent — souvent pour des raisons purement personnelles — ne changent guère psychologiquement, car ils restent paralysés par une sorte de crainte... Être bien avec tout le monde, constitue toute leur ambition. « Il n'y a pas d'homme, note Dostoïevsky dans son *Journal*, qui répète aussi souvent que le Russe : « Je me soucie peu de ce qu'on dira de moi » et qui tremble autant devant l'opinion publique. Cela provient d'un manque de respect envers soi-même qu'on constate chez presque tous les Russes, même s'ils sont présomptueux et vaniteux à l'excès. »

Le cordonnier Orlov de Gorki souhaite après sa mort une croix sur sa tombe avec l'inscription : « Gregor Orlov a sauvé la Russie du choléra. » Certains libéraux russes diffèrent du brave Orlov en ce sens qu'ils sont persuadés de mériter et d'avoir, un jour, cette croix.

Loin de moi est l'idée d'amoindrir le rôle historique de *l'intelliguentia*. Ce rôle est grand, mais purement théorique : depuis l'abolition de l'esclavage, on n'en trouve, nulle part, de trace positive. Sous ce rapport, le Roman russe est précieux, il doit être considéré comme une enquête sociale.

Somme toute, ces libéraux sont de très honnêtes gens, mais il leur manque le courage civique et de la suite dans les idées : l'homme fort ne demande pas la liberté, il la prend. Ce ne seront pas eux qui feront la révolution, mais quand, par la force inévitable des choses, la révolution se fera, ce seront les libéraux qui crieront : « Mi pakhali[1]. » En attendant, ils sont stériles et inconséquents avec eux-mêmes. Leurs intentions — d'après eux — sont excellentes. Malheureusement, ils peuvent tous dire :

> Nous ne faisons pas le bien que nous aimons ;
> Nous faisons le mal que nous haïssons.

Ils font le mal, dans ce sens qu'ils empêchent les partis avancés d'agir... Car il y a des partis avancés[2], mais ils sont épars. On trouve beaucoup d'hommes et de groupes de bonne volonté, capables de sacrifier leurs intérêts, leur vie pour ce qu'ils considèrent comme vérité et justice, mais ils ne possèdent pas les moyens matériels nécessaires pour remplir leur tâche. Nulle aide ne vient à temps les encourager. Leur lutte avec les éléments hostiles à leurs idées est terrible. Ce sont des pionniers de l'avenir. C'est grâce à eux que la Russie n'a pas complètement perdu à l'étranger son prestige moral, grâce aussi à la jeunesse universitaire, noble, courageuse, souvent un peu trop chimérique, mais par là même sincère et belle. L'idée de justice est fortement enracinée chez elle, mais le sens critique des hommes lui fait défaut, et puis, les jeunes années passent vite, hélas !

Si les groupes, les classes, les castes, les partis diffèrent sensiblement par leurs qualités, ils sont tous imbibés des

1. Nous avons semé.

2. La bourgeoisie proprement dite — classe moyenne, tiers état, caste productive, industrielle et commerciale — n'a qu'un seul culte : Le veau d'or. On ne trouve aucune trace de son influence sur le mouvement des idées politiques, intellectuelles ou sociales.

mêmes défauts : tous ont des idées imaginaires sur l'état des esprits en Russie, tous prennent leurs désirs pour la réalité et ont le sentiment — souvent, sans motifs — « qu'il va arriver quelque chose ». Très divisés, ils refusent de se comprendre.

C'est le signe d'une situation anormale quand l'abîme s'élargit entre les partis et les générations, quand il n'y a rien de commun entre les aspirations enthousiastes des uns, la réaction tyrannique et l'hypocrisie des autres. Quel gaspillage d'intelligences et de sentiments, quel dérèglement d'efforts et de volontés !

« Regarde, fait dire à quelqu'un Gorki, les hommes ont complètement désappris de bien rire ! Jamais on n'entend parmi eux un rire joyeux et sincère, ce rire qui devrait ébranler les poitrines des hommes, car le bon rire assainit... Il est indispensable à l'homme de rire : le rire est un de ses peu nombreux privilèges sur les animaux. » Gorki ignore, sans doute, la psycho-physiologie du rire. Son intuition, sa faculté créatrice seules lui révèlent que le rire n'est accessible qu'à l'homme sain. Artiste-observateur, il constate que les Russes « ont désappris de rire ». Au point de vue de la réalité historique, le « désappris » n'est peut-être pas juste : les Russes — dans le Roman, du moins — n'ont jamais su rire.

Gogol est un rusé, un humoriste, ses héros font rire, mais à travers les larmes : Tchitchikov[1] est déshabitué de rire, il rit d'un rire contenu, d'un petit rire saccadé. Roudine[2] parle trop pour pouvoir rire ; Oblomov[3] préfère le sommeil ou la sieste au rire et à l'action. Ce n'est pas Raskolnikov[4] qui est capable de rire. Lévine, le prince

1. *Ames mortes.*
2. Tourguéniev.
3. Gontcharov.
4. Dostoïevsky.

Nekhloudov sont de trop profonds fouilleurs de l'âme humaine, Karénine, un fonctionnaire trop froid et sec pour connaître le rire sain, Anna Karénine et Maslova[1] sont trop malheureuses... Ce ne sont pas les moujiks de Tchékhov ou les vagabonds de Gorki qui rient souvent. Le seul personnage dans le Roman russe qui sourit amèrement est le musicien *aveugle* de Korolenko. Gorki aurait dû dire : « Les Russes ne savent pas, n'ont jamais su rire », et non pas « ont désappris de rire ».

Le rire est l'effet d'un mécanisme créé en nous par une longue habitude de la vie et de la liberté sociales. Le rire cordial ne secoue la poitrine que sous l'impulsion de la liberté, il est une fonction, un geste social. Si, au point de vue physiologique, le rire est la manifestation d'un bon équilibre cérébral, — le rire repose de la vie émotive — au point de vue social, il est du domaine de la critique, il est le résultat d'un examen des faits et gestes d'autrui. Celui qui rit, rapproche, confond, compare ; il signale, discute le côté risible de ce que certains hommes admirent ou vénèrent. L'homme qui n'a pas le droit de critiquer la relation entre la conduite et les principes de la société dont il fait partie, les rapports entre sa propre personne et celle des autres, ignore le rire sain et franc. L'esclave ne rit pas ; le rire ne peut pas exister sans l'esprit de liberté et de société. L'homme qui est toujours persécuté, qui a constamment peur, ne peut pas rire ; non seulement le rire libre, large, indépendant ne lui est pas accessible, mais il ne connaît pas l'humour, car l'originalité individuelle, la liberté de la compréhension, la libre critique sont des éléments très importants pour l'humoriste.

Le Russe aspire vers la haute liberté, mais, actuellement, il est esclave, il ne peut rien, il n'ose rien ; ses aspirations

1. Tolstoï.

ne dépassent pas les limites de la théorie ; il y a un abîme entre ce qu'il croit vouloir et ce qu'il fait réellement. Entre vouloir et pouvoir il y a toujours une lutte douloureuse où la faiblesse humaine ne triomphe qu'en employant toutes ses ressources, en se jugeant sans cesse, en osant demander davantage. Le Russe n'ose pas. L'homme prend des habitudes, des plis et, à force de négliger certains mouvements, il devient incapable de les faire. A force d'avoir peur de rire, le Russe ne sait pas rire, il devient de plus en plus grave. La langue russe d'aujourd'hui est l'image de cette gravité. Traduisez en russe un passage qui, dans le texte français, vous a fait rire et voyez quelle tournure grave il revêt avec ce nouveau costume !

La gravité exclusive, exagérée est un phénomène pathologique qui paralyse l'action.

*
* *

Cependant, la vie évolue quand même, bien que lentement... D'un côté, les formes extérieures de l'existence sont restées celles d'il y a cent ans, la force brutale s'oppose toujours aux désirs d'affranchissement ; d'un autre côté, le progrès des connaissances générales a dissipé ou discrédité certaines illusions superstitieuses, l'homme a grandi dans sa propre estime et dans ses aspirations, il est devenu plus exigeant pour son propre bonheur. Un esprit nouveau, presque imperceptible, un besoin universel de lumière, de liberté, de justice, souffle sur la steppe comme sur la cité.

Pour que le flot d'amertume qui est en tous jaillisse enfin et s'écoule, pour que l'émancipation se fasse, l'union franche, ferme et loyale de toutes les forces vives de la Russie s'impose.

L'Europe qui a donné à l'humanité l'affranchissement relatif de l'homme et la science moderne, l'Europe tout entière doit considérer comme son devoir moral de venir en aide à ces forces civilisatrices.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

I

GOGOL

II

TOURGUÉNIEV

III

GONTCHAROV

IV

DOSTOIEVSKY

V

TOLSTOÏ

VI

GARCHINE

VII

TCHÉKHOV

VIII

KOROLENKO

IX

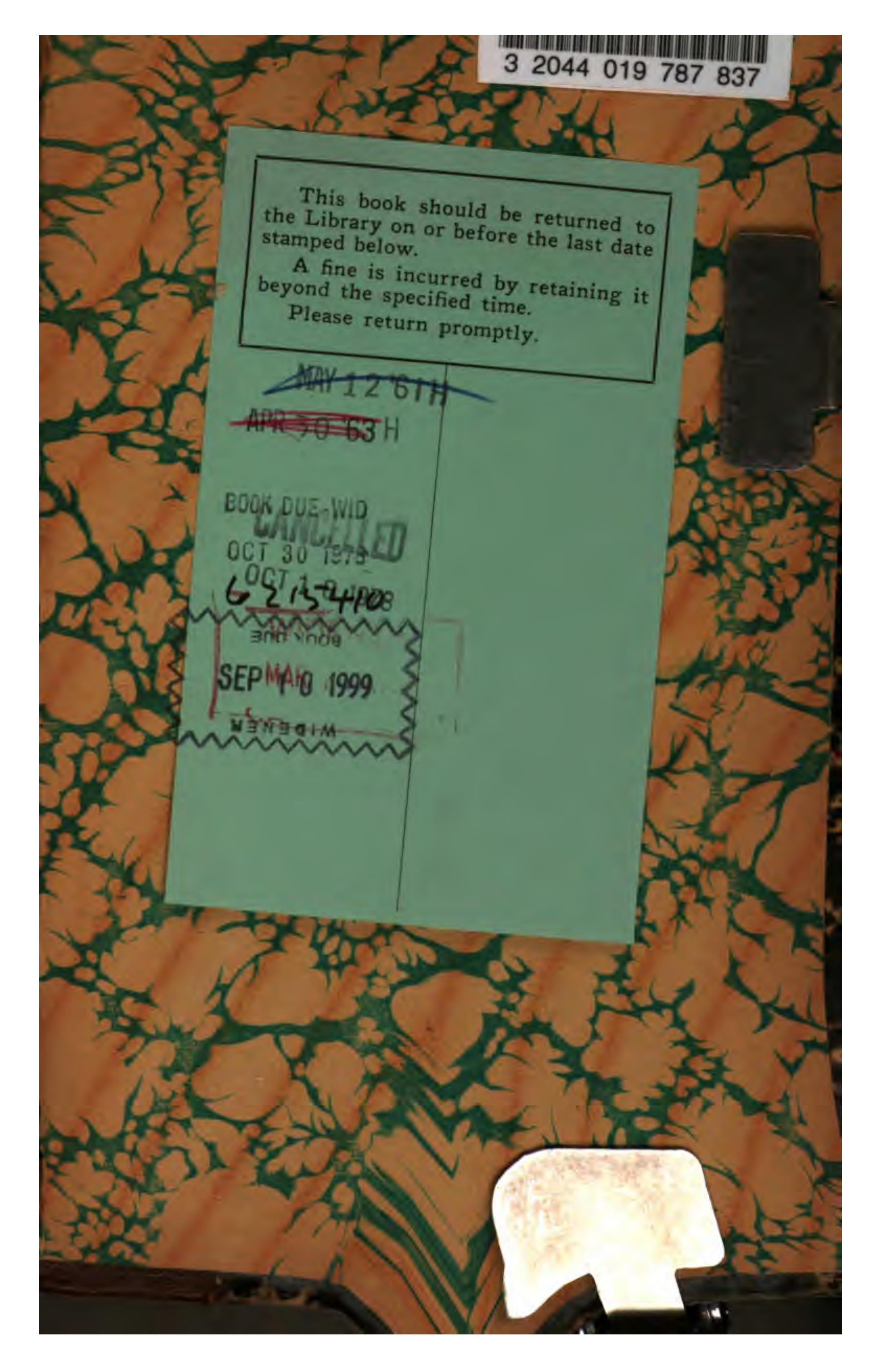
DIVERS

X

GORKI

CONCLUSION




3 2044 019 787 837
This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.
A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.
Please return promptly.
MAY 12 '61 H
APR 30 63 H
BOOK DUE-WID
CANCELLED
OCT 30 1973
SEP 10 1999
WIDENER